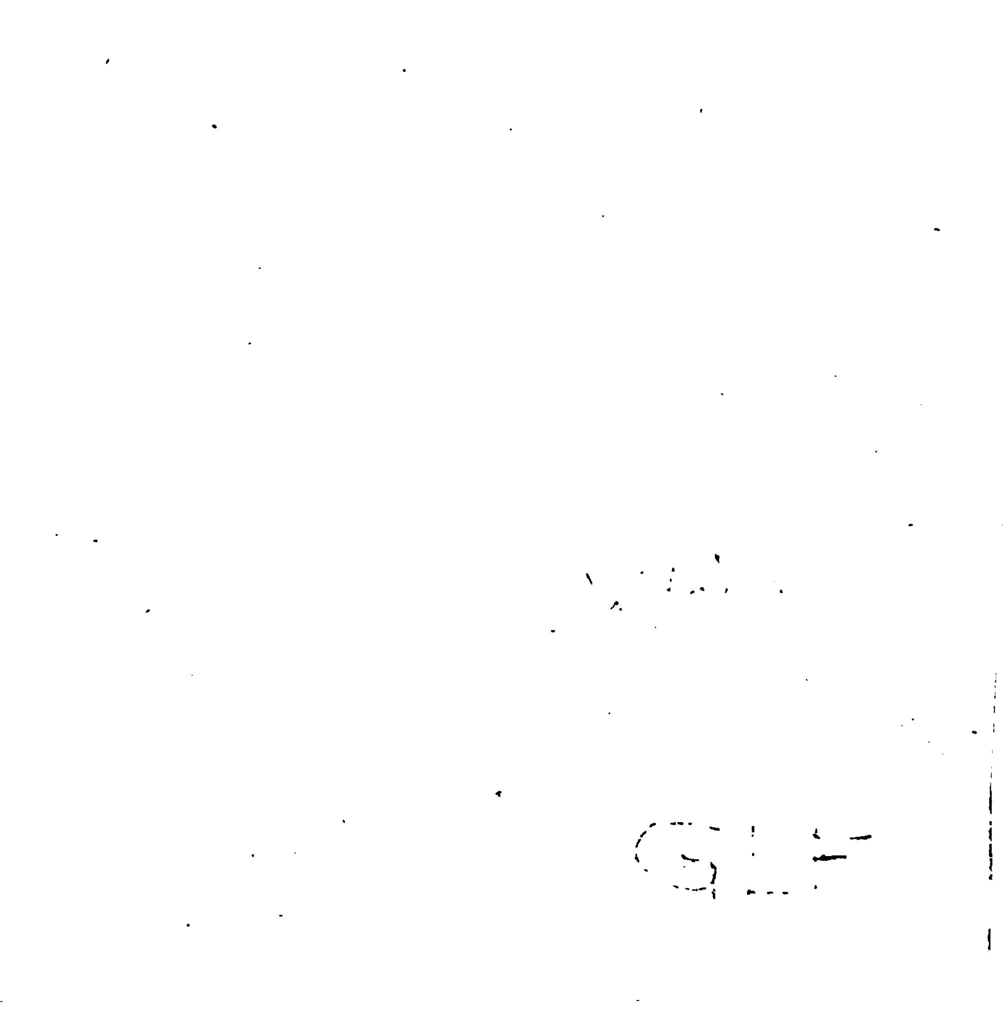



AUCTOR PRETIOSA FACIT



OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.



Et Gravé par P. G. Langlois en 1783

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME VINGT-QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

SOUS

PIERRE LE GRAND;

DIVISÉE EN DEUX PARTIES.

PREFACE

HISTORIQUE ET CRITIQUE.

§. I.

LORSQUE vers le commencement du siècle où nous sommes, le czar *Pierre* jetait les fondemens de Pétersbourg ou plutôt de son empire, personne ne prévoyait le succès. Quiconque aurait imaginé alors qu'un souverain de Russie pourrait envoyer des flottes victorieuses aux Dardanelles, subjuguer la Crimée, chasser les Turcs de quatre grandes provinces, dominer sur la mer Noire, établir la plus brillante cour de l'Europe, & faire fleurir tous les arts au milieu de la guerre, quiconque l'eût dit n'eût passé que pour un visionnaire.

Mais un visionnaire plus avéré est l'écrivain qui prédit en 1762, dans je ne sais quel contrat social ou insocial, que l'empire de Russie allait tomber. Il dit en propres mots : *Les Tartares ses sujets ou ses voisins deviendront ses maîtres & les nôtres. Cela me paraît infaillible.*

C'est une étrange manie que celle d'un polisson qui parle en maître aux souverains, & qui prédit infailliblement la chute prochaine des empires, du fond du tonneau où il prêche, &

qu'il croit avoir appartenu autrefois à *Diogène*. (1) Les étonnans progrès de l'impératrice *Catherine II* & de la nation russe, sont une preuve assez forte que *Pierre le grand* a bâti sur un fondement ferme & durable.

Il est même de tous les législateurs, après *Mahomet*, celui dont le peuple s'est le plus signalé après lui. Les *Romulus* & les *Thésées* n'en approchent pas. (2)

(1) Nous ne croyons pas que jamais les Tartares se rendent les maîtres de l'Europe. Les lumières, dont il ne faut pas confondre les progrès avec la perfection des arts, de la poésie, de l'éloquence, ne peuvent manquer de s'accroître & de se répandre ; & elles opposent aux Tartares une barrière que la férocité ne peut vaincre.

Mais le célèbre *J. J.* avait pris le parti de soutenir que plus on était ignorant, plus on avait de raison & de vertu. Nous sommes fâchés que dans ce passage & dans quelques autres M. de *Voltaire* ait paru refuser à un homme libre le droit de parler avec liberté des souverains, & de juger leurs actions ; mais si l'on examine ces passages, on verra que dans tous il défend un prince, qu'il regarde comme un homme supérieur, contre un écrivain qu'il n'estime point. Ce n'est donc pas à un citoyen qu'il refuse le droit de juger les rois, c'est à un déclamateur qu'il refuse celui de juger un grand-homme. On peut croire qu'il s'est trompé dans son jugement sur le mérite d'un philosophe ou d'un historien, mais on ne doit pas l'accuser d'avoir commis envers le genre-humain le crime de s'être élevé contre un de ses droits.

(2) Le czar *Pierre* avait des Etats immenses, beaucoup d'hommes & de productions ; il forma une armée & une flotte, & dès-lors il eût formé un puissant empire. Rome n'était qu'un village, & en quatre siècles de victoires continuelles elle forma un empire six fois plus peuplé que celui de Russie, & six fois plus grand, si on ne compte pas les déserts pour des provinces.

Une preuve assez belle qu'on doit tout en Russie à *Pierre le grand*, est ce qui arriva dans la cérémonie de l'action de grâces rendue à Dieu, selon l'usage, dans la cathédrale de Pétersbourg, pour la victoire du comte d'*Orlof* qui brûla la flotte ottomane toute entière en 1770.

Le prédicateur nommé *Platon*, & digne de ce nom, passa, au milieu de son discours, de la chaire où il parlait, au tombeau de *Pierre le grand*, & embrassant la statue de ce fondateur : C'est toi, dit-il, qui as remporté cette victoire, c'est toi qui as construit parmi nous le premier vaisseau, &c. &c. Ce trait que nous avons rapporté ailleurs, & qui charmera la postérité la plus reculée, est, comme la conduite de plusieurs officiers russes, un exemple du sublime.

Un comte de *Shouvalof*, chambellan de l'impératrice *Elisabeth*, l'homme de l'empire peut-être le plus instruit, voulut en 1759 communiquer à l'historien de *Pierre* les documens authentiques nécessaires, & on n'a écrit que d'après eux.

§. II.

Le public a quelques prétendues histoires de *Pierre le grand*; la plupart ont été composées sur des gazettes. Celle qu'on a donnée à Amsterdam en quatre volumes, sous le nom du boïard *Nestesuranoy*, est une de ces fraudes

typographiques trop communes. Tels ſont les mémoires d'Eſpagne ſous le nom de dom *Juan de Colmenar*, l'hiſtoire de *Louis XIV* compoſée par le jéſuite *la Motte* ſur de prétendus mémoires d'un miniſtre d'Etat, & attribuée à *la Martinière*; telles ſont l'hiſtoire de l'empereur *Charles VI* & celle du prince *Eugène* & tant d'autres.

C'eſt ainſi qu'on a fait ſervir le bel art de l'imprimerie au plus mépriſable des commerces. Un libraire de Hollande commande un livre comme un manufacturier fait fabriquer des étoffes ; & il ſe trouve malheureuſement des écrivains que la néceſſité force de vendre leur peine à ces marchands, comme des ouvriers à leurs gages ; de-là tous ces inſipides panégyriques & ces libelles diffamatoires dont le public eſt ſurchargé : c'eſt un des vices les plus honteux de notre ſiècle.

Jamais l'hiſtoire n'eut plus beſoin de preuves authentiques que dans nos jours, où l'on trafique ſi inſolemment du menſonge. L'auteur qui donne au public l'hiſtoire de l'empire de Ruſſie ſous *Pierre le grand*, eſt le même qui écrivit, il y a trente ans, l'hiſtoire de *Charles XII*, ſur les mémoires de pluſieurs perſonnes publiques qui avaient long-temps vécu auprès de ce monarque. La préſente hiſtoire eſt une confirmation & un ſupplément de la première.

On ſe croit obligé ici, par reſpect pour le public & pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécuſable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'hiſtoire de *Charles XII.*

Il n'y a pas long-temps que le roi de Pologne, duc de Lorraine, ſe feſait relire cet ouvrage à Commerci ; il fut ſi frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, & ſi indigné de la hardieſſe avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles & dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier, par le ſceau de ſon témoignage, la croyance que mérite l'hiſtorien ; & que ne pouvant écrire lui-même, il ordonna à un de ſes grands-officiers d'en dreſſer un acte authentique. (*)

Cet acte envoyé à l'auteur lui cauſa une ſurpriſe d'autant plus agréable qu'il venait d'un roi auſſi inſtruit de tous ces événemens que *Charles XII* lui-même, & qui d'ailleurs eſt connu dans l'Europe par ſon amour pour le vrai, autant que par ſa bienfeſance.

On a une foule de témoignages auſſi inconteſtables ſur l'hiſtoire du *Siècle de Louis XIV*, ouvrage non moins vrai & non moins important, qui reſpire l'amour de la patrie, mais dans lequel cet eſprit de patriotiſme n'a rien dérobé à la vérité, & n'a jamais ni outré le

(*) Il eſt imprimé au-devant de l'hiſtoire de *Charles XII.*

bien, ni déguisé le mal ; ouvrage composé sans intérêt, sans crainte & sans espérance, par un homme que sa situation met en état de ne flatter personne.

Il y a peu de citations dans le *Siècle de Louis XIV*, parce que les événemens des premières années, connus de tout le monde, n'avaient besoin que d'être mis dans leur jour, & que l'auteur a été témoin des derniers. Au contraire, on cite toujours ses garans dans l'histoire de l'empire de Russie, & le premier de ces témoins c'est *Pierre le grand* lui-même.

§. III.

On ne s'est point fatigué dans cette histoire de *Pierre le grand* à rechercher vainement l'origine de la plupart des peuples qui composent l'empire immense de Russie, depuis le Kamskatka jusqu'à la mer Baltique. C'est une étrange entreprise de vouloir prouver par des pièces authentiques que les Huns vinrent autrefois du nord de la Chine en Sibérie, & que les Chinois eux-mêmes sont une colonie d'Egyptiens. Je sais que des philosophes d'un grand mérite ont cru voir quelque conformité entre ces peuples ; mais on a trop abusé de leurs doutes ; on a voulu convertir en certitude leurs conjectures.

Voici, par exemple, comme on s'y prend aujourd'hui pour prouver que les Egyptiens sont les pères des Chinois. Un ancien a conté que l'égyptien *Sésostris* alla jusqu'au Gange ; or s'il alla vers le Gange, il put aller à la Chine, qui est très-loin du Gange ; donc il y alla ; donc alors la Chine n'était point peuplée ; il est donc clair que *Sésostris* la peupla. Les Egyptiens dans leurs fêtes allumaient des chandelles ; les Chinois ont des lanternes ; donc on ne peut douter que les Chinois ne soient une colonie d'Egypte. De plus, les Egyptiens ont un grand fleuve. Les Chinois en ont un. Enfin il est évident que les premiers rois de la Chine ont porté les noms des anciens rois d'Egypte : car dans le nom de la famille *Yu*, on peut trouver les caractères qui, arrangés d'une autre façon, forment le mot *Menès*. Il est donc incontestable que l'empereur *Yu* prit son nom de *Menès* roi d'Egypte, & l'empereur *Ki* est évidemment le roi *Atoës*, en changeant *k* en *a* & *i* en *toës*.

Mais si un savant de Tobol ou de Pékin avait lu quelqu'un de nos livres, il pourrait prouver bien plus démonstrativement que nous venons des Troyens. Voici comme il pourrait s'y prendre, & comme il étonnerait son pays par ses profondes recherches. Les livres les plus anciens, dirait-il, & les plus respectés dans

le petit pays d'Occident nommé France, sont les romans : ils étaient écrits dans une langue pure, dérivée des anciens Romains qui n'ont jamais menti. Or, plus de vingt de ces livres authentiques déposent que *Francus*, fondateur de la monarchie des Francs, était fils d'*Hector*; le nom d'*Hector* s'est toujours conservé depuis dans la nation ; & même dans ce siècle, un de ses plus grands généraux s'appelait *Hector de Villars.*

Les nations voisines ont reconnu si unanimement cette vérité, que l'*Arioste*, un des plus savans italiens, avoue, dans son *Roland*, que les chevaliers de *Charlemagne* combattaient pour avoir le casque d'*Hector*. Enfin, une preuve sans replique, c'est que les anciens Francs, pour perpétuer la mémoire des Troyens leurs pères, bâtirent une nouvelle ville de Troye en Champagne ; & ces nouveaux Troyens ont toujours conservé une si grande aversion pour les Grecs leurs ennemis, qu'il n'y a pas aujourd'hui quatre de ces Champenois qui veuillent apprendre le grec. Ils n'ont même jamais voulu recevoir de jésuites chez eux ; & c'est probablement parce qu'ils avaient entendu dire que quelques jésuites expliquaient autrefois *Homère* aux jeunes lettrés.

Il est certain que de tels raisonnemens

feraient un grand effet à Pékin & à Tobol : mais auſſi un autre ſavant renverſerait cet édifice, en prouvant que les Pariſiens deſcendent des Grecs. Car, dirait-il, le premier préſident d'un tribunal de Paris s'appelait *Achille de Harlay*. *Achille* vient certainement de l'*Achille* grec, & *Harlay* vient d'*Ariſtos*, en changeant *iſtos* en *lay*. Les champs élyſées qui ſont encore à la porte de la ville, & le mont Olympe qu'on voit encore près de Mezière, ſont des monumens contre leſquels l'incrédulité la plus déterminée ne peut tenir. D'ailleurs toutes les coutumes d'Athènes ſont conſervées dans Paris ; on y juge les tragédies & les comédies avec autant de légéreté qu'elles l'étaient par les Athéniens ; on y couronne les généraux des armées ſur les théâtres comme dans Athènes ; & en dernier lieu le maréchal de *Saxe* reçut publiquement des mains d'une actrice une couronne qu'on ne lui aurait pas donnée dans la cathédrale. Les Pariſiens ont des académies qui viennent de celles d'Athènes, une égliſe, une liturgie, des paroiſſes, des diocèſes, toutes inventions grecques, tous mots tirés du grec ; les maladies des Pariſiens ſont grecques, *apoplexie*, *phthiſie*, *péripneumonie*, *cachexie*, *dyſſenterie*, *jalouſie &c.*

Il faut avouer que ce ſentiment balancerait

beaucoup l'autorité du savant personnage qui a démontré tout-à-l'heure que nous sommes une colonie troyenne. Ces deux opinions seraient encore combattues par d'autres profonds antiquaires ; les uns feraient voir que nous sommes Egyptiens, attendu que le culte d'*Isis* fut établi au village d'Issy, sur le chemin de Paris à Versailles. D'autres prouveraient que nous sommes des arabes, comme le témoigne le mot d'*almanach*, d'*alembic*, d'*algèbre*, d'*amiral*. Les savans chinois & sibériens seraient très-embarrassés à décider, & nous laisseraient enfin pour ce que nous sommes.

Il paraît qu'il faut s'en tenir à cette incertitude sur l'origine de toutes les nations. Il en est des peuples comme des familles ; plusieurs barons allemands se font descendre en droite ligne d'*Arminius* : on composa pour *Mahomet* une généalogie par laquelle il venait d'*Abraham* & d'*Agar*.

Ainsi la maison des anciens czars de Russie venait du roi de Hongrie *Bela*, ce *Bela* d'*Attila* ; *Attila* de *Turck*, père des Huns, & *Turck* était fils de *Japhet*. Son frère *Russ* avait fondé le trône de Russie ; un autre frère nommé *Camari* établit sa puissance vers le Volga.

Tous ces fils de *Japhet* étaient, comme chacun sait, les petits-fils de *Noé*, inconnus

à toute la terre, excepté à un petit peuple très-long-temps inconnu lui-même. Les trois enfans de ce *Noé* allèrent vîte s'établir à mille lieues les uns des autres, de peur de se donner des secours, & firent probablement avec leurs sœurs des millions d'habitans en très-peu d'années.

Plusieurs graves personnages ont suivi exactement ces filiations, avec la même sagacité qu'ils ont découvert comment les Japonais avaient peuplé le Pérou. L'histoire a été long-temps écrite dans ce goût, qui n'est pas celui du président de *Thou* & de *Rapin de Thoyras*.

§. IV.

S'il faut être un peu en garde contre les historiens qui remontent à la tour de Babel & au déluge, il ne faut pas moins se défier de ceux qui particularisent toute l'histoire moderne, qui entrent dans tous les secrets des ministres, & qui vous donnent audacieusement la relation exacte de toutes les batailles dont les généraux auraient eu bien de la peine à rendre compte.

Il s'est donné depuis le commencement du dernier siècle près de deux cents grands combats en Europe, la plupart plus meurtriers que les batailles d'Arbelle & de Pharsale: mais

très-peu de ces actions ayant eu de grandes suites, elles sont perdues pour la postérité. S'il n'y avait qu'un livre dans le monde, les enfans en sauraient par cœur toutes les lignes, on en compterait toutes les syllabes; s'il n'y avait eu qu'une bataille, le nom de chaque soldat serait connu, & sa généalogie passerait à la dernière postérité: mais dans cette longue suite à peine interrompue de guerres sanglantes que se font les princes chrétiens, les anciens intérêts, qui tous ont changé, sont effacés par les nouveaux; les batailles données il y a vingt ans sont oubliées pour celles qu'on donne de nos jours; comme dans Paris les nouvelles d'hier sont étouffées par celles d'aujourd'hui, qui vont l'être à leur tour par celles de demain; & presque tous les événemens sont précipités les uns par les autres dans un éternel oubli. C'est une réflexion qu'on ne saurait trop faire; elle sert à consoler des malheurs qu'on essuie; elle montre le néant des choses humaines. Il ne reste, pour fixer l'attention des hommes, que les révolutions frappantes qui ont changé les mœurs & les lois des grands Etats; & c'est à ce titre que l'histoire de *Pierre le grand* mérite d'être connue.

Si on s'est trop appesanti sur quelques détails de combats & de prises de villes qui ressemblent à d'autres combats & à d'autres siéges, on en

demande pardon au lecteur philosophe ; & on n'a d'autre excuse sinon que ces petits faits, étant liés aux grands, marchent nécessairement à leur suite.

On a réfuté *Norberg* dans les endroits qui ont paru les plus importans, & on l'a laissé se tromper impunément sur les petites choses.

§. V.

On a fait l'histoire de *Pierre le grand* la plus courte & la plus pleine qu'on a pu. Il y a des histoires de petites provinces, de petites villes, d'abbayes même de moines en plusieurs volumes in-folio ; les mémoires d'un abbé (*) retiré quelques années en Espagne, où il n'a presque rien fait, contiennent huit tomes : un seul a suffi pour la vie d'*Alexandre*.

Il se peut qu'il y ait encore des hommes enfans qui aiment mieux les fables des *Osiris*, des *Bacchus*, des *Hercules*, des *Thésées*, consacrées par l'antiquité, que l'histoire véritable d'un prince moderne, soit parce que ces noms antiques d'*Osiris* & d'*Hercule* flattent plus l'oreille que celui de *Pierre*, soit parce que des géans & des lions terrassés plaisent plus à une imagination faible que des lois & des entreprises utiles. Cependant il faut avouer que la défaite

(*) L'abbé de *Montgon*.

du géant d'Epidaure & du voleur *Sinnis* & le combat contre la truie de *Crommion*, ne valent pas les exploits du vainqueur de *Charles XII*, du fondateur de Pétersbourg, & du législateur d'un empire redoutable.

Les anciens nous ont appris à penser, il est vrai : mais il serait bien étrange de préférer le scythe *Anacharsis*, parce qu'il était ancien, au scythe moderne qui a policé tant de peuples.

Cette histoire contient la vie publique du czar, laquelle a été utile, non sa vie privée, sur laquelle on n'a que quelques anecdotes, d'ailleurs assez connues. Les secrets de son cabinet, de son lit & de sa table ne peuvent être bien dévoilés par un étranger, & ne doivent point l'être. Si quelqu'un eût pu donner de tels mémoires, c'eût été un prince *Menzikoff*, un général *Sheremetof*, qui l'ont vu si longtemps dans son intérieur ; ils ne l'ont pas fait ; & tout ce qui aujourd'hui ne serait appuyé que sur des bruits publics ne mériterait point de croyance. Les esprits sages aiment mieux voir un grand-homme travailler vingt-cinq ans au bonheur d'un vaste empire que d'apprendre d'une manière très-incertaine ce que ce grand-homme pouvait avoir de commun avec le vulgaire de son pays. *Suétone* rapporte ce que les premiers empereurs de Rome avaient fait de

plus

plus ſecret ; mais avait-il vécu familièrement avec douze *Céſars* ?

§. VI.

Quand il ne s'agit que de ſtyle, que de critique, que de petits intérêts d'auteur, il faut laiſſer aboyer les petits feſeurs de brochures ; on ſe rendrait preſqu'auſſi ridicule qu'eux, ſi on perdait ſon temps à leur répondre, ou même à les lire : mais quand il s'agit de faits importans, il faut quelquefois que la vérité s'abaiſſe à confondre même les menſonges des hommes mépriſables : leur opprobre ne doit pas plus empêcher la vérité de s'expliquer, que la baſſeſſe d'un criminel de la lie du peuple n'empêche la juſtice d'agir contre lui : c'eſt par cette double raiſon qu'on a été obligé d'impoſer ſilence au coupable ignorant qui avait corrompu l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV* par des notes auſſi abſurdes que calomnieuſes, dans leſquelles il outrageait brutalement une branche de la maiſon de France & toute la maiſon d'Autriche, & cent familles illuſtres de l'Europe dont les antichambres lui étaient auſſi inconnues que les faits qu'il oſait falſifier.

C'eſt un grand inconvénient attaché au bel art de l'imprimerie, que cette facilité malheureuſe de publier les impoſtures & les calomnies.

Le prêtre de l'oratoire *le Vassor* & le jésuite *la Motte*, l'un mendiant en Angleterre, l'autre mendiant en Hollande, écrivirent tous deux l'histoire pour gagner du pain : l'un choisit le roi de France *Louis XIII* pour l'objet de sa satire ; l'autre prit pour but *Louis XIV*. (*) Leur qualité de moine apostat ne devait pas leur concilier la créance publique ; cependant c'est un plaisir de voir avec quelle confiance ils annoncent tous deux qu'ils sont chargés du dépôt de la vérité : ils rebattent sans cesse cette maxime, qu'il faut oser dire tout ce qui est vrai : ils devaient ajouter qu'il faut commencer par en être instruit.

Leur maxime dans leur bouche est leur propre condamnation : mais cette maxime en elle-même mérite bien d'être examinée, puisqu'elle est devenue l'excuse de toutes les satires.

Toute vérité publique, importante, utile, doit être dite sans doute : mais s'il y a quelque anecdote odieuse sur un prince, si dans l'intérieur de son domestique il s'est livré, comme tant de particuliers, à des faiblesses de l'humanité connues peut-être d'un ou deux confidens, qui vous a chargé de révéler au public ce que ces deux confidens ne devaient révéler à personne ? Je veux que vous ayez pénétré dans

(*) Voyez les notes sur l'histoire de *Louis XIII* & celle de *Louis XIV*.

ce myftère, pourquoi déchirez-vous le voile dont tout homme a droit de fe couvrir dans le fecret de fa maifon ? & par quelle raifon publiez-vous ce fcandale ? Pour flatter la curiofité des hommes, répondez-vous, pour plaire à leur malignité, pour débiter mon livre, qui fans cela ne ferait pas lu. Vous n'êtes donc qu'un fatirique, qu'un fefeur de libelles, qui vendez des médifances, & non pas un hiftorien.

Si cette faibleffe d'un homme public, fi ce vice fecret que vous cherchez à faire connaître, a influé fur les affaires publiques, s'il a fait perdre une bataille, dérangé les finances de l'Etat, rendu les citoyens malheureux, vous devez en parler : votre devoir eft de démêler ce petit reffort caché qui a produit de grands événemens ; hors de-là vous devez vous taire.

Que nulle vérité ne foit cachée : c'eft une maxime qui peut fouffrir quelques exceptions. Mais en voici une qui n'en admet point : *Ne dites à la poftérité que ce qui eft digne de la poftérité.*

§. VII.

Outre le menfonge dans les faits, il y a encore le menfonge dans les portraits. Cette fureur de charger une hiftoire de portraits a commencé en France par les romans. C'eft *Clélie* qui mit cette manie à la mode. *Sarrazin* dans

l'aurore du bon goût fit l'hiſtoire de la conſpiration de *Valſtein* qui n'avait jamais conſpiré; il ne manque pas, en feſant le portrait de *Valſtein* qu'il n'avait jamais vu, de traduire preſque tout ce que *Salluſte* dit de *Catilina* que *Salluſte* avait beaucoup vu. C'eſt écrire l'hiſtoire en bel-eſprit; & qui veut trop faire parade de ſon eſprit ne réuſſit qu'à le montrer, ce qui eſt bien peu de choſe.

Il convenait au cardinal de *Retz* de peindre les principaux perſonnages de ſon temps qu'il avait tous pratiqués, & qui avaient été ou ſes amis ou ſes ennemis; il ne les a pas peints ſans doute de ces couleurs fades dont *Maimbourg* enlumine dans ſes hiſtoires romaneſques les princes des temps paſſés. Mais était-il un peintre fidelle? la paſſion, le goût de la ſingularité n'égaraient-ils pas ſon pinceau? Devait-il, par exemple, s'exprimer ainſi ſur la reine mère de *Louis XIV*: *Elle avait de cette ſorte d'eſprit qui lui était néceſſaire pour ne pas paraître ſotte aux yeux de ceux qui ne la connaiſſaient pas; plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fond, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de déſintéreſſement, plus d'attachement que de paſſion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété, plus*

d'opiniâtreté que de fermeté, & plus d'incapacité que tout ce que dessus.

Il faut avouer que les obscurités de ces expressions, cette foule d'antithèses & de comparatifs, & le burlesque de cette peinture si indigne de l'histoire ne doivent pas plaire aux esprits bien faits. Ceux qui aiment la vérité doutent de celle du portrait, en lui comparant la conduite de la reine ; & les cœurs vertueux sont aussi révoltés de l'aigreur & du mépris que l'historien déploie en parlant d'une princesse qui le combla de bienfaits, qu'ils sont indignés de voir un archevêque faire la guerre civile, comme il l'avoue, uniquement pour le plaisir de la faire.

S'il faut se défier de ces portraits tracés par ceux qui étaient si à portée de bien peindre, comment pourrait-on croire sur sa parole un historien, s'il affectait de vouloir pénétrer un prince qui aurait vécu à six cents lieues de lui ? Il faut en ce cas le peindre par ses actions, & laisser à ceux qui ont approché long-temps de sa personne le soin de dire le reste.

Les harangues sont une autre espèce de mensonge oratoire que les historiens se sont permis autrefois. On fesait dire à ses héros ce qu'ils auraient pu dire. Cette liberté, surtout, pouvait se prendre avec un personnage d'un

temps éloigné : mais aujourd'hui ces fictions ne ſont plus tolérées : on exige bien plus ; car ſi on mettait dans la bouche d'un prince une harangue qu'il n'eût pas prononcée, on ne regarderait l'hiſtorien que comme un rhéteur.

Une troiſième eſpèce de menſonge, & la plus groſſière de toutes, mais qui fut long-temps la plus ſéduiſante, c'eſt le merveilleux : il domine dans toutes les hiſtoires anciennes, ſans en excepter une ſeule.

On trouve même encore quelques prédictions dans l'hiſtoire de *Charles XII* par *Norberg* : mais on n'en voit dans aucun de nos hiſtoriens ſenſés qui ont écrit dans ce ſiècle ; les ſignes, les prodiges, les apparitions ſont renvoyés à la fable. L'hiſtoire avait beſoin d'être éclairée par la philoſophie.

§. VIII.

Il y a un article important qui peut intéreſſer la dignité des couronnes. *Oléarius*, qui accompagnait en 1634 des envoyés de Holſtein en Ruſſie & en Perſe, rapporte, au livre troiſième de ſon hiſtoire, que le czar *Ivan Baſilovitz* avait relégué en Sibérie un ambaſſadeur de l'empereur : c'eſt un fait dont aucun autre hiſtorien, que je ſache, n'a jamais parlé : il n'eſt pas vraiſemblable que l'empereur eût

ſouffert une violation du droit des gens ſi extraordinaire & ſi outrageante.

Le même *Oléarius* dit dans un autre endroit : „ Nous partîmes le 13 février 1634 de compa- „ gnie avec un certain ambaſſadeur de France, „ qui s'appelait *Charles de Tallerand*, prince de „ Chalais, &c. *Louis* l'avait envoyé avec „ *Jacques Rouſſel* en ambaſſade en Turquie & „ en Moſcovie ; mais ſon collégue lui rendit de „ ſi mauvais offices auprès du patriarche que „ le grand-duc le rélégua en Sibérie.

Au livre troiſième, il dit que cet ambaſſadeur, prince de Chalais, & le nommé *Rouſſel* ſon collégue qui était marchand, étaient envoyés de *Henri IV*. Il eſt aſſez probable que *Henri IV*, mort en 1610, n'envoya point d'ambaſſade en Moſcovie en 1634. Si *Louis XIII* avait fait partir pour ambaſſadeur un homme d'une maiſon auſſi illuſtre que celle de *Tallerand*, il ne lui eût point donné un marchand pour collégue ; l'Europe aurait été informée de cette ambaſſade ; & l'outrage ſingulier fait au roi de France eût fait encore plus de bruit.

Ayant conteſté ce fait incroyable, & voyant que la fable d'*Oléarius* avait pris quelque crédit, je me ſuis cru obligé de demander des éclairciſſemens au dépôt des affaires étrangères en

France. Voici ce qui a donné lieu à la méprife d'*Oléarius*.

Il y eut en effet un homme de la maifon de *Tallerand* qui, ayant la paffion des voyages, alla jufqu'en Turquie, fans en parler à fa famille, & fans demander de lettres de recommandation. Il rencontra un marchand hollandais, nommé *Rouffel*, député d'une compagnie de négoce, & qui n'était pas fans liaifon avec le miniftère de France. Le marquis de *Tallerand* fe joignit avec lui pour aller voir la Perfe; & s'étant brouillé en chemin avec fon compagnon de voyage, *Rouffel* le calomnia auprès du patriarche de Mofcou; on l'envoya en effet en Sibérie; il trouva le moyen d'avertir fa famille, & au bout de trois ans, le fecrétaire d'Etat, M. des *Noyers*, obtint fa liberté de la cour de Mofcou.

Voilà le fait mis au jour: il n'eft digne d'entrer dans l'hiftoire qu'autant qu'il met en garde contre la prodigieufe quantité d'anecdotes de cette efpèce, rapportées par les voyageurs.

Il y a des erreurs hiftoriques; il y a des menfonges hiftoriques. Ce que rapporte *Oléarius* n'eft qu'une erreur; mais quand on dit qu'un czar fit clouer le chapeau d'un ambaffadeur fur fa tête, c'eft un menfonge. Qu'on fe trompe fur

le nombre & la force des vaisseaux d'une armée navale, qu'on donne à une contrée plus ou moins d'étendue, ce n'est qu'une erreur, & une erreur très-pardonnable. Ceux qui répètent les anciennes fables, dans lesquelles l'origine de toutes les nations est enveloppée, peuvent être accusés d'une faiblesse commune à tous les auteurs de l'antiquité ; ce n'est pas là mentir, ce n'est proprement que transcrire des contes.

L'inadvertence nous rend encore sujets à bien des fautes, qu'on ne peut appeler mensonges. Si dans la nouvelle géographie d'*Hubner* on trouve que les bornes de l'Europe sont à l'endroit où le fleuve Oby se jette dans la mer Noire, & que l'Europe a trente millions d'habitans, voilà des inattentions que tout lecteur instruit rectifie. Cette géographie vous présente souvent des villes grandes, fortifiées, peuplées, qui ne sont plus que des bourgs presque déserts ; il est aisé alors de s'apercevoir que le temps a tout changé ; l'auteur a consulté des anciens ; & ce qui était vrai de leur temps ne l'est plus aujourd'hui.

On se trompe encore en tirant des inductions. *Pierre le grand* abolit le patriarchat. *Hubner* ajoute qu'il se déclara patriarche lui-même. Des anecdotes prétendues de Russie vont plus loin, & disent qu'il officia pontificalement ;

ainſi d'un fait avéré on tire des concluſions erronées, ce qui n'eſt que trop commun.

Ce que j'ai appelé menſonge hiſtorique eſt plus commun encore ; c'eſt ce que la flatterie, la ſatire ou l'amour inſenſé du merveilleux font inventer. L'hiſtorien qui, pour plaire à une famille puiſſante, loue un tyran eſt un lâche ; celui qui veut flétrir la mémoire d'un bon prince eſt un monſtre ; & le romancier, qui donne ſes imaginations pour la vérité, eſt mépriſé. Tel qui autrefois feſait reſpecter des fables par des nations entières ne ſerait pas lu aujourd'hui des derniers des hommes.

Il y a des critiques plus menteurs encore, qui altèrent des paſſages, ou qui ne les entendent pas, qui, inſpirés par l'envie, écrivent avec ignorance contre des ouvrages utiles : ce ſont les ſerpens qui rongent la lime, il faut les laiſſer faire.

HISTOIRE
DE L'EMPIRE DE RUSSIE
SOUS
PIERRE LE GRAND.

PREMIERE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

DANS les premières années du siècle où nous sommes, le vulgaire ne connaissait dans le Nord de héros que *Charles XII*. Sa valeur personnelle, qui tenait beaucoup plus d'un soldat que d'un roi, l'éclat de ses victoires & même de ses malheurs, frappaient tous les yeux qui voient aisément ces grands événemens, & qui ne voient pas les travaux longs & utiles. Les étrangers doutaient même alors que les entreprises du czar *Pierre I* pussent se soutenir ; elles ont subsisté, & se sont perfectionnées sous les impératrices *Anne* & *Elisabeth*, mais surtout sous *Catherine II* qui a porté si loin la gloire de la Russie. Cet empire est aujourd'hui compté parmi les plus florissans Etats, & *Pierre* est dans le rang des plus grands législateurs. Quoique ses entreprises n'eussent pas besoin de succès aux yeux des sages, ses succès ont affermi pour jamais sa gloire. On juge aujourd'hui que *Charles XII*

méritait d'être le premier ſoldat de *Pierre le grand*. L'un n'a laiſſé que des ruines, l'autre eſt un fondateur en tout genre. J'oſai porter à peu près ce jugement, il y a trente années, lorſque j'écrivis l'hiſtoire de *Charles*. Les mémoires qu'on me fournit aujourd'hui ſur la Ruſſie me mettent en état de faire connaître cet empire, dont les peuples ſont ſi anciens, & chez qui les lois, les mœurs & les arts ſont d'une création nouvelle. L'hiſtoire de *Charles XII* était amuſante, celle de *Pierre I* eſt inſtructive.

CHAPITRE PREMIER.

Deſcription de la Ruſſie.

L'EMPIRE de Ruſſie eſt le plus vaſte de notre hémiſphère; il s'étend d'Occident en Orient l'eſpace de plus de deux mille lieues communes de France, & il a plus de huit cents lieues du Sud au Nord dans ſa plus grande largeur. Il confine à la Pologne & à la mer Glaciale; il touche à la Suède & à la Chine. Sa longueur de l'île de Dago à l'occident de la Livonie, juſqu'à ſes bornes les plus orientales, comprend près de cent ſoixante & dix degrés; de ſorte que, quand on a midi à l'Occident, on a près de minuit à l'orient de l'empire. Sa largeur eſt de trois mille ſix cents verſtes du Sud au Nord, ce qui fait huit cents cinquante de nos lieues communes.

Nous connaiſſions ſi peu les limites de ce pays dans le ſiècle paſſé que, lorſqu'en 1689 nous apprîmes que les Chinois & les Ruſſes étaient en guerre, &

que l'empereur *Cam-hi* d'un côté, & de l'autre les czars *Ivan* & *Pierre*, envoyaient, pour terminer leurs différends, une ambaſſade à trois cents lieues de Pékin, ſur les limites des deux empires, nous traitâmes d'abord cet événement de fable.

Ce qui eſt compris aujourd'hui ſous le nom de Ruſſie ou des Ruſſies eſt plus vaſte que tout le reſte de l'Europe & que ne le fut jamais l'empire romain, ni celui de *Darius* conquis par *Alexandre*, car il contient plus de onze cents mille de nos lieues quarrées. L'empire romain & celui d'*Alexandre* n'en contenaient chacun qu'environ cinq cents cinquante mille, & il n'y a pas un royaume en Europe qui ſoit la douzième partie de l'empire romain. Pour rendre la Ruſſie auſſi peuplée, auſſi abondante, auſſi couverte de villes que nos pays méridionaux, il faudra encore des ſiècles & des czars tels que *Pierre le grand*.

Un ambaſſadeur anglais qui réſidait en 1733 à Pétersbourg, & qui avait été à Madrid, dit, dans ſa relation manuſcrite, que dans l'Eſpagne, qui eſt le royaume de l'Europe le moins peuplé, on peut compter quarante perſonnes par chaque mille quarré, & que dans la Ruſſie on n'en peut compter que cinq : nous verrons au chapitre ſecond ſi ce miniſtre ne s'eſt pas abuſé. Il eſt dit dans la *Dixme*, fauſſement attribuée au maréchal de *Vauban*, qu'en France chaque mille quarré contient à peu près deux cents habitans, l'un portant l'autre. Ces évaluations ne ſont jamais exactes, mais elles ſervent à montrer l'énorme différence de la population d'un pays à celle d'un autre.

Je remarquerai ici que de Pétersbourg à Pékin on trouverait à peine une grande montagne dans la route;

que les caravanes pourraient prendre par la Tartarie indépendante, par les plaines des Calmouks & par le grand désert de Kobi; & il est à remarquer que d'Archangel à Pétersbourg, & de Pétersbourg aux extrémités de la France septentrionale, en passant par Dantzick, Hambourg, Amsterdam, on ne voit pas seulement une colline un peu haute. Cette observation peut faire douter de la vérité du système dans lequel on veut que les montagnes n'aient été formées que par le roulement des flots de la mer, en supposant que tout ce qui est terre aujourd'hui a été mer très-long-temps. Mais comment les flots, qui dans cette supposition ont formé les Alpes, les Pyrenées & le Taurus, n'auraient-ils pas formé aussi quelque côteau élevé de la Normandie à la Chine dans un espace tortueux de trois mille lieues? La géographie ainsi considérée pourrait prêter des lumières à la physique, ou du moins donner des doutes.

Nous appelions autrefois la Russie du nom de Moscovie, parce que la ville de Moscou, capitale de cet empire, était la résidence des grands-ducs de Russie: aujourd'hui l'ancien nom de Russie a prévalu.

Je ne dois point rechercher ici pourquoi on a nommé les contrées depuis Smolensko jusqu'au-delà de Moscou la Russie blanche, & pourquoi *Hubner* la nomme noire, ni pour quelle raison la Kiovie doit être la Russie rouge.

Il se peut encore que *Madiès* le scythe, qui fit une irruption en Asie près de sept siècles avant notre ère, ait porté ses armes dans ces régions, comme ont fait depuis *Gengis* & *Tamerlan*, & comme probablement

on avait fait long-temps avant *Madiès*. Toute antiquité ne mérite pas nos recherches ; celles des Chinois, des Indiens, des Perses, des Egyptiens, sont constatées par des monumens illustres & intéressans. Ces monumens en supposent encore d'autres très-antérieurs, puisqu'il faut un grand nombre de siècles avant qu'on puisse seulement établir l'art de transmettre ses pensées par des signes durables, & qu'il faut encore une multitude de siècles précédens pour former un langage régulier. Mais nous n'avons point de tels monumens dans notre Europe aujourd'hui si policée ; l'art de l'écriture fut long-temps inconnu dans tout le Nord : le patriarche *Constantin*, qui a écrit en russe l'histoire de Kiovie, avoue que dans ces pays on n'avait point l'usage de l'écriture au cinquième siècle.

Que d'autres examinent si des Huns, des Slaves & des Tatars ont conduit autrefois des familles errantes & affamées vers la source du Borysthène. Mon dessein est de faire voir ce que le czar *Pierre* a créé, plutôt que de débrouiller inutilement l'ancien chaos. Il faut toujours se souvenir qu'aucune famille sur la terre ne connaît son premier auteur, & que par conséquent aucun peuple ne peut savoir sa première origine.

Je me sers du nom de *Russes* pour désigner les habitans de ce grand empire. Celui de *Roxelans*, qu'on leur donnait autrefois, serait plus sonore, mais il faut se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit. Les gazettes & d'autres mémoires depuis quelque temps emploient le mot de *Russiens* ; mais comme ce mot approche trop de *Prussiens*, je m'en tiens à celui de *Russes* que presque tous nos auteurs leur ont donné ; & il m'a paru que le peuple le plus étendu de la

terre doit être connu par un terme qui le diſtingue abſolument des autres nations.

Il faut d'abord que le lecteur ſe faſſe, la carte à la main, une idée nette de cet empire, partagé aujourd'hui en ſeize grands gouvernemens, qui ſeront un jour ſubdiviſés, quand les contrées du Septentrion & de l'Orient auront plus d'habitans.

Voici quels ſont ces ſeize gouvernemens, dont pluſieurs renferment des provinces immenſes.

De la Livonie.

La province la plus voiſine de nos climats eſt celle de la Livonie. C'eſt une des plus fertiles du Nord. Elle était païenne au douzième ſiècle. Des négocians de Brème & de Lubec y commercèrent, & des religieux croiſés, nommés *porte-glaives*, unis enſuite à l'ordre teutonique, s'en emparèrent au treizième ſiècle, dans le temps que la fureur des croiſades armait les chrétiens contre tout ce qui n'était pas de leur religion. *Albert* markgrave de Brandebourg, grand-maître de ces religieux conquérans, ſe fit ſouverain de la Livonie & de la Pruſſe brandebourgeoiſe, vers l'an 1514. Les Ruſſes & les Polonais ſe diſputèrent dès-lors cette province. Bientôt les Suédois y entrèrent : elle fut long-temps ravagée par toutes ces puiſſances. Le roi de Suède *Guſtave-Adolphe* la conquit. Elle fut cédée à la Suède en 1660 par la célèbre paix d'Oliva ; & enfin le czar *Pierre* l'a conquiſe ſur les Suédois, comme on le verra dans le cours de cette hiſtoire.

La Courlande, qui tient à la Livonie, eſt toujours vaſſale de la Pologne, mais dépend beaucoup de la Ruſſie. Ce ſont-là les limites occidentales de cet empire dans l'Europe chrétienne.

Plus au nord, ſe trouve le gouvernement de Rével

&

& de l'Estonie. Rével fut bâtie par les Danois au treizième siècle. Les Suédois ont possédé l'Estonie depuis que le pays se fut mis sous la protection de la Suède en 1561; & c'est encore une des conquêtes de *Pierre*.

Gouvernemens de Rével, de Pétersbourg & de Vibourg.

Au bord de l'Estonie est le golfe de Finlande. C'est à l'orient de cette mer, & à la jonction de la Neva, & du lac de Ladoga, qu'est la ville de Pétersbourg, la plus nouvelle & la plus belle ville de l'empire, bâtie par le czar *Pierre*, malgré tous les obstacles réunis qui s'opposaient à sa fondation.

Elle s'élève sur le golfe de Cronstadt, au milieu de neuf bras de rivières qui divisent ses quartiers; un château occupe le centre de la ville, dans une île formée par le grand cours de la Neva: sept canaux tirés des rivières baignent les murs d'un palais, ceux de l'amirauté, du chantier des galères, & plusieurs manufactures. Trente-cinq grandes églises sont autant d'ornemens à la ville; & parmi ces églises il y en a cinq pour les étrangers, soit catholiques-romains, soit réformés, soit luthériens: ce sont cinq temples élevés à la tolérance, & autant d'exemples donnés aux autres nations. Il y a cinq palais; l'ancien que l'on nomme celui d'été, situé sur la rivière de Neva, est bordé d'une balustrade immense de belles pierres, tout le long du rivage. Le nouveau palais d'été, près de la porte triomphale, est un des plus beaux morceaux d'architecture qui soient en Europe; les bâtimens élevés pour l'amirauté, pour le corps des cadets, pour les colléges impériaux, pour l'académie des sciences, la bourse, le magasin des marchandises, celui des galères, sont autant de monumens magnifiques. La

maison de la police, celle de la pharmacie publique, où tous les vases sont de porcelaine ; le magasin pour la cour, la fonderie, l'arsenal, les ponts, les marchés, les places, les casernes pour la garde à cheval & pour les gardes à pied, contribuent à l'embellissement de la ville, autant qu'à sa sureté. On y compte actuellement quatre cents mille ames. Aux environs de la ville sont des maisons de plaisance dont la magnificence étonne les voyageurs : il y en a une dont les jets-d'eau sont très-supérieurs à ceux de Versailles. Il n'y avait rien en 1702, c'était un marais impraticable. Pétersbourg est regardé comme la capitale de l'Ingrie, petite province conquise par *Pierre I*, Vibourg conquis par lui, & la partie de la Finlande, perdue & cédée par la Suède en 1742, sont un autre gouvernement.

Archangel. Plus haut, en montant au nord, est la province d'Archangel, pays entièrement nouveau pour les nations méridionales de l'Europe. Il prit son nom de *St Michel l'archange*, sous la protection duquel il fut mis, longtemps après que les Russes eurent reçu le christianisme, qu'ils n'ont embrassé qu'au commencement du onzième siècle. Ce ne fut qu'au milieu du seizième que ce pays fut connu des autres nations. Les Anglais en 1533 cherchèrent un passage par les mers du Nord & de l'Est, pour aller aux Indes orientales. *Chancelor*, capitaine d'un des vaisseaux équipés pour cette expédition, découvrit le port d'Archangel dans la mer Blanche. Il n'y avait dans ce désert qu'un couvent avec la petite église de *St Michel l'archange*.

De ce port ayant remonté la rivière de la Duina, les Anglais arrivèrent au milieu des terres, & enfin à

la ville de Moscou. Ils se rendirent aisément les maîtres du commerce de la Russie, lequel de la ville de Novogorod, où il se fesait par terre, fut transporté à ce port de mer. Il est à la vérité inabordable sept mois de l'année : cependant il fut beaucoup plus utile que les foires de la grande Novogorod, tombées en décadence par les guerres contre la Suède. Les Anglais obtinrent le privilége d'y commercer sans payer aucun droit, & c'est ainsi que toutes les nations devraient peut-être négocier ensemble. Les Hollandais partagèrent bientôt le commerce d'Archangel, qui ne fut pas connu des autres peuples.

Long-temps auparavant, les Génois & les Vénitiens avaient établi un commerce avec les Russes par l'embouchure du Tanaïs, où ils avaient bâti une ville appelée Tana : mais depuis les ravages de *Tamerlan* dans cette partie du monde, cette branche du commerce des Italiens avait été détruite; celui d'Archangel a subsisté avec de grands avantages pour les Anglais & les Hollandais, jusqu'au temps où *Pierre le grand* a ouvert la mer Baltique à ses Etats.

Laponie russe.

Gouvernement d'Archangel.

A l'occident d'Archangel, & dans son gouvernement, est la Laponie russe, troisième partie de cette contrée; les deux autres appartiennent à la Suède & au Danemarck. C'est un très-grand pays, qui occupe environ huit degrés de longitude, & qui s'étend en latitude du cercle polaire au cap nord. Les peuples qui l'habitent étaient confusément connus de l'antiquité, sous le nom de Troglodytes & de Pygmées septentrionaux; ces noms convenaient en effet à des hommes hauts pour la plupart de trois coudées, & qui habitent des cavernes : ils sont tels qu'ils

étaient alors, d'une couleur tannée, quoique les autres peuples ſeptentrionaux ſoient blancs ; preſque tous petits, tandis que leurs voiſins & les peuples d'Iſlande, ſous le cercle polaire, ſont d'une haute ſtature ; ils ſemblent faits pour leur pays montueux, agiles, ramaſſés, robuſtes ; la peau dure, pour mieux réſiſter au froid ; les cuiſſes, les jambes déliées ; les pieds menus, pour courir plus légérement au milieu des rochers dont leur terre eſt toute couverte ; aimant paſſionnément leur patrie, qu'eux ſeuls peuvent aimer ; & ne pouvant même vivre ailleurs. On a prétendu, ſur la foi d'*Olaüs*, que ces peuples étaient originaires de Finlande, & qu'ils ſe ſont retirés dans la Laponie, où leur taille a dégénéré. Mais pourquoi n'auraient-ils pas choiſi des terres moins au nord, où la vie eût été plus commode ? pourquoi leur viſage, leur figure, leur couleur, tout diffère-t-il entièrement de leurs prétendus ancêtres ? Il ſerait peut-être auſſi convenable de dire que l'herbe qui croît en Laponie vient de l'herbe du Danemarck, & que les poiſſons particuliers à leurs lacs viennent des poiſſons de Suède. Il y a grande apparence que les Lapons ſont indigènes, comme leurs animaux ſont une production de leur pays, que la nature les a faits les uns pour les autres.

Ceux qui habitent vers la Finlande ont adopté quelques expreſſions de leurs voiſins, ce qui arrive à tous les peuples : mais quand deux nations donnent aux choſes d'uſage, aux objets qu'elles voient ſans ceſſe, des noms abſolument différens, c'eſt une grande préſomption qu'un de ces peuples n'eſt pas une colonie de l'autre. Les Finlandais appellent un ours *karu*, & les Lapons *muriet* : le ſoleil en finlandais ſe

nomme *auringa*, en langue laponne *beve*. Il n'y a là aucune analogie. Les habitans de Finlande & de la Laponie ſuédoiſe ont adoré autrefois une idole qu'ils nommaient *Iumalac*; & depuis le temps de *Guſtave-Adolphe*, auquel ils doivent le nom de luthériens, ils appellent JESUS-CHRIST le fils d'*Iumalac*. Les Lapons moſcovites ſont aujourd'hui cenſés de l'Egliſe grecque; mais ceux qui errent vers les montagnes ſeptentrionales du cap nord, ſe contentent d'adorer un Dieu ſous quelques formes groſſières, ancien uſage de tous les peuples nomades.

Cette eſpèce d'hommes peu nombreuſe a très-peu d'idées, & ils ſont heureux de n'en avoir pas davantage; car alors ils auraient de nouveaux beſoins qu'ils ne pourraient ſatisfaire; ils vivent contens & ſans maladies, en ne buvant guère que de l'eau dans le climat le plus froid, & arrivent à une longue vieilleſſe. La coutume qu'on leur imputait de prier les étrangers de faire à leurs femmes & à leurs filles l'honneur de s'approcher d'elles, vient probablement du ſentiment de la ſupériorité qu'ils reconnaiſſaient dans ces étrangers, en voulant qu'ils puſſent ſervir à corriger les défauts de leur race. C'était un uſage établi chez les peuples vertueux de Lacédémone. Un époux priait un jeune homme bien fait de lui donner de beaux enfans qu'il pût adopter. La jalouſie & les lois empêchent les autres hommes de donner leurs femmes: mais les Lapons étaient preſque ſans lois, & probablement n'étaient point jaloux.

Quand on a remonté la Duina du nord au ſud, on arrive au milieu des terres à Moſcou la capitale de l'empire. Cette ville fut long-temps le centre des Moſcou.

Etats ruſſes, avant qu'on ſe fût étendu du côté de la Chine & de la Perſe.

Moſcou ſitué par le 55e degré & demi de latitude, dans un terrain moins froid & plus fertile que Pétersbourg, eſt au milieu d'une vaſte & belle plaine, ſur la rivière de Moska (*a*), & de deux autres petites qui ſe perdent avec elle dans l'Occa, & vont enſuite groſſir le fleuve du Volga. Cette ville n'était au treizième ſiècle qu'un aſſemblage de cabanes, peuplées de malheureux opprimés par la race de *Gengis-kan*.

Le Kremelin, (*b*) qui fut le ſéjour des grands-ducs, n'a été bâti qu'au quatorzième ſiècle, tant les villes ont peu d'antiquité dans cette partie du monde. Ce Kremelin fut conſtruit par des architectes italiens, ainſi que pluſieurs égliſes dans ce goût gothique, qui était alors celui de toute l'Europe ; il y en a deux du célèbre *Ariſtote* de Bologne, qui floriſſait au quinzième ſiècle ; mais les maiſons des particuliers n'étaient que des huttes de bois.

Le premier écrivain qui nous fit connaître Moſcou eſt *Oléarius*, qui en 1633 accompagna une ambaſſade d'un duc de Holſtein, ambaſſade auſſi vaine dans ſa pompe qu'inutile dans ſon objet. Un Holſtenois devait être frappé de l'immenſité de Moſcou, de ſes cinq enceintes, du vaſte quartier des czars, & d'une ſplendeur aſiatique qui régnait alors à cette cour. Il n'y avait rien de pareil en Allemagne ; nulle ville à beaucoup près auſſi vaſte, auſſi peuplée.

Le comte de *Carliſle*, au contraire, ambaſſadeur de *Charles II* en 1663 auprès du czar *Alexis*, ſe

(*a*) En ruſſe *Moſkwa*.

(*b*) En ruſſe *Kremln*.

plaint dans sa relation de n'avoir trouvé ni aucune commodité de la vie dans Moscou, ni hôtellerie dans la route, ni secours d'aucune espèce. L'un jugeait comme un allemand du Nord, l'autre comme un anglais; & tous deux par comparaison. L'anglais fut révolté de voir que la plupart des boïards avaient pour lit des planches, ou des bancs, sur lesquels on étendait une peau ou une couverture; c'est l'usage antique de tous les peuples: les maisons presque toutes de bois étaient sans meubles, presque toutes les tables à manger sans linge; point de pavé dans les rues, rien d'agréable & de commode, très-peu d'artisans, encore étaient-ils grossiers, & ne travaillaient-ils qu'aux ouvrages indispensables. Ces peuples auraient paru des Spartiates, s'ils avaient été sobres.

Mais la cour dans les jours de cérémonie paraissait celle d'un roi de Perse. Le comte de *Carlisle* dit qu'il ne vit qu'or & pierreries sur les robes du czar & de ses courtisans: ces habits n'étaient pas fabriqués dans le pays; cependant il était évident qu'on pouvait rendre les peuples industrieux, puisqu'on avait fondu à Moscou, long-temps auparavant, sous le règne du czar *Boris Godono*, la plus grosse cloche qui soit en Europe, & qu'on voyait dans l'église patriarchale des ornemens d'argent qui avaient exigé beaucoup de soins. Ces ouvrages dirigés par des allemands & des italiens étaient des efforts passagers; c'est l'industrie de tous les jours, & la multitude des arts continuellement exercés, qui fait une nation florissante. La Pologne alors, & tous les pays voisins des Russes, ne leur étaient pas supérieurs. Les arts de la main n'étaient pas plus perfectionnés dans le nord de l'Allemagne;

les beaux arts n'y étaient guère plus connus au milieu du dix-feptième fiècle.

Quoique Mofcou n'eût rien alors de la magnificence & des arts de nos grandes villes d'Europe, cependant fon circuit de vingt mille pas, la partie appelée la ville chinoife, où les raretés de la Chine s'étalaient; le vafte quartier du Cremelin, où est le palais des czars, quelques dômes dorés, des tours élevées & fingulières, & enfin le nombre de fes habitans qui monte à près de cinq cents mille; tout cela fefait de Mofcou une des plus confidérables villes de l'univers.

Théodore, ou *Fœdor*, frère aîné de *Pierre le grand*, commença à policer Mofcou. Il fit conftruire plufieurs grandes maifons de pierre, quoique fans aucune architecture régulière. Il encourageait les principaux de fa cour à bâtir, leur avançant de l'argent, & leur fourniffant des matériaux. C'eft à lui qu'on doit les premiers haras de beaux chevaux, & quelques embelliffemens utiles. *Pierre*, qui a tout fait, a eu foin de Mofcou, en conftruifant Pétersbourg; il l'a fait paver, il l'a orné & enrichi par des édifices, par des manufactures: enfin un chambellan (*c*) de l'impératrice *Elifabeth* fille de *Pierre* y a été l'inftituteur d'une univerfité depuis quelques années. C'eft le même qui m'a fourni tous les mémoires fur lefquels j'écris. Il était bien plus capable que moi de compofer cette hiftoire, même dans ma langue; tout ce qu'il m'a écrit fait foi que ce n'eft que par modeftie qu'il m'a laiffé le foin de cet ouvrage.

Smolensko. A l'occident du duché de Mofcou, eft celui de Smolensko, partie de l'ancienne Sarmatie européenne.

(*c*) M. de *Showalof*.

Les duchés de Moſcovie & de Smolensko compoſaient la Ruſſie blanche proprement dite. Smolensko, qui appartenait d'abord aux grands-ducs de Ruſſie, fut conquiſe par le grand-duc de Lithuanie au commencement du quinzième ſiècle, repriſe cent ans après par ſes anciens maîtres. Le roi de Pologne *Sigiſmond III* s'en empara en 1611. Le czar *Alexis* père de *Pierre* la recouvra en 1654; & depuis ce temps elle a fait toujours partie de l'empire de Ruſſie. Il eſt dit dans l'éloge du czar *Pierre* prononcé à Paris dans l'académie des ſciences, que les Ruſſes avant lui n'avaient rien conquis à l'occident & au midi: il eſt évident qu'on s'eſt trompé.

Gouvernemens de Novogorod, & de Kiovie ou Ukraine.

Entre Pétersbourg & Smolensko eſt la province de Novogorod. On dit que c'eſt dans ce pays que les anciens Slaves, ou Slavons, firent leur premier établiſſement. Mais d'où venaient ces Slaves, dont la langue s'eſt étendue dans le nord-eſt de l'Europe? *Sla* ſignifie un chef, & *Eſclave* appartenant au chef. Tout ce qu'on ſait de ces anciens Slaves, c'eſt qu'ils étaient des conquérans. Ils bâtirent la ville de Novogorod la grande, ſituée ſur une rivière navigable dès ſa ſource, laquelle jouit long-temps d'un floriſſant commerce, & fut une puiſſante alliée des villes aſiatiques. Le czar *Ivan Baſilovitz* (*d*) la conquit en 1467, & en emporta toutes les richeſſes qui contribuèrent à la magnificence de la cour de Moſcou, preſqu'inconnue juſqu'alors.

Au midi de la province de Smolensko, vous trouvez la province de Kiovie, qui eſt la petite Ruſſie, la Ruſſie rouge ou l'Ukraine, traverſée par le Dnieper, que les Grecs ont appelé Boryſthène. La

(*d*) En ruſſe *Iwan Waſſilievitſch*.

différence de ces deux noms, l'un dur à prononcer, l'autre mélodieux, sert à faire voir, avec cent autres preuves, la rudesse de tous les anciens peuples du Nord, & les grâces de la langue grecque. La capitale Kiou, autrefois Kisovie, fut bâtie par les empereurs de Constantinople, qui en firent une colonie: on y voit encore des inscriptions grecques de douze cents années: c'est la seule ville qui ait quelque antiquité dans ces pays où les hommes ont vécu tant de siècles sans bâtir des murailles. Ce fut là que les grands-ducs de Russie firent leur résidence dans l'onzième siècle, avant que les Tartares asservissent la Russie.

Les Ukraniens qu'on nomme Cosaques sont un ramas d'anciens Roxelans, de Sarmates, de Tartares réunis. Cette contrée fesait partie de l'ancienne Scythie. Il s'en faut beaucoup que Rome & Constantinople, qui ont dominé sur tant de nations, soient des pays comparables pour la fertilité à celui de l'Ukraine. La nature s'y efforçe de faire du bien aux hommes; mais les hommes n'y ont pas secondé la nature, vivant des fruits que produit une terre aussi inculte que féconde, & vivant encore plus de rapines; amoureux à l'excès d'un bien préférable à tout, la liberté; & cependant ayant servi tour à tour la Pologne & la Turquie. Enfin ils se donnèrent à la Russie en 1654 sans trop se soumettre, & *Pierre* les a soumis.

Les autres nations sont distinguées par leurs villes & leurs bourgades. Celle-ci est partagée en dix régimens. A la tête de ces dix régimens était un chef élu à la pluralité des voix, nommé *hetman* ou *itman*. Ce capitaine de la nation n'avait pas le pouvoir suprême. C'est aujourd'hui un seigneur de

la cour que les ſouverains de Ruſſie leur donnent pour *hetman ;* c'eſt un véritable gouverneur de province, ſemblable à nos gouverneurs de ces pays d'états qui ont encore quelques priviléges.

Il n'y avait d'abord dans ce pays que des païens & des mahométans; ils ont été baptiſés chrétiens de la communion romaine, quand ils ont ſervi la Pologne; & ils ſont aujourd'hui baptiſés chrétiens de l'Egliſe grecque depuis qu'ils ſont à la Ruſſie.

Parmi eux ſont compris ces Coſaques Zaporaviens, qui ſont à peu près ce qu'étaient nos flibuſtiers, des brigands courageux. Ce qui les diſtinguait de tous les autres peuples, c'eſt qu'ils ne ſouffraient jamais de femmes dans leurs peuplades, comme on prétend que les Amazones ne ſouffraient point d'hommes chez elles. Les femmes qui leur ſervaient à peupler demeuraient dans d'autres îles du fleuve : point de mariage, point de famille : ils enrôlaient les enfans mâles dans leur milice, & laiſſaient les filles à leurs mères. Souvent le frère eut des enfans de ſa ſœur, & le père de ſa fille. Point d'autres lois chez eux que les uſages établis par les beſoins : cependant ils eurent quelques prêtres du rite grec. On a conſtruit depuis quelque temps le fort S[te] Eliſabeth ſur le Boryſthène pour les contenir. Ils ſervent dans les armées comme troupes irrégulières, & malheur à qui tombe dans leurs mains.

Si vous remontez au nord-eſt de la province de Kiovie entre le Boryſthène & le Tanaïs, c'eſt le gouvernement de Belgorod qui ſe préſente : il eſt auſſi grand que celui de Kiovie. C'eſt une des plus fertiles provinces de la Ruſſie ; c'eſt elle qui fournit à la Pologne une quantité prodigieuſe de ce gros bétail

Gouvernemens de Belgorod, de Veronise & de Niſchgorod.

qu'on connaît ſous le nom de bœufs de l'Ukraine. Ces deux provinces ſont à l'abri des incurſions des petits Tartares, par des lignes qui s'étendent du Boryſthène au Tanaïs, garnies de forts & de redoutes.

Remontez encore au nord, paſſez le Tanaïs, vous entrez dans le gouvernement de Véroniſe qui s'étend juſqu'aux bords des Palus-Méotides. Auprès de la capitale que nous nommons Véroniſe, (*e*) à l'embouchure de la rivière de ce nom qui ſe jette dans le Tanaïs, *Pierre le grand* a fait conſtruire ſa première flotte; entrepriſe dont on n'avait point encore d'idée dans tous ces vaſtes Etats. Vous trouverez enſuite le gouvernement de Niſchgorod fertile en grains, traverſé par le Volga.

Aſtracan. De cette province vous entrez au midi dans le royaume d'Aſtracan. Ce pays commence au quarante-troiſième degré & demi de latitude, ſous le plus beau des climats, & finit vers le cinquantième, comprenant environ autant de degrés de longitude que de latitude; bordé d'un côté par la mer Caſpienne, de l'autre par les montagnes de la Circaſſie, & s'avançant encore au-delà de la mer Caſpienne, le long du mont Caucaſe; arroſé du grand fleuve Volga, du Jaïk & de pluſieurs autres rivières entre leſquelles on peut, à ce que prétend l'ingénieur anglais *Perri*, tirer des canaux qui, en ſervant de lit aux inondations, feraient le même effet que les canaux du Nil, & augmenteraient la fertilité de la terre. Mais à la droite & à la gauche du Volga & du Jaïk, ce beau pays était infeſté plutôt qu'habité

(*e*) En Ruſſie on écrit & on prononce *Voroneſlek*.

par des Tartares qui n'ont jamais rien cultivé, & qui ont toujours vécu comme étrangers fur la terre.

L'ingénieur *Perri*, employé par *Pierre le grand* dans ces quartiers, y trouva de vaftes déferts couverts de pâturages, de légumes, de cerifiers, d'amandiers. Des moutons fauvages d'une nourriture excellente paiffaient dans ces folitudes. Il fallait commencer par dompter & par civilifer les hommes de ces climats, pour y féconder la nature qui a été forcée dans le climat de Pétersbourg.

Ce royaume d'Aftracan eft une partie de l'ancien Capshak conquis par *Gengis-kan*, & enfuite par *Tamerlan*; ces tartares dominèrent jufqu'à Mofcou. Le czar *Jean Bafilidès*, petit-fils d'*Ivan Bafilovitz*, & le plus grand conquérant d'entre les Ruffes, délivra fon pays du joug tartare au feizième fiècle, & ajouta le royaume d'Aftracan à fes autres conquêtes en 1554.

Aftracan eft la borne de l'Afie & de l'Europe, & peut faire le commerce de l'une & de l'autre, en tranfportant par le Volga les marchandifes apportées par la mer Cafpienne. C'était encore un des grands projets de *Pierre le grand*: il a été exécuté en partie. Tout un faubourg d'Aftracan eft habité par des indiens.

Au fud-eft du royaume d'Aftracan eft un petit pays nouvellement formé qu'on appelle Orembourg: la ville de ce nom a été bâtie en 1734 fur le bord du fleuve Jaïk. Ce pays eft hériffé des branches du mont Caucafe. Des fortereffes élevées de diftance en diftance défendent les paffages des montagnes & des rivières qui en defcendent. C'eft dans cette région auparavant inhabitée qu'aujourd'hui les Perfans viennent dépofer & cacher à la rapacité des brigands Orembourg.

leurs effets échappés aux guerres civiles. La ville d'Orembourg est devenue le refuge des Persans & de leurs fortunes, & s'est accrue de leurs calamités; les Indiens, les peuples de la grande Bukarie y viennent trafiquer; elle devient l'entrepôt de l'Asie.

Gouvernemens de Casan & de la grande Permie.

Au-delà du Volga & du Jaïk, vers le septentrion, est le royaume de Casan qui, comme Astracan, tomba dans le partage d'un fils de *Gengis-kan* & ensuite d'un fils de *Tamerlan*, conquis de même par *Jean Basilidès*. Il est encore peuplé de beaucoup de tartares mahométans. Cette grande contrée s'étend jusqu'à la Sibérie: il est constant qu'elle a été florissante & riche autrefois; elle a conservé encore quelque opulence. Une province de ce royaume appelée la grande Permie, & ensuite le Solikam, était l'entrepôt des marchandises de la Perse & des fourrures de Tartarie. On a trouvé dans cette Permie une grande quantité de monnaie au coin des premiers califes, & quelques idoles des Tartares; (*f*) mais ces monumens d'anciennes richesses ont été trouvés au milieu de la pauvreté & dans les déserts: il n'y avait plus aucune trace de commerce; ces révolutions n'arrivent que trop vîte & trop aisément dans un pays ingrat, puisqu'elles sont arrivées dans les plus fertiles.

Ce célèbre prisonnier suédois *Stralemberg*, qui mit si bien à profit son malheur, & qui examina tous ces vastes pays avec tant d'attention, est le premier qui a rendu vraisemblable un fait qu'on n'avait jamais pu croire, concernant l'ancien commerce de ces régions. *Pline* & *Pomponius-Mela* rapportent que du temps d'*Auguste* un roi des Suèves

(*f*) Mémoires de *Stralemberg* confirmés par mes mémoires russes.

fit préſent à *Metellus Celer* de quelques indiens jetés par la tempête ſur les côtes voiſines de l'Elbe. Comment des habitans de l'Inde auraient-ils navigé ſur les mers germaniques ? Cette aventure a paru fabuleuſe à tous nos modernes, ſurtout depuis que le commerce de notre hémiſphère a changé par la découverte du Cap de Bonne-eſpérance : mais autrefois il n'était pas plus étrange de voir un indien trafiquer dans les pays ſeptentrionaux de l'Occident que de voir un romain paſſer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens allaient en Perſe, s'embarquaient ſur la mer d'Hyrcanie, remontaient le Rha qui eſt le Volga, allaient juſqu'à la grande Permie par la Kama, & de là pouvaient aller s'embarquer ſur la mer du Nord ou ſur la Baltique. Il y a eu de tout temps des hommes entreprenans. Les Tyriens firent de plus ſurprenans voyages.

Si, après avoir parcouru de l'œil toutes ces vaſtes provinces, vous jetez la vue ſur l'Orient, c'eſt là que les limites de l'Europe & de l'Aſie ſe confondent encore. Il aurait fallu un nouveau nom pour cette grande partie du monde. Les anciens diviſèrent en Europe, Aſie & Afrique leur univers connu; ils n'en avaient pas vu la dixième partie ; c'eſt ce qui fait que quand on a paſſé les Palus-Méotides, on ne ſait plus où l'Europe finit, & où l'Aſie commence ; tout ce qui eſt au-delà du mont Taurus était déſigné par le mot vague de Scythie, & le fut enſuite par celui de Tartarie ou Tatarie. Il ſerait convenable peut-être d'appeler terres arctiques ou terres du Nord tout le pays qui s'étend depuis la mer Baltique juſqu'aux confins de la Chine, comme on donne le nom de terres auſtrales à la partie du monde non moins

vaste, située sous le pôle antarctique, & qui fait le contre-poids du globe.

Gouvernemens de la Sibérie, des Samoïèdes, des Ostiaks.

Des frontières des provinces d'Archangel, de Résan, d'Astracan s'étend à l'Orient la Sibérie avec les terres ultérieures jusqu'à la mer du Japon; elle touche au midi de la Russie par le mont Caucase; de là au pays de Kamshatka on compte environ douze cents lieues de France; & de la Tartarie méridionale, qui lui sert de limite, jusqu'à la mer Glaciale, on en compte environ quatre cents; ce qui est la moindre largeur de l'empire. Cette contrée produit les plus riches fourrures, & c'est ce qui servit à en faire la découverte en 1563. Ce ne fut pas sous le czar *Fœdor Ivanovitz*, mais sous *Ivan Basilidès* au seizième siècle, qu'un particulier des environs d'Archangel, nommé *Anika*, homme riche pour son état & pour son pays, s'aperçut que des hommes d'une figure extraordinaire, vêtus d'une manière jusqu'alors inconnue dans ce canton, & parlant une langue que personne n'entendait, descendaient tous les ans une rivière qui tombe dans la Duina, (*g*) & venaient apporter au marché des martres & des renards noirs qu'ils troquaient pour des clous & des morceaux de verre, comme les premiers sauvages de l'Amérique donnaient leur or aux Espagnols; il les fit suivre par ses enfans & par ses valets jusque dans leur pays. C'étaient des Samoïèdes, peuples qui paraissent semblables aux Lapons, mais qui ne sont pas de la même race. Ils ignorent comme eux l'usage du pain; ils ont comme eux le secours des rangifères ou rennes

(*g*) Mémoires envoyés de Pétersbourg.

qu'ils

qu'ils attèlent à leurs traînaux. Ils vivent dans des cavernes, dans des huttes au milieu des neiges : (*h*) mais d'ailleurs la nature a mis entre cette espèce d'hommes & celle des Lapons des différences très-marquées. On m'assure leur mâchoire supérieure plus avancée au niveau de leur nez ; leurs oreilles sont plus rehaussées. Les hommes & les femmes n'ont de poil que sur la tête ; le mamelon est d'un noir d'ébène. Les Lapons & les Laponnes ne sont marqués à aucun de ces signes. On m'a averti, par des mémoires envoyés de ces contrées si peu connues, qu'on s'est trompé dans la belle histoire naturelle du jardin du roi, lorsqu'en parlant de tant de choses curieuses concernant la nature humaine, on a confondu l'espèce des Lapons avec l'espèce des Samoïèdes. Il y a beaucoup plus de races d'hommes qu'on ne pense. Celles des Samoïèdes & des Hottentots paraissent les deux extrêmes de notre continent: & si l'on fait attention aux mamelles noires des femmes Samoïèdes, & au tablier que la nature a donné aux Hottentotes, qui descend, dit-on, à la moitié de leurs cuisses, on aura quelque idée des variétés de notre espèce animale, variétés ignorées dans nos villes, où presque tout est inconnu, hors ce qui nous environne.

Les Samoïèdes ont dans leur morale des singularités aussi grandes qu'en physique : ils ne rendent aucun culte à l'être suprême ; ils approchent du manichéisme, ou plutôt de l'ancienne religion des mages, en ce seul point qu'ils reconnaissent un bon & un mauvais principe. Le climat horrible qu'ils

(*h*) Mémoires envoyés de Pétersbourg.

habitent semble en quelque manière excuser cette croyance si ancienne chez tant de peuples & si naturelle aux ignorans & aux infortunés.

On n'entend parler chez eux ni de larcins ni de meurtres : étant presque sans passion, ils sont sans injustice. Il n'y a aucun terme dans leur langue pour exprimer le vice & la vertu. Leur extrême simplicité ne leur a pas encore permis de former des notions abstraites ; le sentiment seul les dirige ; & c'est peut-être une preuve incontestable que les hommes aiment la justice par instinct, quand leurs passions funestes ne les aveuglent pas.

On persuada quelques-uns de ces sauvages de se laisser conduire à Moscou. Tout les y frappa d'admiration. Ils regardèrent l'empereur comme leur Dieu, & se soumirent à lui donner tous les ans une offrande de deux martres zibelines par habitant. On établit bientôt quelques colonies au-delà de l'Oby & de l'Irtis ; (*i*) on y bâtit même des forteresses. Un cosaque fut envoyé dans le pays en 1595, & le conquit pour les czars avec quelques soldats & quelque artillerie, comme *Cortez* subjugua le Mexique ; mais il ne conquit guère que des déserts.

En remontant l'Oby à la jonction de la rivière d'Irtis avec celle du Tobol, on trouva une petite habitation dont on a fait la ville de Tobol, (*k*) capitale de la Sibérie, aujourd'hui considérable. Qui croirait que cette contrée a été long-temps le séjour de ces mêmes Huns qui ont tout ravagé jusqu'à Rome sous *Attila*, & que ces Huns venaient du nord

(*i*) En russe *Irtisch*.

(*k*) En russe *Tobolskoy*.

de la Chine ? Les Tartares usbecks ont ſuccédé aux Huns, & les Ruſſes aux Usbecks. On s'eſt diſputé ces contrées ſauvages, ainſi qu'on s'eſt exterminé pour les plus fertiles. La Sibérie fut autrefois plus peuplée qu'elle ne l'eſt, ſurtout vers le Midi : on en juge par des tombeaux & par des ruines.

Toute cette partie du monde, depuis le ſoixantième degré ou environ juſqu'aux montagnes éternellement glacées qui bornent les mers du Nord, ne reſſemble en rien aux régions de la zone tempérée ; ce ne ſont ni les mêmes plantes, ni les mêmes animaux ſur la terre, ni les mêmes poiſſons dans les lacs & dans les rivières.

Au-deſſous de la contrée des Samoïèdes eſt celle des Oſtiaks le long du fleuve Oby. Ils ne tiennent en rien des Samoïèdes, ſinon qu'ils ſont comme eux & comme tous les premiers hommes, chaſſeurs, paſteurs & pêcheurs ; les uns ſans religion, parce qu'ils ne ſont pas raſſemblés ; les autres qui compoſent des hordes, ayant une eſpèce de culte, feſant des vœux au principal objet de leurs beſoins ; ils adorent, dit-on, une peau de mouton, parce que rien ne leur eſt plus néceſſaire que ce bétail ; de même que les anciens Egyptiens agriculteurs choiſiſſaient un bœuf, pour adorer dans l'emblème de cet animal la divinité qui l'a fait naître pour l'homme. Quelques auteurs prétendent que ces Oſtiaks adorent une peau d'ours, attendu qu'elle eſt plus chaude que celle de mouton ; il ſe peut qu'ils n'adorent ni l'une ni l'autre.

Les Oſtiaks ont auſſi d'autres idoles dont ni l'origine ni le culte ne méritent pas plus notre attention

que leurs adorateurs. On a fait chez eux quelques chrétiens vers l'an 1712 ; ceux-là font chrétiens comme nos payfans les plus groffiers, fans favoir ce qu'ils font. Plufieurs auteurs prétendent que ce peuple eft originaire de la grande Permie : mais cette grande Permie eft prefque déferte : pourquoi fes habitans fe feraient-ils établis fi loin & fi mal ? Ces obfcurités ne valent pas nos recherches. Tout peuple qui n'a point cultivé les arts doit être condamné à être inconnu.

C'eft furtout chez ces Oftiaks, chez les Burates & les Jakutes leurs voifins, qu'on trouve fouvent dans la terre de cet ivoire dont on n'a jamais pu favoir l'origine : les uns le croient un ivoire foffile, les autres les dents d'une efpèce d'éléphant dont la race eft détruite. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des productions de la nature qui étonnent & qui confondent la philofophie ?

Plufieurs montagnes de ces contrées font remplies de cet amiante, de ce lin incombuftible dont on fait tantôt de la toile, tantôt une efpèce de papier.

Au midi des Oftiaks font les Burates, autre peuple qu'on n'a pas encore rendu chrétien. A l'Eft il y a plufieurs hordes qu'on n'a pu entièrement foumettre. Aucun de ces peuples n'a la moindre connaiffance du calendrier. Ils comptent par neiges & non par la marche apparente du foleil : comme il neige régulièrement & long-temps chaque hiver ils difent : Je fuis âgé de tant de neiges, comme nous difons : J'ai tant d'années.

Je dois rapporter ici ce que raconte l'officier fuédois *Stralemberg* qui, ayant été pris à Pultava, paffa

quinze ans en Sibérie, & la parcourut toute entière; il dit qu'il y a encore des restes d'un ancien peuple dont la peau est bigarrée & tachetée, qu'il a vu des hommes de cette race; & ce fait m'a été confirmé par des russes nés à Tobol. Il semble que la variété des espèces humaines ait beaucoup diminué; on trouve peu de ces races singulières que probablement les autres ont exterminées: par exemple, il y a très-peu de ces maures blancs ou de ces albinos dont un a été présenté à l'académie des sciences de Paris, & que j'ai vu. Il en est ainsi de plusieurs animaux dont l'espèce est très-rare.

Quant aux Borandiens dont il est parlé souvent dans la savante histoire du jardin du roi de France, mes mémoires disent que ce peuple est absolument inconnu.

Tout le midi de ces contrées est peuplé de nombreuses hordes de Tartares. Les anciens Turcs sont sortis de cette Tartarie pour aller subjuguer tous les pays dont ils sont aujourd'hui en possession. Les Calmouks, les Monguls sont ces mêmes Scythes qui, conduits par *Madiès*, s'emparèrent de la haute Asie, & vainquirent le roi des Mèdes *Cyaxarès*. Ce sont eux que *Gengis-kan* & ses enfans menèrent depuis jusqu'en Allemagne, & qui formèrent l'empire du Mogol sous *Tamerlan*. Ces peuples sont un grand exemple des changemens arrivés chez toutes les nations. Quelques-unes de leurs hordes, loin d'être redoutables, sont devenues vassales de la Russie.

Telle est une nation de Calmouks qui habite entre la Sibérie & la mer Caspienne. C'est là qu'on a trouvé en 1720 une maison souterraine de pierres,

des urnes, des lampes, des pendans d'oreilles, une ſtatue équeſtre d'un prince oriental portant un diadème ſur ſa tête, deux femmes aſſiſes ſur des trônes, un rouleau de manuſcrits envoyé par *Pierre le grand* à l'académie des inſcriptions de Paris, & reconnu pour être en langue du Thibet: tous témoignages ſinguliers que les arts ont habité ce pays aujourd'hui barbare, & preuves ſubſiſtantes de ce qu'a dit *Pierre le grand* plus d'une fois que les arts avaient fait le tour du monde.

Du Kamshatka.

La dernière province eſt le Kamshatka, le pays le plus oriental du continent. Le nord de cette contrée fournit auſſi de belles fourrures; les habitans s'en revêtaient l'hiver, & marchaient nus l'été. On fut ſurpris de trouver dans les parties méridionales des hommes avec de longues barbes, tandis que dans les parties ſeptentrionales, depuis le pays des Samoïèdes juſqu'à l'embouchure du fleuve Amour ou Amur, les hommes n'ont pas plus de barbe que les Américains. C'eſt ainſi que dans l'empire de Ruſſie il y a plus de différentes eſpèces, plus de ſingularités, plus de mœurs différentes que dans aucun pays de l'univers.

Des mémoires récens m'apprennent que ce peuple ſauvage a auſſi ſes théologiens, qui font deſcendre les habitans de cette preſqu'île d'une eſpèce d'être ſupérieur qu'ils appellent *Kouthou*. Ces mémoires diſent qu'ils ne lui rendent aucun culte, qu'ils ne l'aiment ni ne le craignent.

Ainſi ils auraient une mythologie, & ils n'ont point de religion; cela pourrait être vrai, & n'eſt guère vraiſemblable: la crainte eſt l'attribut naturel des hommes. On prétend que dans leurs abſurdités

ils diſtinguent des choſes permiſes & des choſes défendues : ce qui eſt permis, c'eſt de ſatisfaire toutes ſes paſſions ; ce qui eſt défendu, c'eſt d'aiguiſer un couteau ou une hache quand on eſt en voyage, & de ſauver un homme qui ſe noie. Si en effet c'eſt un péché parmi eux de ſauver la vie à ſon prochain, ils ſont en cela différens de tous les hommes qui courent par inſtinct au ſecours de leurs ſemblables, quand l'intérêt ou la paſſion ne corrompt pas en eux ce penchant naturel. Il ſemble qu'on ne pourrait parvenir à faire un crime d'une action ſi commune & ſi néceſſaire qu'elle n'eſt pas même une vertu, que par une philoſophie également fauſſe & ſuperſtitieuſe, qui perſuaderait qu'il ne faut pas s'oppoſer à la providence, & qu'un homme deſtiné par le ciel à être noyé ne doit pas être ſecouru par un homme : mais les barbares ſont bien loin d'avoir même une fauſſe philoſophie.

Cependant ils célèbrent, dit-on, une grande fête, qu'ils appellent dans leur langage d'un mot qui ſignifie *purification ;* mais de quoi ſe purifient-ils, ſi tout leur eſt permis ? & pourquoi ſe purifient-ils, s'ils ne craignent ni n'aiment leur dieu *Kouthou ?*

Il y a ſans doute des contradictions dans leurs idées, comme dans celles de preſque tous les peuples ; les leurs ſont un défaut d'eſprit, & les nôtres en ſont un abus ; nous avons beaucoup plus de contradictions qu'eux, parce que nous avons plus raiſonné.

Comme ils ont une eſpèce de dieu, ils ont auſſi des démons ; enfin, il y a parmi eux des ſorciers, ainſi qu'il y en a toujours eu chez toutes les nations les plus policées. Ce ſont les vieilles qui ſont ſorcières

dans le Kamshatka, comme elles l'étaient parmi nous avant que la ſaine phyſique nous éclairât. C'eſt donc par-tout l'apanage de l'eſprit humain d'avoir des idées abſurdes, fondées ſur notre curioſité & ſur notre faibleſſe. Les Kamshatkales ont auſſi des prophètes qui expliquent les ſonges ; & il n'y a pas long-temps que nous n'en avons plus.

Depuis que la cour de Ruſſie a aſſujetti ces peuples en bâtiſſant cinq fortereſſes dans leur pays, on leur a annoncé la religion grecque. Un gentilhomme ruſſe très-inſtruit m'a dit qu'une de leurs grandes objections était que ce culte ne pouvait être fait pour eux, puiſque le pain & le vin ſont néceſſaires à nos myſtères, & qu'ils ne peuvent avoir ni pain ni vin dans leur pays.

Ce peuple d'ailleurs mérite peu d'obſervations ; je n'en ferai qu'une : c'eſt que ſi on jette les yeux ſur les trois quarts de l'Amérique, ſur toute la partie méridionale de l'Afrique, ſur le Nord, depuis la Laponie juſqu'aux mers du Japon, on trouve que la moitié du genre-humain n'eſt pas au-deſſus des peuples du Kamshatka.

D'abord un officier coſaque alla par terre de la Sibérie au Kamshatka en 1701 par ordre de *Pierre*, qui après la malheureuſe journée de Nerva étendait encore ſes ſoins d'un bord du continent à l'autre. Enſuite en 1725, quelque temps avant que la mort le ſurprît au milieu de ſes grands projets, il envoya le capitaine *Béring*, danois, avec ordre exprès d'aller par la mer du Kamshatka ſur les terres de l'Amérique, ſi cette entrepriſe était praticable. *Béring* ne put réuſſir dans ſa première navigation. L'impératrice

Anne l'y envoya encore en 1733. *Spengenberg* capitaine de vaiſſeau, aſſocié à ce voyage, partit le premier du Kamshatka ; mais il ne put ſe mettre en mer qu'en 1739, tant il avait fallu de temps pour arriver au port où l'on s'embarqua, pour y conſtruire des vaiſſeaux, pour les agréer & les fournir des choſes néceſſaires. *Spengenberg* pénétra juſqu'au nord du Japon par un détroit que forme une longue ſuite d'îles, & revint ſans avoir découvert que ce paſſage.

En 1741 *Béring* courut cette mer accompagné de l'aſtronome de *Liſle de la Croyère*, de cette famille de *Liſle* qui a produit de ſi ſavans géographes ; un autre capitaine allait de ſon côté à la découverte. *Béring* & lui atteignirent les côtes de l'Amérique au nord de la Californie. Ce paſſage ſi long-temps cherché par les mers du Nord fut donc enfin découvert ; mais on ne trouva nul ſecours ſur ces côtes déſertes. L'eau douce manqua ; le ſcorbut fit périr une partie de l'équipage : on vit l'eſpace de cent milles les rivages ſeptentrionaux de la Californie ; on aperçut des canots de cuir qui portaient des hommes ſemblables aux Canadiens. Tout fut infructueux. *Béring* mourut dans une île à laquelle il donna ſon nom. L'autre capitaine, ſe trouvant plus près de la Californie, fit deſcendre à terre dix hommes de ſon équipage ; ils ne reparurent plus. Le capitaine fut forcé de regagner le Kamshatka après les avoir attendus inutilement, & de *Liſle* expira en deſcendant à terre. Ces déſaſtres ſont la deſtinée de preſque toutes les premières tentatives ſur les mers ſeptentrionales. On ne ſait pas encore quel fruit on tirera de ces découvertes ſi pénibles & ſi dangereuſes.

Nous avons marqué tout ce qui compose en général la domination de la Russie, depuis la Finlande à la mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet empire ont été unies en divers temps, comme dans tous les autres royaumes du monde. Des Scythes, des Huns, des Massagètes, des Slavons, des Cimbres, des Gètes, des Sarmates sont aujourd'hui les sujets des czars : les Russes proprement dits sont les anciens Roxelans ou Slavons.

Si l'on y fait réflexion, la plupart des autres Etats sont ainsi composés. La France est un assemblage de Goths, de Danois appelés normands, de Germains septentrionaux appelés bourguignons, de Francs, d'Allemands, de quelques Romains mêlés aux anciens Celtes. Il y a dans Rome & dans l'Italie beaucoup de familles descendues des peuples du Nord, & l'on n'en connaît aucune des anciens Romains. Le souverain pontife est souvent le rejeton d'un lombard, d'un goth, d'un teuton ou d'un cimbre. Les Espagnols sont une race d'Arabes, de Carthaginois, de Juifs, de Tyriens, de Visigoths, de Vandales incorporés avec les habitans du pays. Quand les nations se sont ainsi mêlées, elles sont long-temps à se civiliser & même à former leur langage : les unes se policent plutôt, les autres plus tard. La police & les arts s'établissent si difficilement, les révolutions ruinent si souvent l'édifice commencé, que si l'on doit s'étonner, c'est que la plupart des nations ne vivent pas en tartares.

CHAPITRE II.

SUITE DE LA DESCRIPTION DE LA RUSSIE.

Population, finances, armées, usages, religion. Etat de la Russie avant Pierre le grand.

PLUS un pays eſt civiliſé, plus il eſt peuplé. Ainſi la Chine & l'Inde ſont les plus peuplés de tous les empires, parce qu'après la multitude des révolutions qui ont changé la face de la terre, les Chinois & les Indiens ont formé le corps de peuple le plus anciennement policé que nous connaiſſions. Leur gouvernement a plus de quatre mille ans d'antiquité; ce qui ſuppoſe, comme on l'a dit, des eſſais & des efforts tentés dans des ſiècles précédens. Les Ruſſes ſont venus tard, & ayant introduit chez eux les arts tout perfectionnés, il eſt arrivé qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans qu'aucune nation n'en avait fait par elle-même en cinq cents années. Le pays n'eſt pas peuplé à proportion de ſon étendue, il s'en faut de beaucoup; mais, tel qu'il eſt, il poſſède autant de ſujets qu'aucun Etat chrétien.

Je puis, d'après les rôles de la capitation, & du dénombrement des marchands, des artiſans, des payſans mâles, aſſurer qu'aujourd'hui la Ruſſie contient au moins vingt-quatre millions d'habitans. De ces vingt-quatre millions d'hommes la plupart ſont des

ferfs, comme dans la Pologne, dans plufieurs provinces de l'Allemagne, & autrefois dans prefque toute l'Europe. On compte en Ruffie & en Pologne les richeffes d'un gentilhomme & d'un eccléfiaftique, non par leur revenu en argent, mais par le nombre de leurs efclaves.

Voici ce qui réfulte d'un dénombrement fait en 1747 des mâles qui payaient la capitation.

Marchands.	198000.
Ouvriers.	16500.
Payfans incorporés avec les marchands & les ouvriers.	1950.
Payfans appelés *odonoskis*, qui contribuent à l'entretien de la milice.	430220.
Autres qui n'y contribuent pas. . . .	26080.
Ouvriers de différens métiers, dont les parens font inconnus.	1000.
Autres qui ne font point incorporés dans les claffes des métiers.	4700.
Payfans dépendans immédiatement de la couronne, environ	555000.
Employés aux mines de la couronne, tant chretiens que mahométans & païens	64000.
Autres payfans de la couronne travaillant aux mines & aux fabriques des particuliers.	24200.
Nouveaux convertis à l'Eglife grecque. .	57000.
Tartares & Oftiaks païens.	241000.
	1619650.

Ci-contre.	1619650.
Mourfes, Tartares, Morduates & autres, foit païens, foit grecs, employés aux travaux de l'amirauté.	7800.
Tartares contribuables appelés *tepteris* & *bobilitz*, &c.	28900.
Serfs de plufieurs marchands & autres privilégiés, lefquels fans poffeder de terres peuvent avoir des efclaves. . .	9100.
Payfans des terres deftinées à l'entretien de la cour.	418000.
Payfans des terres appartenantes en propre à fa majefté, indépendamment du droit de la couronne.	60500.
Payfans des terres confifquées à la couronne.	13600.
Serfs des gentilshommes.	3550000.
Serfs appartenans à l'affemblée du clergé & qui défrayent fes dépenfes. . .	37500.
Serfs des évêques.	116400.
Serfs des couvens que *Pierre* avait beaucoup diminués.	721500.
Serfs des églifes cathédrales & paroiffiales.	23700.
Payfans travaillans aux ouvrages de l'amirauté ou aux autres ouvrages publics, environ.	4000.
Travailleurs aux mines & fabriques des particuliers.	16000.
	6626650.

De l'autre part.	6626650.
Payſans des terres données aux principaux manufacturiers.	14500.
Travailleurs aux mines de la couronne.	3000.
Bâtards élevés par des prêtres. . . .	40.
Sectaires appelés *raskolniky*. . . .	2200.
	6646390.

Voilà en nombre rond ſix millions ſix cents quarante mille mâles payant la capitation. Dans ce dénombrement les enfans & les vieillards ſont comptés; mais les filles & les femmes ne le ſont point, non plus que les garçons qui naiſſent depuis l'établiſſement d'un cadaſtre juſqu'à la confection d'un autre cadaſtre. Triplez ſeulement le nombre des têtes taillables, en y comptant les femmes & les filles, vous trouverez près de vingt millions d'ames.

Il faut ajouter à ce nombre l'état militaire, qui monte à trois cents cinquante mille hommes. Ni la nobleſſe de tout l'empire, ni les eccléſiaſtiques qui ſont au nombre de deux cents mille, ne ſont ſoumis à cette capitation. Les étrangers dans l'empire ſont tous exempts, de quelque profeſſion & de quelque pays qu'ils ſoient. Les habitans des provinces conquiſes, ſavoir la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingrie, la Carélie, & une partie de la Finlande; l'Ukraine & les Coſaques du Tanaïs, les Calmouks & d'autres tartares, les Samoïèdes, les Lapons, les Oſtiaks & tous les peuples

idolâtres de la Sibérie, pays plus grand que la Chine, ne font pas compris dans le dénombrement.

Par ce calcul, il eſt impoſſible que le total des habitans de la Ruſſie ne montât au moins à vingt-quatre millions d'habitans en 1759, lorſqu'on m'envoya de Pétersbourg ces mémoires tirés des archives de l'empire. A ce compte il y a huit perſonnes par mille quarré. L'ambaſſadeur anglais dont j'ai parlé n'en donne que cinq ; mais il n'avait pas ſans doute des mémoires auſſi fidelles que ceux dont on a bien voulu me faire part.

Le terrain de la Ruſſie eſt donc, proportion gardée, préciſément cinq fois moins peuplé que l'Eſpagne, mais il a près de quatre fois plus d'habitans : il eſt à peu près auſſi peuplé que la France & que l'Allemagne : mais en conſidérant ſa vaſte étendue, le nombre des peuples y eſt trente-trois fois plus petit.

Il y a une remarque importante à faire ſur ce dénombrement; c'eſt que de ſix millions ſix cents quarante mille contribuables, on en trouve environ neuf cents mille appartenans au clergé de la Ruſſie, en n'y comprenant ni le clergé des pays conquis ni celui de l'Ukraine & de la Sibérie.

Ainſi ſur ſept perſonnes contribuables le clergé en avait une ; mais il s'en faut bien qu'en poſſédant ce ſeptième, ils jouiſſent de la ſeptième partie des revenus de l'Etat, comme en tant d'autres royaumes, où ils ont au moins la ſeptième partie de toutes les richeſſes; car leurs payſans payaient une capitation au ſouverain; & il faut compter pour beaucoup les autres revenus de la couronne de Ruſſie, dont le clergé ne touche rien.

Cette évaluation eſt très-différente de celle de tous

les écrivains qui ont fait mention de la Russie; les ministres étrangers, qui ont envoyé des mémoires à leurs souverains, s'y sont tous trompés. Il faut fouiller dans les archives de l'empire.

Il est très-vraisemblable que la Russie a été beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui, dans les temps où la petite vérole venue du fond de l'Arabie, & l'autre venue d'Amérique, n'avaient point encore fait de ravages dans ces climats où elles se sont enracinées. Ces deux fléaux, par qui le monde est plus dépeuplé que par la guerre, sont dus l'un à *Mahomet*, l'autre à *Christophe Colomb*. La peste originaire d'Afrique approchait rarement des contrées du Septentrion. Enfin les peuples du Nord, depuis les Sarmates jusqu'aux Tartares qui sont au-delà de la grande muraille, ayant inondé le monde de leurs irruptions, cette ancienne pépinière d'hommes doit avoir étrangement diminué.

Dans cette vaste étendue de pays, on compte environ sept mille quatre cents moines, & cinq mille six cents religieuses, malgré le soin que prit *Pierre le grand* de les réduire à un plus petit nombre; soin digne d'un législateur dans un empire où ce qui manque principalement est l'espèce humaine. Ces treize mille personnes cloîtrées & perdues pour l'Etat avaient, comme le lecteur a pu le remarquer, sept cents vingt mille serfs pour cultiver leurs terres, & c'est évidemment beaucoup trop. Cet abus si commun & si funeste à tant d'Etats n'a été corrigé que par l'impératrice *Catherine II*. Elle a osé venger la nature & la religion en ôtant au clergé & aux moines des richesses odieuses; elle les a payés du trésor public,

&

& a voulu les forcer d'être utiles en les empêchant d'être dangereux.

Je trouve, par un état des finances de l'empire en 1725, en comptant le tribut des Tartares, tous les impôts & tous les droits en argent, que le total allait à treize millions de roubles, ce qui fait soixante-cinq millions de nos livres de France, indépendamment des tributs en nature. Cette somme modique suffisait alors pour entretenir trois cents trente-neuf mille cinq cents hommes, tant sur terre que sur mer. Les revenus & les troupes ont augmenté depuis.

Les usages, les vêtemens, les mœurs en Russie avaient toujours plus tenu de l'Asie que de l'Europe chrétienne : telle était l'ancienne coutume de recevoir les tributs des peuples en denrées, de défrayer les ambassadeurs dans leurs routes & dans leur séjour, & celle de ne se présenter ni dans l'église ni devant le trône avec une épée, coutume orientale opposée à notre usage ridicule & barbare d'aller parler à DIEU, aux rois, à ses amis & aux femmes avec une longue arme offensive qui descend au bas des jambes. L'habit long dans les jours de cérémonie semblait plus noble que le vêtement court des nations occidentales de l'Europe. Une tunique doublée de pelisse avec une longue simarre enrichie de pierreries dans les jours solemnels, & ces espèces de hauts turbans qui élevaient la taille, étaient plus imposans aux yeux que les perruques & le justaucorps, & plus convenables aux climats froids : mais cet ancien vêtement de tous les peuples paraît moins fait pour la guerre & moins commode pour les travaux. Presque tous les autres usages étaient grossiers ; mais il ne faut pas se figurer

que les mœurs fuffent auffi barbares que le difent tant d'écrivains. *Albert Krants* parle d'un ambaffadeur italien à qui un czar fit clouer fon chapeau fur la tête parce qu'il ne fe découvrait pas en le haranguant. D'autres attribuent cette aventure à un tartare; enfin on a fait ce conte d'un ambaffadeur français.

Oléarius prétend que le czar *Michel Fédérovitz* relégua en Sibérie un marquis d'*Exideuil*, ambaffadeur du roi de France *Henri IV ;* mais jamais affurément ce monarque n'envoya d'ambaffadeur à Mofcou. (*l*) C'eft ainfi que les voyageurs parlent du pays de Borandie qui n'exifte pas ; ils ont trafiqué avec les peuples de la nouvelle Zemble qui à peine eft habitée ; ils ont eu de longues converfations avec des famoïèdes, comme s'ils avaient pu les entendre. Si on retranchait des énormes compilations de voyages ce qui n'eft ni vrai ni utile, ces ouvrages & le public y gagneraient.

Le gouvernement reffemblait à celui des Turcs par la milice des ftrélitz qui, comme celle des janiffaires, difpofa quelquefois du trône, & troubla l'Etat prefque toujours autant qu'elle le foutint. Ces ftrélitz étaient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étaient difperfés dans les provinces fubfiftaient de brigandages ; ceux de Mofcou vivaient en bourgeois, trafiquaient, ne fervaient point, & pouffaient à l'excès l'infolence. Pour établir l'ordre en Ruffie, il fallait les caffer ; rien n'était ni plus néceffaire ni plus dangereux.

L'État ne poffédait pas au dix-feptième fiècle cinq millions de roubles (environ vingt-cinq millions de

(*l*) Voyez la préface.

France) de revenu. C'était aſſez quand *Pierre* parvint à la couronne, pour demeurer dans l'ancienne médiocrité ; ce n'était pas le tiers de ce qu'il fallait pour en ſortir, & pour ſe rendre conſidérable en Europe : mais auſſi beaucoup d'impôts étaient payés en denrées ſelon l'uſage des Turcs; uſage qui foule bien moins les peuples que celui de payer leurs tributs en argent.

Quant au titre de czar, il ſe peut qu'il vienne des tzars ou tchars du royaume de Caſan. Quand le ſouverain de Ruſſie *Jean* ou *Ivan Baſilidès* eut au ſeizième ſiècle conquis ce royaume ſubjugué par ſon aïeul, mais perdu enſuite, il en prit le titre qui eſt demeuré à ſes ſucceſſeurs. Avant *Ivan Baſilidès*, les maîtres de la Ruſſie portaient le nom de *veliki knès*, *grand prince*, *grand ſeigneur*, *grand chef*, que les nations chrétiennes traduiſent par celui de grand duc. Le czar *Michel Fédérovitz* prit avec l'ambaſſade holſtenoiſe les titres de *grand ſeigneur & grand knès*, *conſervateur de tous les Ruſſes*, *prince de Volodimer*, *Moſcou*, *Novogorod &c. tzar de Caſan*, *tzar d'Aſtracan*, *tzar de Sibérie.* Ce nom des *tzars* était donc le titre de ces princes orientaux; il était donc vraiſemblable qu'il dérivait plutôt des *Tſhas* de Perſe que des *Céſars* de Rome, dont probablement les tzars ſibériens n'avaient jamais entendu parler ſur les bords du fleuve Oby. Titre de czar.

Un titre quel qu'il ſoit n'eſt rien, ſi ceux qui le portent ne ſont grands par eux-mêmes. Le nom d'*empereur*, qui ne ſignifiait que *général d'armée*, devint le nom des maîtres de la république romaine : on le donne aujourd'hui aux ſouverains des Ruſſes, à plus juſte titre qu'à aucun autre potentat, ſi l'on conſidère l'étendue & la puiſſance de leur domination.

Religion. La religion de l'Etat fut toujours depuis le onzième ſiècle celle qu'on nomme grecque par oppoſition à la latine : mais il y avait plus de pays mahométans & de païens que de chrétiens. La Sibérie juſqu'à la Chine était idolâtre; & dans plus d'une province toute eſpèce de religion était inconnue.

L'ingénieur *Perri* & le baron de *Stralemberg*, qui ont été ſi long-temps en Ruſſie, diſent qu'ils ont trouvé plus de bonne foi & de probité dans les païens que dans les autres; ce n'eſt pas le paganiſme qui les rendait plus vertueux; mais menant une vie paſtorale, éloignés du commerce des hommes, & vivant comme dans ces temps qu'on appelle le premier âge du monde, exempts de grandes paſſions, ils étaient néceſſairement plus gens de bien.

Le chriſtianiſme ne fut reçu que très-tard dans la Ruſſie, ainſi que dans tous les autres pays du Nord. On prétend qu'une princeſſe nommée *Olha* l'y introduiſit à la fin du dixième ſiècle, comme *Clotilde*, nièce d'un prince arien, le fit recevoir chez les Francs, la femme d'un *Miciſlas* duc de Pologne chez les Polonais, & la ſœur de l'empereur *Henri II* chez les Hongrois. C'eſt le ſort des femmes d'être ſenſibles aux perſuaſions des miniſtres de la religion, & de perſuader les autres hommes.

Cette princeſſe *Olha*, ajoute-t-on, ſe fit baptiſer à Conſtantinople : on l'appela *Hélène;* & dès qu'elle fut chrétienne, l'empereur *Jean Zimiſcès* ne manqua pas d'en être amoureux. Apparemment qu'elle était veuve. Elle ne voulut point de l'empereur. L'exemple de la princeſſe *Olha* ou *Olga* ne fit pas d'abord un grand nombre de proſélytes ; ſon fils qui régna

long-temps (*m*) ne penſa point du tout comme ſa mère; mais ſon petit-fils *Volodimer*, né d'une concubine, ayant aſſaſſiné ſon frère pour régner, & ayant recherché l'alliance de l'empereur de Conſtantinople *Baſile*, ne l'obtint qu'à condition qu'il ſe ferait baptiſer. C'eſt à cette époque de l'année 987 que la religion grecque commença en effet à s'établir en Ruſſie. Un patriarche de Conſtantinople, nommé *Chryſoberge*, envoya un évêque baptiſer *Volodimer* pour ajouter à ſon patriarchat cette partie du monde. (*n*)

Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par ſon aïeule. Un grec fut premier métropolitain de Ruſſie ou patriarche. C'eſt de-là que les Ruſſes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du grec; ils y auraient gagné ſi le fond de leur langue, qui eſt la ſlavone, n'était toujours demeuré le même, à quelques mots près qui concernent leur liturgie & leur hiérarchie. Un des patriarches grecs, nommé *Jérémie*, ayant un procès au divan, & étant venu à Moſcou demander des ſecours, renonça enfin à ſa prétention ſur les égliſes ruſſes, & ſacra patriarche l'archevêque de Novogorod, nommé *Job*, en 1588.

Depuis ce temps l'Egliſe ruſſe fut auſſi indépendante que ſon empire. Il était en effet dangereux, honteux & ridicule que l'Egliſe ruſſe dépendît d'une Egliſe grecque eſclave des Turcs. Le patriarche de Ruſſie fut dès-lors ſacré par les évêques ruſſes, non par le patriarche de Conſtantinople. Il eut rang dans l'Egliſe grecque après celui de Jéruſalem; mais il fut

(*m*) On l'appelait *Sowaſtoſlaw*.

(*n*) Tiré d'un manuſcrit particulier intitulé : *Du gouvernement eccléſiaſtique de Ruſſie*.

en effet le ſeul patriarche libre & puiſſant, & par conſéquent le ſeul réel. Ceux de Jéruſalem, de Conſtantinople, d'Antioche, d'Alexandrie ne ſont que les chefs mercenaires & avilis d'une Egliſe eſclave des Turcs. Ceux même d'Antioche & de Jéruſalem ne ſont plus regardés comme patriarches, & n'ont pas plus de crédit que les rabins des ſynagogues établies en Turquie.

C'eſt d'un homme devenu patriarche de toutes les Ruſſies que deſcendait *Pierre le grand* en droite ligne. Bientôt ces premiers prélats voulurent partager l'autorité des czars. C'était peu que le ſouverain marchât nue tête une fois l'an devant le patriarche, en conduiſant ſon cheval par la bride. Ces reſpects extérieurs ne ſervent qu'à irriter la ſoif de la domination. Cette fureur de dominer cauſa de grands troubles comme ailleurs.

Le patriarche *Nicon*, que les moines regardent comme un ſaint, & qui ſiégeait du temps d'*Alexis* père de *Pierre le grand*, voulut élever ſa chaire au-deſſus du trône ; non-ſeulement il uſurpait le droit de s'aſſeoir dans le ſénat à côté du czar, mais il prétendait qu'on ne pouvait faire ni la guerre ni la paix ſans ſon conſentement. Son autorité, ſoutenue par ſes richeſſes & par ſes intrigues, par le clergé & par le peuple, tenait ſon maître dans une eſpèce de ſujétion. Il oſa excommunier quelques ſénateurs qui s'oppoſèrent à ſes excès ; & enfin *Alexis*, qui ne ſe ſentait pas aſſez puiſſant pour le dépoſer par ſa ſeule autorité, fut obligé de convoquer un ſynode de tous les évêques. On l'accuſa d'avoir reçu de l'argent des Polonais ; on le dépoſa ; on le confina pour le reſte

de ses jours dans un cloître, & les prélats élurent un autre patriarche.

Il y eut toujours, depuis la naissance du christianisme en Russie, quelques sectes, ainsi que dans les autres Etats; car les sectes sont souvent le fruit de l'ignorance, aussi-bien que de la science prétendue. Mais la Russie est le seul grand Etat chrétien où la religion n'ait pas excité de guerres civiles, quoiqu'elle ait produit quelques tumultes.

La secte de ces *raskolniky*, composée aujourd'hui d'environ deux mille mâles, & de laquelle il est fait mention dans le dénombrement, (*o*) est la plus ancienne; elle s'établit dès le douzième siècle par des zélés qui avaient quelque connaissance du nouveau testament; ils eurent & ont encore la prétention de tous les sectaires, celle de le suivre à la lettre, accusant tous les autres chrétiens de relâchement, ne voulant point souffrir qu'un prêtre qui a bu de l'eau-de-vie confère le baptême, assurant avec JESUS-CHRIST qu'il n'y a ni premier ni dernier parmi les fidelles, & surtout qu'un fidelle peut se tuer pour l'amour de son sauveur. C'est, selon eux, un très-grand péché de dire *alleluia* trois fois, il ne faut le dire que deux, & ne donner jamais la bénédiction qu'avec trois doigts. Nulle société, d'ailleurs, n'est ni plus réglée ni plus sévère dans ses mœurs : ils vivent comme les quakers, mais ils n'admettent point comme eux les autres chrétiens dans leurs assemblées; c'est ce qui fait que les autres leur ont imputé toutes les abominations dont les païens accusèrent les premiers galiléens, dont ceux-ci chargèrent les gnostiques,

(*o*) Pag. 62.

dont les catholiques ont chargé les proteſtans. On leur a ſouvent imputé d'égorger un enfant, de boire ſon ſang, & de ſe mêler enſemble dans leurs cérémonies ſecrètes ſans diſtinction de parenté, d'âge ni même de ſexe. Quelquefois on les a perſécutés : ils ſe ſont alors enfermés dans leurs bourgades, ont mis le feu à leurs maiſons, & ſe ſont jetés dans les flammes. *Pierre* a pris avec eux le ſeul parti qui puiſſe les ramener, celui de les laiſſer vivre en paix.

Au reſte, il n'y a dans un ſi vaſte empire que vingt-huit ſiéges épiſcopaux, & du temps de *Pierre* on n'en comptait que vingt-deux: ce petit nombre était peut-être une des raiſons qui avaient tenu l'Egliſe ruſſe en paix. Cette Egliſe d'ailleurs était ſi peu inſtruite que le czar *Fédor*, frère de *Pierre le grand*, fut le premier qui introduiſit le plain-chant chez elle.

Fédor & ſurtout *Pierre* admirent indifféremment dans leurs armées & dans leurs conſeils ceux du rite grec, latin, luthérien, calviniſte : ils laiſſèrent à chacun la liberté de ſervir DIEU ſuivant ſa conſcience, pourvu que l'Etat fût bien ſervi. Il n'y avait dans cet empire de deux mille lieues de longueur aucune égliſe latine. Seulement lorſque *Pierre* eut établi de nouvelles manufactures dans Aſtracan, il y eut environ ſoixante familles catholiques dirigées par des capucins; mais quand les jéſuites voulurent s'introduire dans ſes Etats, il les en chaſſa par un édit au mois d'avril 1718. Il ſouffrait les capucins comme des moines ſans conſéquence, & regardait les jéſuites comme des politiques dangereux. Ces jéſuites s'étaient établis en Ruſſie en 1685 ; ils furent expulſés quatre ans après ; ils revinrent encore, & furent encore chaſſés.

L'Eglife grecque eft flattée de fe voir étendue dans un empire de deux mille lieues, tandis que la romaine n'a pas la moitié de ce terrain en Europe. Ceux du rite grec ont voulu furtout conferver dans tous les temps leur égalité avec ceux du rite latin, & ont toujours craint le zèle de l'Eglife de Rome, qu'ils ont pris pour de l'ambition, parce qu'en effet l'Eglife romaine très-refferrée dans notre hémifphère, & fe difant univerfelle, a voulu remplir ce grand titre.

Il n'y a jamais eu en Ruffie d'établiffement pour les juifs, comme ils en ont dans tant d'Etats de l'Europe depuis Conftantinople jufqu'à Rome. Les Ruffes ont toujours fait leur commerce par eux-mêmes & par les nations établies chez eux. De toutes les Eglifes grecques la leur eft la feule qui ne voie pas des fynagogues à côté de fes temples.

Suite de l'état où était la Ruffie avant *Pierre le grand.*

La Ruffie, qui doit uniquement à *Pierre le grand* fa grande influence dans les affaires de l'Europe, n'en avait aucune depuis qu'elle était chrétienne. On la voit auparavant faire fur la mer Noire ce que les Normands fefaient fur nos côtes maritimes de l'Océan, armer du temps d'*Héraclius* quarante mille petites barques, fe préfenter pour affiéger Conftantinople, impofer un tribut aux céfars grecs. Mais le grand knès *Volodimer*, occupé du foin d'introduire chez lui le chriftianifme, & fatigué des troubles inteftins de fa maifon, affaiblit encore fes Etats en les partageant entre fes enfans. Ils furent prefque tous la proie des Tartares, qui afervirent la Ruffie pendant deux cents années. *Ivan Bafilidès* la délivra & l'agrandit : mais après lui les guerres civiles la ruinèrent.

Il s'en fallait beaucoup avant *Pierre le grand* que

la Ruffie fût auffi puiffante, qu'elle eût autant de terres cultivées, autant de fujets, autant de revenus que de nos jours. Elle ne poffédait rien dans la Finlande, rien dans la Livonie : & la Livonie feule vaut mieux que n'a valu long-temps toute la Sibérie. Les Cofaques n'étaient point foumis; les peuples d'Aftracan obéiffaient mal; le peu de commerce que l'on fefait était défavantageux. La mer Blanche, la Baltique, celle du Pont-Euxin, d'Afoph, & la mer Cafpienne étaient entièrement inutiles à une nation qui n'avait pas un vaiffeau, & qui même dans fa langue manquait de terme pour exprimer une flotte. S'il n'eût fallu qu'être au-deffus des Tartares & des peuples du Nord jufqu'à la Chine, la Ruffie jouiffait de cet avantage; mais il fallait s'égaler aux nations policées, & fe mettre en état d'en furpaffer un jour plufieurs. Une telle entreprife paraiffait impraticable, puifqu'on n'avait pas un feul vaiffeau fur les mers, qu'on ignorait abfolument fur terre la difcipline militaire, que les manufactures les plus fimples étaient à peine encouragées, & que l'agriculture même, qui eft le premier mobile de tout, était négligée. Elle exige du gouvernement de l'attention & des encouragemens, & c'eft ce qui a fait trouver aux Anglais dans leurs blés un tréfor fupérieur à celui de leurs laines.

Ce peu de culture des arts néceffaires montre affez qu'on n'avait pas d'idée des beaux arts, qui deviennent néceffaires à leur tour quand on a tout le refte. On aurait pu envoyer quelques naturels du pays s'inftruire chez les étrangers; mais la différence des langues, des mœurs & de la religion s'y oppofait; une loi même d'Etat & de religion, également facrée & pernicieufe,

défendait aux Ruſſes de ſortir de leur patrie, & ſemblait les condamner à une éternelle ignorance. Ils poſſédaient les plus vaſtes Etats de l'univers, & tout y était à faire. Enfin, *Pierre* naquit & la Ruſſie fut formée.

Heureuſement de tous les grands légiſlateurs du monde, *Pierre* eſt le ſeul dont l'hiſtoire ſoit bien connue. Celles des *Théſées*, des *Romulus*, qui firent beaucoup moins que lui, celles des fondateurs de tous les autres Etats policés ſont mêlées de fables abſurdes, & nous avons ici l'avantage d'écrire des vérités, qui paſſeraient pour des fables ſi elles n'étaient atteſtées.

CHAPITRE III.

Des ancêtres de Pierre le grand.

LA famille de *Pierre* était ſur le trône depuis l'an 1613. La Ruſſie avant ce temps avait eſſuyé des révolutions qui éloignaient encore la réforme & les arts. C'eſt le ſort de toutes les ſociétés d'hommes. Jamais il n'y eut de troubles plus cruels dans aucun royaume. Le tyran *Boris Godonou* fit aſſaſſiner en 1597 l'héritier légitime *Démétri*, que nous nommons *Démétrius*, & uſurpa l'empire. Un jeune moine prit le nom de *Démétrius*, prétendit être le prince échappé aux aſſaſſins; & ſecouru des Polonais & d'un grand parti que les tyrans ont toujours contre eux, il chaſſa l'uſurpateur & uſurpa lui-même la couronne. On reconnut ſon impoſture dès qu'il fut maître, parce qu'on fut mécontent de lui: il fut aſſaſſiné. Trois autres faux

Démétrius s'élevèrent l'un après l'autre. Cette fuite d'impoftures fuppofait un pays tout en défordre. Moins les hommes font civilifés, plus il eft aifé de leur en impofer. On peut juger à quel point ces fraudes augmentaient la confufion & le malheur public. Les Polonais, qui avaient commencé les révolutions en établiffant le premier faux *Démétri*, furent fur le point de régner en Ruffie. Les Suédois partagèrent les dépouilles du côté de la Finlande, & prétendirent auffi au trône; l'Etat était menacé d'une ruine entière.

Au milieu de ces malheurs, une affemblée compofée des principaux boïards élut pour fouverain en 1613 un jeune homme de quinze ans; ce qui ne paraiffait pas un moyen fûr de finir les troubles. Ce jeune homme était *Michel Romano*, (*p*) grand-père du czar *Pierre*, fils de l'archevêque de Roftou, furnommé *Philarète*, & d'une religieufe; allié par les femmes aux anciens czars.

Il faut favoir que cet archevêque était un feigneur puiffant que le tyran *Boris* avait forcé de fe faire prêtre. Sa femme *Sheremeto* fut auffi contrainte de prendre le voile: c'était un ancien ufage des tyrans occidentaux chrétiens latins: celui des chrétiens grecs était de crever les yeux. Le tyran *Démétri* donna à *Philarète* l'archevêché de Roftou, & l'envoya ambaffadeur en Pologne. Cet ambaffadeur était prifonnier chez les Polonais alors en guerre avec les Ruffes; tant le droit des gens était ignoré chez tous ces peuples. Ce fut pendant fa détention que le jeune *Romano*, fils de cet archevêque, fut élu czar. On échangea

(*p*) Les Ruffes écrivent *Romanow*: les Français ne fe fervent point du w. On prononce auffi *Romanof*.

ſon père contre des priſonniers polonais, & le jeune czar créa ſon père patriarche : ce vieillard fut ſouverain en effet ſous le nom de ſon fils.

Si un tel gouvernement paraît ſingulier aux étrangers, le mariage du czar *Michel Romano* le ſemble davantage. Les monarques des Ruſſies ne prenaient plus des épouſes dans les autres Etats depuis l'an 1490. Il paraît que depuis qu'ils eurent Caſan & Aſtracan, ils ſuivirent preſqu'en tout les coutumes aſiatiques, & principalement celle de ne ſe marier qu'à leurs ſujettes.

Ce qui reſſemble encore plus aux uſages de l'ancienne Aſie, c'eſt que pour marier un czar on feſait venir à la cour les plus belles filles des provinces ; la grande maîtreſſe de la cour les recevait chez elle, les logeait ſéparément & les feſait manger toutes enſemble. Le czar les voyait ou ſous un nom emprunté, ou ſans déguiſement. Le jour du mariage était fixé, ſans que le choix fût encore connu ; & le jour marqué on préſentait un habit de noce à celle ſur qui le choix ſecret était tombé : on diſtribuait d'autres habits aux prétendantes qui s'en retournaient chez elles. Il y eut quatre exemples de pareils mariages.

C'eſt de cette manière que *Michel Romano* épouſa *Eudoxe* fille d'un pauvre gentilhomme nommé *Streshneu*. Il cultivait ſes champs lui-même avec ſes domeſtiques, lorſque des chambellans, envoyés par le czar avec des préſens, lui apprirent que ſa fille était ſur le trône. Le nom de cette princeſſe eſt encore cher à la Ruſſie. Tout cela eſt éloigné de nos mœurs, & n'en eſt pas moins reſpectable.

Il eſt néceſſaire de dire qu'avant l'élection de

Romano un grand parti avait élu le prince *Ladiſlas*, fils du roi de Pologne *Sigiſmond III.* Les provinces voiſines de la Suède avaient offert la couronne à un frère de *Guſtave-Adolphe :* ainſi la Ruſſie était dans la même ſituation où l'on a vu ſi ſouvent la Pologne, chez qui le droit d'élire un monarque a été une ſource de guerres civiles. Mais les Ruſſes n'imitèrent point les Polonais qui font un contrat avec le roi qu'ils éliſent. Quoiqu'ils euſſent éprouvé la tyrannie, ils ſe ſoumirent à un jeune homme ſans rien exiger de lui.

La Ruſſie n'avait jamais été un royaume électif : mais la race maſculine des anciens ſouverains ayant manqué, ſix czars ou prétendans ayant péri malheureuſement dans les derniers troubles, il fallut, comme on l'a vu, élire un monarque ; & cette élection cauſa de nouvelles guerres avec la Pologne & la Suède, qui combattirent pour leurs prétendus droits au trône de Ruſſie. Ces droits de gouverner une nation malgré elle ne ſe ſoutiennent jamais longtemps. Les Polonais d'un côté, après s'être avancés juſqu'à Moſcou, & après des pillages qui étaient les expéditions militaires de ces temps-là, conclurent une trève de quatorze ans. La Pologne par cette trève demeura en poſſeſſion du duché de Smolensko, dans lequel le Boryſthène prend ſa ſource. Les Suédois firent auſſi la paix ; ils reſtèrent en poſſeſſion de l'Ingrie, & privèrent les Ruſſes de toute communication avec la mer Baltique, de ſorte que cet empire reſta plus que jamais ſéparé du reſte de l'Europe.

Michel Romano depuis cette paix régna tranquille, & il ne ſe fit dans ſes Etats aucun changement qui

corrompît ni qui perfectionnât l'adminiſtration. Après ſa mort arrivée en 1645, ſon fils *Alexis Michaelovitz*, ou fils de *Michel*, âgé de ſeize ans, régna par le droit héréditaire. On peut remarquer que les czars étaient ſacrés par le patriarche ſuivant quelques rites de Conſtantinople, à cela près que le patriarche de Ruſſie était aſſis ſur la même eſtrade avec le ſouverain, & affectait toujours une égalité qui choquait le pouvoir ſuprême.

Alexis ſe maria comme ſon père, & choiſit parmi les filles qu'on lui amena celle qui lui parut la plus aimable. Il épouſa une des deux filles du boïard *Miloſlauski* en 1647, & enſuite une *Nariskin* en 1671. Son favori *Moroſou* épouſa l'autre. On ne peut donner à ce *Moroſou* un titre plus convenable que celui de viſir, puiſqu'il était deſpotique dans l'empire, & que ſa puiſſance excita des révoltes parmi les ſtrélitz & le peuple, comme il eſt arrivé ſouvent à Conſtantinople.

Alexis Michaelovitz fils de Michel.

Le règne d'*Alexis* fut troublé par des ſéditions ſanglantes, par des guerres inteſtines & étrangères. Un chef des coſaques du Tanaïs, nommé *Stenko-Raſin*, voulut ſe faire roi d'Aſtracan; il inſpira long-temps la terreur; mais enfin vaincu & pris, il finit par le dernier ſupplice, comme tous ſes ſemblables pour leſquels il n'y a jamais que le trône ou l'échafaud. Environ douze mille de ſes partiſans furent pendus, dit-on, ſur le grand chemin d'Aſtracan. Cette partie du monde était celle où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, ne l'étaient que par les ſupplices; & de ces ſupplices affreux naiſſaient la ſervitude & la fureur ſecrète de la vengeance.

Alexis eut une guerre contre la Pologne; elle fut

heureuſe, & terminée par une paix qui lui aſſura la poſſeſſion de Smolensko, Kiovie & de l'Ukraine: mais il fut malheureux avec les Suédois, & les bornes de l'empire étaient toujours très-reſſerrées du côté de la Suède.

Les Turcs étaient alors plus à craindre; ils tombaient ſur la Pologne & menaçaient les pays du czar, voiſins de la Tartarie crimée l'ancienne Cherſonèſe taurique. Ils prirent en 1671 la ville importante de Kaminieck, & tout ce qui dépendait de la Pologne en Ukraine. Les coſaques de l'Ukraine, qui n'avaient jamais voulu de maîtres, ne ſavaient alors s'ils appartenaient à la Turquie, à la Pologne ou à la Ruſſie. Le ſultan *Mahomet IV*, vainqueur des Polonais, & qui venait de leur impoſer un tribut, demanda avec tout l'orgueil d'un ottoman & d'un vainqueur, que le czar évacuât tout ce qu'il poſſédait en Ukraine, & fut refuſé avec la même fierté. On ne ſavait point alors déguiſer l'orgueil par les dehors de la bienſéance. Le ſultan dans ſa lettre ne traitait le ſouverain des Ruſſies que de *hoſpodar chrétien*, & s'intitulait *très-glorieuſe majeſté, roi de tout l'univers*. Le czar répondit *qu'il n'était pas fait pour ſe ſoumettre à un chien de mahométan, & que ſon cimeterre valait bien le ſabre du grand-ſeigneur.*

Alexis alors forma un deſſein qui ſemblait annoncer l'influence que la Ruſſie devait avoir un jour dans l'Europe chrétienne. Il envoya des ambaſſadeurs au pape & à preſque tous les grands ſouverains de l'Europe, excepté à la France, alliée des Turcs, pour tâcher de former une ligue contre la Porte ottomane. Ses ambaſſadeurs ne réuſſirent dans Rome qu'à ne point baiſer les pieds du pape, & n'obtinrent ailleurs que des

vœux

vœux impuiſſans ; les querelles des princes chrétiens, & les intérêts qui naiſſent de ces querelles mêmes, les mettant toujours hors d'état de ſe réunir contre l'ennemi de la chrétienté.

Les Ottomans cependant menaçaient de ſubjuguer la Pologne, qui refuſait de payer le tribut. Le czar *Alexis* la ſecourut du côté de la Crimée, & le général de la couronne *Jean Sobieski* lava la honte de ſon pays dans le ſang des Turcs, à la célèbre bataille de Choczin qui lui fraya le chemin au trône. *Alexis* diſputa ce trône & propoſa d'unir ſes vaſtes Etats à la Pologne, comme les Jagellons y avaient joint la Lithuanie ; mais plus ſon offre était grande, moins elle fut acceptée. Il était très-digne, dit-on, de ce nouveau royaume par la manière dont il gouvernait les ſiens. C'eſt lui qui le premier fit rédiger un code de lois quoiqu'imparfait ; il introduiſit des manufactures de toile & de ſoie, qui à la vérité ne ſe ſoutinrent pas, mais qu'il eut le mérite d'établir. Il peupla des déſerts vers le Volga & la Kama de familles lithuaniennes, polonaiſes & tartares, priſes dans ſes guerres. Tous les priſonniers auparavant étaient eſclaves de ceux auxquels ils tombaient en partage ; *Alexis* en fit des cultivateurs : il mit autant qu'il put la diſcipline dans ſes armées ; enfin il était digne d'être le père de *Pierre le grand* ; mais il n'eut le temps de perfectionner rien de ce qu'il entreprit, une mort prématurée l'enleva à l'âge de quarante-ſix ans, au commencement de 1677 ſelon notre calendrier, qui avance toujours de onze jours ſur celui des Ruſſes.

1674.

Fœdor Alexiovitz.

Après *Alexis* fils de *Michel*, tout retomba dans la confuſion. Il laiſſait de ſon premier mariage deux princes & ſix princeſſes. L'aîné *Fœdor* monta ſur le

trône âgé de quinze ans, prince d'un tempérament faible & valétudinaire, mais d'un mérite qui ne tenait pas de la faibleſſe de ſon corps. *Alexis* ſon père l'avait fait reconnaître pour ſon ſucceſſeur un an auparavant. C'eſt ainſi qu'en uſèrent les rois de France depuis *Hugues-Capet* juſqu'à *Louis le jeune*, & tant d'autres ſouverains.

Le ſecond des fils d'*Alexis* était *Ivan* ou *Jean*, encore plus maltraité par la nature que ſon frère *Fœdor*; preſque privé de la vue & de la parole, ainſi que de ſanté, & attaqué ſouvent de convulſions. Des ſix filles nées de ce premier mariage, la ſeule célébre en Europe fut la princeſſe *Sophie*, diſtinguée par les talens de ſon eſprit, mais malheureuſement plus connue encore par le mal qu'elle voulut faire à *Pierre le grand*.

Alexis, de ſon ſecond mariage avec une autre de ſes ſujettes fille du boïard *Nariskin*, laiſſa *Pierre* & la princeſſe *Nathalie*. *Pierre* né le trente mai 1672, & ſuivant le nouveau ſtyle dix juin, avait à peine quatre ans & demi quand il perdit ſon père. On n'aimait pas les enfans d'un ſecond lit, & on ne s'attendait pas qu'il dût un jour régner.

L'eſprit de la famille de *Romano* fut toujours de policer l'Etat; tel fut encore le caractère de *Fœdor*. Nous avons déjà remarqué, en parlant de Moſcou, qu'il encouragea les citoyens à bâtir pluſieurs maiſons de pierre. Il agrandit cette capitale; on lui doit quelques réglemens de police générale. Mais en voulant réformer les boïards, il les indiſpoſa tous. D'ailleurs, il n'était ni aſſez inſtruit, ni aſſez actif, ni aſſez déterminé pour oſer concevoir un changement général. La guerre avec les Turcs, ou plutôt avec les Tartares de la

Crimée, qui continuait toujours avec des succès balancés, ne permettait pas à un prince d'une santé faible de tenter ce grand ouvrage. *Fœdor* épousa, comme ses autres prédécesseurs, une de ses sujettes, originaire des frontières de Pologne, & l'ayant perdue au bout d'une année, il prit pour seconde femme en 1682 *Marthe Mateona*, fille du secrétaire *Apraxin*. Il tomba malade quelques mois après de la maladie dont il mourut, & ne laissa point d'enfans. Comme les czars se mariaient sans avoir égard à la naissance, ils pouvaient aussi choisir (du moins alors) un successeur sans égard à la primogéniture. Il semblait que le rang de femme & d'héritier du souverain dût être uniquement le prix du mérite ; & en cela l'usage de cet empire était bien supérieur aux coutumes des Etats les plus civilisés.

Fœdor avant d'expirer, voyant que son frère *Ivan*, trop disgracié de la nature, était incapable de régner, nomma pour héritier des Russies son second frère *Pierre*, qui n'était âgé que de dix ans, & qui fesait déjà concevoir de grandes espérances. Avril 1682.

Si la coutume d'élever les sujettes au rang de czarine était favorable aux femmes, il y en avait une autre bien dure : les filles des czars se mariaient alors rarement ; la plupart passaient leur vie dans un monastère.

La princesse *Sophie*, la troisième des filles du premier lit du czar *Alexis*, princesse d'un esprit aussi supérieur que dangereux, ayant vu qu'il restait à son frère *Fœdor* peu de temps à vivre, ne prit point le parti du couvent ; & se trouvant entre ses deux autres frères qui ne pouvaient gouverner, l'un par son incapacité, l'autre par son enfance, elle conçut le dessein

de ſe mettre à la tête de l'empire : elle voulut, dans les derniers temps de la vie du czar *Fœdor*, renouveler le rôle que joua autrefois *Pulcherie* avec l'empereur *Théodoſe* ſon frère.

CHAPITRE IV.

IVAN ET PIERRE.

Horrible ſédition de la milice des ſtrélitz.

A peine *Fœdor* fut-il expiré (*q*) que la nomination d'un prince de dix ans au trône, l'excluſion de l'aîné & les intrigues de la princeſſe *Sophie* leur ſœur excitèrent dans le corps des ſtrélitz une des plus ſanglantes révoltes. Les janiſſaires ni les gardes prétoriennes ne furent jamais ſi barbares. D'abord deux jours après les obſèques du czar *Fœdor*, ils courent en armes au krémelin ; c'eſt, comme on ſait, le palais des czars à Moſcou : ils commencent par ſe plaindre de neuf de leurs colonels qui ne les avaient pas aſſez exactement payés. Le miniſtère eſt obligé de caſſer les colonels, & de donner aux ſtrélitz l'argent qu'ils demandent. Ces ſoldats ne ſont pas contens ; ils veulent qu'on leur remette les neuf officiers, & les condamnent, à la pluralité des voix, au ſupplice qu'on appelle des *batogues* : voici comme on inflige ce ſupplice.

(*q*) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Moſcou & de Péterſbourg.

On dépouille nu le patient ; on le couche ſur le ventre, & deux bourreaux le frappent ſur le dos avec des baguettes juſqu'à ce que le juge diſe : *C'eſt aſſez.* Les colonels ainſi traités par leurs ſoldats furent encore obligés de les remercier, ſelon l'uſage oriental des criminels qui, après avoir été punis, baiſent la main de leurs juges ; ils ajoutèrent à leurs remercîmens une ſomme d'argent, ce qui n'était pas d'uſage.

Tandis que les ſtrélitz commençaient ainſi à ſe faire craindre, la princeſſe *Sophie*, qui les animait ſous main pour les conduire de crime en crime, convoquait chez elle une aſſemblée des princeſſes du ſang, des généraux d'armée, des boïards, du patriarche, des évêques & même des principaux marchands : elle leur repréſentait que le prince *Ivan* par ſon droit d'aîneſſe & par ſon mérite devait avoir l'empire, dont elle eſpérait en ſecret tenir les rênes. Au ſortir de l'aſſemblée elle fait promettre aux ſtrélitz une augmentation de paye & des préſens. Ses émiſſaires excitent ſurtout la ſoldateſque contre la famille des *Nariskins*, & principalement contre les deux *Nariskins* frères de la jeune czarine douairière, mère de *Pierre I.* On perſuade aux ſtrélitz qu'un de ces frères nommé *Jean* a pris la robe du czar, qu'il s'eſt mis ſur le trône, & qu'il a voulu étouffer le prince *Ivan ;* on ajoute qu'un malheureux médecin hollandais nommé *Daniel Vangad* a empoiſonné le czar *Fœdor*. Enfin *Sophie* fait remettre entre leurs mains une liſte de quarante ſeigneurs qu'elle appelle leurs ennemis & ceux de l'Etat, & qu'ils doivent maſſacrer. Rien ne reſſemble plus aux proſcriptions de *Sylla* & des triumvirs de Rome. *Chriſtiern II* les avait renouvelées en Danemarck

& en Suède. On voit par-là que ces horreurs ſont de tout pays dans les temps de trouble & d'anarchie.

On jette d'abord par les fenêtres les knès *Dolgorouki* & *Maſſeu :* (*r*) les ſtrélitz les reçoivent ſur la pointe de leurs piques, les dépouillent & les traînent ſur la grande place ; auſſitôt ils entrent dans le palais, ils y trouvent un des oncles du czar *Pierre*, *Athanaſe Nariskin*, frère de la jeune czarine ; ils le maſſacrent de la même manière ; ils forcent les portes d'une égliſe voiſine où trois proſcrits s'étaient réfugiés ; ils les arrachent de l'autel, les dépouillent & les aſſaſſinent à coups de couteau.

Leur fureur était ſi aveugle que voyant paſſer un jeune ſeigneur de la maiſon de *Soltikof* qu'ils aimaient, & qui n'était point ſur la liſte des proſcrits, quelques-uns d'eux ayant pris ce jeune homme pour *Jean Nariskin* qu'ils cherchaient, ils le tuèrent ſur le champ. Ce qui découvre bien les mœurs de ces temps-là, c'eſt qu'ayant reconnu leur erreur, ils portèrent le corps du jeune *Soltikof* à ſon père pour l'enterrer, & le père malheureux, loin d'oſer ſe plaindre, leur donna des récompenſes pour lui avoir rapporté le corps ſanglant de ſon fils. Sa femme, ſes filles & l'épouſe du mort lui reprochèrent ſa faibleſſe. *Attendons le temps de la vengeance*, leur dit le vieillard. Quelques ſtrélitz entendirent ces paroles ; ils rentrent furieux dans la chambre, traînent le père par les cheveux & l'égorgent à la porte de ſa maiſon.

D'autres ſtrélitz vont chercher par-tout le médecin hollandais *Vangad ;* ils rencontrent ſon fils, ils lui

(*r*) Ou *Matheoff*, c'eſt *Mathieu* dans notre langue.

demandent où eſt ſon père ; le jeune homme en tremblant répond qu'il l'ignore, & ſur cette réponſe il eſt égorgé. Ils trouvent un autre médecin allemand : „ Tu es médecin, lui diſent-ils; ſi tu n'as pas empoi„ ſonné notre maître *Fœdor*, tu en as empoiſonné „ d'autres; tu mérites bien la mort: „ & ils le tuent.

Enfin ils trouvent le hollandais qu'ils cherchaient; il s'était déguiſé en mendiant ; ils le traînent devant le palais ; les princeſſes qui aimaient ce bon homme, & qui avaient confiance en lui, demandent ſa grâce aux ſtrélitz, en les aſſurant qu'il eſt un fort bon médecin, & qu'il a très-bien traité leur frère *Fœdor*. Les ſtrélitz répondent que non-ſeulement il mérite la mort comme médecin, mais auſſi comme ſorcier, & qu'ils ont trouvé chez lui un grand crapaud ſéché & une peau de ſerpent. Ils ajoutent qu'il leur faut abſolument livrer le jeune *Ivan Nariskin* qu'ils cherchent en vain depuis deux jours, qu'il eſt ſurement caché dans le palais, qu'ils y mettront le feu ſi on ne leur donne leur victime. La ſœur d'*Ivan Nariskin*, les autres princeſſes épouvantées vont dans la retraite où *Jean Nariskin* eſt caché ; le patriarche le confeſſe, lui donne le viatique & l'extrême-onction, après quoi il prend une image de la Vierge qui paſſait pour miraculeuſe ; il mène par la main le jeune homme, & s'avance aux ſtrélitz en leur montrant l'image de la Vierge. Les princeſſes en larmes entourent *Nariskin*, ſe mettent à genoux devant les ſoldats, les conjurent au nom de la Vierge d'accorder la vie à leur parent ; mais les ſoldats l'arrachent des mains des princeſſes, ils le traînent au bas des eſcaliers avec *Vangad* : alors ils forment entr'eux une eſpèce de tribunal ; ils

appliquent à la queſtion *Nariskin* & le médecin. Un d'entr'eux, qui ſavait écrire, dreſſe un procès-verbal ; ils condamnent les deux infortunés à être hachés en pièces ; c'eſt un ſupplice uſité à la Chine & en Tartarie pour les parricides : on l'appelle le ſupplice des dix mille morceaux. Après avoir ainſi traité *Nariskin* & *Vangad*, ils expoſent leurs têtes, leurs pieds & leurs mains ſur les pointes de fer d'une baluſtrade.

Pendant qu'ils aſſouviſſaient leur fureur aux yeux des princeſſes, d'autres maſſacraient tous ceux qui leur étaient odieux ou ſuſpects à *Sophie*.

Juin 1682. Cette exécution horrible finit par proclamer ſouverains les deux princes *Ivan* & *Pierre*, en leur aſſociant leur ſœur *Sophie* en qualité de co-régente. Alors elle approuva tous leurs crimes & les récompenſa, confiſqua les biens des proſcrits & les donna aux aſſaſſins ; elle leur permit même d'élever un monument, ſur lequel ils firent graver les noms de ceux qu'ils avaient maſſacrés comme traîtres à la patrie ; elle leur donna enfin des lettres-patentes par leſquelles elle les remerciait de leur zèle & de leur fidélité.

CHAPITRE V.

GOUVERNEMENT DE LA PRINCESSE SOPHIE.

Querelle ſingulière de religion. Conſpiration.

VOILA par quels degrés la princeſſe *Sophie* (*s*) monta en effet ſur le trône de Ruſſie ſans être déclarée czarine, & voilà les premiers exemples qu'eut *Pierre I* devant les yeux. *Sophie* eut tous les honneurs d'une ſouveraine; ſon buſte ſur les monnaies, la ſignature pour toutes les expéditions, la première place au conſeil & ſurtout la puiſſance ſuprême. Elle avait beaucoup d'eſprit, feſait même des vers dans ſa langue, écrivait & parlait bien: une figure agréable relevait encore tant de talens, ſon ambition ſeule les ternit.

Elle maria ſon frère *Ivan* ſuivant la coutume dont nous avons vu tant d'exemples. Une jeune *Soltikof*, de la maiſon de ce même *Soltikof* que les ſtrélitz avaient aſſaſſiné, fut choiſie au milieu de la Sibérie où ſon père commandait dans une fortereſſe, pour être préſentée au czar *Ivan* à Moſcou. Sa beauté l'emporta ſur les brigues de toutes ſes rivales. *Ivan* l'épouſa en 1684. Il ſemble à chaque mariage d'un czar qu'on liſe l'hiſtoire d'*Aſſuérus* ou celle du ſecond *Théodoſe*.

(*s*) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Pétersbourg.

Au milieu des fêtes de ce mariage les ſtrélitz excitèrent un nouveau ſoulèvement, & qui le croirait ? c'était pour la religion, c'était pour le dogme. S'ils n'avaient été que ſoldats, ils ne ſeraient pas devenus controverſiſtes : mais ils étaient bourgeois de Moſcou. Du fond des Indes juſqu'aux extrémités de l'Europe, quiconque ſe trouve ou ſe met en droit de parler avec autorité à la populace, peut fonder une ſecte ; & c'eſt ce qu'on a vu dans tous les temps, ſurtout depuis que la fureur du dogme eſt devenue l'ame des audacieux & le joug des imbécilles.

On avait déjà eſſuyé quelques ſéditions en Ruſſie, dans les temps où l'on diſputait ſi la bénédiction devait ſe donner avec trois doigts ou avec deux. Un certain *Abakum* archiprêtre avait dogmatiſé à Moſcou ſur le SAINT-ESPRIT, qui ſelon l'évangile doit illuminer tout fidelle ; ſur l'égalité des premiers chrétiens, ſur ces paroles de JESUS : *Il n'y aura ni premier ni dernier.* Pluſieurs citoyens, pluſieurs ſtrélitz embraſſèrent les opinions d'*Abakum* : le parti ſe fortifia : un certain *Raſpop* en fut le chef. Les ſectaires enfin entrèrent dans la cathédrale, où le patriarche & ſon clergé officiaient : ils le chaſſèrent lui & les ſiens à coups de pierres, & ſe mirent dévotement à leur place pour recevoir le SAINT-ESPRIT. Ils appelaient le patriarche *loup raviſſeur dans le bercail*, titre que toutes les communions ſe ſont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la princeſſe *Sophie* & les deux czars de ces déſordres ; on fit dire aux autres ſtrélitz qui ſoutenaient la bonne cauſe, que les czars & l'Egliſe étaient en danger. Le parti des ſtrélitz & bourgeois patriarchaux en vint aux mains contre la faction des *Abakumiſtes* ;

16 juillet 1682. N. ſt.

mais le carnage fut suspendu dès qu'on parla de convoquer un concile. Aussitôt un concile s'assemble dans une salle du palais : cette convocation n'était pas difficile ; on fit venir tous les prêtres qu'on trouva. Le patriarche & un évêque disputèrent contre *Raspop*, & au second syllogisme on se jeta des pierres au visage. Le concile finit par couper le cou à *Raspop* & à quelques-uns de ses fidelles disciples, qui furent exécutés sur les seuls ordres des trois souverains *Sophie*, *Ivan* & *Pierre*.

Dans ce temps de trouble il y avait un knès *Chovanskoi*, qui ayant contribué à l'élévation de la princesse *Sophie*, voulait pour prix de ses services partager le gouvernement. On croit bien qu'il trouva *Sophie* ingrate. Alors il prit le parti de la dévotion & des *raspopites* persécutés ; il souleva encore une partie des strélitz & du peuple au nom de DIEU : la conspiration fut plus sérieuse que l'enthousiasme de *Raspop*. Un ambitieux hypocrite va toujours plus loin qu'un simple fanatique. *Chovanskoi* ne prétendait pas moins que l'empire ; & pour n'avoir désormais rien à craindre, il résolut de massacrer & les deux czars & *Sophie*, & les autres princesses, & tout ce qui était attaché à la famille czarienne. Les czars & les princesses furent obligés de se retirer au monastère de la Trinité, à douze lieues de Moscou. C'était à la fois un couvent, un palais & une forteresse, comme Mont-Cassin, Corbie, Fulde, Kempten & tant d'autres chez les chrétiens du rite latin. Ce monastère de la Trinité appartient aux moines basiliens ; il est entouré de larges fossés & de remparts de brique garnis d'une artillerie nombreuse. Les moines possédaient quatre lieues de pays à la ronde.

La famille czarienne y était en fureté, plus encore par la force que par la fainteté du lieu. De là *Sophie* négocia avec le rebelle, le trompa, l'attira à moitié chemin & lui fit trancher la tête, ainfi qu'à un de fes fils & à trente-fept ftrélitz qui l'accompagnaient.

1682.

Le corps des ftrélitz, à cette nouvelle s'apprête à marcher en armes au couvent de la Trinité; il menace de tout exterminer : la famille czarienne fe fortifie; les boïards arment leurs vaffaux; tous les gentilshommes accourent; une guerre civile fanglante commençait. Le patriarche apaifa un peu les ftrélitz : les troupes qui venaient contr'eux de tous côtés les intimidèrent : ils pafferent enfin de la fureur à la crainte, & de la crainte à la plus aveugle foumiffion; changement ordinaire à la multitude. Trois mille fept cents des leurs, fuivis de leurs femmes & de leurs enfans, fe mirent une corde au cou, & marchèrent en cet état au couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils voulaient réduire en cendres. Ces malheureux fe rendirent devant le monaftère, portant deux à deux un billot & une hache; ils fe profternèrent à terre & attendirent leur fupplice; on leur pardonna. Ils s'en retournèrent à Mofcou en béniffant leurs maîtres, & prêts fans le favoir à renouveler tous leurs attentats à la première occafion.

Après ces convulfions l'Etat reprit un extérieur tranquille; *Sophie* eut toujours la principale autorité, abandonnant *Ivan* à fon incapacité & tenant *Pierre* en tutelle. Pour augmenter fa puiffance, elle la partagea avec le prince *Bafile Gallitzin*, qu'elle fit généraliffime, adminiftrateur de l'Etat & garde des fceaux, homme fupérieur en tout genre à tout ce qui était alors dans

cette cour orageuſe, poli, magnifique, n'ayant que de grands deſſeins, plus inſtruit qu'aucun ruſſe, parce qu'il avait reçu une éducation meilleure, poſſédant même la langue latine preſque totalement ignorée en Ruſſie : homme d'un eſprit actif, laborieux, d'un génie au-deſſus de ſon ſiècle, & capable de changer la Ruſſie s'il en avait eu le temps & le pouvoir comme il en avait la volonté. C'eſt l'éloge que fait de lui *la Neuville*, envoyé pour lors de la Pologne en Ruſſie; & les éloges des étrangers ſont moins ſuſpects.

Ce miniſtre contint la milice des ſtrélitz en diſtribuant les plus mutins dans des régimens en Ukraine, à Caſan, en Sibérie. C'eſt ſous ſon adminiſtration que la Pologne, long-temps rivale de la Ruſſie, céda en 1686 toutes ſes prétentions ſur les grandes provinces de Smolensko & de l'Ukraine. C'eſt lui qui le premier fit envoyer en 1687 une ambaſſade en France, pays qui était depuis vingt ans dans toute ſa gloire par les conquêtes & les nouveaux établiſſemens de *Louis XIV*, par ſa magnificence & ſurtout par la perfection des arts, ſans leſquels on n'a que de la grandeur & point de gloire véritable. La France n'avait eu encore aucune correſpondance avec la Ruſſie, ou ne la connaiſſait pas; & l'académie des inſcriptions célébra par une médaille cette ambaſſade, comme ſi elle fût venue des Indes : mais malgré la médaille l'ambaſſadeur *Dolgorouki* échoua ; il eſſuya même de violens dégoûts par la conduite de ſes domeſtiques : on eût mieux fait de tolérer leurs fautes ; mais la cour de *Louis XIV* ne pouvait prévoir alors que la Ruſſie & la France compteraient un jour parmi leurs avantages celui d'être étroitement alliées.

L'Etat était alors tranquille au-dedans, toujours resserré du côté de la Suède, mais étendu du côté de la Pologne sa nouvelle alliée, continuellement en alarmes vers la Tartarie Crimée, & en mésintelligence avec la Chine pour les frontières.

Ce qui était le plus intolérable pour cet empire, & ce qui marquait bien qu'il n'était point parvenu encore à une administration vigoureuse & régulière, c'est que le kan des Tartares de Crimée exigeait un tribut annuel de soixante mille roubles, comme la Turquie en avait imposé un à la Pologne.

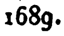
La Tartarie Crimée est cette même Chersonèse taurique, célèbre autrefois par le commerce des Grecs & plus encore par leurs fables; contrée fertile & toujours barbare, nommée *Crimée* du titre des premiers kans qui s'appelaient *crim* avant les conquêtes des enfans de *Gengis*. C'est pour s'affranchir & se
1687. venger de la honte d'un tel tribut que le premier
1688. ministre *Gallitzin* alla lui-même en Crimée à la tête d'une armée nombreuse. Ces armées ne ressemblaient en rien à celles que le gouvernement entretient aujourd'hui; point de discipline, pas même de régiment bien armé, point d'habits uniformes, rien de régulier; une milice à la vérité endurcie au travail & à la disette, mais une profusion de bagages qu'on ne voit pas même dans nos camps où règne le luxe. Ce nombre prodigieux de chars qui portaient des munitions & des vivres dans des pays dévastés & dans des déserts, nuisit aux entreprises sur la Crimée. On se trouva dans de vastes solitudes sur la rivière de Samare sans magasins. *Gallitzin* fit dans ces déserts ce qu'on n'a point, je pense, fait ailleurs: il employa

trente mille hommes à bâtir sur la Samare une ville qui pût servir d'entrepôt pour la campagne prochaine; elle fut commencée dès cette année, & achevée en trois mois l'année suivante, toute de bois à la vérité, avec deux maisons de briques & des remparts de gazon, mais munie d'artillerie & en état de défense.

C'est tout ce qui se fit de singulier dans cette expédition ruineuse. Cependant *Sophie* régnait : *Ivan* n'avait que le nom de czar, & *Pierre* âgé de dix-sept ans avait déjà le courage de l'être. L'envoyé de Pologne, *la Neuville*, résident alors à Moscou, & témoin oculaire de ce qui se passa, prétend que *Sophie* & *Gallitzin* engagèrent le nouveau chef des strélitz à leur sacrifier leur jeune czar : il paraît au moins que six cents de ces strélitz devaient s'emparer de sa personne. Les mémoires secrets que la cour de Russie m'a confiés assurent que le parti était près de tuer *Pierre I* : le coup allait être porté, & la Russie était privée à jamais de la nouvelle existence qu'elle a reçue depuis. Le czar fut encore obligé de se sauver au couvent de la Trinité, refuge ordinaire de la cour menacée de la soldatesque. Là il convoque les boïards de son parti, assemble une milice, fait parler aux capitaines des strélitz, appelle à lui quelques allemands établis dans Moscou depuis long-temps, tous attachés à sa personne, parce qu'il favorisait déjà les étrangers. *Sophie* & *Ivan* restés dans Moscou conjurent le corps des strélitz de leur demeurer fidelles; mais la cause de *Pierre*, qui se plaint d'un attentat médité contre sa personne & contre sa mère, l'emporte sur celle d'une princesse & d'un czar dont le seul aspect éloignait les cœurs. Tous les complices furent punis avec une

févérité à laquelle le pays était alors aussi accoutumé qu'aux attentats : quelques-uns furent décapités, après avoir éprouvé le supplice du knout ou des batoques. Le chef des strélitz périt de cette manière : on coupa la langue à d'autres qu'on soupçonnait. Le prince *Gallitzin*, qui avait un de ses parens auprès du czar *Pierre*, obtint la vie ; mais dépouillé de tous ses biens qui étaient immenses, il fut relégué sur le chemin d'Archangel. *La Neuville*, présent à toute cette catastrophe, dit qu'on prononça la sentence à *Gallitzin* en ces termes : *Il t'est ordonné par le très-clément czar de te rendre à Karga ville sous le pôle, & d'y rester le reste de tes jours. La bonté extrême de sa majesté t'accorde trois sous par jour.*

Il n'y a point de ville sous le pôle. Karga est au soixante & deuxième degré de latitude, six degrés & demi seulement plus au nord que Moscou. Celui qui aurait prononcé cette sentence eût été mauvais géographe : on prétend que *la Neuville* a été trompé par un rapport infidelle.



1689. Enfin la princesse *Sophie* fut reconduite dans son monastère de Moscou, après avoir régné long-temps : ce changement était un assez grand supplice.

De ce moment *Pierre* régna. Son frère *Ivan* n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir son nom dans les actes publics ; il mena une vie privée, & mourut en 1696.



CHAPITRE VI.

REGNE DE PIERRE PREMIER.

Commencement de la grande réforme.

PIERRE LE GRAND avait une taille haute, dégagée, bien formée, le visage noble, des yeux animés, un tempérament robuste, propre à tous les exercices & à tous les travaux; son esprit était juste, ce qui est le fond de tous les vrais talens; & cette justesse était mêlée d'une inquiétude qui le portait à tout entreprendre & à tout faire. Il s'en fallait beaucoup que son éducation eût été digne de son génie : l'intérêt de la princesse *Sophie* avait été surtout de le laisser dans l'ignorance, & de l'abandonner aux excès que la jeunesse, l'oisiveté, la coutume & son rang ne rendaient que trop permis. Cependant il était récemment marié, & il avait épousé, comme tous les autres czars, une de ses sujettes, fille du colonel *Lapuchin;* mais étant En juin jeune, & n'ayant eu pendant quelque temps d'autre 1689. prérogative du trône que celle de se livrer à ses plaisirs, les liens sérieux du mariage ne le retinrent pas assez. Les plaisirs de la table avec quelques étrangers, attirés à Moscou par le ministre *Gallitzin*, ne firent pas augurer qu'il serait un réformateur: cependant, malgré les mauvais exemples, & même malgré les plaisirs, il s'appliquait à l'art militaire & au gouvernement:

on devait déjà reconnaître en lui le germe d'un grand-homme.

On s'attendait encore moins qu'un prince qui était saisi d'un effroi machinal; qui allait jusqu'à la sueur froide & à des convulsions, quand il fallait passer un ruisseau, deviendrait un jour le meilleur homme de mer dans le Septentrion. Il commença par dompter la nature en se jetant dans l'eau malgré son horreur pour cet élément; l'aversion se changea même en un goût dominant.

L'ignorance dans laquelle on l'éleva le fesait rougir. Il apprit de lui-même, & presque sans maîtres, assez d'allemand & de hollandais pour s'expliquer & pour écrire intelligiblement dans ces deux langues. Les Allemands & les Hollandais étaient pour lui les peuples les plus polis; puisque les uns exerçaient déjà dans Moscou une partie des arts qu'il voulait faire naître dans son empire, & les autres excellaient dans la marine qu'il regardait comme l'art le plus nécessaire.

Telles étaient ses dispositions malgré les penchans de sa jeunesse. Cependant il avait toujours des factions à craindre, l'humeur turbulente des strélitz à réprimer, & une guerre presque continuelle contre les Tartares de la Crimée à soutenir. Cette guerre avait fini en 1689 par une trève qui ne dura que peu de temps.

Dans cet intervalle *Pierre* se fortifia dans le dessein d'appeler les arts dans sa patrie.

Son père *Alexis* avait eu déjà les mêmes vues; mais ni la fortune ni le temps ne le secondèrent: il transmit son génie à son fils, mais plus développé, plus vigoureux, plus opiniâtre dans les difficultés.

Alexis avait fait venir de Hollande à grands frais

le (*l*) conſtructeur *Bothler* patron de vaiſſeau, avec des charpentiers & des matelots, qui bâtirent ſur le Volga une grande frégate & un yacht : ils deſcendirent le fleuve juſqu'à Aſtracan : on devait les employer avec des navires qu'on allait conſtruire pour trafiquer avantageuſement avec la Perſe par la mer Caſpienne. Ce fut alors qu'éclata la révolte de *Stenko-Raſin*. Ce rebelle fit détruire les deux bâtimens qu'il eût dû conſerver pour ſon intérêt, il maſſacra le capitaine ; le reſte de l'équipage ſe ſauva en Perſe, & de là gagna les terres de la compagnie hollandaiſe des Indes. Un maître charpentier bon conſtructeur reſta dans la Ruſſie & y fut long-temps ignoré.

Un jour *Pierre* ſe promenant à Iſmaël-of, une des maiſons de plaiſance de ſon aïeul, aperçut parmi quelques raretés une petite chaloupe anglaiſe qu'on avait abſolument abandonnée : il demanda à l'allemand *Timmerman*, ſon maître de mathématique, pourquoi ce petit bateau était autrement conſtruit que ceux qu'il avait vus ſur la Moska ? *Timmerman* lui répondit qu'il était fait pour aller à voiles & à rames. Le jeune prince voulut incontinent en faire l'épreuve ; mais il fallait le radouber, le ragréer : on retrouva ce même conſtructeur *Brant* ; il était retiré à Moſcou : il mit en état la chaloupe & la fit voguer ſur la rivière d'Yauza qui baigne les faubourgs de la ville.

Pierre fit tranſporter ſa chaloupe ſur un grand lac dans le voiſinage du monaſtère de la Trinité ; il fit bâtir par *Brant* deux frégates & trois yachts, & en fut lui-même le pilote. Enfin long-temps après, en 1694, il alla

(*l*) Mémoires de Péterſbourg & de Moſcou.

à Archangel, & ayant fait conſtruire un petit vaiſſeau dans ce port par ce même *Brant*, il s'embarqua ſur la mer Glaciale qu'aucun ſouverain ne vit jamais avant lui : il était eſcorté d'un vaiſſeau de guerre hollandais commandé par le capitaine *Jolſon*, & ſuivi de tous les navires marchands abordés à Archangel. Déjà il apprenait la manœuvre, & malgré l'empreſſement des courtiſans à imiter leur maître, il était le ſeul qui l'apprît.

Il n'était pas moins difficile de former des troupes de terre affectionnées & diſciplinées que d'avoir une flotte. Ses premiers eſſais de marine ſur un lac avant ſon voyage d'Archangel ſemblèrent ſeulement des amuſemens de l'enfance d'un homme de génie ; & ſes premières tentatives pour former des troupes ne parurent auſſi qu'un jeu. C'était pendant la régence de *Sophie;* & ſi l'on eût ſoupçonné ce jeu d'être ſérieux, il eût pu lui être funeſte.

Il donna ſa confiance à un étranger ; c'eſt ce célèbre *le Fort*, d'une noble & ancienne famille de Piémont tranſplantée depuis près de deux ſiècles à Genève, où elle a occupé les premiers emplois. On voulut l'élever dans le négoce, qui ſeul a rendu conſidérable cette ville autrefois connue uniquement par la controverſe.

Son génie, qui le portait à de plus grandes choſes, le fit quitter la maiſon paternelle dès l'âge de quatorze ans ; il ſervit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marſeille ; de là il paſſa en Hollande, ſervit quelque temps volontaire, & fut bleſſé au ſiége de Grave ſur la Meuſe, ville aſſez forte que le prince d'Orange depuis roi d'Angleterre reprit ſur *Louis XIV* en 1674. Cherchant enſuite ſon avancement par-tout

où l'efpérance le guidait, il s'embarqua en 1675 avec un colonel allemand nommé *Verftin*, qui s'était fait donner par le czar *Alexis*, père de *Pierre*, une commiffion de lever quelques foldats dans les Pays-Bas, & de les amener au port d'Archangel. Mais quand on y arriva, après avoir effuyé tous les périls de la mer, le czar *Alexis* n'était plus; le gouvernement avait changé; la Ruffie était troublée; le gouverneur d'Archangel laiffa long-temps *Verftin*, *le Fort* & toute fa troupe dans la plus grande mifère, & les menaça de les envoyer au fond de la Sibérie: chacun fe fauva comme il put. *Le Fort* manquant de tout alla à Mofcou, & fe préfenta au réfident de Danemarck nommé de *Horn*, qui le fit fon fecrétaire; il y apprit la langue ruffe; quelque temps après il trouva le moyen d'être préfenté au czar *Pierre*. L'aîné *Ivan* n'était pas ce qu'il lui fallait; *Pierre* le goûta, & lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. A peine *le Fort* avait-il fervi; il n'était point favant; il n'avait étudié à fond aucun art, mais il avait beaucoup vu avec le talent de bien voir; fa conformité avec le czar était de devoir tout à fon génie: il favait d'ailleurs le hollandais & l'allemand que *Pierre* apprenait, comme les langues de deux nations qui pouvaient être utiles à fes deffeins. Tout le rendit agréable à *Pierre;* il s'attacha à lui; les plaifirs commencèrent fa faveur, & les talens la confirmèrent: il fut confident du plus dangereux deffein que pût former un czar, celui de fe mettre en état de caffer un jour fans péril la milice féditieufe & barbare des ftrélitz. Il en avait coûté la vie au grand fultan ou padisha *Ofman*, pour avoir voulu réformer les janiffaires. *Pierre*, tout jeune qu'il était, s'y prit

avec plus d'adresse qu'*Osman*. Il forma d'abord dans sa maison de campagne Préobazinsky une compagnie de cinquante de ses plus jeunes domestiques; quelques enfans de boïards furent choisis pour en être officiers: mais pour apprendre à ces boïards une subordination qu'ils ne connaissaient pas, il les fit passer par tous les grades, & lui-même en donna l'exemple, servant d'abord comme tambour, ensuite soldat, sergent & lieutenant dans la compagnie. Rien n'était plus extraordinaire ni plus utile: les Russes avaient toujours fait la guerre comme nous la fesions du temps du gouvernement féodal, lorsque des seigneurs sans expérience menaient au combat des vassaux sans discipline & mal armés; méthode barbare, suffisante contre des armées pareilles, impuissante contre des troupes régulières.

Cette compagnie, formée par le seul *Pierre*, fut bientôt nombreuse, & devint depuis le régiment des gardes préobazinsky. Une autre compagnie formée sur ce modèle devint l'autre régiment des gardes semenousky.

Il y avait déjà un régiment de cinq mille hommes sur lequel on pouvait compter, formé par le général *Gordon* écossais, & composé presque tout entier d'étrangers. *Le Fort*, qui avait porté les armes peu de temps, mais qui était capable de tout, se chargea de lever un régiment de douze mille hommes, & il en vint à bout; cinq colonels furent établis sous lui; il se vit tout d'un coup général de cette petite armée, levée en effet contre les strélitz, autant que contre les ennemis de l'Etat.

Ce qu'on doit remarquer, (*u*) & ce qui confond bien l'erreur téméraire de ceux qui prétendent que la révocation de l'édit de Nantes & ses suites avaient coûté peu d'hommes à la France, c'est que le tiers de cette armée, appelée régiment, fut composé de français réfugiés. *Le Fort* exerça sa nouvelle troupe, comme s'il n'eût jamais eu d'autre profession.

Pierre voulut voir une de ces images de la guerre, un de ces camps dont l'usage commençait à s'introduire en temps de paix. On construisit un fort, qu'une partie de ses nouvelles troupes devait défendre, & que l'autre devait attaquer. La différence entre ce camp & les autres fut qu'au lieu de l'image d'un combat, (*x*) on donna un combat réel, dans lequel il y eut des soldats de tués & beaucoup de blessés. *Le Fort*, qui commandait l'attaque, reçut une blessure considérable. Ces jeux sanglans devaient aguerrir les troupes; cependant il fallut de longs travaux, & même de longs malheurs pour en venir à bout. Le czar mêla ces fêtes guerrières aux soins qu'il se donnait pour la marine; & comme il avait fait *le Fort* général de terre sans qu'il eût encore commandé, il le fit amiral sans qu'il eût jamais conduit un vaisseau: mais il le voyait digne de l'un & de l'autre. Il est vrai que cet amiral était sans flotte, & que ce général n'avait d'armée que son régiment.

On réformait peu à peu le grand abus du militaire, cette indépendance des boïards, qui amenaient à l'armée les milices de leurs paysans: c'était le véritable

(*u*) Manuscrits du général *le Fort*.

(*x*) *Ibidem*.

gouvernement des Francs, des Huns, des Goths & des Vandales, peuples vainqueurs de l'empire romain dans sa décadence, & qui eussent été exterminés, s'ils avaient eu à combattre les anciennes légions romaines disciplinées, ou des armées telles que celles de nos jours.

Bientôt l'amiral *le Fort* n'eut pas tout-à-fait un vain titre; il fit construire par des hollandais & des vénitiens des barques longues, & même deux vaisseaux d'environ trente pièces de canon à l'embouchure de la Véronise qui se jette dans le Tanaïs ; ces vaisseaux pouvaient descendre le fleuve, & tenir en respect les Tartares de la Crimée. Les hostilités avec ces peuples se renouvelaient tous les jours. Le czar avait à choisir en 1689 entre la Turquie, la Suède & la Chine, à qui il ferait la guerre. Il faut commencer par faire voir en quels termes il était avec la Chine, & quel fut le premier traité de paix que firent les Chinois.

CHAPITRE VII.

Congrès & traité avec les Chinois. (y)

ON doit d'abord se représenter quelles étaient les limites de l'empire chinois & de l'empire russe. Quand on est sorti de la Sibérie proprement dite, & qu'on a laissé loin au midi cent hordes de tartares, calmouks blancs, calmouks noirs, monguls mahométans, monguls nommés idolâtres, on avance vers le cent trentième

(y) Tiré des mémoires envoyés de la Chine, de ceux de Pétersbourg & des lettres rapportées dans l'histoire de la Chine compilée par du *Halde*.

degré de longitude, & au cinquante-deuxième de latitude ſur le fleuve d'Amur ou d'Amour. Au nord de ce fleuve eſt une grande chaîne de montagnes qui s'étend juſqu'à la mer Glaciale par-delà le cercle polaire. Ce fleuve qui coule, l'eſpace de cinq cents lieues, dans la Sibérie & dans la Tartarie chinoiſe, va ſe perdre après tant de détours dans la mer de Kamshatka. On aſſure qu'à ſon embouchure dans cette mer on pêche quelquefois un poiſſon monſtrueux, beaucoup plus gros que l'hippopotame du Nil, & dont la mâchoire eſt d'un ivoire plus dur & plus parfait. On prétend que cet ivoire feſait autrefois un objet de commerce, qu'on le tranſportait par la Sibérie, & que c'eſt la raiſon pour laquelle on en trouve encore pluſieurs morceaux enfouis dans les campagnes. C'eſt cet ivoire foſſile dont nous avons déjà parlé; mais on prétend qu'autrefois il y eut des éléphans en Sibérie, que des tartares vainqueurs des Indes amenèrent dans la Sibérie pluſieurs de ces animaux dont les os ſe ſont conſervés dans la terre.

Ce fleuve d'Amour eſt nommé le fleuve Noir par les Tartares mantchoux, & le fleuve du Dragon par les Chinois.

C'était (z) dans ces pays ſi long-temps inconnus que la Chine & la Ruſſie ſe diſputaient les limites de leurs empires. La Ruſſie poſſédait quelques forts vers le fleuve d'Amour, à trois cents lieues de la grande muraille. Il y eut beaucoup d'hoſtilités entre les Chinois & les Ruſſes au ſujet de ces forts: enfin les deux Etats entendirent mieux leurs intérêts; l'empereur

(z) Mémoires des jéſuites *Pereira* & *Gerbillon*.

Cam-hi préféra la paix & le commerce à une guerre inutile. Il envoya fept ambaffadeurs à Nipchou, l'un de ces établiffemens. Ces ambaffadeurs menaient environ dix mille hommes avec eux, en comptant leur efcorte. C'était-là le fafte afiatique ; mais ce qui eft très-remarquable, c'eft qu'il n'y avait point d'exemple dans les annales de l'empire d'une ambaffade vers une autre puiffance : ce qui eft encore unique, c'eft que les Chinois n'avaient jamais fait de traité de paix depuis la fondation de l'empire. Deux fois fubjugués par les Tartares, qui les attaquèrent & qui les domptèrent, ils ne firent jamais la guerre à aucun peuple, excepté à quelques hordes, ou bientôt fubjuguées, ou bientôt abandonnées à elles-mêmes fans aucun traité. Ainfi cette nation fi renommée pour la morale ne connaiffait point ce que nous appelons *droit des gens*, c'eft-à-dire ces règles incertaines de la guerre & de la paix, ces droits des miniftres publics, ces formules de traités, les obligations qui en réfultent, les difputes fur la préféance & le point d'honneur.

En quelle langue d'ailleurs les Chinois pouvaient-ils traiter avec les Ruffes au milieu des déferts ? Deux jéfuites, l'un portugais nommé *Pereira*, l'autre français nommé *Gerbillon*, partis de Pékin avec les ambaffadeurs chinois, leur applanirent toutes ces difficultés nouvelles, & furent les véritables médiateurs. Ils traitèrent en latin avec un allemand de l'ambaffade ruffe, qui favait cette langue. Le chef de l'ambaffade ruffe était *Gollovin* gouverneur de Sibérie; il étala une plus grande magnificence que les Chinois, & par-là donna une noble idée de fon empire à ceux qui s'étaient crus les feuls puiffans fur la terre. Les deux

jésuites réglèrent les limites des deux dominations ; elles furent posées à la rivière de Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négociait. Le midi resta aux Chinois, le nord aux Russes. Il n'en coûta à ceux-ci qu'une petite forteresse qui se trouva bâtie au-delà des limites ; on jura une paix éternelle ; & après quelques contestations les Russes & les Chinois la jurèrent (*aa*) au nom du même Dieu en ces termes : *Si quelqu'un a jamais la pensée secrète de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur souverain de toutes choses, qui connaît les cœurs, de punir ces traîtres par une mort précipitée.*

Cette formule, commune à des chinois & à des chrétiens, peut faire connaître deux choses importantes ; la première que le gouvernement chinois n'est ni athée ni idolâtre, comme on l'en a si souvent accusé par des imputations contradictoires ; la seconde que tous les peuples qui cultivent leur raison reconnaissent en effet le même Dieu, malgré tous les égaremens de cette raison mal instruite. Le traité fut rédigé en latin dans deux exemplaires. Les ambassadeurs russes signèrent les premiers la copie qui leur demeura ; & les Chinois signèrent aussi la leur les premiers, selon l'usage des nations de l'Europe qui traitent de couronne à couronne. On observa un autre usage des nations asiatiques & des premiers âges du monde connu ; le traité fut gravé sur deux gros marbres qui furent posés pour servir de bornes aux deux empires. Trois ans après, le czar envoya le danois *Ilbrand Ide*

(*aa*) 1689, 8 septembre n. st. Mémoires de la Chine ; les colonnes ne furent point élevées, si l'on en croit l'auteur de la nouvelle histoire de Russie.

en ambaſſade à la Chine, & le commerce établi a ſubſiſté depuis avec avantage juſqu'à une rupture entre la Ruſſie & la Chine en 1722 ; mais après cette interruption il a repris une nouvelle vigueur.

CHAPITRE VIII.

EXPEDITION VERS LES PALUS-MEOTIDES. CONQUÊTE D'AZOPH.

Le czar envoie des jeunes gens s'inſtruire dans les pays étrangers.

IL ne fut pas ſi aiſé d'avoir la paix avec les Turcs: le temps même paraiſſait venu de s'élever ſur leurs ruines. Veniſe, accablée par eux, commençait à ſe relever. Le même *Moroſini*, qui avait rendu Candie aux Turcs, leur prenait le Péloponèſe ; & cette conquête lui mérita le ſurnom de *péloponéſiaque*, honneur qui rappelait le temps de la république romaine. L'empereur d'Allemagne *Léopold* avait quelques ſuccès contre l'empire turc en Hongrie ; & les Polonais repouſſaient au moins les courſes des Tartares de Crimée.

Pierre profita de ces circonſtances pour aguerrir ſes troupes, & pour ſe donner, s'il pouvait, l'empire de la mer Noire. Le général *Gordon* marcha le long du Tanaïs vers Azoph avec ſon grand régiment de

cinq mille hommes ; le général *le Fort* avec le ſien de douze mille, un corps de ſtrélitz commandé par *Sheremelo* & *Shein*, originaires de Pruſſe, un corps de 1694.
coſaques, un grand train d'artillerie : tout fut prêt pour cette expédition.

Cette grande armée s'avance ſous les ordres du maréchal *Sheremelo* (*bb*) au commencement de l'été 1695 vers Azoph, à l'embouchure du Tanaïs, & à l'extrémité des Palus-Méotides, qu'on nomme aujourd'hui la mer de Zabache. Le czar était à l'armée, mais en qualité de volontaire, voulant long-temps apprendre avant de commander. Pendant la marche on prit d'aſſaut deux tours que les Turcs avaient bâties ſur les deux bords du fleuve.

L'entrepriſe était difficile ; la place aſſez bien fortifiée était défendue par une garniſon nombreuſe. Des barques longues, ſemblables aux ſaïques turques, conſtruites par des vénitiens, & deux petits vaiſſeaux de guerre hollandais, ſortis de la Véroniſe, ne furent pas aſſez tôt prêts, & ne purent entrer dans la mer d'Azoph. Tout commencement éprouve toujours des obſtacles. Les Ruſſes n'avaient point encore fait de ſiége régulier. Cet eſſai ne fut pas d'abord heureux.

Un nommé *Jacob*, natif de Dantzick, dirigeait l'artillerie ſous le commandement du général *Shein* ; car on n'avait guère que des étrangers pour principaux artilleurs, pour ingénieurs comme pour pilotes. Ce *Jacob* fut condamné au châtiment des batoques par ſon général *Shein* pruſſien. Le commandement alors ſemblait affermi par ces rigueurs. Les Ruſſes s'y

(*bb*) *Sheremetow* ou *Sheremetof*, ou ſuivant une autre orthographe *Czeremetoff*.

ſoumettaient, malgré leur penchant pour les ſéditions, & après ces châtimens ils ſervaient comme à l'ordinaire. Le dantzickois penſait autrement; il voulut ſe venger; il encloua le canon, ſe jeta dans Azoph, embraſſa la religion muſulmane, & défendit la place avec ſuccès. Cet exemple fait voir que l'humanité qu'on exerce aujourd'hui en Ruſſie eſt préférable aux anciennes cruautés, & retient mieux dans le devoir les hommes qui, avec une éducation heureuſe, ont pris des ſentimens d'honneur. L'extrême rigueur était alors néceſſaire envers le bas peuple : mais quand les mœurs ont changé, l'impératrice *Eliſabeth* a achevé par la clémence l'ouvrage que ſon père commença par les lois. Cette indulgence a été même pouſſée à un point dont il n'y a point d'exemple dans l'hiſtoire d'aucun peuple. Elle a promis que pendant ſon règne perſonne ne ſerait puni de mort, & a tenu ſa promeſſe. Elle eſt la première ſouveraine qui ait ainſi reſpecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics; leurs châtimens ſont devenus utiles à l'Etat: inſtitution non moins ſage qu'humaine. Par-tout ailleurs on ne ſait que tuer un criminel avec appareil, ſans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impreſſion peut-être ſur des méchans, pour la plupart fainéans, que la crainte d'un châtiment & d'un travail pénible qui renaiſſent tous les jours.

Pour revenir au ſiége d'Azoph, ſoutenu déſormais par le même homme qui avait dirigé les attaques, on tenta vainement un aſſaut, & après avoir perdu beaucoup de monde, on fut obligé de lever le ſiége.

La constance dans toute entreprise formait le caractère de *Pierre*. Il conduisit une armée plus considérable encore devant Azoph au printemps de 1696. Le czar *Ivan* son frère venait de mourir. Quoique son autorité n'eût pas été gênée par *Ivan*, qui n'avait que le nom de czar, elle l'avait toujours été un peu par les bienséances. Les dépenses de la maison d'*Ivan* retournaient par sa mort à l'entretien de l'armée; c'était un secours pour un Etat qui n'avait pas alors d'aussi grands revenus qu'aujourd'hui. *Pierre* écrivit à l'empereur *Léopold*, aux Etats-Généraux, à l'électeur de Brandebourg, pour en obtenir des ingénieurs, des artilleurs, des gens de mer. Il engagea à sa solde des calmouks dont la cavalerie est très-utile contre celle des Tartares de Crimée.

Le succès le plus flatteur pour le czar fut celui de sa petite flotte, qui fut enfin complète & bien gouvernée. Elle battit les saïques turques envoyées de Constantinople, & en prit quelques-unes. Le siége fut poussé régulièrement par tranchées, non pas tout-à-fait selon notre méthode; les tranchées étaient trois fois plus profondes, & les parapets étaient de hauts remparts. Enfin les assiégés rendirent la place le 28e 1696.
juillet n. st. sans aucun honneur de la guerre, sans emporter ni armes ni munitions, & ils furent obligés de livrer le transfuge *Jacob* aux assiégeans.

Le czar voulut d'abord, en fortifiant Azoph, en le couvrant par des forts, en creusant un port capable de contenir les plus gros vaisseaux, se rendre maître du détroit de Caffa, de ce Bosphore cimmérien qui donne entrée dans le Pont-Euxin, lieux célèbres autrefois par les armemens de *Mithridate*. Il laissa

trente-deux faïques armées devant Azoph, (*cc*) & prépara tout pour former contre les Turcs une flotte de neuf vaiſſeaux de ſoixante pièces de canon, & de quarante & un, portant depuis trente juſqu'à cinquante pièces d'artillerie. Il exigea que les plus grands ſeigneurs, les plus riches négocians contribuaſſent à cet armement : & croyant que les biens des eccléſiaſtiques devaient ſervir à la cauſe commune, il obligea le patriarche, les évêques, les archimandrites à payer de leur argent cet effort nouveau qu'il feſait pour l'honneur de ſa patrie & pour l'avantage de la chrétienté. On fit faire par les Coſaques des bateaux légers auxquels ils ſont accoutumés, & qui peuvent côtoyer aiſément les rivages de la Crimée. La Turquie devait être alarmée d'un tel armement, le premier qu'on eût jamais tenté ſur les Palus-Méotides. Le projet était de chaſſer pour jamais les Tartares & les Turcs de la Crimée, & d'établir enſuite un grand commerce aiſé & libre avec la Perſe par la Géorgie. C'eſt le même commerce que firent autrefois les Grecs à Colchos, & dans cette Cherſonèſe taurique que le czar ſemblait devoir ſoumettre.

Vainqueur des Turcs & des Tartares, il voulut accoutumer ſon peuple à la gloire comme aux travaux. Il fit entrer à Moſcou ſon armée ſous des arcs de triomphe, au milieu des feux d'artifice & de tout ce qui put embellir cette fête. Les ſoldats qui avaient combattu ſur les ſaïques vénitiennes contre les Turcs, & qui formaient une troupe ſéparée, marchèrent les premiers. Le maréchal *Sheremeto*, les généraux *Gordon*

(*cc*) Mémoires de *le Fort*.

&

& *Shein*, l'amiral *le Fort*, les autres officiers-généraux précédèrent dans cette pompe le fouverain, qui difait n'avoir point encore de rang dans l'armée, & qui, par cet exemple, voulait faire fentir à toute la nobleffe qu'il faut mériter les grades militaires pour en jouir.

Ce triomphe femblait tenir en quelque chofe des anciens Romains; il leur reffembla furtout en ce que les triomphateurs expofaient dans Rome les vaincus aux regards des peuples, & les livraient quelquefois à la mort: les efclaves faits dans cette expédition fuivaient l'armée; & ce *Jacob* qui l'avait trahi était mené dans un chariot fur lequel on avait dreffé une potence, à laquelle il fut enfuite attaché après avoir fouffert le fupplice de la roue.

On frappa alors la première médaille en Ruffie. La légende ruffe eft remarquable: *Pierre I, empereur de Mofcovie, toujours augufte.* Sur le revers eft Azoph avec ces mots, *vainqueur par les flammes & les eaux.*

Pierre était affligé dans ce fuccès de ne voir fes vaiffeaux & fes galères de la mer d'Azoph bâtis que par des mains étrangères. Il avait encore autant d'envie d'avoir un port fur la mer Baltique que fur le Pont-Euxin.

Il envoya au mois de mars 1697 foixante jeunes ruffes du régiment de *le Fort* en Italie, la plupart à Venife, quelques-uns à Livourne, pour y apprendre la marine & la conftruction des galères; il en fit partir quarante autres (*dd*) pour s'inftruire en Hollande de la fabrique & de la manœuvre des grands vaiffeaux: d'autres furent envoyés en Allemagne,

(*dd*) Manufcrits du général *le Fort.*

pour ſervir dans les armées de terre, & pour ſe former à la diſcipline allemande. Enfin il réſolut de s'éloigner quelques années de ſes Etats, dans le deſſein d'apprendre à les mieux gouverner. Il ne pouvait réſiſter au violent déſir de s'inſtruire par ſes yeux, & même par ſes mains, de la marine & des arts qu'il voulait établir dans ſa patrie. Il ſe propoſa de voyager inconnu en Danemarck, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne. à Veniſe & à Rome. Il n'y eut que la France & l'Eſpagne qui n'entraſſent point dans ſon plan; l'Eſpagne, parce que ces arts qu'il cherchait y étaient alors trop négligés; & la France, parce qu'ils y régnaient peut-être avec trop de faſte, & que la hauteur de *Louis XIV*, qui avait choqué tant de potentats, convenait mal à la ſimplicité avec laquelle il comptait faire ſes voyages. De plus, il était lié avec la plupart de toutes les puiſſances chez leſquelles il allait, excepté avec la France & avec Rome. Il ſe ſouvenait encore avec quelque dépit du peu d'égard que *Louis XIV* avait eu pour l'ambaſſade de 1687, qui n'eut pas autant de ſuccès que de célébrité; & enfin il prenait déjà le parti d'*Auguſte* électeur de Saxe. à qui le prince de *Conti* diſputait la couronne de Pologne.

CHAPITRE IX.

Voyages de Pierre le grand.

LE deſſein étant pris de voir tant d'Etats & tant de cours, en ſimple particulier, il ſe mit lui-même à la ſuite de trois ambaſſadeurs, comme il s'était mis à la ſuite de ſes généraux à ſon entrée triomphante dans Moſcou.

(*ee*) Les trois ambaſſadeurs étaient le général *le Fort*, le boïard *Alexis Gollovin*, commiſſaire général des guerres & gouverneur de la Sibérie, le même qui avait ſigné le traité d'une paix perpétuelle avec les plénipotentiaires de la Chine ſur les frontières de cet empire, & *Vonitſin*, diak ou ſecrétaire d'Etat, long-temps employé dans les cours étrangères. Quatre premiers ſecrétaires, douze gentilshommes, deux pages pour chaque ambaſſadeur, une compagnie de cinquante gardes avec leurs officiers, tous du régiment préobazinsky, compoſaient la ſuite principale de cette ambaſſade ; il y avait en tout deux cents perſonnes : & le czar, ſe réſervant pour tous domeſtiques un valet de chambre, un homme de livrée & un nain, ſe confondait dans la foule. C'était une choſe inouïe dans l'hiſtoire du monde qu'un roi de vingt-cinq ans qui abandonnait ſes royaumes pour mieux régner. Sa victoire ſur les Turcs & les Tartares, l'éclat de ſon entrée triomphante à Moſcou, les nombreuſes

(*ee*) Mémoires de Péteтsbourg & Mémoires de *le Fort*.

troupes étrangères affectionnées à son service, la mort d'*Ivan* son frère, la clôture de la princesse *Sophie*, & plus encore le respect général pour sa personne, devaient lui répondre de la tranquillité de ses Etats pendant son absence. Il confia la régence au boïard *Strechnef* & au knès *Romadonoski*, lesquels devaient dans les affaires importantes délibérer avec d'autres boïards.

Les troupes formées par le général *Gordon* restèrent à Moscou pour assurer la tranquillité de la capitale. Les strélitz, qui pouvaient la troubler, furent distribués sur les frontières de la Crimée, pour conserver la conquête d'Azoph, & pour réprimer les incursions des Tartares. Ayant ainsi pourvu à tout, il se livrait à son ardeur de voyager & de s'instruire.

Ce voyage ayant été l'occasion ou le prétexte de la sanglante guerre qui traversa si long-temps le czar dans tous ses grands projets, & enfin les seconda; qui détrôna le roi de Pologne *Auguste*, donna la couronne à *Stanislas*, & la lui ôta; qui fit du roi de Suède *Charles XII* le premier des conquérans pendant neuf années, & le plus malheureux des rois pendant neuf autres; il est nécessaire, pour entrer dans le détail de ces événemens, de représenter ici en quelle situation était alors l'Europe.

Le sultan *Mustapha II* régnait en Turquie. Sa faible administration ne sesait de grands efforts, ni contre l'empereur d'Allemagne *Léopold*, dont les armes étaient heureuses en Hongrie, ni contre le czar qui venait de lui enlever Azoph & qui menaçait le Pont-Euxin, ni même contre Venise qui enfin s'était emparée de tout le Péloponèse.

Jean Sobiesky roi de Pologne, à jamais célèbre par la victoire de Choczin, & par la délivrance de Vienne, était mort le 17 juin 1696; & cette couronne était déjà disputée par *Auguste* électeur de Saxe qui l'emporta, & par *Armand* prince de *Conti*, qui n'eut que l'honneur d'être élu.

La Suède venait de perdre, & regrettait peu *Charles XI*, premier souverain véritablement absolu Avril 1697. dans ce pays, père d'un roi qui le fut davantage, & avec lequel s'est éteint le despotisme. Il laissait sur le trône *Charles XII* son fils âgé de quinze ans. C'était une conjoncture favorable en apparence aux projets du czar; il pouvait s'agrandir sur le golfe de Finlande & vers la Livonie. Ce n'était pas assez d'inquiéter les Turcs sur la mer Noire; des établissemens sur les Palus-Méotides & vers la mer Caspienne ne suffisaient pas à ses projets de marine, de commerce & de puissance; la gloire même, que tout réformateur désire ardemment, n'était ni en Perse ni en Turquie; elle était dans notre partie de l'Europe, où l'on éternise les grands talens en tout genre. Enfin *Pierre* ne voulait introduire dans ses Etats ni les mœurs turques, ni les persanes, mais les nôtres.

L'Allemagne en guerre à la fois avec la Turquie & avec la France, ayant pour ses alliés l'Espagne, l'Angleterre & la Hollande contre le seul *Louis XIV*, était prête à conclure la paix, & les plénipotentiaires étaient déjà assemblés au château de Rysvick auprès de la Haye.

Ce fut dans ces circonstances que *Pierre* & son ambassade prirent leur route au mois d'avril 1697 par la grande Novogorod. De là on voyagea par

l'Estonie & par la Livonie, provinces autrefois contestées entre les Russes, les Suédois & les Polonais, & acquises enfin à la Suède par la force des armes.

La fertilité de la Livonie, la situation de Riga sa capitale, pouvaient tenter le czar; il eut du moins la curiosité de voir les fortifications des citadelles. Le comte d'*Alberg*, gouverneur de Riga, en prit de l'ombrage; il lui refusa cette satisfaction, & parut témoigner peu d'égard pour l'ambassade. Cette conduite ne servit pas à refroidir dans le cœur du czar le désir qu'il pouvait concevoir d'être un jour le maître de ces provinces.

De la Livonie on alla dans la Prusse brandebourgeoise, dont une partie a été habitée par les anciens Vandales; la Prusse polonaise avait été comprise dans la Sarmatie d'Europe; la brandebourgeoise était un pays pauvre, mal peuplé, mais où l'électeur, qui se fit donner depuis le titre de roi, étalait une magnificence nouvelle & ruineuse. Il se piqua de recevoir l'ambassade dans sa ville de Kœnigsberg avec un faste royal. On se fit de part & d'autre les présens les plus magnifiques. Le contraste de la parure française, que la cour de Berlin affectait, avec les longues robes asiatiques des Russes, leurs bonnets rehaussés de perles & de pierreries, leurs cimeterres pendans à la ceinture, fit un effet singulier. Le czar était vêtu à l'allemande. Un prince de Géorgie qui était avec lui, vêtu à la mode des Persans, étalait une autre sorte de magnificence: c'est le même qui fut pris à la journée de Nerva, & qui est mort en Suède.

Pierre méprisait tout ce faste; il eût été à désirer qu'il eût également méprisé ces plaisirs de table dans

lesquels l'Allemagne mettait alors sa gloire. (*ff*) Ce fut dans un de ces repas trop à la mode alors, aussi dangereux pour la santé que pour les mœurs, qu'il tira l'épée contre son favori *le Fort;* mais il témoigna autant de regret de cet emportement passager qu'*Alexandre* en eut du meurtre de *Clitus*. Il demanda pardon à *le Fort* : il disait qu'il voulait réformer sa nation, & qu'il ne pouvait pas encore se réformer lui-même. Le général *le Fort* dans son manuscrit loue encore plus le fond du caractère du czar qu'il ne blâme cet excès de colère.

L'ambassade passe par la Poméranie, par Berlin; une partie prend sa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que son grand commerce rendait déjà puissante, mais non pas aussi opulente & aussi sociable qu'elle l'est devenue depuis. On tourne vers Minden; on passe la Vestphalie, & enfin on arrive par Clèves dans Amsterdam.

Le czar se rendit dans cette ville quinze jours avant l'ambassade; il logea d'abord dans la maison de la compagnie des Indes, mais bientôt il choisit un petit logement dans les chantiers de l'amirauté. Il prit un habit de pilote, & alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisait alors beaucoup plus de vaisseaux encore qu'aujourd'hui. Ce village est aussi grand, aussi peuplé, aussi riche & plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le czar admira cette multitude d'hommes toujours occupés, l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuse à construire un vaisseau, & à le munir de tous ses

(*ff*) Mémoires manuscrits de *le Fort*.

agrès, & cette quantité incroyable de magaſins & de machines qui rendent le travail plus facile & plus ſûr. Le czar commença par acheter une barque à laquelle il fit de ſes mains un mât briſé; enſuite il travailla à toutes les parties de la conſtruction d'un vaiſſeau, menant la même vie que les artiſans de Sardam, s'habillant, ſe nourriſſant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuſe borde le village, & dans leſquels on ſcie le ſapin & le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il ſe fit inſcrire dans le nombre des charpentiers ſous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appelait communément *maître Pierre*, (*Peterbas*) & les ouvriers, d'abord interdits d'avoir un ſouverain pour compagnon, s'y accoutumèrent familièrement.

Tandis qu'il maniait à Sardam le compas & la hache, on lui confirma la nouvelle de la ſciſſion de la Pologne, & de la double nomination de l'électeur *Auguſte* & du prince de *Conti*. Le charpentier de Sardam promit auſſitôt trente mille hommes au roi *Auguſte*. Il donnait de ſon attelier des ordres à ſon armée d'Ukraine aſſemblée contre les Turcs.

Juillet 1696. Ses troupes, commandées par le général *Shein* & par le prince *Dolgorouki*, venaient de remporter une victoire auprès d'Azoph ſur les Tartares, & même ſur un corps de janiſſaires que le ſultan *Muſtapha* leur avait envoyé. Pour lui il perſiſtait à s'inſtruire dans plus d'un art; il allait de Sardam à Amſterdam travailler chez le célèbre anatomiſte *Ruyſch*; il feſait des opérations de chirurgie, qui, en un beſoin, pouvaient le rendre utile à ſes officiers ou à lui-même.

Il s'instruisait de la physique naturelle dans la maison du bourgmestre *Vitsen*, citoyen recommandable à jamais par son patriotisme, & par l'emploi de ses richesses immenses qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers, & frétant des vaisseaux à ses dépens, pour découvrir de nouvelles terres.

Peterbas ne suspendit ses travaux que pour aller voir sans cérémonie, à Utrecht & à la Haye, *Guillaume* roi d'Angleterre & stathouder des Provinces-Unies. Le général *le Fort* était seul en tiers avec les deux monarques. Il assista ensuite à la cérémonie de l'entrée de ses ambassadeurs & à leur audience; ils présentèrent en son nom aux députés des Etats six cents des plus belles martres zibelines; & les Etats, outre le présent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaîne d'or & d'une médaille, leur donnèrent trois carrosses magnifiques. Ils reçurent les premières visites de tous les ambassadeurs plénipotentiaires qui étaient au congrès de Rysvick, excepté des Français à qui ils n'avaient pas notifié leur arrivée, non-seulement parce que le czar prenait le parti du roi *Auguste* contre le prince de *Conti*, mais parce que le roi *Guillaume*, dont il cultivait l'amitié, ne voulait point la paix avec la France.

De retour à Amsterdam il y reprit ses premières occupations, & acheva de ses mains un vaisseau de soixante pièces de canon qu'il avait commencé, & qu'il fit partir pour Archangel, n'ayant pas alors d'autre port sur les mers de l'Océan. Non-seulement il fesait engager à son service des réfugiés français, des

fuiffes, des allemands, mais il fefait partir des artifans de toute efpèce pour Mofcou, & n'envoyait que ceux qu'il avait vu travailler lui-même. Il eft très-peu de métiers & d'arts qu'il n'approfondît dans les détails : il fe plaifait furtout à réformer les cartes des géographes, qui alors plaçaient au hafard toutes les pofitions des villes & des fleuves de fes Etats peu connus. On a confervé la carte fur laquelle il traça la communication de la mer Cafpienne & de la mer Noire, qu'il avait déjà projetée, & dont il avait chargé un ingénieur allemand nommé *Brakel*. La jonction de ces deux mers était plus facile que celle de l'Océan & de la Méditerranée exécutée en France ; mais l'idée d'unir la mer d'Azoph & la Cafpienne effrayait alors l'imagination. De nouveaux établiffemens dans ce pays lui paraiffaient d'autant plus convenables que fes fuccès lui donnaient de nouvelles efpérances.

11 août 1697. Ses troupes remportaient une victoire contre les Tartares affez près d'Azoph, & même quelques mois après elles prirent la ville d'Or ou Orkapi, que nous nommons Précop. Ce fuccès fervit à le faire refpecter davantage de ceux qui blâmaient un fouverain d'avoir quitté fes Etats pour exercer des métiers dans Amfterdam. Ils virent que les affaires du monarque ne fouffraient pas des travaux du philofophe voyageur & artifan.

Il continua dans Amfterdam fes occupations ordinaires de conftructeur de vaiffeaux, d'ingénieur, de géographe, de phyficien pratique, jufqu'au milieu de janvièr 1698, & alors il partit pour l'Angleterre, toujours à la fuite de fa propre ambaffade.

Le roi *Guillaume* lui envoya fon yacht & deux

vaiſſeaux de guerre. Sa manière de vivre fut la même que celle qu'il s'était preſcrite dans Amſterdam, & dans Sardam. Il ſe logea près du grand chantier à Deptford, & ne s'occupa guère qu'à s'inſtruire. Les conſtructeurs hollandais ne lui avaient enſeigné que leur méthode & leur routine : il connut mieux l'art en Angleterre ; les vaiſſeaux s'y bâtiſſaient ſuivant des proportions mathématiques. Il ſe perfectionna dans cette ſcience, & bientôt il en pouvait donner des leçons. Il travailla ſelon la méthode anglaiſe à la conſtruction d'un vaiſſeau, qui ſe trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L'art de l'horlogerie, déjà perfectionné à Londres, attira ſon attention ; il en connut parfaitement toute la théorie. Le capitaine & ingénieur *Perri*, qui le ſuivit de Londres en Ruſſie, dit que depuis la fonderie des canons juſqu'à la filerie des cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'obſervât & auquel il ne mît la main, toutes les fois qu'il était dans les atteliers.

On trouva bon, pour cultiver ſon amitié, qu'il engageât des ouvriers comme il avait fait en Hollande : mais outre les artiſans il eut ce qu'il n'aurait pas trouvé ſi aiſément à Amſterdam, des mathématiciens. *Ferguſſon* écoſſais, bon géomètre, ſe mit à ſon ſervice : c'eſt lui qui a établi l'arithmétique en Ruſſie dans les bureaux des finances, où l'on ne ſe ſervait auparavant que de la méthode tartare de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal, méthode qui ſuppléait à l'écriture, mais embarraſſante & fautive, parce qu'après le calcul on ne peut voir ſi on s'eſt trompé. Nous n'avons connu les chiffres indiens dont nous nous ſervons que par les Arabes au

neuvième ſiècle ; l'empire de Ruſſie ne les a reçus que mille ans après : c'eſt le ſort de tous les arts ; ils ont fait lentement le tour du monde. Deux jeunes gens de l'école des mathématiques accompagnèrent *Ferguſſon*, & ce fut le commencement de l'école de marine que *Pierre* établit depuis. Il obſervait & calculait les éclipſes avec *Ferguſſon*. L'ingénieur *Perri*, quoique très-mécontent de n'avoir pas été aſſez récompenſé, avoue que *Pierre* s'était inſtruit dans l'aſtronomie : il connaiſſait bien les mouvemens des corps céleſtes, & même les lois de la gravitation qui les dirige. Cette force ſi démontrée, & avant le grand *Newton* ſi inconnue, par laquelle toutes les planètes pèſent les unes ſur les autres, & qui les retient dans leurs orbites, était déjà familière à un ſouverain de la Ruſſie, tandis qu'ailleurs on ſe repaiſſait de tourbillons chimériques, & que dans la patrie de *Galilée* des ignorans ordonnaient à des ignorans de croire la terre immobile.

Perri partit de ſon côté pour aller travailler à des jonctions de rivières, à des ponts, à des écluſes. Le plan du czar était de faire communiquer par des canaux l'Océan, la mer Caſpienne & la mer Noire.

On ne doit pas omettre que des négocians anglais, à la tête deſquels ſe mit le marquis de *Carmarthen* amiral, lui donnèrent quinze mille livres ſterling pour obtenir la permiſſion de débiter du tabac en Ruſſie. Le patriarche, par une ſévérité mal entendue, avait proſcrit cet objet de commerce ; l'Egliſe ruſſe défendait le tabac comme un péché. *Pierre* mieux inſtruit, & qui parmi tous les changemens projetés méditait la réforme de l'Egliſe, introduiſit ce commerce dans ſes Etats.

Avant que *Pierre* quittât l'Angleterre, le roi *Guillaume* lui fit donner le ſpectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On ne ſe doutait pas alors que le czar en livrerait un jour de véritables contre les Suédois, & qu'il remporterait des victoires ſur la mer Baltique. Enfin *Guillaume* lui fit préſent du vaiſſeau ſur lequel il avait coutume de paſſer en Hollande, nommé le *royal tranſport*, auſſi-bien conſtruit que magnifique. *Pierre* retourna ſur ce vaiſſeau en Hollande à la fin de mai 1698. Il amenait avec lui trois capitaines de vaiſſeau de guerre, vingt-cinq patrons de vaiſſeau nommés auſſi capitaines, quarante lieutenans, trente chirurgiens, deux cents cinquante canonniers, & plus de trois cents artiſans. Cette colonie d'hommes habiles en tout genre paſſa de Hollande à Archangel ſur le *royal tranſport*, & de là fut répandue dans les endroits où leurs ſervices étaient néceſſaires. Ceux qui furent engagés à Amſterdam prirent la route de Nerva qui appartenait à la Suède.

Pendant qu'il feſait ainſi tranſporter les arts d'Angleterre & de Hollande dans ſon pays, les officiers qu'il avait envoyés à Rome & en Italie engageaient auſſi quelques artiſtes. Son général *Sheremeto*, qui était à la tête de ſon ambaſſade en Italie, allait de Rome à Naples, à Veniſe, à Malthe; & le czar paſſa à Vienne avec les autres ambaſſadeurs. Il avait à voir la diſcipline guerrière des Allemands après les flottes anglaiſes & les atteliers de Hollande. La politique avait encore autant de part au voyage que l'inſtruction. L'empereur était l'allié néceſſaire du czar contre les Turcs. *Pierre* vit *Léopold* incognito. Les deux monarques

s'entretinrent debout pour éviter les embarras du cérémonial.

Il n'y eut rien de marqué dans ſon ſéjour à Vienne que l'ancienne fête de l'*hôte* & de l'*hôteſſe*, que *Léopold* renouvela pour lui, & qui n'avait point été en uſage pendant ſon règne. Cette fête, qui ſe nomme *Wurtchafft*, ſe célèbre de cette manière. L'empereur eſt l'hôtelier, l'impératrice l'hôtelière, le roi des Romains, les archiducs, les archiducheſſes ſont d'ordinaire les aides, & reçoivent dans l'hôtellerie toutes les nations vêtues à la plus ancienne mode de leur pays : ceux qui ſont appelés à la fête tirent au ſort des billets. Sur chacun eſt écrit le nom de la nation & de la condition qu'on doit repréſenter. L'un a un billet de mandarin chinois, l'autre de mirza tartare, de ſatrape perſan, ou de ſénateur romain ; une princeſſe tire un billet de jardinière ou de laitière ; un prince eſt payſan ou ſoldat. On forme des danſes convenables à tous ces caractères. L'hôte, l'hôteſſe & ſa famille ſervent à table. Telle eſt l'ancienne inſtitution : (*gg*) mais dans cette occaſion le roi des Romains *Joſeph* & la comteſſe de *Traun* repréſentèrent les anciens Egyptiens ; l'archiduc *Charles* & la comteſſe de *Valſtein* figuraient les Flamands du temps de *Charles-Quint*. L'archiducheſſe *Marie-Eliſabeth* & le comte de *Traun* étaient en tartares ; l'archiducheſſe *Joſéphine* avec le comte de *Vorkla* étaient à la perſane ; l'archiducheſſe *Marianne* & le prince *Maximilien* de Hanovre en payſans de la Nord-Hollande. *Pierre* s'habilla en payſan de Friſe, & on ne lui adreſſa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toujours du

(*gg*) Manuſcrits de Péterſbourg & de *le Fort*.

grand czar de Ruſſie. Ce ſont de très-petites particularités ; mais ce qui rappelle les anciennes mœurs peut à quelques égards mériter qu'on en parle.

Pierre était prêt à partir de Vienne pour aller achever de s'inſtruire à Veniſe, lorſqu'il eut la nouvelle d'une révolte qui troublait ſes Etats.

CHAPITRE X.

CONJURATION PUNIE.

Milice des ſtrélitz abolie. Changemens dans les uſages, dans les mœurs, dans l'Etat & dans l'Egliſe.

IL avait pourvu à tout en partant, & même aux moyens de réprimer une rébellion. Ce qu'il feſait de grand & d'utile pour ſon pays fut la cauſe même de cette révolte.

De vieux boïards à qui les anciennes coutumes étaient chères, des prêtres à qui les nouvelles paraiſſaient des ſacriléges, commencèrent les troubles. L'ancien parti de la princeſſe *Sophie* ſe réveilla. Une de ſes ſœurs, dit-on, renfermée avec elle dans le même monaſtère, ne ſervit pas peu à exciter les eſprits : on repréſentait de tous côtés combien il était à craindre que des étrangers ne vinſſent inſtruire la nation. (*hh*) Enfin qui le croirait ? la permiſſion que le czar avait donnée de vendre du tabac dans ſon empire, malgré

(*hh*) Manuſcrits de *le Fort*.

le clergé, fut un des grands motifs des séditieux. La superstition, qui dans toute la terre est un fléau si funeste & si cher aux peuples, passa du peuple russe aux strélitz répandus sur les frontières de la Lithuanie: ils s'assemblèrent, ils marchèrent vers Moscou, dans le dessein de mettre *Sophie* sur le trône, & de fermer le retour à un czar qui avait violé les usages en osant s'instruire chez les étrangers. Le corps commandé par *Shein* & par *Gordon*, mieux discipliné qu'eux, les battit à quinze lieues de Moscou : mais cette supériorité d'un général étranger sur l'ancienne milice, dans laquelle plusieurs bourgeois de Moscou étaient enrôlés, irrita encore la nation.

Septembre 1698. Pour étouffer ces troubles, le czar part secrétement de Vienne, passe par la Pologne, voit incognito le roi *Auguste*, avec lequel il prend déjà des mesures pour s'agrandir du côté de la mer Baltique. Il arrive enfin à Moscou, & surprend tout le monde par sa présence : il récompense les troupes qui ont vaincu les strélitz : les prisons étaient pleines de ces malheureux. Si leur crime était grand, le châtiment le fut aussi. Leurs chefs, plusieurs officiers & quelques prêtres furent condamnés à la mort; (*ii*) quelques-uns furent roués, deux femmes enterrées vives. On pendit autour des murailles de la ville, & on fit périr dans d'autres supplices deux mille strélitz; (*kk*) leurs corps restèrent deux jours exposés sur les grands chemins, & surtout autour du monastère où résidaient les princesses *Sophie* & *Eudoxe*. On érigea des colonnes de pierre où le

(*ii*) Mémoires du capitaine & ingénieur *Perri* employé en Russie par *Pierre le grand*. Manuscrits de *le Fort*.

(*kk*) Manuscrits de *le Fort*.

crime

crime & le châtiment furent gravés. Un très-grand nombre qui avaient leurs femmes & leurs enfans à Moscou furent dispersés avec leur famille dans la Sibérie, dans le royaume d'Astracan, dans le pays d'Azoph : par-là du moins leur punition fut utile à l'Etat ; ils servirent à défricher & à peupler des terres qui manquaient d'habitans & de culture.

Peut-être si le czar n'avait pas eu besoin d'un exemple terrible, il eût fait travailler aux ouvrages publics une partie des strélitz qu'il fit exécuter, & qui furent perdus pour lui & pour l'Etat ; la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup, surtout dans un pays où la population demandait tous les soins d'un législateur : il crut devoir étonner & subjuguer pour jamais l'esprit de la nation par l'appareil & par la multitude des supplices. Le corps entier des strélitz, qu'aucun de ses prédécesseurs n'aurait osé seulement diminuer, fut cassé à perpétuité, & leur nom aboli. Ce grand changement se fit sans la moindre résistance, parce qu'il avait été préparé. Le sultan des Turcs *Osman*, comme on l'a déjà remarqué, fut déposé dans le même siècle & égorgé, pour avoir laissé seulement soupçonner aux janissaires qu'il voulait diminuer leur nombre. *Pierre* eut plus de bonheur, ayant mieux pris ses mesures. Il ne resta de toute cette grande milice des strélitz que quelques faibles régimens qui n'étaient plus dangereux, & qui cependant, conservant encore leur ancien esprit, se révoltèrent dans Astracan en 1705, mais furent bientôt réprimés.

Autant *Pierre* avait déployé de sévérité dans cette affaire d'Etat, autant il montra d'humanité quand il perdit quelque temps après son favori *le Fort*, qui 12 mars 1699. N. st.

mourut d'une mort prématurée à l'âge de quarante-ſix ans. Il l'honora d'une pompe funèbre telle qu'on en fait aux grands ſouverains. Il aſſiſta lui-même au convoi une pique à la main, marchant après les capitaines au rang de lieutenant qu'il avait pris dans le grand régiment du général, enſeignant à la fois à ſa nobleſſe à reſpecter le mérite & les grades militaires.

On connut après la mort de *le Fort* que les changemens préparés dans l'Etat ne venaient pas de lui, mais du czar. Il s'était confirmé dans ſes projets par les converſations avec *le Fort*, mais il les avait tous conçus, & il les exécuta ſans lui.

Dès qu'il eut détruit les ſtrélitz, il établit des régimens réguliers ſur le modèle allemand; ils eurent des habits courts & uniformes, au lieu de ces jaquettes incommodes dont ils étaient vêtus auparavant: l'exercice fut plus régulier.

Les gardes préobazinsky étaient déjà formés: ce nom leur venait de cette première compagnie de cinquante hommes que le czar jeune encore avait exercée dans la retraite de Préobazinsky, du temps que ſa ſœur *Sophie* gouvernait l'Etat; & l'autre régiment des gardes était auſſi établi.

Comme il avait paſſé lui-même par les plus bas grades militaires, il voulut que les fils de ſes boïards & de ſes knès commençaſſent par être ſoldats avant d'être officiers. Il en mit d'autres ſur ſa flotte à Véroniſe & vers Azoph, & il fallut qu'ils fiſſent l'apprentiſſage de matelot. On n'oſait refuſer un maître qui avait donné l'exemple. Les Anglais & les Hollandais travaillaient à mettre cette flotte en état, à conſtruire des écluſes, à établir des chantiers où l'on pût carener

les vaisseaux à sec, à reprendre le grand ouvrage de la jonction du Tanaïs & du Volga, abandonné par l'allemand *Brakel*. Dès-lors les réformes dans son conseil d'Etat, dans les finances, dans l'Eglise, dans la société même furent commencées.

Les finances étaient à peu près administrées comme en Turquie. Chaque boïard payait pour ses terres une somme convenue qu'il levait sur ses paysans serfs; le czar établit pour ses receveurs des bourgeois, des bourgmestres qui n'étaient pas assez puissans pour s'arroger le droit de ne payer au trésor public que ce qu'ils voudraient. Cette nouvelle administration des finances fut ce qui lui coûta le plus de peine; il fallut essayer de plus d'une méthode avant de se fixer.

La réforme dans l'Eglise, qu'on croit par-tout difficile & dangereuse, ne le fut point pour lui. Les patriarches avaient quelquefois combattu l'autorité du trône, ainsi que les strélitz; *Nicon* avec audace, *Joachim*, un des successeurs de *Nicon*, avec souplesse. Les évêques s'étaient arrogé le droit du glaive, celui de condamner à des peines afflictives & à la mort, droit contraire à l'esprit de la religion & au gouvernement: cette usurpation ancienne leur fut ôtée. Le patriarche *Adrien* étant mort à la fin du siècle, *Pierre* déclara qu'il n'y en aurait plus. Cette dignité fut entièrement abolie; les grands biens affectés au patriarchat furent réunis aux finances publiques qui en avaient besoin. Si le czar ne se fit pas chef de l'Eglise russe, comme les rois de la Grande-Bretagne le sont de l'Eglise anglicane, il en fut en effet le maître absolu, parce que les synodes n'osaient ni désobéir à

un ſouverain deſpotique, ni diſputer contre un prince plus éclairé qu'eux.

Il ne faut que jeter les yeux ſur le préambule de l'édit de ſes réglemens eccléſiaſtiques donné en 1721, pour voir qu'il agiſſait en légiſlateur & en maître. *Nous nous croirions coupable d'ingratitude envers le Très-Haut ſi, après avoir réformé l'ordre militaire & le civil, nous négligions l'ordre ſpirituel &c. A ces cauſes, ſuivant l'exemple des plus anciens rois dont la piété eſt célèbre, nous avons pris ſur nous le ſoin de donner de bons réglemens au clergé.* Il eſt vrai qu'il établit un ſynode pour faire exécuter ſes lois eccléſiaſtiques; mais les membres du ſynode devaient commencer leur miniſtère par un ſerment dont lui-même avait écrit & ſigné la formule: ce ſerment était celui de l'obéiſſance: en voici les termes: *Je jure d'être fidelle & obéiſſant ſerviteur & ſujet à mon naturel & véritable ſouverain, aux auguſtes ſucceſſeurs qu'il lui plaira de nommer, en vertu du pouvoir inconteſtable qu'il en a. Je reconnais qu'il eſt le juge ſuprême de ce collége ſpirituel; je jure par le Dieu qui voit tout, que j'entends & que j'explique ce ſerment dans toute la force & le ſens que les paroles préſentent à ceux qui le liſent ou qui l'écoutent.* Ce ſerment eſt encore plus fort que celui de ſuprématie en Angleterre. Le monarque ruſſe n'était pas à la vérité un des péres du ſynode, mais il dictait leurs lois; il ne touchait point à l'encenſoir, mais il dirigeait les mains qui le portaient.

En attendant ce grand ouvrage, il crut que dans ſes Etats, qui avaient beſoin d'être peuplés, le célibat des moines était contraire à la nature & au bien public. L'ancien uſage de l'Egliſe ruſſe eſt que les

prêtres féculiers fe marient au moins une fois ; ils y font même obligés : & autrefois quand ils avaient perdu leur femme, ils ceffaient d'être prêtres : mais une multitude de jeunes gens & de jeunes filles, qui font vœu dans un cloître d'être inutiles & de vivre aux dépens d'autrui, lui parut dangereufe ; il ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, c'eft-à-dire dans un âge où cette tentation ne prend prefque jamais, & il défendit qu'on y reçût à quelque âge que ce fût un homme revêtu d'un emploi public.

Ce réglement a été aboli depuis lui, lorfqu'on a cru devoir plus de condefcendance aux monaftères : mais pour la dignité de patriarche elle n'a jamais été rétablie, les grands revenus du patriarchat ayant été employés au payement des troupes.

Ces changemens excitèrent d'abord quelques murmures ; un prêtre écrivit que *Pierre* était l'antechrift, parce qu'il ne voulait point de patriarche : & l'art de l'imprimerie, que le czar encourageait, fervit à faire imprimer contre lui des libelles : mais auffi un autre prêtre répondit que ce prince ne pouvait être l'antechrift, parce que le nombre de 666 ne fe trouvait pas dans fon nom, & qu'il n'avait point le figne de la bête. Les plaintes furent bientôt réprimées. *Pierre* en effet donna bien plus à fon Eglife qu'il ne lui ôta ; car il rendit peu à peu le clergé plus régulier & plus favant. Il a fondé à Mofcou trois colléges, où l'on apprend les langues, & où ceux qui fe deftinaient à la prêtrife étaient obligés d'étudier.

Une des réformes les plus néceffaires était l'abolition ou du moins l'adouciffement de quatre grands carêmes ; ancien affujettiffement de l'Eglife grecque,

auſſi pernicieux pour ceux qui travaillent aux ouvrages publics, & ſurtout pour les ſoldats, que le fut l'ancienne ſuperſtition des Juifs de ne point combattre le jour du ſabbat. Auſſi le czar diſpenſa-t-il au moins ſes troupes & ſes ouvriers de ces carêmes, dans leſquels d'ailleurs, s'il n'était pas permis de manger, il était d'uſage de s'enivrer. Il les diſpenſa même de l'abſtinence les jours maigres; les aumôniers de vaiſſeau & de régiment furent obligés d'en donner l'exemple, & le donnèrent ſans répugnance.

Le calendrier était un objet important. L'année fut autrefois réglée dans tous les pays de la terre par les chefs de la religion; non-ſeulement à cauſe des fêtes, mais parce qu'anciennement l'aſtronomie n'était guère connue que des prêtres. L'année commençait au premier de ſéptembre chez les Ruſſes; il ordonna que déſormais l'année commencerait au premier de janvier, comme dans notre Europe. Ce changement fut indiqué pour l'année 1700 à l'ouverture du ſiècle, qu'il fit célébrer par un jubilé & par de grandes ſolemnités. La populace admirait comment le czar avait pu changer le cours du ſoleil. Quelques obſtinés, perſuadés que DIEU avait créé le monde en ſeptembre, continuèrent leur ancien ſtyle: mais il changea dans les bureaux, dans les chancelleries & bientôt dans tout l'empire. *Pierre* n'adoptait pas le calendrier grégorien que les mathématiciens anglais rejetaient, & qu'il faudra bien un jour recevoir dans tous les pays.

Depuis le cinquième ſiècle, temps auquel on avait connu l'uſage des lettres, on écrivait ſur des rouleaux, ſoit d'écorce, ſoit de parchemin, & enſuite ſur du papier. Le czar fut obligé de donner un édit par

lequel il était ordonné de n'écrire que ſelon notre uſage.

La réforme s'étendit à tout. Les mariages ſe feſaient auparavant comme dans la Turquie & dans la Perſe, où l'on ne voit celle qu'on épouſe que lorſque le contrat eſt ſigné, & qu'on ne peut plus s'en dédire. Cet uſage eſt bon chez des peuples où la polygamie eſt établie, & où les femmes ſont renfermées ; il eſt mauvais pour les pays où l'on eſt réduit à une femme, & où le divorce eſt rare.

Le czar voulut accoutumer ſa nation aux mœurs & aux coutumes des nations chez leſquelles il avait voyagé, & dont il avait tiré tous les maîtres qui inſtruiſaient alors la ſienne.

Il était utile que les Ruſſes ne fuſſent point vêtus d'une autre manière que ceux qui leur enſeignaient les arts; la haine contre les étrangers étant trop naturelle aux hommes, & trop entretenue par la différence des vêtemens. L'habit de cérémonie, qui tenait alors du polonais, du tartare & de l'ancien hongrois, était, comme on l'a dit, très-noble ; mais l'habit des bourgeois & du bas peuple reſſemblait à ces jaquettes pliſſées vers la ceinture, qu'on donne encore à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. En général la robe fut autrefois le vêtement de toutes les nations; ce vêtement demandait moins de façon & moins d'art : on laiſſait croître ſa barbe par la même raiſon. Le czar n'eut pas de peine à introduire l'habit de nos nations, & la coutume de ſe raſer à ſa cour: mais le peuple fut plus difficile; on fut obligé d'impoſer une taxe ſur les habits longs & ſur les barbes. On ſuſpendait aux portes de la ville des

modèles de juſtaucorps : on coupait les robes & les barbes à qui ne voulait pas payer. Tout cela s'exécutait gaiement, & cette gaieté même prévint les ſéditions.

L'attention de tous les légiſlateurs fut toujours de rendre les hommes ſociables ; mais pour l'être, ce n'eſt pas aſſez d'être raſſemblés dans une ville ; il faut ſe communiquer avec politeſſe : cette communication adoucit par-tout les amertumes de la vie. Le czar introduiſit les *aſſemblées*, en italien *ridotti*, mot que les gazetiers ont traduit par le terme impropre de *redoute*. Il fit inviter à ces aſſemblées les dames avec leurs filles habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe : il donna même des réglemens pour ces petites fêtes de ſociété. Ainſi juſqu'à la civilité de ſes ſujets, tout fut ſon ouvrage & celui du temps.

Pour mieux faire goûter ces innovations, il abolit le mot de *golut*, *eſclave*, dont les Ruſſes ſe ſervaient quand ils voulaient parler aux czars, & quand ils préſentaient des requêtes ; il ordonna qu'on ſe ſervît du mot de *raad* qui ſignifie *ſujet*. Ce changement n'ôta rien à l'obéiſſance, & devait concilier l'affection. Chaque mois voyait un établiſſement ou un changement nouveau. Il porta l'attention juſqu'à faire placer ſur le chemin de Moſcou à Véroniſe des poteaux peints qui ſervaient de colonnes milliaires de verſte en verſte, c'eſt-à-dire à la diſtance de ſept cents cinquante pas, & fit conſtruire des eſpèces de caravanſerails de vingt verſtes en vingt verſtes.

En étendant ainſi ſes ſoins ſur le peuple, ſur les marchands, ſur les voyageurs, il voulut mettre quelque pompe dans ſa cour, haïſſant le faſte dans

ſa perſonne, & le croyant néceſſaire aux autres. Il inſtitua l'ordre de St André (*ll*) à l'imitation de ces ordres dont toutes les cours de l'Europe ſont remplies. *Gollovin*, ſucceſſeur de *le Fort* dans la dignité de grand-amiral, fut le premier chevalier de cet ordre. On regarda l'honneur d'y être admis comme une grande récompenſe. C'eſt un avertiſſement qu'on porte ſur ſoi d'être reſpecté par le peuple ; cette marque d'honneur ne coûte rien à un ſouverain, & flatte l'amour-propre d'un ſujet ſans le rendre puiſſant.

Tant d'innovations utiles étaient reçues avec applaudiſſement de la plus ſaine partie de la nation, & les plaintes des partiſans des anciennes mœurs étaient étouffées par les acclamations des hommes raiſonnables.

Pendant que *Pierre* commençait cette création dans l'intérieur de ſes Etats, une trève avantageuſe avec l'empire turc le mettait en liberté d'étendre ſes frontières d'un autre côté. *Muſtapha II*, vaincu par le prince *Eugène* à la bataille de Zenta en 1697, ayant perdu la Morée conquiſe par les Vénitiens, & n'ayant pu défendre Azoph, fut obligé de faire la paix avec tous ſes vainqueurs ; elle fut concluе à Carlovitz entre Petervaradin & Salankemen, lieux devenus célèbres par ſes défaites. Témiſvar fut la borne des poſſeſſions allemandes & des domaines ottomans. Kaminieck fut rendu aux Polonais ; la Morée & quelques villes de la Dalmatie priſes par les Vénitiens leur reſtèrent pour quelque temps ; & *Pierre I* demeura maître

26 janvier 1699.

(*ll*) 10 ſeptembre 1698. On ſuit toujours le nouveau ſtyle.

d'Azoph & de quelques forts conſtruits dans les environs. Il n'était guère poſſible au czar de s'agrandir du côté des Turcs, dont les forces auparavant diviſées, & maintenant réunies, ſeraient tombées ſur lui. Ses projets de marine étaient trop grands pour les Palus-Méotides. Les établiſſemens ſur la mer Caſpienne ne comportaient pas une flotte guerrière : il tourna donc ſes deſſeins vers la mer Baltique, ſans abandonner la marine du Tanaïs & du Volga.

CHAPITRE XI.

Guerre contre la Suède. Bataille de Nerva.

1700. IL s'ouvrait alors une grande ſcène vers les frontières de la Suède. Une des principales cauſes de toutes les révolutions qui arrivèrent de l'Ingrie juſqu'à Dreſde, & qui déſolèrent tant d'Etats pendant dix-huit années, fut l'abus du pouvoir ſuprême dans *Charles XI*, roi de Suède, père de *Charles XII*. On ne peut trop répéter ce fait; il importe à tous les trônes & à tous les peuples. Preſque toute la Livonie avec l'Eſtonie entière avait été abandonnée par la Pologne au roi de Suède *Charles XI*, qui ſuccéda à *Charles X*, préciſément pendant le traité d'Oliva : elle fut cédée, comme c'eſt l'uſage, ſous la réſerve de tous ſes priviléges. *Charles XI* les reſpecta peu. *Jean Reginold Patkul*, gentilhomme livonien, vint à Stockholm en 1692, à la tête de ſix députés de la province, porter aux pieds du trône des plaintes reſpectueuſes

& fortes : (*mm*) pour toute réponse on mit les six 1700.
députés en prison, & on condamna *Patkul* à perdre *l'honneur & la vie* : il ne perdit ni l'un ni l'autre ; il s'évada, & resta quelque temps dans le pays de Vaud en Suisse. Lorsque depuis, il apprit qu'*Auguste*, électeur de Saxe, avait promis, à son avénement au trône de Pologne, de recouvrer les provinces arrachées au royaume, il courut à Dresde représenter la facilité de reprendre la Livonie, & de se venger sur un roi de dix-sept ans des conquêtes de ses ancêtres.

Dans le même temps le czar *Pierre* pensait à se saisir de l'Ingrie & de la Carélie. Les Russes avaient autrefois possédé ces provinces. Les Suédois s'en étaient emparés par le droit de la guerre, dans le temps des faux *Démétrius* : ils les avaient conservées par des traités. Une nouvelle guerre & de nouveaux traités pouvaient les donner à la Russie. *Patkul* alla de Dresde à Moscou ; & animant deux monarques à sa propre vengeance, il cimenta leur union, & hâta leurs préparatifs pour saisir tout ce qui est à l'orient & au midi de la Finlande.

Précisément dans le même temps, le nouveau roi de Danemarck *Fréderic IV* se liguait avec le czar & le roi de Pologne contre le jeune *Charles*, qui semblait devoir succomber. *Patkul* eut la satisfaction d'assiéger les Suédois dans Riga, capitale de la Livonie, & de presser le siége en qualité de général-major.

(*mm*) *Norberg*, chapelain & confesseur de *Charles XII*, dit, dans son histoire, *qu'il eut l'insolence de se plaindre des vexations, & qu'on le condamna à perdre l'honneur & la vie*. C'est parler en prêtre du despotisme. Il eût dû savoir qu'on ne peut ôter l'honneur à un citoyen qui fait son devoir.

Septembre. 1700. Le czar fit marcher environ foixante mille hommes vers l'Ingrie. Il eft vrai que dans cette grande armée il n'y avait guère que douze mille foldats bien aguerris qu'il avait difciplinés lui-même, tels que fes deux régimens des gardes & quelques autres ; le refte était des milices mal armées ; il y avait quelques cofaques & des tartares circaffiens : mais il traînait après lui cent quarante-cinq pièces de canon. Il mit le fiége devant Nerva, petite ville en Ingrie qui a un port commode ; & il était très-vraifemblable que la place ferait bientôt emportée.

Toute l'Europe fait comment *Charles XII*, n'ayant pas dix-huit ans accomplis, alla attaquer tous fes ennemis l'un après l'autre, defcendit dans le Danemarck, finit la guerre de Danemarck en moins de fix femaines, envoya du fecours à Riga, en fit lever le fiége, & marcha aux Ruffes devant Nerva au milieu des glaces au mois de novembre.

18 novemb. Le czar, comptant fur la prife de la ville, était allé à Novogorod, amenant avec lui fon favori *Menzikoff*, alors lieutenant dans la compagnie des bombardiers du régiment préobazinsky, devenu depuis feld-maréchal & prince, homme dont la fingulière fortune mérite qu'on en parle ailleurs avec plus d'étendue.

Pierre laiffa fon armée & fes inftructions pour le fiége au prince de *Croi*, originaire de Flandre, qui depuis peu était paffé à (*nn*) fon fervice. Le prince *Dolgorouki* fut le commiffaire de l'armée. La jaloufie entre ces deux chefs, & l'abfence du czar, furent en partie caufe de la défaite inouïe de Nerva. *Charles XII*

(*nn*) Voyez l'hiftoire de *Charles XII*.

ayant débarqué à Pernau en Livonie avec ses troupes, 1700.
au mois d'octobre, s'avance au nord à Revel, défait dans ces quartiers un corps avancé des Russes. Il marche & en bat encore un autre. Les fuyards retournent au camp devant Nerva, & y portent l'épouvante. Cependant on était déjà au mois de novembre. Nerva, quoique mal assiégée, était prête de se rendre. Le jeune roi de Suède n'avait pas alors avec lui neuf mille hommes, & ne pouvait opposer que dix pièces d'artillerie à cent quarante-cinq canons, dont les retranchemens des Russes étaient bordés. Toutes les relations de ce temps-là, tous les historiens sans exception, font monter l'armée russe devant Nerva à quatre-vingts mille combattans. Les mémoires qu'on m'a fait tenir disent soixante, d'autres quarante mille; quoi qu'il en soit, il est certain que *Charles* n'en avait pas neuf mille, & que cette journée est une de celles qui prouvent que les grandes victoires ont souvent été remportées par le plus petit nombre depuis la bataille d'Arbelles.

Charles ne balança pas à attaquer, avec sa petite 30 novemb.
troupe, cette armée si supérieure; & profitant d'un vent violent & d'une grosse neige que ce vent portait contre les Russes, il fondit dans leurs retranchemens à l'aide de quelques pièces de canon avantageusement postées. Les Russes n'eurent pas le temps de se reconnaître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnait au visage, foudroyés par les canons qu'ils ne voyaient pas, & n'imaginant point quel petit nombre ils avaient à combattre.

Le duc de *Croi* voulut donner des ordres, & le prince *Dolgorouki* ne voulut pas les recevoir. Les officiers

1700. ruſſes ſe ſoulèvent contre les officiers allemands ; ils maſſacrent le ſecrétaire du duc, le colonel *Lyon* & pluſieurs autres. Chacun quitte ſon poſte ; le tumulte, la confuſion, la terreur panique ſe répand dans toute l'armée. Les troupes ſuédoiſes n'eurent alors à tuer que des hommes qui fuyaient. Les uns courent ſe jeter dans la rivière de Nerva, & une foule de ſoldats y fut noyée ; les autres abandonnaient leurs armes & ſe mettaient à genoux devant les Suédois. Le duc de *Croi*, le général *Allard*, les officiers allemands, qui craignaient plus les Ruſſes ſoulevés contre eux que les Suédois, vinrent ſe rendre au comte *Steinbock ;* le roi de Suède, maître de toute l'artillerie, voit trente mille vaincus à ſes pieds, jetant les armes, défilant devant lui nue tête. Le knès *Dolgorouki* & tous les autres généraux moſcovites ſe rendent à lui comme les généraux allemands ; & ce ne fut qu'après s'être rendus qu'ils apprirent qu'ils avaient été vaincus par huit mille hommes. Parmi les priſonniers ſe trouva le fils du roi de Géorgie qui fut envoyé à Stockholm ; on l'appelait *Mittelleski*, *Czarovitz*, fils du czar : ce qui eſt une nouvelle preuve que ce titre de czar ou tzar ne tirait point ſon origine des céſars romains.

Du côté de *Charles XII* il n'y eut guère que douze cents ſoldats de tués dans cette bataille. Le journal du czar, qu'on m'a envoyé de Pétersbourg, dit qu'en comptant les ſoldats qui périrent au ſiége de Nerva & dans la bataille, & qui ſe noyèrent dans leur fuite, on ne perdit que ſix mille hommes. L'indiſcipline & la terreur firent donc tout dans cette journée. Les priſonniers de guerre étaient quatre fois plus nombreux

que les vainqueurs ; & si on en croit *Norberg*, (*oo*) le comte *Piper*, qui fut depuis prisonnier des Russes, leur reprocha qu'à cette bataille le nombre des prisonniers avait excédé huit fois celui de l'armée suédoise. Si ce fait était vrai, les Suédois auraient fait soixante-douze mille prisonniers. On voit par-là combien il est rare d'être instruit des détails. Ce qui est incontestable & singulier, c'est que le roi de Suède permit à la moitié des soldats russes de s'en retourner désarmés, & à l'autre moitié de repasser la rivière avec leurs armes. Cette étrange confiance rendit au czar des troupes, qui, étant enfin disciplinées, devinrent redoutables. (*pp*) 1700.

Tous les avantages qu'on peut tirer d'une bataille gagnée, *Charles XII* les eut, magasins immenses, bateaux de transport chargés de provisions, postes évacués ou pris, tout le pays à la discrétion des Suédois ; voilà quel fut le fruit de la victoire. Nerva délivrée, les débris des Russes ne se montrant pas, toute la contrée ouverte jusqu'à Pleskou, le czar parut sans ressource pour soutenir la guerre ; & le roi de Suède, vainqueur en moins d'une année des monarques de Danemarck, de Pologne & de Russie, fut regardé comme le premier homme de l'Europe, dans un âge où les autres n'osent encore prétendre à la réputation. Mais *Pierre*, qui dans son caractère avait une constance inébranlable, ne fut découragé dans aucun de ses projets.

(*oo*) Page 439, tom. 1er, édition *in-4°*. à la Haye.

(*pp*) Le chapelain *Norberg* prétend qu'après la bataille de Nerva le grand-turc écrivit aussitôt une lettre de félicitation au roi de Suède en ces termes : *Le sultan bassa par la grâce de Dieu au roi Charles XII &c.* La lettre est datée de l'ère de la création du monde.

1700 Un évêque de Ruſſie compoſa une prière (*qq*) à S[t] *Nicolas*, au ſujet de cette défaite; on la récita dans la Ruſſie. Cette pièce, qui fait voir l'eſprit du temps & de quelle ignorance *Pierre* a tiré ſon pays, diſait que les enragés & épouvantables Suédois étaient des ſorciers: on s'y plaignait d'avoir été abandonné par S[t] *Nicolas*. Les évêques ruſſes d'aujourd'hui n'écriraient pas de pareilles pièces: & ſans faire tort à S[t] *Nicolas*, on s'aperçut bientôt que c'était à *Pierre* qu'il fallait s'adreſſer.

CHAPITRE XII.

Reſſources après la bataille de Nerva; ce déſaſtre entièrement réparé. Conquête de Pierre auprès de Nerva même. Ses travaux dans ſon empire. La perſonne qui fut depuis impératrice, priſe dans le ſac d'une ville. Succès de Pierre; ſon triomphe à Moſcou. (*rr*)

LE czar ayant quitté ſon armée devant Nerva ſur la fin de novembre 1700, pour ſe concerter avec le roi de Pologne, apprit en chemin la victoire des Suédois. Sa conſtance était auſſi inébranlable que la valeur de *Charles XII* était intrépide & opiniâtre. Il différa ſes

(*qq*) Elle eſt imprimée dans la plupart des journaux & des pièces de ce temps-là, & ſe trouve dans l'hiſtoire de *Charles XII* roi de Suède.

(*rr*) Tiré tout entier, ainſi que les ſuivans, du journal de *Pierre le grand* envoyé de Pétersbourg.

conférences

conférences avec *Auguste* pour apporter un prompt remède au désordre des affaires. Les troupes dispersées se rendirent à la grande Novogorod, & de là à Pleskou sur le lac Peipus. 1701.

C'était beaucoup de se tenir sur la défensive après un si rude échec : Je sais bien, disait-il, que les Suédois seront long-temps supérieurs, mais enfin ils nous apprendront à les vaincre.

Pierre, après avoir pourvu aux premiers besoins, après avoir ordonné par-tout des levées, court à Moscou faire fondre du canon. Il avait perdu tout le sien devant Nerva ; on manquait de bronze : il prend les cloches des églises & des monastères. Ce trait ne marquait pas de superstition, mais aussi il ne marquait pas d'impiété. On fabrique donc avec des cloches cent gros canons, cent quarante-trois pièces de campagne depuis trois jusqu'à six livres de balle, des mortiers, des obus ; il les envoie à Pleskou. Dans d'autres pays un chef ordonne, & on exécute ; mais alors il fallait que le czar fît tout par lui-même. Tandis qu'il hâte ces préparatifs, il négocie avec le roi de Danemarck, qui s'engage à lui fournir trois régimens de pied, & trois de cavalerie ; engagement que ce roi n'osa remplir.

A peine ce traité est-il signé qu'il revole vers le théâtre de la guerre ; il va trouver le roi *Auguste* à Birzen sur les frontières de Courlande & de Lithuanie. Il fallait fortifier ce prince dans la résolution de soutenir la guerre contre *Charles XII ;* il fallait engager la diète polonaise dans cette guerre. On sait assez qu'un roi de Pologne n'est que le chef d'une république. Le czar avait l'avantage d'être toujours obéi ; mais un 27 février.

1701. roi de Pologne, un roi d'Angleterre, & aujourd'hui un roi de Suède, négocient toujours avec leurs sujets. *Patkul* & les polonais partisans de leur roi assistèrent à ces conférences. *Pierre* promit des subsides & vingt mille soldats. La Livonie devait être rendue à la Pologne, en cas que la diète voulût s'unir à son roi & l'aider à recouvrer cette province : mais les propositions du czar firent moins d'effet sur la diète que la crainte. Les Polonais redoutaient à la fois de se voir gênés par les Saxons & par les Russes, & ils redoutaient encore plus *Charles XII*. Ainsi le plus nombreux parti conclut à ne point servir son roi, & à ne point combattre.

Les partisans du roi de Pologne s'animèrent contre la faction contraire; & enfin de ce qu'*Auguste* avait voulu rendre à la Pologne une grande province, il en résulta dans ce royaume une guerre civile.

Pierre n'avait donc dans le roi *Auguste* qu'un allié peu puissant, & dans les troupes saxonnes qu'un faible secours. La crainte qu'inspirait par-tout *Charles XII* réduisait *Pierre* à ne se soutenir que par ses propres forces.

1 mars. Ayant couru de Moscou en Courlande pour s'aboucher avec *Auguste*, il revole de Courlande à Moscou pour hâter l'accomplissement de ses promesses. Il fait en effet marcher le prince *Repnin* avec quatre mille hommes vers Riga, sur les bords de la Duna où les Saxons étaient retranchés.

Juillet. Cette terreur commune augmenta, quand *Charles* passant la Duna, malgré les Saxons campés avantageusement sur le bord opposé, eut remporté une victoire complète ; quand, sans attendre un moment,

il eut soumis la Courlande, qu'on le vit avancer 1701.
en Lithuanie, & que la faction polonaise, ennemie d'*Auguste*, fut encouragée par le vainqueur.

Pierre n'en suivit pas moins tous ses desseins. Le général *Patkul*, qui avait été l'ame des conférences de Birzen, & qui avait passé à son service, lui fournissait des officiers allemands, disciplinait ses troupes & lui tenait lieu du général *le Fort;* il perfectionnait ce que l'autre avait commencé. Le czar fournissait des relais à tous les officiers, & même aux soldats allemands ou livoniens, ou polonais, qui venaient servir dans ses armées; il entrait dans les détails de leur armure, de leur habillement, de leur subsistance.

Aux confins de la Livonie & de l'Estonie, & à l'occident de la province de Novogorod, est le grand lac Peipus, qui reçoit du midi de la Livonie la rivière Vélika, & duquel sort au septentrion la rivière de Naiova, qui baigne les murs de cette ville de Nerva, près de laquelle les Suédois avaient remporté leur célébre victoire. Ce lac a trente de nos lieues communes de long, tantôt douze, tantôt quinze de large : il était nécessaire d'y entretenir une flotte, pour empêcher les vaisseaux suédois d'insulter la province de Novogorod, pour être à portée d'entrer sur leurs côtes, mais surtout pour former des matelots. *Pierre*, pendant toute l'année 1701, fit construire sur ce lac cent demi-galères qui portaient environ cinquante hommes chacune; d'autres barques furent armées en guerre sur le lac Ladoga. Il dirigea lui-même tous les ouvrages, & fit manœuvrer ses nouveaux matelots. Ceux qui avaient été employés en 1697 sur les Palus-Méotides, l'étaient alors près de la Baltique. Il quittait souvent

1701. ces ouvrages pour aller à Mofcou, & dans fes autres provinces, affermir toutes les innovations commencées & en faire de nouvelles.

Les princes qui ont employé le loifir de la paix à conftruire des ouvrages publics, fe font fait un nom : mais que *Pierre*, après l'infortune de Nerva, s'occupât à joindre par des canaux la mer Baltique, la mer Cafpienne & le Pont-Euxin, il y a là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille. Ce fut en 1702 qu'il commença à creufer ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga. D'autres canaux devaient faire communiquer par des lacs le Tanaïs avec la Duna, dont la mer Baltique reçoit les eaux à Riga : mais ce fecond projet était encore fort éloigné, puifque *Pierre* était bien loin d'avoir Riga en fa puiffance.

Charles dévaftait la Pologne, & *Pierre* fefait venir de Pologne & de Saxe à Mofcou des bergers & des brebis pour avoir des laines, avec lefquelles on pût fabriquer de bons draps ; il établiffait des manufactures de linge, des papeteries : on fefait venir par fes ordres des ouvriers en fer, en laiton, des armuriers, des fondeurs ; les mines de la Sibérie étaient fouillées. Il travaillait à enrichir fes Etats & à les défendre.

Charles pourfuivait le cours de fes victoires, & laiffait vers les Etats du czar affez de troupes pour conferver, à ce qu'il croyait, toutes les poffeffions de la Suède. Le deffein était déjà pris de détrôner le roi *Augufte*, & de pourfuivre enfuite le czar jufqu'à Mofcou avec fes armes victorieufes.

Il y eut quelques petits combats cette année entre les Ruffes & les Suédois. Ceux-ci ne furent pas toujours

ſupérieurs, & dans les rencontres même où ils avaient l'avantage, les Ruſſes s'aguerriſſaient. Enfin, un an après la bataille de Nerva, le czar avait déjà des troupes ſi bien diſciplinées qu'elles vainquirent un des meilleurs généraux de *Charles*.

Pierre était à Pleskou, & de là il envoyait de tous côtés des corps nombreux pour attaquer les Suédois. Ce ne fut point un étranger, mais un ruſſe qui les défit. Son général *Sheremetoff* enleva près de Derpt, ſur les frontières de la Livonie, pluſieurs quartiers au général ſuédois *Slipenbak*, par une manœuvre habile, & enſuite le battit lui-même. On gagna pour la première fois des drapeaux ſuédois au nombre de quatre, & c'était beaucoup alors. 1702. 11 janvier.

Les lacs de Peipus & de Ladoga furent quelque temps après des théâtres de batailles navales; les Suédois y avaient le même avantage que ſur terre, celui de la diſcipline & d'un long uſage; cependant les Ruſſes combattirent quelquefois avec ſuccès ſur leurs demi-galères; & dans un combat général ſur le lac Peipus, le feld-maréchal *Sheremetoff* prit une frégate ſuédoiſe. Mai.

C'était par ce lac Peipus que le czar tenait continuellement la Livonie & l'Eſtonie en alarme: ſes galères y débarquaient ſouvent pluſieurs régimens; on ſe rembarquait quand le ſuccès n'était pas favorable, & s'il l'était, on pourſuivait ſes avantages. On battit deux fois les Suédois dans ces quartiers auprès de Derpt, Juin & juillet. tandis qu'ils étaient victorieux par-tout ailleurs.

Les Ruſſes dans toutes ces actions étaient toujours ſupérieurs en nombre: c'eſt ce qui fit que *Charles XII*, qui combattait ſi heureuſement ailleurs, ne s'inquiéta

1702. jamais des ſuccès du czar; mais il dut conſidérer que ce grand nombre s'aguerriſſait tous les jours, & qu'il pouvait devenir formidable pour lui-même.

Juillet. Pendant qu'on ſe bat ſur terre & ſur mer vers la Livonie, l'Ingrie & l'Eſtonie, le czar apprend qu'une flotte ſuédoiſe eſt deſtinée pour aller ruiner Archangel; il y marche: on eſt étonné d'entendre qu'il eſt ſur les bords de la mer Glaciale, tandis qu'on le croit à Moſcou. Il met tout en état de défenſe, prévient la deſcente, trace lui-même le plan d'une citadelle nommée la nouvelle Duina, poſe la première pierre, retourne à Moſcou, & de là vers le théâtre de la guerre.

Charles avançait en Pologne, mais les Ruſſes avançaient en Ingrie & en Livonie. Le maréchal *Sheremetoff* va à la rencontre des Suédois, commandés par *Slipenbak;* il lui livre bataille auprès de la petite rivière d'Embac & la gagne: il prend ſeize drapeaux & vingt canons. *Norberg* met ce combat au premier décembre 1701, & le journal de *Pierre le grand* le place au dix-neuf juillet 1702.

août. Il avance, il met tout à contribution; il prend la petite ville de Marienbourg ſur les confins de la Livonie & de l'Ingrie. Il y a dans le Nord beaucoup de villes de ce nom; mais celle-ci, quoiqu'elle n'exiſte plus, eſt cependant plus célèbre que toutes les autres par l'aventure de l'impératrice *Catherine.*

Cette petite ville s'étant rendue à diſcrétion, les Suédois, ſoit par inadvertance, ſoit à deſſein, mirent le feu aux magaſins. Les Ruſſes irrités détruiſirent la ville, & emmenèrent en captivité tout ce qu'ils trouvèrent d'habitans. Il y avait parmi eux une jeune livonienne,

élevée chez le miniſtre luthérien du lieu nommé 1702.
Gluk; elle fut du nombre des captifs; c'eſt celle-là même qui devint depuis la ſouveraine de ceux qui l'avaient priſe, & qui a gouverné les Ruſſes ſous le nom d'impératrice *Catherine.*

On avait vu auparavant des citoyens ſur le trône; rien n'était plus commun en Ruſſie, & dans tous les royaumes de l'Aſie, que les mariages des ſouverains avec leurs ſujettes: mais qu'une étrangère priſe dans les ruines d'une ville ſaccagée ſoit devenue la ſouveraine abſolue de l'empire où elle fut amenée captive, c'eſt ce que la fortune & le mérite n'ont fait voir que cette fois dans les annales du monde.

La ſuite de ce ſuccès ne ſe démentit point en Ingrie; la flotte des demi-galères ruſſes ſur le lac Ladoga contraignit celle des Suédois de ſe retirer à Vibourg à une extrémité de ce grand lac: de là ils purent voir à l'autre bout le ſiége de la forteresſe de Notebourg, que le czar fit entreprendre par le général *Sheremetoff.* C'était une entrepriſe bien plus importante qu'on ne penſait; elle pouvait donner une communication avec la mer Baltique, objet conſtant des deſſeins de *Pierre.*

Notebourg était une place très-forte, bâtie dans une île du lac Ladoga, & qui dominant ſur ce lac rendait ſon poſſeſſeur maître du cours de la Néva qui tombe dans la mer; elle fut battue nuit & jour depuis le dix-huit ſeptembre juſqu'au douze octobre. Enfin les Ruſſes montèrent à l'aſſaut par trois brèches. La garniſon ſuédoiſe était réduite à cent ſoldats en état de ſe défendre; & ce qui eſt bien étonnant, ils ſe défendirent & ils obtinrent ſur la brèche même

1702. une capitulation honorable; encore le colonel *Slipenbak*, qui commandait dans la place, ne voulut ſe rendre
16 octobre. qu'à condition qu'on lui permettrait de faire venir deux officiers ſuédois du poſte le plus voiſin pour examiner les brèches, & pour rendre compte au roi ſon maître, que quatre-vingt-trois combattans qui reſtaient alors, & cent cinquante-ſix bleſſés ou malades, ne s'étaient rendus à une armée entière que quand il était impoſſible de combattre plus long-temps & de conſerver la place. Ce trait ſeul fait voir à quels ennemis le czar avait à faire, & de quelle néceſſité avaient été pour lui ſes efforts & ſa diſcipline militaire.

Il diſtribua des médailles d'or aux officiers & récompenſa tous les ſoldats; mais auſſi il en fit punir quelques-uns qui avaient fui à un aſſaut: leurs camarades leur crachèrent au viſage, & enſuite les arquebuſèrent pour joindre la honte au ſupplice.

Notebourg fut réparé; ſon nom fut changé en celui de *Shluſſelbourg*, *ville de la clef*, parce que cette place eſt la clef de l'Ingrie & de la Finlande. Le premier gouverneur fut ce même *Menzikoff* qui était devenu un très-bon officier, & qui s'étant ſignalé mérita cet honneur. Son exemple encourageait quiconque avait du mérite ſans naiſſance.

17 décembre. Après cette campagne de 1702, le czar voulut que *Sheremetoff*, & tous les officiers qui s'étaient diſtingués, entraſſent en triomphe dans Moſcou. Tous les priſonniers faits dans cette campagne marchèrent à la ſuite des vainqueurs; on portait devant eux les drapeaux & les étendards des Suédois, avec le pavillon de la frégate priſe ſur le lac Peipus. *Pierre* travailla lui-même

aux préparatifs de la pompe, comme il avait travaillé aux entreprises qu'elle célébrait.

Ces solemnités devaient inspirer l'émulation, sans quoi elles eussent été vaines. *Charles* les dédaignait, & depuis le jour de Nerva il méprisait ses ennemis, & leurs efforts & leurs triomphes.

CHAPITRE XIII.

REFORME A MOSCOU.

Nouveaux succès. Fondation de Pétersbourg. Pierre prend Nerva, &c.

LE peu de séjour que le czar fit à Moscou, au commencement de l'hiver 1703, fut employé à faire exécuter tous ses nouveaux réglemens, & à perfectionner le civil ainsi que le militaire; ses divertissemens même furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisait parmi ses sujets. C'est dans cette vue qu'il fit inviter tous les boïards & les dames aux noces d'un de ses bouffons: il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On servit un repas tel qu'on le fesait au seizième siècle. (*ss*) Une ancienne superstition ne permettait pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux: cette coutume fut sévèrement observée le jour de la fête. Les Russes ne buvaient point de vin autrefois, mais de l'hydromel & de l'eau-de-vie; il ne 1703.

(*ss*) Tiré du journal de *Pierre le grand*.

1703. permit pas ce jour-là d'autre boiſſon : on ſe plaignit en vain, il répondait en raillant : „ Vos ancêtres en uſaient „ ainſi, les uſages anciens ſont toujours les meilleurs. „ Cette plaiſanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préféraient toujours le temps paſſé au préſent, ou du moins à décréditer leurs murmures : & il y a encore des nations qui auraient beſoin d'un tel exemple.

Un établiſſement plus utile fut celui d'une imprimerie en caractères ruſſes & latins, dont tous les inſtrumens avaient été tirés de Hollande, & où l'on commença dès-lors à imprimer des traductions ruſſes de quelques livres ſur la morale & les arts. *Ferguſſon* établit des écoles de géométrie, d'aſtronomie, de navigation.

Une fondation non moins néceſſaire fut celle d'un vaſte hôpital, non pas de ces hôpitaux qui encouragent la fainéantiſe & qui perpétuent la miſère, mais tel que le czar en avait vu dans Amſterdam, où l'on fait travailler les vieillards & les enfans, & où quiconque eſt renfermé devient utile.

Il établit pluſieurs manufactures ; & dès qu'il eut mis en mouvement tous les nouveaux arts auxquels il donnait naiſſance dans Moſcou, il courut à Véroniſe, & il y fit commencer deux vaiſſeaux de quatre-vingts pièces de canon, avec de longues caiſſes exactement fermées ſous les varangues, pour élever le vaiſſeau & le faire paſſer ſans riſque au-deſſus des barres & des bancs de ſable qu'on rencontre près d'Azoph ; induſtrie à peu près ſemblable à celle dont on ſe ſert en Hollande pour franchir le Pampus.

30 mars. Ayant préparé ſes entrepriſes contre les Turcs il revole contre les Suédois ; il va voir les vaiſſeaux qu'il

fesait construire dans les chantiers d'Olonitz, entre le lac Ladoga & celui d'Onega. Il avait établi dans cette ville des fabriques d'armes; tout y respirait la guerre, tandis qu'il fesait fleurir à Moscou les arts de la paix: une source d'eaux minérales, découverte depuis dans Olonitz, augmenta sa célébrité. D'Olonitz il alla fortifier Shlusselbourg. 1703.

Nous avons déjà dit qu'il avait voulu passer par tous les grades militaires : il était lieutenant des bombardiers sous le prince *Menzikoff*, avant que ce favori eût été fait gouverneur de Shlusselbourg. Il prit alors la place de capitaine & servit sous le maréchal *Sheremetoff*.

Il y avait une forteresse importante près du lac Ladoga, nommée Nianz ou Nya, près de la Néva. Il était nécessaire de s'en rendre maître, pour s'assurer ses conquêtes & pour favoriser ses desseins. Il fallut l'assiéger par terre & empêcher que les secours ne vinssent par eau. Le czar se chargea lui-même de conduire des barques chargées de soldats & d'écarter les convois des Suédois. *Sheremetoff* conduisit les tranchées; 12 mai.
la citadelle se rendit. Deux vaisseaux suédois abordèrent trop tard pour la secourir; le czar les attaqua avec ses barques & s'en rendit maître. Son journal porte que pour récompense de ce service *le capitaine des bombardiers fut créé chevalier de l'ordre de St André, par l'amiral Gollovin, premier chevalier de l'ordre.*

Après la prise du fort de Nya, il résolut enfin de bâtir sa ville de Pétersbourg, à l'embouchure de la Néva sur le golfe de Finlande.

Les affaires du roi *Auguste* étaient ruinées; les victoires consécutives des Suédois en Pologne avaient enhardi le parti contraire, & ses amis même l'avaient forcé de

1703. renvoyer au czar environ vingt mille russes dont son armée était fortifiée. Ils prétendaient par ce sacrifice ôter aux mécontens le prétexte de se joindre au roi de Suède : mais on ne désarme ses ennemis que par la force, & on les enhardit par la faiblesse. Ces vingt mille hommes, que *Patkul* avait disciplinés, servirent utilement dans la Livonie & dans l'Ingrie pendant qu'*Auguste* perdait ses Etats. Ce renfort, & surtout la possession de Nya, mirent le czar en état de fonder sa nouvelle capitale.

Ce fut donc dans ce terrain désert & marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un seul chemin, qu'il jeta (*u*) les premiers fondemens de Pétersbourg au soixantième degré de latitude, & au quarante-quatrième & demi de longitude. Les débris de quelques bastions de Nianz furent les premières pierres de cette fondation. On commença par élever un petit fort dans une des îles qui est aujourd'hui au milieu de la ville. Les Suédois ne craignaient pas cet établissement dans un marais où les grands vaisseaux ne pouvaient aborder ; mais bientôt après ils virent les fortifications s'avancer, une ville se former, & enfin la petite île de Cronflot, qui est devant la ville, devenir en 1704 une forteresse imprenable, sous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri.

Ces ouvrages, qui semblaient demander un temps de paix, s'exécutaient au milieu de la guerre ; & des ouvriers de toute espèce venaient de Moscou, d'Astracan, de Casan, de l'Ukraine, travailler à la ville nouvelle.

(*u*) 1703, 27 mai, jour de la pentecôte, fondation de Pétersbourg.

La difficulté du terrain qu'il fallut raffermir & élever, 1703.
l'éloignement des fecours, les obftacles imprévus qui renaiffaient à chaque pas en tout genre de travail, enfin les maladies épidémiques qui enlevèrent un nombre prodigieux de manœuvres, rien ne découragea le fondateur; il eut une ville en cinq mois de temps. Ce n'était qu'un affemblage de cabanes avec deux maifons de briques, entourées de remparts, & c'était tout ce qu'il fallait alors; la conftance & le temps ont fait le refte. Il n'y avait encore que cinq mois que Pétersbourg était fondée, lorfqu'un vaiffeau hollandais Novembre.
y vint trafiquer; le patron reçut des gratifications, & les Hollandais apprirent bientôt le chemin de Péterfbourg.

Pierre, en dirigeant cette colonie, la mettait en fureté tous les jours par la prife des poftes voifins. Un colonel fuédois, nommé *Croniort*, s'était pofté fur la rivière Seftra, & menaçait la ville naiffante. *Pierre* 9 juillet.
court à lui avec fes deux régimens des gardes, le défait & lui fait repaffer la rivière. Ayant ainfi mis fa ville en fureté, il va à Olonitz commander la conf- Septembre.
truction de plufieurs petits vaiffeaux, & retourne à Pétersbourg fur une frégate qu'il a fait conftruire avec fix bâtimens de tranfport, en attendant qu'on achève les autres.

Dans ce temps-là même il tend toujours la main au Novembre.
roi de Pologne; il lui envoie douze mille hommes d'infanterie, & un fubfide de trois cents mille roubles, qui font plus de quinze cents mille francs de notre monnaie. Nous avons déjà remarqué qu'il n'avait qu'environ cinq millions de roubles de revenu; les dépenfes pour fes flottes, pour fes armées, pour tous

1703. ses nouveaux établissemens, devaient l'épuiser. Il avait fortifié presque à la fois Novogorod, Pleskou, Kiovie, Smolensko, Azoph, Archangel. Il fondait une capitale. Cependant il avait encore de quoi secourir son allié d'hommes & d'argent. Le hollandais *Corneille le Bruyn*, qui voyageait vers ce temps-là en Russie, & avec qui *Pierre* s'entretint, comme il fesait avec tous les étrangers, rapporte que le czar lui dit qu'il avait encore trois cents mille roubles de reste dans ses coffres, après avoir pourvu à tous les frais de la guerre.

Pour mettre sa ville naissante de Pétersbourg hors d'insulte, il va lui-même sonder la profondeur de la mer, assigne l'endroit où il doit élever le fort de Cronslot, en fait un modèle en bois, & laisse à
Novembre. *Menzikoff* le soin de faire exécuter l'ouvrage sur son modèle. De là il va passer l'hiver à Moscou pour y établir insensiblement tous les changemens qu'il fait dans les lois, dans les mœurs, dans les usages. Il règle ses finances, & y met un nouvel ordre; il presse les ouvrages entrepris sur la Véronise, dans Azoph, dans un port qu'il établissait sur les Palus-Méotides sous le fort de Taganrok.

1704. Janvier. La Porte alarmée lui envoya un ambassadeur pour se plaindre de tant de préparatifs; il répondit qu'il était le maître dans ses Etats, comme le grand-seigneur dans les siens, & que ce n'était point enfreindre la paix que de rendre la Russie respectable sur le Pont-Euxin.

30 mars. Retourné à Pétersbourg, il trouve sa nouvelle citadelle de Cronslot fondée dans la mer, & achevée; il la garnit d'artillerie. Il fallait, pour s'affermir dans

l'Ingrie, & pour réparer entièrement la disgrace essuyée devant Nerva, prendre enfin cette ville. Tandis qu'il fait les préparatifs de ce siége, une petite flotte de brigantins suédois paraît sur le lac Peipus, pour s'opposer à ses desseins. Les demi-galères russes vont à sa rencontre, l'attaquent & la prennent toute entière; elle portait quatre-vingt-dix-huit canons. Alors on assiège Nerva par terre & par mer, & ce qui est plus singulier, on assiège en même temps la ville de Derpt en Estonie. 1704. Avril.

Qui croirait qu'il y eût une université dans Derpt? *Gustave - Adolphe* l'avait fondée, & elle n'avait pas rendu la ville plus célèbre. Derpt n'est connu que par l'époque de ces deux siéges. *Pierre* va incessamment de l'un à l'autre presser les attaques & diriger toutes les opérations. Le général suédois *Slipenbak* était auprès de Derpt avec environ deux mille cinq cents hommes.

Les assiégés attendaient le moment où il allait jeter du secours dans la place. *Pierre* imagina une ruse de guerre dont on ne se sert pas assez. Il fait donner à deux régimens d'infanterie, & à un de cavalerie, des uniformes, des étendards, des drapeaux suédois. Ces prétendus suédois attaquent les tranchées. Les Russes feignent de fuir; la garnison trompée par l'apparence fait une sortie: alors les faux attaquans & les attaqués se réunissent, ils fondent sur la garnison dont la moitié est tuée, & l'autre moitié rentre dans la ville. *Slipenbak* arrive bientôt en effet pour la secourir, & il est entièrement battu. Enfin Derpt est contrainte de capituler au moment que *Pierre* allait donner un assaut général. 27 juin. 23 juillet.

Un assez grand échec que le czar reçoit en même

1704. temps sur le chemin de sa nouvelle ville de Pétersbourg, ne l'empêche ni de continuer à bâtir sa ville, ni de presser le siége de Nerva. Il avait, comme on l'a vu, envoyé des troupes & de l'argent au roi *Auguste* qu'on détrônait; ces deux secours furent également inutiles. Les Russes, joints aux Lithuaniens du parti d'*Auguste*,
31 juillet. furent absolument défaits en Courlande, par le général suédois *Levenhaupt*. Si les vainqueurs avaient dirigé leurs efforts vers la Livonie & l'Ingrie, ils pouvaient ruiner les travaux du czar, & lui faire perdre tout le fruit de ses grandes entreprises. *Pierre* minait chaque jour l'avant-mur de la Suède, & *Charles* ne s'y opposait pas assez : il cherchait une gloire moins utile & plus brillante.

Dès le 12 juillet 1704, un simple colonel suédois, à la tête d'un détachement, avait fait élire un nouveau roi par la noblesse polonaise dans le champ d'élection, nommé *Kolo*, près de Varsovie. Un cardinal primat du royaume, & plusieurs évêques, se soumettaient aux volontés d'un prince luthérien, malgré toutes les menaces & les excommunications du pape : tout cédait à la force. Personne n'ignore comment fut faite l'élection de *Stanislas Leczinsky*, & comment *Charles XII* le fit reconnaître dans une grande partie de la Pologne.

Pierre n'abandonna pas le roi détrôné; il redoubla ses secours à mesure qu'il fut plus malheureux; & pendant que son ennemi fesait des rois, il battait les généraux suédois en détail dans l'Estonie, dans l'Ingrie, courait au siége de Nerva, & fesait donner des assauts. Il y avait trois bastions fameux, du moins par leurs noms, on les appelait *la victoire*, *l'honneur*

&

& *la gloire.* Le czar les emporta tous trois l'épée à la main. Les assiégeans entrent dans la ville, la pillent & y exercent toutes les cruautés qui n'étaient que trop ordinaires entre les Suédois & les Russes. 1704.

Pierre donna alors un exemple qui dut lui concilier les cœurs de ses nouveaux sujets ; il court de tous côtés pour arrêter le pillage & le massacre, arrache des femmes des mains de ses soldats, & ayant tué deux de ces emportés qui n'obéissaient pas à ses ordres, il entre à l'hôtel de ville, où les citoyens se réfugiaient en foule ; là posant son épée sanglante sur la table : „ Ce n'est pas du sang des habitans, dit-il, que cette „ épée est teinte, mais du sang de mes soldats que „ j'ai versé pour vous sauver la vie. „ 20 août.

N. B. Les chapitres précédens & tous les suivans sont tirés du journal de *Pierre le grand*, & des mémoires envoyés de Pétersbourg, confrontés avec tous les autres mémoires.

CHAPITRE XIV.

Toute l'Ingrie demeure à Pierre le grand, tandis que Charles XII triomphe ailleurs. Elévation de Menzikoff. Pétersbourg en sureté. Desseins toujours exécutés malgré les victoires de Charles.

MAITRE de toute l'Ingrie, *Pierre* en conféra le gouvernement à *Menzikoff*, & lui donna le titre de prince & le rang de général-major. L'orgueil & le préjugé pouvaient ailleurs trouver mauvais qu'un garçon pâtissier devînt général, gouverneur & prince : mais *Pierre* avait déjà accoutumé ses sujets à ne se

1704. pas étonner de voir donner tout aux talens, & rien à la seule noblesse. *Menzikoff*, tiré de son premier état dans son enfance, par un hasard heureux qui le plaça dans la maison du czar, avait appris plusieurs langues, s'était formé aux affaires & aux armes, & ayant su d'abord se rendre agréable à son maître, il sut se rendre nécessaire. Il hâtait les travaux de Pétersbourg; on y bâtissait déjà plusieurs maisons de briques & de pierres, un arsenal, des magasins : on achevait les fortifications; les palais ne sont venus qu'après.

19 août. *Pierre* était à peine établi dans Nerva, qu'il offrit de nouveaux secours au roi de Pologne détrôné : il promit encore des troupes, outre les douze mille hommes qu'il avait déjà envoyés, & en effet il fit partir pour les frontières de la Lithuanie le général *Repnin* avec six mille hommes de cavalerie & six mille d'infanterie. Il ne perdait pas de vue sa colonie de Pétersbourg un seul moment; la ville se bâtissait, la marine s'augmentait; des vaisseaux, des frégates se
Octobre. construisaient dans les chantiers d'Olonitz; il alla les faire achever, & les conduisit à Pétersbourg.

Tous ses retours à Moscou étaient marqués par
30 décemb. des entrées triomphantes : c'est ainsi qu'il y revint cette année, & il n'en partit que pour aller faire lancer à l'eau son premier vaisseau de quatre-vingts pièces de canon, dont il avait donné les dimensions l'année précédente sur la Véronise.

1705. Dès que la campagne put s'ouvrir en Pologne, il
Mai. courut à l'armée qu'il avait envoyée sur les frontières de la Lithuanie au secours d'*Auguste* : mais pendant qu'il aidait ainsi son allié, une flotte suédoise s'avançait pour détruire Pétersbourg & Cronflot à peine

bâtis; elle était composée de vingt-deux vaisseaux 1705.
de cinquante-quatre à soixante-quatre pièces de canon, de six frégates, de deux galiotes à bombes, de deux brûlots. Les troupes de transport firent leur descente dans la petite île de Kotin. Un colonel russe, nommé *Tolboguin*, ayant fait coucher son régiment ventre à terre pendant que les Suédois débarquaient sur le rivage, le fit lever tout à coup, & le feu fut si vif & si bien ménagé, que les Suédois 17 juin.
renversés furent obligés de regagner leurs vaisseaux, d'abandonner leurs morts, & de laisser trois cents prisonniers.

Cependant leur flotte restait toujours dans ces parages, & menaçait Pétersbourg. Ils firent encore une descente, & furent repoussés de même; des troupes de terre avançaient de Vibourg, sous le général suédois *Meidel*; elles marchaient du côté de Shlusselbourg; c'était la plus grande entreprise qu'eût encore fait *Charles XII*, sur les Etats que *Pierre* avait conquis ou créés; les Suédois furent repoussés par-tout, & Péters- 25 juin.
bourg resta tranquille.

Pierre, de son côté, avançait vers la Courlande, & voulait pénétrer jusqu'à Riga. Son plan était de prendre la Livonie, tandis que *Charles XII* achevait de soumettre la Pologne au nouveau roi qu'il lui avait donné. Le czar était encore à Vilna en Lithuanie, & son maréchal *Sheremetoff* s'approchait de Mittau, capitale de la Courlande; mais il y trouva le général *Levenhaupt*, déjà célèbre par plus d'une victoire. Il se donna une bataille rangée dans un lieu appelé Gémavershof, ou Gémavers.

Dans ces affaires où l'expérience & la discipline 28 juillet.

1705. prévalent, les Suédois, quoique inférieurs en nombre, avaient toujours l'avantage : les Ruſſes furent entièrement défaits, toute leur artillerie priſe. *Pierre*, après trois batailles ainſi perdues à Gémavers, à Jacobſtadt, à Nerva, réparait toujours ſes pertes, & en tirait même avantage.

14 ſeptemb. Il marche en forces en Courlande après la journée de Gémavers : il arrive devant Mittau, s'empare de la ville, aſſiège la citadelle, & y entre par capitulation.

Les troupes ruſſes avaient alors la réputation de ſignaler leurs ſuccès par les pillages, coutume trop ancienne chez toutes les nations. *Pierre* avait à la priſe de Nerva tellement changé cet uſage, que les ſoldats ruſſes commandés pour garder dans le château de Mittau les caveaux où étaient inhumés les grands ducs de Courlande, voyant que les corps avaient été tirés de leurs tombeaux, & dépouillés de leurs ornemens, refuſèrent d'en prendre poſſeſſion, & exigèrent auparavant qu'on fît venir un colonel ſuédois reconnaître l'état des lieux ; il en vint un en effet, qui leur délivra un certificat par lequel il avouait que les Suédois étaient les auteurs de ce déſordre.

Le bruit qui avait couru dans tout l'empire que le czar avait été totalement défait à la journée de Gémavers, lui fit encore plus de tort que cette bataille même. Un reſte d'anciens ſtrélitz, en garniſon dans Aſtracan, s'enhardit ſur cette fauſſe nouvelle à ſe révolter ; ils tuèrent le gouverneur de la ville, & le czar fut obligé d'y envoyer le maréchal *Sheremetoff* avec des troupes pour les ſoumettre & les punir.

Tout conſpirait contre lui ; la fortune & la valeur de *Charles XII*, les malheurs d'*Auguſte*, la neutralité

forcée du Danemarck, les révoltes des anciens ſtrélitz, 1705.
les murmures d'un peuple qui ne ſentait alors que la gêne de la réforme & non l'utilité, les mécontentemens des grands aſſujettis à la diſcipline militaire, l'épuiſement des finances ; rien ne découragea *Pierre* un ſeul moment ; il étouffa la révolte ; & ayant mis en ſureté l'Ingrie, s'étant aſſuré de la citadelle de Mittau, malgré *Levenhaupt*, vainqueur, qui n'avait pas aſſez de troupes pour s'oppoſer à lui, il eut alors la liberté de traverſer la Samogitie & la Lithuanie.

Il partageait avec *Charles XII* la gloire de dominer en Pologne ; il s'avança juſqu'à Tykoczin ; ce fut là qu'il vit pour la ſeconde fois le roi *Auguſte ;* il le conſola de ſes infortunes, lui promit de le venger, lui fit préſent de quelques drapeaux pris par *Menzikoff* ſur des partis de troupes de ſon rival : ils allèrent enſuite à Grodno, capitale de la Lithuanie, & y reſtèrent juſqu'au 15 décembre. *Pierre* en partant lui laiſſa de 30 décembre.
l'argent & une armée, &, ſelon ſa coutume, alla paſſer quelque temps de l'hiver à Moſcou, pour y faire fleurir les arts & les lois, après avoir fait une campagne très-difficile.

CHAPITRE XV.

Tandis que Pierre se soutient dans ses conquêtes, & police ses Etats, son ennemi Charles XII gagne des batailles, domine dans la Pologne & dans la Saxe. Auguste malgré une victoire des Russes reçoit la loi de Charles XII. Il renonce à la couronne; il livre Patkul ambassadeur du czar; meurtre de Patkul condamné à la roue.

1706. PIERRE à peine était à Moscou, qu'il apprit que *Charles XII*, par-tout victorieux, s'avançait du côté de Grodno pour combattre son armée; le roi *Auguste* avait été obligé de fuir de Grodno, & se retirait en hâte vers la Saxe avec quatre régimens de dragons russes; il affaiblissait ainsi l'armée de son protecteur, & la décourageait par sa retraite; le czar trouva tous les chemins de Grodno occupés par les Suédois, & son armée dispersée.

Tandis qu'il rassemblait ses quartiers avec une peine extrême en Lithuanie, le célèbre *Schullembourg*, qui était la dernière ressource d'*Auguste*, & qui s'acquit depuis tant de gloire par la défense de Corfou contre les Turcs, avançait du côté de la grande Pologne avec environ douze mille saxons & six mille russes tirés des troupes que le czar avait confiées à ce malheureux prince. *Schullembourg* avait une juste espérance de soutenir la fortune d'*Auguste;* il voyait *Charles XII* occupé alors du côté de la Lithuanie; il n'y avait

qu'environ dix mille suédois sous le général *Renschild*, 1706.
qui pussent arrêter sa marche ; il s'avançait donc avec confiance jusqu'aux frontières de la Silésie, qui est le passage de la Saxe dans la haute Pologne. Quand il fut près du bourg de Fraustadt, sur les frontières de Pologne, il trouva le maréchal *Renschild* qui venait lui livrer bataille.

Quelque effort que je fasse pour ne pas répéter ce que j'ai déjà dit dans l'histoire de *Charles XII*, je dois redire ici qu'il y avait dans l'armée saxonne un régiment français, qui, ayant été fait prisonnier tout entier à la fameuse bataille d'Hochstet, avait été forcé de servir dans les troupes saxonnes. Mes mémoires disent qu'on lui avait confié la garde de l'artillerie ; ils ajoutent que ces français, frappés de la gloire de 6 février.
Charles XII, & mécontens du service de Saxe, posèrent les armes dès qu'ils virent les ennemis, & demandèrent d'être reçus parmi les Suédois, qu'ils servirent depuis en effet jusqu'à la fin de la guerre. Ce fut-là le commencement & le signal d'une déroute entière ; il ne se sauva pas trois bataillons russes, & encore tous les soldats qui échappèrent étaient blessés ; tout le reste fut tué sans qu'on fît quartier à personne. Le chapelain *Norberg* prétend que le mot des Suédois, dans cette bataille, était, *au nom de Dieu*, & que celui des Russes était, *massacrez tout* : mais ce furent les Suédois qui massacrèrent tout au nom de DIEU. Le czar même assure, dans un de ses manifestes, (*uu*) que beaucoup de prisonniers russes, cosaques, calmouks furent tués trois jours après la bataille. Les troupes irrégulières

(*uu*) Manifeste du czar en Ukraine 1709.

1706. des deux armées avaient accoutumé les généraux à ces cruautés : il ne s'en commit jamais de plus grandes dans les temps barbares. Le roi *Stanislas* m'a fait l'honneur de me dire que dans un de ces combats qu'on livrait si souvent en Pologne, un officier russe, qui avait été son ami, vint, après la défaite d'un corps qu'il commandait, se mettre sous sa protection, & que le général suédois *Steinbock* le tua d'un coup de pistolet entre ses bras.

Voilà quatre batailles perdues par les Russes contre les Suédois, sans compter les autres victoires de *Charles XII* en Pologne. Les troupes du czar, qui étaient dans Grodno, couraient risque d'essuyer une plus grande disgrace, & d'être enveloppées de tous côtés ; il fut heureusement les rassembler & même les augmenter ; il fallait à la fois pourvoir à la sureté de cette armée, & à celle de ses conquêtes dans l'Ingrie. Il fit marcher son armée sous le prince *Menzikoff* vers l'Orient, & de là au Midi jusqu'à Kiovie.

Août. Tandis qu'elle marchait, il se rend à Shlusselbourg, à Nerva, à sa colonie de Pétersbourg, met tout en sureté; & des bords de la mer Baltique, il court à ceux du Borysthène, pour rentrer par la Kiovie dans la Pologne, s'appliquant toujours à rendre inutiles les
Octobre. victoires de *Charles XII* qu'il n'avait pu empêcher, préparant même déjà une conquête nouvelle ; c'était celle de Vibourg, capitale de la Carélie, sur le golfe de Finlande. Il alla l'assiéger : mais cette fois elle résista à ses armes : les secours vinrent à propos, & il leva le siége. Son rival *Charles XII* ne fesait réellement aucune conquête en gagnant des batailles : il poursuivait alors le roi *Auguste* en Saxe, toujours plus

occupé d'humilier ce prince, & de l'accabler du poids de sa puissance & de sa gloire, que du soin de reprendre l'Ingrie sur un ennemi vaincu qui la lui avait enlevée. 1706.

Il répandit la terreur dans la haute Pologne, en Silésie, en Saxe. Toute la famille du roi *Auguste*, sa mère, sa femme, son fils, les principales familles du pays se retiraient dans le cœur de l'Empire. *Auguste* implorait la paix; il aimait mieux se mettre à la discrétion de son vainqueur que dans les bras de son protecteur. Il négociait un traité qui lui ôtait la couronne de Pologne, & qui le couvrait de confusion: ce traité était secret; il fallait le cacher aux généraux du czar, avec lesquels il était alors comme réfugié en Pologne, pendant que *Charles XII* donnait des lois dans Leipsick, & régnait dans tout son électorat. Déjà était signé par ses plénipotentiaires le fatal traité par 14 septemb. lequel il renonçait à la couronne de Pologne, promettait de ne prendre jamais le titre de roi de ce pays, reconnaissait *Stanislas*, renonçait à l'alliance du czar son bienfaiteur, & pour comble d'humiliation, s'engageait à remettre à *Charles XII* l'ambassadeur du czar, *Jean Reginold Patkul*, général des troupes russes, qui combattait pour sa défense. Il avait fait, quelque temps auparavant, arrêter *Patkul* contre le droit des gens sur de faux soupçons; & contre ce même droit des gens il le livrait à son ennemi. Il valait mieux mourir les armes à la main que de conclure un tel traité: non-seulement il y perdait sa couronne & sa gloire, mais il risquait même sa liberté, puisqu'il était alors entre les mains du prince *Menzikoff* en Posnanie, & que le peu de saxons qu'il avait avec lui recevaient alors leur solde de l'argent des Russes.

1706. Le prince *Menzikoff* avait en tête dans ces quartiers une armée suédoise, renforcée des polonais du parti du nouveau roi *Stanislas*, commandée par le général *Maderfeld* ; & ignorant qu'*Auguste* traitait avec ses ennemis, il lui proposa de les attaquer. *Auguste* n'osa
19 octobre. refuser ; la bataille se donna auprès de Kalish, dans le palatinat même du roi *Stanislas* ; ce fut la première bataille rangée que les Russes gagnèrent contre les Suédois : le prince *Menzikoff* en eut la gloire : on tua aux ennemis quatre mille hommes, on leur en prit deux mille cinq cents quatre-vingt-dix-huit.

Il est difficile de comprendre comment *Auguste* put après cette victoire ratifier un traité qui lui en ôtait tout le fruit ; mais *Charles* était en Saxe, & y était tout-puissant ; son nom imprimait tellement la terreur, on comptait si peu sur des succès soutenus de la part des Russes, le parti polonais contre le roi *Auguste* était si fort, & enfin *Auguste* était si mal conseillé qu'il signa ce traité funeste. Il ne s'en tint pas là ; il écrivit à son envoyé *Finkstein* une lettre plus triste que le traité même, par laquelle il demandait pardon de sa victoire, *protestant que la bataille s'était donnée malgré lui ; que les russes & les polonais de son parti l'y avaient obligé, qu'il avait fait dans ce dessein des mouvemens pour abandonner Menzikoff, que Maderfeld aurait pu le battre s'il avait profité de l'occasion ; qu'il rendrait tous les prisonniers suédois ou qu'il romprait avec les Russes ; & qu'enfin il donnerait au roi de Suède toutes les satisfactions convenables* pour avoir osé battre ses troupes.

Tout cela est unique, inconcevable, & pourtant de la plus exacte vérité. Quand on songe qu'avec cette faiblesse *Auguste* était un des plus braves princes de

l'Europe, on voit bien que c'est le courage d'esprit 1706.
qui fait perdre ou conserver les Etats, qui les élève ou qui les abaisse.

Deux traits achevèrent de combler l'infortune du roi de Pologne électeur de Saxe, & l'abus que *Charles XII* fesait de son bonheur ; le premier fut une lettre de félicitation que *Charles* força *Auguste* d'écrire au nouveau roi *Stanislas*; le second fut horrible ; ce même *Auguste* fut contraint de lui livrer *Patkul*, cet ambassadeur, ce général du czar. L'Europe sait assez que ce ministre fut depuis roué vif à Casimir au mois de septembre 1707. Le chapelain *Norberg* avoue que tous les ordres pour cette exécution furent écrits de la propre main de *Charles*.

Il n'est point de jurisconsulte en Europe, il n'est pas même d'esclave qui ne sente toute l'horreur de cette injustice barbare. Le premier crime de cet infortuné était d'avoir représenté respectueusement les droits de sa patrie à la tête de six gentilshommes livoniens, députés de tout l'Etat : condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de servir son pays selon les lois, cette sentence inique l'avait mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de se choisir une patrie. Devenu ambassadeur d'un des plus grands monarques du monde, sa personne était sacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature & celui des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvrait de telles cruautés, aujourd'hui elles la ternissent.

CHAPITRE XVI.

On veut faire un troisième roi en Pologne. Charles XII part de Saxe avec une armée florissante, traverse la Pologne en vainqueur. Cruautés exercées. Conduite du czar. Succès de Charles qui s'avance enfin vers la Russie.

1707. CHARLES *XII* jouissait de ses succès dans Altranstad près de Leipsick. Les princes protestans de l'Empire d'Allemagne venaient en foule lui rendre leurs hommages & lui demander sa protection. Presque toutes les puissances lui envoyaient des ambassadeurs. L'empereur *Joseph I* déférait à toutes ses volontés. *Pierre* alors voyant que le roi *Auguste* avait renoncé à sa protection & au trône, & qu'une partie de la Pologne reconnaissait *Stanislas*, écouta les propositions que lui fit *Yolkova* d'élire un troisième roi.

Janvier. On proposa plusieurs palatins dans une diète à Lublin : on mit sur les rangs le prince *Ragotski;* c'était ce même prince *Ragotski* long-temps retenu en prison dans sa jeunesse par l'empereur *Léopold*, & qui depuis fut son compétiteur au trône de Hongrie, après s'être procuré la liberté. Cette négociation fut poussée très-loin, & il s'en fallut peu qu'on ne vît trois rois de Pologne à la fois. Le prince *Ragotski* n'ayant pu réussir, *Pierre* voulut donner le trône au grand-général de la république *Siniawski*, homme puissant, accrédité, chef d'un tiers-parti, ne voulant reconnaître ni *Auguste* détrôné, ni *Stanislas* élu par un parti contraire.

Au milieu de ces troubles on parla de paix, comme on fait toujours. *Buzenval* envoyé de France en Saxe s'entremit pour réconcilier le czar & le roi de Suède. On pensait alors, à la cour de France, que *Charles* n'ayant plus à combattre ni les Russes ni les Polonais, pourrait tourner ses armes contre l'empereur *Joseph*, dont il était mécontent, & auquel il imposait des lois dures pendant son séjour en Saxe; mais *Charles* répondit qu'il traiterait de la paix avec le czar dans Moscou. C'est alors que *Pierre* dit : „ Mon frère *Charles* veut „ faire l'*Alexandre*, mais il ne trouvera pas en moi „ un *Darius*. „ 1707.

Cependant les Russes étaient encore en Pologne, & même à Varsovie, tandis que le roi donné aux Polonais par *Charles XII* était à peine reconnu d'eux, & que *Charles* enrichissait son armée des dépouilles des Saxons.

Enfin il partit de son quartier d'Altranstad à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, à laquelle il semblait que son ennemi ne dût jamais résister, puisqu'il l'avait entièrement défait avec huit mille à Nerva. 22 août.

Ce fut en passant sous les murs de Dresde qu'il alla faire au roi *Auguste* cette étrange visite, *qui doit causer de l'admiration à la postérité*, à ce que dit *Norberg* : elle peut au moins causer quelque étonnement. C'était beaucoup risquer que de se mettre entre les mains d'un prince auquel il avait ôté un royaume. Il repassa par la Silésie & rentra en Pologne. 27 août.

Ce pays était entièrement dévasté par la guerre, ruiné par les factions & en proie à toutes les calamités. *Charles* avançait par la Masovie & choisissait le chemin

1707. le moins praticable. Les habitans réfugiés dans des marais voulurent au moins lui faire acheter le passage. Six mille paysans lui députèrent un vieillard de leur corps : cet homme d'une figure extraordinaire, vêtu tout de blanc & armé de deux carabines, harangua *Charles ;* & comme on n'entendait pas trop bien ce qu'il disait, on prit le parti de le tuer aux yeux du prince au milieu de sa harangue. Les paysans désespérés se retirèrent & s'armèrent. On saisit tous ceux qu'on put trouver : on les obligeait de se pendre les uns les autres, & le dernier était forcé de se passer lui-même la corde au cou & d'être son propre bourreau. On réduisit en cendres toutes leurs habitations. C'est le chapelain *Norberg* qui atteste ce fait dont il fut témoin : on ne peut ni le récuser ni s'empêcher de frémir.

1708. 6 fevrier. *Charles* arrive à quelques lieues de Grodno en Lithuanie; on lui dit que le czar est en personne dans cette ville avec quelques troupes ; il prend avec lui sans délibérer huit cents gardes seulement & court à Grodno. Un officier allemand nommé *Mulfels*, qui commandait un corps de troupes à une porte de la ville, ne doute pas en voyant *Charles XII* qu'il ne soit suivi de son armée ; il lui livre le passage au lieu de le disputer; l'alarme se répand dans la ville ; chacun croit que l'armée suédoise est entrée : le peu de russes qui veulent résister sont taillés en pièces par la garde suédoise ; tous les officiers confirment au czar qu'une armée victorieuse se rend maîtresse de tous les postes de la ville. *Pierre* se retire au-delà des remparts, & *Charles* met une garde de trente hommes à la porte même par où le czar vient de sortir.

Dans cette confusion, quelques jésuites, dont on 1708.
avait pris la maison pour loger le roi de Suède, parce que c'était la plus belle de Grodno, se rendent la nuit auprès du czar, & lui apprennent cette fois la vérité. Aussitôt *Pierre* rentre dans la ville, force la garde suédoise : on combat dans les rues, dans les places : mais déjà l'armée du roi arrivait. Le czar fut enfin obligé de céder, & de laisser la ville au pouvoir du vainqueur qui fesait trembler la Pologne.

Charles avait augmenté ses troupes en Livonie & en Finlande, & tout était à craindre de ce côté pour les conquêtes de *Pierre*, comme du côté de la Lithuanie pour ses anciens Etats & pour Moscou même. Il fallait donc se fortifier dans toutes ces parties si éloignées les unes des autres. *Charles* ne pouvait faire de progrès rapides en tirant à l'orient par la Lithuanie au milieu d'une saison rude, dans des pays marécageux, infectés de maladies contagieuses, que la pauvreté & la famine avaient répandues de Varsovie à Minski. *Pierre* posta ses troupes dans les quartiers sur le passage des rivières, garnit les postes importans, fit tout ce qu'il put pour arrêter à chaque pas la marche de son Avril.
ennemi, & courut ensuite mettre ordre à tout vers Pétersbourg.

Charles en dominant chez les Polonais ne leur prenait rien ; mais *Pierre* en fesant usage de sa nouvelle marine, en descendant en Finlande, en prenant Borgo qu'il détruisit, & en fesant un grand butin sur 21 mai.
ses ennemis, se donnait des avantages utiles.

Charles, long-temps retenu dans la Lithuanie par des pluies continuelles, s'avança enfin sur la petite rivière de Bérézine à quelques lieues du Borysthène.

1708. Rien ne put résister à son activité; il jeta un pont à la vue des Russes; il battit le détachement qui gardait ce passage, & arriva à Hollosin sur la rivière de Vabis. C'était là que le czar avait posté un corps considérable qui devait arrêter l'impétuosité de *Charles*. La petite rivière de Vabis (*xx*) n'est qu'un ruisseau dans les sécheresses; mais alors c'était un torrent impétueux, profond, grossi par les pluies. Au-delà était un marais, & derrière ce marais les Russes avaient tiré un retranchement d'un quart de lieue, défendu par un large fossé, & couvert par un parapet garni d'artillerie. Neuf régimens de cavalerie & onze d'infanterie étaient avantageusement disposés dans ces lignes. Le passage de la rivière paraissait impossible.

Les Suédois, selon l'usage de la guerre, préparèrent des pontons pour passer, & établirent des batteries de canons pour favoriser la marche; mais *Charles* n'attendit pas que les pontons fussent prêts; son impatience de combattre ne souffrait jamais le moindre retardement. Le maréchal de *Shwerin*, qui a long-temps servi sous lui, m'a confirmé plusieurs fois qu'un jour d'action il disait à ses généraux, occupés du détail de ses dispositions : *Aurez-vous bientôt terminé ces bagatelles?* & il s'avançait alors le premier à la tête de ses drabans : c'est ce qu'il fit surtout dans cette journée mémorable.

Il s'élance dans la rivière suivi de son régiment des gardes. Cette foule rompait l'impétuosité du flot; mais on avait de l'eau jusqu'aux épaules, & on ne pouvait se servir de ses armes. Pour peu que l'artillerie du

(*xx*) En russe *Bibitsch*.

parapet

parapet eût été bien ſervie, & que les bataillons eussent tiré à propos, il ne ſerait pas échappé un ſeul ſuédois. 1708.

Le roi, après avoir traverſé la rivière, paſſa encore le marais à pied. Dès que l'armée eut franchi ces obſtacles à la vue des Ruſſes, on ſe mit en bataille; on attaqua ſept fois leurs retranchemens, & les Ruſſes ne cédèrent qu'à la ſeptième. On ne leur prit que douze pièces de campagne & vingt-quatre mortiers à grenades, de l'aveu même des hiſtoriens ſuédois. 25 juillet.

Il était donc viſible que le czar avait réuſſi à former des troupes aguerries; & cette victoire d'Holloſin, en comblant *Charles XII* de gloire, pouvait lui faire ſentir tous les dangers qu'il allait courir en pénétrant dans des pays ſi éloignés : on ne pouvait marcher qu'en corps ſéparés, de bois en bois, de marais en marais, & à chaque pas il fallait combattre : mais les Suédois, accoutumés à tout renverſer devant eux, ne redoutèrent ni danger ni fatigue.

CHAPITRE XVII.

Charles XII passe le Borysthène, s'enfonce en Ukraine, prend mal ses mesures. Une de ses armées est défaite par Pierre le grand : ses munitions sont perdues. Il s'avance dans des déserts. Aventures en Ukraine.

1708. ENFIN *Charles* arriva sur la rive du Borysthène, à une petite ville nommée Mohilo. (*yy*) C'était à cet endroit fatal qu'on devait apprendre s'il dirigerait sa route à l'orient vers Moscou, ou au midi vers l'Ukraine. Son armée, ses ennemis, ses amis s'attendaient qu'il marcherait à la capitale. Quelque chemin qu'il prît, *Pierre* le suivait depuis Smolensko avec une forte armée; on ne s'attendait pas qu'il prendrait le chemin de l'Ukraine: cette étrange résolution lui fut inspirée par *Mazeppa*, hetman des Cosaques; c'était un vieillard de soixante & dix ans, qui, n'ayant point d'enfans, semblait ne devoir penser qu'à finir tranquillement sa vie : la reconnaissance devait encore l'attacher au czar, auquel il devait sa place; mais soit qu'il eût en effet à se plaindre de ce prince, soit que la gloire de *Charles XII* l'eût ébloui, soit plutôt qu'il cherchât à devenir indépendant, il avait trahi son bienfaiteur, & s'était donné en secret au roi de Suède, se flattant de faire avec lui révolter toute sa nation.

Charles ne douta pas de triompher de tout l'empire

(*yy*) En russe *Mogilew*.

ruſſe, quand ſes troupes victorieuſes ſeraient ſecondées d'un peuple ſi belliqueux. Il devait recevoir de *Mazeppa* les vivres, les munitions, l'artillerie qui pouvaient lui manquer : à ce puiſſant ſecours devait ſe joindre une armée de ſeize à dix-huit mille combattans, qui arrivait de Livonie, conduite par le général *Levenhaupt*, conduiſant après une quantité prodigieuſe de proviſions de guerre & de bouche. *Charles* ne s'inquiétait pas ſi le czar était à portée de tomber ſur cette armée, & de la priver d'un ſecours ſi néceſſaire. Il ne s'informait pas ſi *Mazeppa* était en état de tenir toutes ſes promeſſes, ſi ce coſaque avait aſſez de crédit pour faire changer une nation entière, qui ne prend conſeil que d'elle-même, & s'il reſtait enfin aſſez de reſſources à ſon armée dans un malheur; & en cas que *Mazeppa* fût ſans fidélité ou ſans pouvoir, il comptait ſur ſa valeur & ſur ſa fortune. L'armée ſuédoiſe avança donc au-delà du Boryſthène vers la Deſna; & c'était entre ces deux rivières que *Mazeppa* était attendu. La route était pénible, & des corps de ruſſes voltigeans dans ces quartiers rendaient la marche dangereuſe. 1708.

Menzikoff, à la tête de quelques régimens de cavalerie & de dragons, attaqua l'avant-garde du roi, la mit en déſordre, tua beaucoup de ſuédois, perdit encore plus des ſiens, mais ne ſe rebuta pas. *Charles*, qui accourut ſur le champ de bataille, ne repouſſa les Ruſſes que difficilement, en riſquant long-temps ſa vie, & en combattant contre pluſieurs dragons qui l'environnaient. Cependant *Mazeppa* ne venait point, les vivres commençaient à manquer; les ſoldats ſuédois voyant leur roi partager tous leurs dangers, leurs 11 ſeptemb.

1708. fatigues & leur disette, ne se décourageaient pas, mais en l'admirant ils le blâmaient & murmuraient.

L'ordre envoyé par le roi à *Levenhaupt*, de marcher avec son armée & d'amener des munitions en diligence, avait été rendu douze jours trop tard, & ce temps était long dans une telle circonstance. *Levenhaupt* marchait enfin : *Pierre* le laissa passer le Borysthène ; & quand cette armée fut engagée entre ce fleuve & les petites rivières qui s'y perdent, il passa le fleuve après lui, & l'attaqua avec ses corps rassemblés qui se suivaient presque en échelons. La bataille se donna entre le Borysthène & la Sossa (22).

Le prince *Menzikoff* revenait avec ce même corps de cavalerie qui s'était mesuré contre *Charles XII;* le général *Bauer* le suivait, & *Pierre* conduisait de son côté l'élite de son armée. Les Suédois crurent avoir à faire à quarante mille combattans ; & on le crut long-temps sur la foi de leur relation. Mes nouveaux mémoires m'apprennent que *Pierre* n'avait que vingt mille hommes dans cette journée ; ce nombre n'était pas fort supérieur à celui de ses ennemis. L'activité du czar, sa patience, son opiniâtreté, celle de ses troupes animées par sa présence, décidèrent du sort, non pas de cette journée, mais de trois journées consécutives, pendant lesquelles on combattit à plusieurs reprises.

D'abord on attaqua l'arrière-garde de l'armée suédoise près du village de Lesnau, qui a donné le nom à cette bataille. Ce premier choc fut sanglant, sans être décisif. *Levenhaupt* se retira dans un bois, &

(22) En russe *Soeia*.

conserva son bagage ; le lendemain il fallut chasser les Suédois de ce bois ; le combat fut plus meurtrier & plus heureux : c'est-là que le czar, voyant ses troupes en désordre, s'écria qu'on tirât sur les fuyards & sur lui-même, s'il se retirait. Les Suédois furent repoussés, mais ne furent point mis en déroute. 1708. 7 octobre.

Enfin un renfort de quatre mille dragons arriva ; on fondit sur les Suédois pour la troisième fois : ils se retirèrent vers un bourg nommé Prospock ; on les y attaqua encore ; ils marchèrent vers la Desna, & on les y poursuivit. Jamais ils ne furent entièrement rompus, mais ils perdirent plus de huit mille hommes, dix-sept canons, quarante-quatre drapeaux : le czar fit prisonniers cinquante-six officiers, & près de neuf cents soldats ; tout ce grand convoi qu'on amenait à *Charles* demeura au pouvoir du vainqueur.

Ce fut la première fois que le czar défit en personne, dans une bataille rangée, ceux qui s'étaient signalés par tant de victoires sur ses troupes : il remerciait DIEU de ce succès, quand il apprit que son général *Apraxin* venait de remporter un avantage en Ingrie à quelques lieues de Nerva ; avantage à la vérité moins considérable que la victoire de Lesnau ; mais ce concours d'événemens heureux fortifiait ses espérances & le courage de son armée. 17 septemb.

Charles XII apprit toutes ces funestes nouvelles, lorsqu'il était prêt de passer la Desna dans l'Ukraine. *Mazeppa* vint enfin le trouver : il devait lui amener trente mille hommes & des provisions immenses, mais il n'arriva qu'avec deux régimens, & plutôt en fugitif qui demandait du secours, qu'en prince qui venait en donner. Ce cosaque avait marché en effet avec quinze

1708. à seize mille des siens, leur ayant dit d'abord qu'ils allaient contre le roi de Suède, qu'ils auraient la gloire d'arrêter ce héros dans sa marche, & que le czar leur aurait une éternelle obligation d'un si grand service.

A quelques milles de la Desna, il leur déclara enfin son projet; mais ces braves gens en eurent horreur; ils ne voulurent point trahir un monarque dont ils n'avaient point à se plaindre, pour un suédois qui venait à main armée dans leur pays, qui, après l'avoir quitté, ne pourrait plus les défendre, & qui les laisserait à la discrétion des Russes irrités, & des Polonais autrefois leurs maîtres & toujours leurs ennemis: ils retournèrent chez eux, & donnèrent avis au czar de la défection de leur chef; il ne resta auprès de *Mazeppa* qu'environ deux régimens dont les officiers étaient à ses gages.

Il était encore maître de quelques places dans l'Ukraine, & surtout de Bathurin, lieu de sa résidence, regardée comme la capitale des Cosaques: elle est située près des forêts sur la rivière Desna, mais fort loin du champ de bataille où *Pierre* avait vaincu *Levenhaupt*. Il y avait toujours quelques régimens russes dans ces quartiers. Le prince *Menzikoff* fut détaché de l'armée du czar; il y arriva par de grands détours. *Charles* ne pouvait garder tous les passages, il ne les connaissait pas même; il avait négligé de s'emparer du poste important de Starodoub qui mène droit à Bathurin, à travers sept ou huit lieues de forêts que la Desna traverse. Son ennemi avait toujours sur lui
4 novemb. l'avantage de connaître le pays. *Menzikoff* passa aisément avec le prince *Gallitzin*; on se présenta devant

Bathurin, elle fut prise presque sans résistance, sac- 1708.
cagée & réduite en cendres : un magasin destiné pour le roi de Suède, & les trésors de *Mazeppa* furent enlevés ; les Cosaques élurent un autre hetman, nommé *Skoropasky*, que le czar agréa : il voulut qu'un appareil imposant fît sentir au peuple l'énormité de la trahison ; l'archevêque de Kiovie & deux autres excom- 22 novemb.
munièrent publiquement *Mazeppa* ; il fut pendu en effigie, & quelques-uns de ses complices moururent par le supplice de la roue.

Cependant *Charles XII*, à la tête d'environ vingt-cinq à vingt-sept mille suédois, ayant encore reçu les débris de l'armée de *Levenhaupt*, fortifié de deux ou trois mille hommes que *Mazeppa* lui avait amenés, & toujours séduit par l'espérance de faire déclarer toute l'Ukraine, passa la Desna loin de Bathurin & près du Borysthène, malgré les troupes du czar qui l'entouraient de tous côtés, dont les unes suivaient son arrière-garde, & les autres, répandues au-delà de la rivière, s'opposaient à son passage.

Il marchait, mais par des déserts, & ne trouvait que des villages ruinés & brûlés. Le froid se fit sentir dès le mois de décembre avec une rigueur si excessive que, dans une de ses marches, près de deux mille hommes tombèrent morts à ses yeux : les troupes du czar souffraient moins, parce qu'elles avaient plus de secours ; celles de *Charles*, manquant presque de vêtemens, étaient plus exposées à l'âpreté de la saison.

Dans cet état déplorable, le comte *Piper*, chancelier de Suède, qui ne donna jamais que de bons conseils à son maître, le conjura de rester, de passer au moins le temps le plus rigoureux de l'hiver dans une petite

1708. ville de l'Ukraine, nommée Romna, où il pourrait se fortifier, & faire quelques provisions par le secours de *Mazeppa*. *Charles* répondit qu'il n'était pas homme à s'enfermer dans une ville. *Piper* alors le conjura de repasser la Desna & le Borysthène, de rentrer en Pologne, d'y donner à ses troupes des quartiers dont elles avaient besoin, de s'aider de la cavalerie légère des Polonais qui lui était absolument nécessaire, de soutenir le roi qu'il avait fait nommer, & de contenir le parti d'*Auguste* qui commençait à lever la tête. *Charles* repliqua que ce serait fuir devant le czar, que la saison deviendrait plus favorable, qu'il fallait subjuguer l'Ukraine & marcher à Moscou. (*a*)

09. Janvier. Les armées russes & suédoises furent quelques semaines dans l'inaction, tant le froid fut violent au mois de janvier 1709; mais dès que le soldat put se servir de ses armes, *Charles* attaqua tous les petits postes qui se trouvèrent sur son passage. Il fallait envoyer de tous côtés des partis pour chercher des vivres, c'est-à-dire pour aller ravir à vingt lieues à la ronde la subsistance des paysans. *Pierre* sans se hâter veillait sur ses marches, & le laissait se consumer.

Il est impossible au lecteur de suivre la marche des Suédois dans ces contrées; plusieurs rivières qu'ils passèrent ne se trouvent point dans les cartes: il ne faut pas croire que les géographes connaissent ces pays comme nous connaissons l'Italie, la France & l'Allemagne; la géographie est encore de tous les arts celui qui a le plus besoin d'être perfectionné, & l'ambition a jusqu'ici pris plus de soin de dévaster la terre que de la décrire.

(*a*) Avoué par le chapelain *Norberg*. Tom. II, pag. 263.

Contentons-nous de favoir que *Charles* enfin traverfa toute l'Ukraine au mois de février, brûlant par-tout des villages, & en trouvant que les Ruffes avaient brûlés. Il s'avança au fud-eft jufqu'aux déferts arides bordés par les montagnes qui féparent les Tartares Nogaïs des Cofaques du Tanaïs: c'eft à l'orient de ces montagnes que font les autels d'*Alexandre*. Il fe trouvait donc au-delà de l'Ukraine dans le chemin que prennent les Tartares pour aller en Ruffie; & quand il fut là, il fallut retourner fur fes pas pour fubfifter: les habitans fe cachaient dans des tanières avec leurs beftiaux; ils difputaient quelquefois leur nourriture aux foldats qui venaient l'enlever; les payfans dont on put fe faifir furent mis à mort; ce font-là, dit-on, les droits de la guerre. Je dois tranfcrire ici quelques lignes du chapelain *Norberg*. (*b*) *Pour faire voir*, dit-il, *combien le roi aimait la juftice, nous inférerons un billet de fa main au colonel Hielmen:* „ *Monfieur le colonel, je fuis bien aife qu'on ait attrapé* „ *les payfans qui ont enlevé un fuédois; quand on les aura* „ *convaincus de leur crime, on les punira fuivant l'exigence* „ *du cas, en les fefant mourir*. CHARLES, & plus bas „ *Budis*. „ Tels font les fentimens de juftice & d'humanité du confeffeur d'un roi; mais fi les payfans de l'Ukraine avaient pu faire pendre des payfans d'Oftrogothie enrégimentés, qui fe croyaient en droit de venir de fi loin leur ravir la nourriture de leurs femmes & de leurs enfans, les confeffeurs & les chapelains de ces Ukraniens n'auraient-ils pas pu bénir leur juftice? 1709.

(*b*) Tom. II, pag. 279.

1709. *Mazeppa* négociait depuis long-temps avec les Zaporaviens, qui habitent vers les deux rives du Boryſthène, & dont une partie habite les îles de ce fleuve. (*c*) C'eſt cette partie qui compoſe ce peuple, ſans femmes & ſans familles, ſubſiſtant de rapines, entaſſant leurs proviſions dans leurs îles pendant l'hiver, & les allant vendre au printemps dans la petite ville de Pultava ; les autres habitent des bourgs à droite & à gauche du fleuve. Tous enſemble choiſiſſent un hetman particulier, & cet hetman eſt ſubordonné à celui de l'Ukraine. Celui qui était alors à la tête des Zaporaviens alla trouver *Mazeppa;* ces deux barbares s'abouchèrent, feſant porter chacun devant eux une queue de cheval & une maſſue.

Pour faire connaître ce que c'était que cet hetman des Zaporaviens & ſon peuple, je ne crois pas indigne de l'hiſtoire de rapporter comment le traité fut fait. *Mazeppa* donna un grand repas ſervi avec quelque vaiſſelle d'argent à l'hetman zaporavien & à ſes principaux officiers : quand ces chefs furent ivres d'eau-de-vie, ils jurèrent à table ſur l'évangile qu'ils fourniraient des hommes & des vivres à *Charles XII;* après quoi ils emportèrent la vaiſſelle & tous les meubles. Le maître-d'hôtel de la maiſon courut après eux, & leur remontra que cette conduite ne s'accordait pas avec l'évangile ſur lequel ils avaient juré; les domeſtiques de *Mazeppa* voulurent reprendre la vaiſſelle : les Zaporaviens s'attroupèrent ; ils vinrent en corps ſe plaindre à *Mazeppa* de l'affront inouï qu'on feſait à de ſi braves gens, & demandèrent qu'on leur livrât le maître-d'hôtel pour le punir ſelon les lois ; il leur fut

(*c*) Voyez le chapitre I, pag. 41.

abandonné; & les Zaporaviens ſelon les lois ſe jetèrent 1709.
les uns aux autres ce pauvre homme, comme on pouſſe un ballon, après quoi on lui plongea un couteau dans le cœur.

Tels furent les nouveaux alliés que fut obligé de recevoir *Charles XII;* il en compoſa un régiment de deux mille hommes : le reſte marcha par troupes ſéparées contre les coſaques & les calmouks du czar répandus dans ces quartiers.

La petite ville de Pultava, dans laquelle ces Zaporaviens trafiquent, était remplie de proviſions, & pouvait ſervir à *Charles* d'une place d'armes; elle eſt ſituée ſur la rivière de Vorskla, aſſez près d'une chaîne de montagnes qui la dominent au nord; le côté de l'orient eſt un vaſte déſert; celui de l'occident eſt plus fertile & plus peuplé. La Vorskla va ſe perdre à quinze grandes lieues au-deſſous dans le Boryſthène. On peut aller de Pultava au ſeptentrion gagner le chemin de Moſcou par les défilés qui ſervent de paſſage aux Tartares; cette route eſt difficile; les précautions du czar l'avaient rendue preſque impraticable: mais rien ne paraiſſait impoſſible à *Charles;* & il comptait toujours prendre le chemin de Moſcou après s'être emparé de Pultava : il mit donc le ſiége devant cette ville au commencement de mai.

CHAPITRE XVIII.

Bataille de Pultava.

1709. C'ETAIT-LA que *Pierre* l'attendait: il avait disposé ses corps d'armée à portée de se joindre, & de marcher tous ensemble aux assiégeans; il avait visité toutes les contrées qui entourent l'Ukraine, le duché de Séverie où coule la Desna, devenue célébre par sa victoire, & où cette rivière est déjà profonde; le pays de Bolcho dans lequel l'Occa prend sa source; les déserts & les montagnes qui conduisent aux Palus-Méotides: il était enfin auprès d'Azoph, & là il fesait nettoyer le port, construire des vaisseaux, fortifier la citadelle de Taganrok, mettant ainsi à profit pour l'avantage de ses Etats le temps qui s'écoula entre les batailles de Desna & de Pultava.

Dès qu'il sait que cette ville est assiégée, il rassemble ses quartiers. Sa cavalerie, ses dragons, son infanterie, cosaques, calmouks s'avancent de vingt endroits; rien ne manque à son armée, ni gros canon, ni pièces de campagne, ni munitions de toute espèce, ni vivres, ni médicamens; c'était encore une supériorité qu'il s'était donnée sur son rival.

Le quinze juin 1709, il arrive devant Pultava avec une armée d'environ soixante mille combattans; la rivière Vorskla était entre lui & *Charles*. Les assiégeans au nord-ouest, les Russes au sud-est.

3 juillet. *Pierre* remonte la rivière au-dessus de la ville, établit ses ponts, fait passer son armée & tire un long

retranchement, qu'on commence & qu'on achève en une feule nuit, vis-à-vis l'armée ennemie. *Charles* put juger alors fi celui qu'il méprifait, & qu'il comptait détrôner à Mofcou, entendait l'art de la guerre. Cette difpofition faite, *Pierre* pofta fa cavalerie entre deux bois, & la couvrit de plufieurs redoutes garnies d'artillerie. Toutes les mefures ainfi prifes, il va reconnaître le camp des affiégeans pour en former l'attaque. 1709. 6 juillet.

Cette bataille allait décider du deftin de la Ruffie, de la Pologne, de la Suède & des deux monarques fur qui l'Europe avait les yeux. On ne favait chez la plupart des nations attentives à ces grands intérêts, ni où étaient ces deux princes ni quelle était leur fituation: mais après avoir vu partir de Saxe *Charles XII* victorieux à la tête de l'armée la plus formidable, après avoir fu qu'il pourfuivait par-tout fon ennemi, on ne doutait pas qu'il ne dût l'accabler, & qu'ayant donné des lois en Danemarck, en Pologne, en Allemagne, il n'allât dicter dans le krémelin de Mofcou les conditions de la paix & faire un czar, après avoir fait un roi de Pologne. J'ai vu des lettres de plufieurs miniftres, qui confirmaient leurs cours dans cette opinion générale.

Le rifque n'était point égal entre ces deux rivaux. Si *Charles* perdait une vie tant de fois prodiguée, ce n'était après tout qu'un héros de moins. Les provinces de l'Ukraine, les frontières de Lithuanie & de Ruffie ceffaient alors d'être dévaftées; la Pologne reprenait avec fa tranquillité fon roi légitime, déjà réconcilié avec le czar fon bienfaiteur.

La Suède enfin épuifée d'hommes & d'argent pouvait trouver des motifs de confolation: mais fi le czar

1709. périssait, des travaux immenses, utiles à tout le genre humain, étaient ensevelis avec lui, & le plus vaste empire de la terre retombait dans le chaos dont il était à peine tiré.

Quelques corps suédois & russes avaient été plus d'une fois aux mains sous les murs de la ville. *Charles* 27 juin. dans une de ces rencontres avait été blessé d'un coup de carabine qui lui fracassa les os du pied ; il essuya des opérations douloureuses, qu'il soutint avec son courage ordinaire, & fut obligé d'être quelques jours au lit. Dans cet état il apprit que *Pierre* devait l'attaquer ; ses idées de gloire ne lui permirent pas de l'attendre dans ses retranchemens ; il sortit des siens en se fesant porter sur un brancard. Le journal de *Pierre le grand* avoue que les Suédois attaquèrent avec une valeur si opiniâtre les redoutes garnies de canons qui protégeaient sa cavalerie, que malgré sa résistance & malgré un feu continuel ils se rendirent maîtres de deux redoutes. On a écrit que l'infanterie suédoise, maîtresse de deux redoutes, crut la bataille gagnée & cria victoire. Le chapelain *Norberg*, qui était loin du champ de bataille au bagage, (où il devait être) prétend que c'est une calomnie ; mais que les Suédois aient crié victoire ou non, il est certain qu'ils ne l'eurent pas. Le feu des autres redoutes ne se ralentit point, & les Russes résistèrent par-tout avec autant de fermeté qu'on les attaquait avec ardeur. Ils ne firent aucun mouvement irrégulier. Le czar rangea son armée en bataille hors de ses retranchemens avec ordre & promptitude.

La bataille devint générale. *Pierre* fesait dans son armée la fonction de général-major ; le général *Bauer* commandait la droite, *Menzikoff* la gauche, *Sheremetoff*

le centre. L'action dura deux heures. *Charles* le pistolet 1709.
à la main allait de rang en rang sur son brancard porté par ses drabans; un coup de canon tua un des gardes qui le portaient & mit le brancard en pièces. *Charles* se fit alors porter sur des piques; car il est difficile, quoi qu'en dise *Norberg*, que dans une action aussi vive on eût trouvé un nouveau brancard tout prêt. *Pierre* reçut plusieurs coups dans ses habits & dans son chapeau; ces deux princes furent continuellement au milieu du feu pendant toute l'action. Enfin après deux heures de combat les Suédois furent par-tout enfoncés; la confusion se mit parmi eux, & *Charles XII* fut obligé de fuir devant celui qu'il avait tant méprisé. On mit à cheval dans sa fuite ce même héros qui n'avait pu y monter pendant la bataille; la nécessité lui rendit un peu de force; il courut en souffrant d'extrêmes douleurs, devenues encore plus cuisantes par celle d'être vaincu sans ressource. Les Russes comptèrent neuf mille deux cents vingt-quatre suédois morts sur le champ de bataille : ils firent pendant l'action deux à trois mille prisonniers, surtout dans la cavalerie.

Charles XII précipitait sa fuite avec environ quatorze mille combattans, très-peu d'artillerie de campagne, de vivres, de munitions & de poudre. Il marcha vers le Borysthène au midi entre les rivières de Vorskla & de Sol, (*d*) dans le pays des Zaporaviens. Par-delà le Borysthène en cet endroit sont de grands déserts qui conduisent aux frontières de la Turquie. *Norberg* assure que les vainqueurs n'osèrent poursuivre *Charles*; cependant il avoue que le prince *Menzikoff* se présenta

(*d*) Ou Psol.

1709. ſur les hauteurs avec dix mille hommes de cavalerie & un train d'artillerie conſidérable quand le roi paſſait le Boryſthène.

12 juillet. Quatorze mille ſuédois ſe rendirent priſonniers de guerre à ces dix mille ruſſes; *Levenhaupt*, qui les commandait, ſigna cette fatale capitulation, par laquelle il livrait au czar les zaporaviens qui ayant combattu pour ſon roi ſe trouvaient dans cette armée fugitive. Les principaux priſonniers faits dans la bataille, & par la capitulation, furent le comte *Piper* premier miniſtre, avec deux ſecrétaires d'Etat & deux du cabinet; le feld-maréchal *Renſchild*, les généraux *Levenhaupt*, *Slipenbak*, *Roſen*, *Stakelber*, *Creuts*, *Hamilton*; trois aides-de-camp généraux, l'auditeur-général de l'armée, cinquante-neuf officiers de l'état-major, cinq colonels, parmi leſquels était un prince de *Wirtemberg*; ſeize mille neuf cents quarante-deux ſoldats ou bas-officiers: enfin, en y comprenant les domeſtiques du roi & d'autres perſonnes ſuivant l'armée, il y en eut dix-huit mille ſept cents quarante-ſix au pouvoir du vainqueur; ce qui joint aux neuf mille deux cents vingt-quatre qui furent tués dans la bataille, & à près de deux mille hommes qui paſſèrent le Boryſthène à la ſuite du roi, fait voir qu'il avait en effet vingt-ſept mille combattans ſous ſes ordres dans cette journée mémorable. (*e*)

Il était parti de Saxe avec quarante-cinq mille

(*e*) On a imprimé à Amſterdam en 1730 les mémoires de *Pierre le grand* par le prétendu boïard *Ivan Neſteſuranoy*. Il eſt dit dans ces mémoires que le roi de Suède, avant de paſſer le Boryſthène, envoya un officier-général offrir la paix au czar. Les quatre tomes de ces mémoires ſont un tiſſu de fauſſetés & d'inepties pareilles, ou de gazettes compilées.

combattans

combattans; *Levenhaupt* en avait amené plus de seize 1709.
mille de Livonie; rien ne restait de toute cette armée florissante; & d'une nombreuse artillerie perdue dans ses marches, enterrée dans des marais, il n'avait conservé que dix-huit canons de fonte, deux obus & douze mortiers. C'était avec ces faibles armes qu'il avait entrepris le siége de Pultava, & qu'il avait attaqué une armée pourvue d'une artillerie formidable : aussi l'accuse-t-on d'avoir montré depuis son départ d'Allemagne plus de valeur que de prudence. Il n'y eut de morts du côté des Russes que cinquante-deux officiers & douze cents quatre-vingt-treize soldats; c'est une preuve que leur disposition était meilleure que celle de *Charles*, & que leur feu fut infiniment supérieur.

Un ministre envoyé à la cour du czar prétend, dans ses mémoires, que *Pierre*, ayant appris le dessein de *Charles XII* de se retirer chez les Turcs, lui écrivit pour le conjurer de ne point prendre cette résolution désespérée, & de se remettre plutôt entre ses mains qu'entre celles de l'ennemi naturel de tous les princes chrétiens. Il lui donnait sa parole d'honneur de ne point le retenir prisonnier, & de terminer leurs différends par une paix raisonnable. La lettre fut portée par un exprès jusqu'à la rivière de Bug, qui sépare les déserts de l'Ukraine des Etats du grand-seigneur. Il arriva lorsque *Charles* était déjà en Turquie, & rapporta la lettre à son maître. Le ministre ajoute qu'il tient ce (*f*) fait de celui-là même qui avait été chargé de la lettre. Cette anecdote n'est pas sans vraisemblance,

(*f*) Ce fait se trouve aussi dans une lettre imprimée au-devant des *Anecdotes de Russie*.

1709. mais elle ne se trouve ni dans le journal de *Pierre le grand*, ni dans aucun des mémoires qu'on m'a confiés. Ce qui est le plus important dans cette bataille, c'est que de toutes celles qui ont jamais ensanglanté la terre, c'est la seule qui, au lieu de ne produire que la destruction, ait servi au bonheur du genre-humain, puisqu'elle a donné au czar la liberté de policer une grande partie du monde.

Il s'est donné en Europe plus de deux cents batailles rangées, depuis le commencement de ce siècle jusqu'à l'année où j'écris. Les victoires les plus signalées & les plus sanglantes n'ont eu d'autres suites que la réduction de quelques petites provinces, cédées ensuite par des traités & reprises par d'autres batailles. Des armées de cent mille hommes ont souvent combattu, mais les plus violens efforts n'ont eu que des succès faibles & passagers : on a fait les plus petites choses avec les plus grands moyens. Il n'y a point d'exemple dans nos nations modernes d'aucune guerre qui ait compensé par un peu de bien le mal qu'elle a fait; mais il a résulté de la journée de Pultava la félicité du plus vaste empire de la terre.

CHAPITRE XIX.

Suites de la victoire de Pultava. Charles XII réfugié chez les Turcs. Auguste détrôné par lui rentre dans ses Etats. Conquêtes de Pierre le grand.

CEPENDANT on presentait au vainqueur tous les principaux prisonniers ; le czar leur fit rendre leurs épées & les invita à sa table. Il est assez connu qu'en buvant à leur santé il leur dit : ›› Je bois à la santé de ›› mes maîtres dans l'art de la guerre : ›› mais la plupart de ses maîtres, du moins tous les officiers subalternes & tous les soldats, furent bientôt envoyés en Sibérie. Il n'y avait point de cartel entre les Russes & les Suédois : le czar en avait proposé un avant le siége de Pultava ; *Charles* le refusa, & ses Suédois furent en tout les victimes de son indomptable fierté. 1709.

C'est cette fierté, toujours hors de saison, qui causa toutes les aventures de ce prince en Turquie, & toutes ses calamités plus dignes d'un héros de l'*Arioste* que d'un roi sage : car dès qu'il fut auprès de Bender, on lui conseilla d'écrire au grand-visir selon l'usage, & il crut que ce serait trop s'abaisser. Une pareille opiniâtreté le brouilla avec tous les ministres de la Porte successivement : il ne savait s'accommoder ni au temps ni aux lieux. (g)

(g) *La Motraye* dans le récit de ses voyages rapporte une lettre de *Charles XII* au grand-visir, mais cette lettre est fausse, comme la plupart des récits de ce voyageur mercenaire ; & *Norberg* lui-même avoue que le roi de Suède ne voulut jamais écrire au grand-visir.

1709. Aux premières nouvelles de la bataille de Pultava, ce fut une révolution générale dans les esprits & dans les affaires en Pologne, en Saxe, en Suède, en Silésie. *Charles*, quand il donnait des lois, avait exigé de l'empereur d'Allemagne, *Joseph I*, qu'on dépouillât les catholiques de cent cinq églises, en faveur des Siléfiens de la confession d'Augsbourg; les catholiques reprirent presque tous les temples luthériens, dès qu'ils furent informés de la disgrace de *Charles*. Les Saxons ne songèrent qu'à se venger des extorsions d'un vainqueur qui leur avait coûté, disaient-ils, vingt-trois
8 août. millions d'écus. Leur électeur roi de Pologne protesta sur le champ contre l'abdication qu'on lui avait arrachée, & étant rentré dans les bonnes grâces du czar, il s'empressa de remonter sur le trône de Pologne. La Suède consternée crut long-temps son roi mort, & le sénat incertain ne pouvait prendre aucun parti.

Pierre prit incontinent celui de profiter de sa victoire : il fait partir le maréchal *Sheremetoff* avec une armée pour la Livonie, sur les frontières de laquelle ce général s'était signalé tant de fois. Le prince *Menzikoff* fut envoyé en diligence avec une nombreuse cavalerie pour seconder le peu de troupes laissées en Pologne, pour encourager toute la noblesse du parti d'*Auguste*, pour chasser le compétiteur que l'on ne regardait plus que comme un rebelle, & pour dissiper quelques troupes suédoises qui restaient encore sous le général suédois *Crassau*.

Pierre part bientôt lui-même, passe par la Kiovie, par les palatinats de Chelm & de la haute Volhinie, arrive à Lublin, se concerte avec le général de la
18 septemb. Lithuanie; il voit ensuite les troupes de la couronne,

qui prêtent ferment de fidélité au roi *Auguste;* de là 1709.
il se rend à Varsovie, & jouit à Thorn du plus beau 7 octobre.
de tous les triomphes, celui de recevoir les remercîmens d'un roi auquel il rendait ses Etats. C'est là qu'il conclut un traité contre la Suède avec les rois de Danemarck, de Pologne & de Prusse. Il s'agissait déjà de reprendre toutes les conquêtes de *Gustave-Adolphe. Pierre* fesait revivre les anciennes prétentions des czars sur la Livonie, l'Ingrie, la Carélie & sur une partie de la Finlande; le Danemarck revendiquait la Scanie, le roi de Prusse la Poméranie.

La valeur infortunée de *Charles* ébranlaît ainsi tous les édifices que la valeur heureuse de *Gustave-Adolphe* avait élevés. La noblesse polonaise venait en foule confirmer ses sermens à son roi, ou lui demander pardon de l'avoir abandonné; presque tous reconnaissaient *Pierre* pour leur protecteur.

Aux armes du czar, à ces traités, à cette révolution subite, *Stanislas* n'eut à opposer que sa résignation: il répandit un écrit qu'on appelle *Universal,* dans lequel il dit qu'il est prêt à renoncer à la couronne si la république l'exige.

Pierre, après avoir tout concerté avec le roi de Pologne, & ayant ratifié le traité avec le Danemarck, partit incontinent pour achever sa négociation avec le roi de Prusse. Il n'était pas encore en usage chez les souverains d'aller faire eux-mêmes les fonctions de leurs ambassadeurs: ce fut *Pierre* qui introduisit cette coutume nouvelle & peu suivie. L'électeur de Brandebourg, premier roi de Prusse, alla conférer avec le czar à Marienverder, petite ville située dans la partie occidentale de la Poméranie, bâtie par les chevaliers

1709. teutoniques, & enclavée dans la lisière de la Prusse devenue royaume. Ce royaume était petit & pauvre, mais son nouveau roi y étalait, quand il y voyageait, la pompe la plus fastueuse : c'est dans cet éclat qu'il avait déjà reçu *Pierre* à son premier passage, quand ce prince quitta son empire pour aller s'instruire chez
20 octobre. les étrangers. Il reçut le vainqueur de *Charles XII* avec encore plus de magnificence. *Pierre* ne conclut d'abord avec le roi de Prusse qu'un traité défensif, mais qui ensuite acheva la ruine des affaires de Suède.

Nul instant n'était perdu. *Pierre*, après avoir achevé rapidement les négociations qui par-tout ailleurs sont
21 novemb. si longues, va joindre son armée devant Riga, la capitale de la Livonie, commence par bombarder la place, met le feu lui-même aux trois premières bombes, forme ensuite un blocus ; & sûr que Riga ne lui peut échapper, il va veiller aux ouvrages de sa ville de Pétersbourg, à la construction des maisons, à sa flotte,
3 décembre. pose de ses mains la quille d'un vaisseau de cinquante-quatre canons, & part ensuite pour Moscou. Il se fit un amusement de travailler aux préparatifs du triomphe qu'il étala dans cette capitale ; il ordonna toute la fête, travailla lui-même, disposa tout.

1710. L'année 1710 commença par cette solemnité
1 janvier. nécessaire alors à ses peuples, auxquels elle inspirait des sentimens de grandeur, & agréable à ceux qui avaient craint de voir entrer en vainqueurs dans leurs murs ceux dont on triomphait ; on vit passer, sous sept arcs magnifiques, l'artillerie des vaincus, leurs drapeaux, leurs étendards, le brancard de leur roi, les soldats, les officiers, les généraux, les ministres

prisonniers tous à pied, au bruit des cloches, des trompettes, de cent pièces de canon, & des acclamations d'un peuple innombrable qui se fesaient entendre quand les canons se taisaient. Les vainqueurs à cheval fermaient la marche, les généraux à la tête, & *Pierre* à son rang de général-major. A chaque arc de triomphe on trouvait des députés des différens ordres de l'Etat, & au dernier une troupe choisie de jeunes enfans de boïards vêtus à la romaine, qui présentaient des lauriers au monarque victorieux. 1710.

A cette fête publique succéda une cérémonie non moins satisfesante. Il était arrivé en 1708 une aventure d'autant plus désagréable que *Pierre* était alors malheureux; *Matéof*, son ambassadeur à Londres auprès de la reine *Anne*, ayant pris congé, fut arrêté avec violence par deux officiers de justice au nom de quelques marchands anglais, & conduit chez un juge de paix pour la sureté de leurs créances. Les marchands anglais prétendaient que les lois du commerce devaient l'emporter sur les priviléges des ministres: l'ambassadeur du czar, & tous les ministres publics qui se joignirent à lui, disaient que leur personne doit être toujours inviolable. Le czar demanda fortement justice par ses lettres à la reine *Anne*; mais elle ne pouvait la lui faire, parce que les lois d'Angleterre permettaient aux marchands de poursuivre leurs débiteurs, & qu'aucune loi n'exemptait les ministres publics de cette poursuite. Le meurtre de *Patkul*, ambassadeur du czar, exécuté l'année précédente par les ordres de *Charles XII*, enhardissait le peuple d'Angleterre à ne pas respecter un caractère si cruellement profané: les autres ministres qui étaient alors

1710. à Londres, furent obligés de répondre pour celui du czar ; & enfin tout ce que put faire la reine en sa faveur, ce fut d'engager le parlement à passer un acte par lequel dorénavant il ne serait plus permis de faire arrêter un ambassadeur pour ses dettes : mais, après la bataille de Pultava, il fallut faire une satisfaction plus authentique. La reine lui fit des excuses publiques
16 février. par une ambassade solemnelle. M. de *Widvorth*, choisi pour cette cérémonie, commença sa harangue par ces mots : *Très-haut & très-puissant empereur*. Il lui dit qu'on avait mis en prison ceux qui avaient osé arrêter son ambassadeur, & qu'on les avait déclarés infames ; il n'en était rien, mais il suffisait de le dire ; & le titre d'empereur, que la reine ne lui donnait pas avant la bataille de Pultava, marquait assez la considération qu'il avait en Europe. On lui donnait déjà communément ce titre en Hollande, & non-seulement ceux qui l'avaient vu travailler avec eux dans les chantiers de Sardam, & qui s'intéressaient davantage à sa gloire, mais tous les principaux de l'Etat l'appelaient à l'envi du nom d'empereur, & célébraient sa victoire par des fêtes en présence du ministre de Suède.

Cette considération universelle qu'il s'était donnée par sa victoire, il l'augmentait en ne perdant pas un moment pour en profiter. Elbing est d'abord assiégée ; c'est une ville anséatique de la Prusse royale en Pologne ; les Suédois y avaient encore une garnison. Les
11 mars. Russes montent à l'assaut, entrent dans la ville, & la garnison se rend prisonnière de guerre : cette place était un des grands magasins de *Charles XII* ; on y trouva cent quatre-vingt-trois canons de bronze, & cent cinquante-sept mortiers. Aussitôt *Pierre* se hâte

d'aller de Moſcou à Pétersbourg : à peine arrivé, il 1710.
s'embarque ſous ſa nouvelle forteresse de Cronſlot, 2 avril.
côtoie les côtes de la Carélie, & malgré une violente tempête, il amène ſa flotte devant Vibourg, la capitale de la Carélie en Finlande, tandis que ſes troupes de terre approchent ſur des marais glacés : la ville eſt inveſtie, & le blocus de la capitale de la Livonie eſt reſſerré. Vibourg ſe rend bientôt après la brèche faite, 23 juin.
& une garniſon compoſée d'environ quatre mille hommes capitule, mais ſans pouvoir obtenir les honneurs de la guerre; elle fut faite priſonnière malgré la capitulation. *Pierre* ſe plaignait de pluſieurs infractions de la part des Suédois; il promit de rendre la liberté à ces troupes, quand les Suédois auraient ſatisfait à ſes plaintes; il fallut, ſur cette affaire, demander les ordres du roi de Suède toujours inflexible, & ces ſoldats, que *Charles* aurait pu délivrer, reſtèrent captifs. C'eſt ainſi que le prince d'Orange, roi d'Angleterre *Guillaume III*, avait arrêté en 1695 le maréchal de *Boufflers* malgré la capitulation de Namur. Il y a pluſieurs exemples de ces violations, & il ſerait à ſouhaiter qu'il n'y en eût point.

Après la priſe de cette capitale, le ſiége de Riga devint bientôt un ſiége régulier, pouſſé avec vivacité : il fallait rompre les glaces dans la rivière de Duna qui baigne au nord les murs de la ville. La contagion qui déſolait depuis quelque temps ces climats, ſe mit dans l'armée aſſiégeante, & lui enleva neuf mille hommes : cependant le ſiége ne fut point ralenti ; il fut long, & la garniſon obtint les honneurs de la guerre ; mais on ſtipula dans la capitulation que tous les officiers & ſol- 15 juillet.
dats livoniens reſteraient au ſervice de la Ruſſie comme

1710. citoyens d'un pays qui en avait été démembré, & que les ancêtres de *Charles XII* avaient usurpé; les priviléges dont son père avait dépouillé les Livoniens leur furent rendus, & tous les officiers entrèrent au service du czar : c'était la plus noble vengeance qu'il pût prendre du meurtre du livonien *Patkul* son ambassadeur, condamné pour avoir défendu ces mêmes priviléges. La garnison était composée d'environ cinq mille hommes. Peu de temps après, la citadelle de Pennamunde fut prise; on trouva tant dans la ville que dans ce fort plus de huit cents bouches à feu.

Il manquait, pour être entièrement maître de la Carélie, la forte ville de Kexholm sur le lac Ladoga, située dans une île & qu'on regardait comme imprenable; elle fut bombardée quelque temps après & bientôt rendue. L'île d'Oesel, dans la mer qui borde le nord de la Livonie, fut soumise avec la même rapidité.

19 septemb.

23 septemb.

Du côté de l'Estonie, province de la Livonie vers le Septentrion & sur le golfe de Finlande, sont les villes de Pernau & de Revel; si on en était maître, la conquête de la Livonie était achevée. Pernau se rendit après un siége de peu de jours, & Revel se soumit sans qu'on tirât contre la ville un seul coup de canon; mais les assiégés trouvèrent le moyen d'échapper au vainqueur dans le temps même qu'ils se rendaient prisonniers de guerre : quelques vaisseaux de Suède abordèrent à la rade pendant la nuit; la garnison s'embarqua, ainsi que la plupart des bourgeois; & les assiégeans en entrant dans la ville furent étonnés de la trouver déserte. Quand *Charles XII* remportait la victoire de Nerva, il ne s'attendait pas que ses

25 août.

10 septemb.

troupes auraient un jour befoin de pareilles rufes de guerre. 1710.

En Pologne *Staniflas*, voyant fon parti détruit, s'était réfugié dans la Poméranie, qui reftait à *Charles XII*; *Augufte* régnait, & il était difficile de décider fi *Charles* avait eu plus de gloire à le détrôner que *Pierre* à le rétablir.

Les Etats du roi de Suède étaient encore plus malheureux que lui ; cette maladie contagieufe, qui avait ravagé toute la Livonie, paffa en Suède, & enleva trente mille perfonnes dans la feule ville de Stockholm ; elle y ravagea les provinces déjà trop dénuées d'habitans, car pendant dix années de fuite la plupart étaient fortis du pays pour aller périr à la fuite de leur maître.

Sa mauvaife fortune le pourfuivait dans la Poméranie. Ses troupes de Pologne s'y étaient retirées au nombre de onze mille combattans ; le czar, le roi de Danemarck, celui de Pruffe, l'électeur de Hanovre, le duc de Holftein, s'unirent tous enfemble pour rendre cette armée inutile, & pour forcer le général *Craffau*, qui la commandait, à la neutralité. La régence de Stockholm ne recevant point de nouvelles de fon roi, fe crut trop heureufe, au milieu de la contagion qui dévaftait la ville, de figner cette neutralité qui femblait du moins devoir écarter les horreurs de la guerre d'une de fes provinces. L'empereur d'Allemagne favorifa ce traité fingulier : on ftipula que l'armée fuédoife qui était en Poméranie n'en pourrait fortir pour aller défendre ailleurs fon monarque : il fut même réfolu dans l'empire d'Allemagne de lever une armée pour faire exécuter cette convention qui n'avait point

1710. d'exemple ; c'eſt que l'empereur, qui était alors en guerre contre la France, eſpérait faire entrer l'armée ſuédoiſe à ſon ſervice. Toute cette négociation fut conduite pendant que *Pierre* s'emparait de la Livonie, de l'Eſtonie & de la Carélie.

Charles XII, qui pendant tout ce temps-là feſait jouer de Bender à la Porte ottomane tous les reſſorts poſſibles pour engager le divan à déclarer la guerre au czar, reçut cette nouvelle comme un des plus funeſtes coups que lui portait ſa mauvaiſe fortune : il ne put ſoutenir que ſon ſénat de Stockholm eût lié les mains à ſon armée : ce fut alors qu'il lui écrivit qu'il enverrait une de ſes bottes pour le gouverner.

Les Danois cependant préparaient une deſcente en Suède. Toutes les nations de l'Europe étaient alors en guerre ; l'Eſpagne, le Portugal, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre combattaient encore pour la ſucceſſion du roi d'Eſpagne *Charles II*, & tout le Nord était armé contre *Charles XII*. Il ne manquait qu'une querelle avec la Porte ottomane, pour qu'il n'y eût pas un village d'Europe qui ne fût expoſé aux ravages. Cette querelle arriva lorſque *Pierre* était au plus haut point de ſa gloire, & préciſément parce qu'il y était.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Campagne du Pruth.

LE ſultan *Achmet III* déclara la guerre à *Pierre I;* mais ce n'était pas pour le roi de Suède; c'était, comme on le croit bien, pour ſes ſeuls intérêts. Le kan des Tartares de Crimée voyait avec crainte un voiſin devenu ſi puiſſant. La Porte avait pris ombrage de ſes vaiſſeaux ſur les Palus-Méotides & ſur la mer Noire, de la ville d'Azoph fortifiée, & du port de Taganrok déjà célébre, enfin de tant de grands ſuccès, & de l'ambition que les ſuccès augmentent toujours. 1710.

Il n'eſt ni vraiſemblable, ni vrai que la Porte ottomane ait fait la guerre au czar vers les Palus-Méotides, parce qu'un vaiſſeau ſuédois avait pris ſur la mer Baltique une barque dans laquelle on avait trouvé une lettre d'un miniſtre qu'on n'a jamais nommé. *Norberg* a écrit que cette lettre contenait un plan de la conquête de l'empire turc, que la lettre fut portée à *Charles XII* en Turquie, que *Charles* l'envoya au divan, & que ſur cette lettre la guerre fut déclarée. Cette fable porte aſſez avec elle ſon caractère de fable. Le kan des Tartares, plus inquiet encore que le divan de Conſtantinople du voiſinage d'Azoph, fut celui qui par ſes inſtances obtint qu'on entrerait en campagne. (*a*)

(*a*) Ce que rapporte *Norberg* ſur les prétentions du grand-ſeigneur n'eſt ni moins faux ni moins puérile : il dit que le ſultan *Achmet* envoya au czar les conditions auxquelles il accorderait la paix, avant d'avoir

1710. La Livonie n'était point encore toute entière au pouvoir du czar, quand *Achmet III* prit dès le mois d'août la résolution de se déclarer. Il pouvait à peine savoir la reddition de Riga. La proposition de rendre en argent les effets perdus par le roi de Suède à Pultava, serait de toutes les idées la plus ridicule, si celle de démolir Pétersbourg ne l'était davantage. Il y eut beaucoup de romanesque dans la conduite de *Charles* à Bender; mais celle du divan eût été plus romanesque encore, s'il eût fait de telles demandes.

Novembre. Le kan des Tartares, qui fut le grand moteur de cette guerre, alla voir *Charles* dans sa retraite. Ils étaient unis par les mêmes intérêts, puisqu'Azoph est frontière de la petite Tartarie. *Charles* & le kan de Crimée étaient ceux qui avaient le plus perdu par l'agrandissement du czar; mais ce kan ne commandait point les armées du grand-seigneur; il était comme les princes feudataires d'Allemagne, qui ont servi l'Empire avec leurs propres troupes, subordonnées au général de l'empereur allemand.

29 novemb. La première démarche du divan fut de faire arrêter dans les rues de Constantinople l'ambassadeur du czar *Tolstoy*, & trente de ses domestiques, & de l'enfermer au château des sept Tours. Cet usage barbare, dont des sauvages auraient honte, vient de ce que les Turcs

commencé la guerre. Ces conditions étaient, selon le confesseur de *Charles XII*, de renoncer à son alliance avec le roi *Auguste*, de rétablir *Stanislas*, de rendre la Livonie à *Charles*, de payer à ce prince argent comptant ce qu'il lui avait pris à Pultava, & de démolir Pétersbourg. Cette pièce fut forgée par un nommé *Brazey*, auteur famelique d'une feuille intitulée *Mémoires satiriques, historiques & amusans*. *Norberg* puisa dans cette source. Il paraît que ce confesseur n'était pas le confident de *Charles XII*.

ont toujours des ministres étrangers, résidant continuellement chez eux, & qu'ils n'envoient jamais d'ambassadeurs ordinaires. Ils regardent les ambassadeurs des princes chrétiens comme des consuls de marchands ; & n'ayant pas d'ailleurs moins de mépris pour les chrétiens que pour les juifs, ils ne daignent observer avec eux le droit des gens que quand ils y sont forcés ; du moins jusqu'à présent ils ont persisté dans cet orgueil féroce. 1710.

Le célèbre visir *Achmet Couprougli*, qui prit Candie sous *Mahomet IV*, avait traité le fils d'un ambassadeur de France avec outrage, & ayant poussé la brutalité jusqu'à le frapper l'avait envoyé en prison, sans que *Louis XIV*, tout fier qu'il était, s'en fût autrement ressenti qu'en envoyant un autre ministre à la Porte. Les princes chrétiens très-délicats entr'eux sur le point d'honneur, & qui l'ont même fait entrer dans le droit public, semblaient l'avoir oublié avec les Turcs.

Jamais souverain ne fut plus offensé dans la personne de ses ministres que le czar de Russie. Il vit dans l'espace de peu d'années son ambassadeur à Londres mis en prison pour dettes ; son plénipotentiaire en Pologne & en Saxe roué vif sur un ordre du roi de Suède ; son ministre à la Porte ottomane saisi & mis en prison dans Constantinople comme un malfaiteur.

La reine d'Angleterre lui fit, comme nous avons vu, satisfaction pour l'outrage de Londres. L'horrible affront reçu dans la personne de *Patkul* fut lavé dans le sang des Suédois à la bataille de Pultava ; mais la fortune laissa impunie la violation du droit des gens par les Turcs.

Le czar fut obligé de quitter le théâtre de la guerre 1711.

1711. Janvier. en Occident pour aller combattre ſur les frontières de la Turquie. D'abord il fait avancer vers la Moldavie (*b*) dix régimens qui étaient en Pologne; il ordonne au maréchal *Sheremetoff* de partir de la Livonie avec ſon corps d'armée, & laiſſant le prince *Menzikoff* à la tête des affaires à Pétersbourg, il va donner dans Moſcou tous les ordres pour la campagne qui doit s'ouvrir.

18 janvier. Un ſénat de régence eſt établi; ſes régimens des gardes ſe mettent en marche; il ordonne à la jeune nobleſſe de venir apprendre ſous lui le métier de la guerre; place les uns en qualité de cadets, les autres d'officiers ſubalternes. L'amiral *Apraxin* va dans Azoph commander ſur terre & ſur mer. Toutes ces meſures étant priſes, il ordonne dans Moſcou qu'on reconnaiſſe une nouvelle czarine; c'était cette même perſonne faite priſonnière de guerre dans Marienbourg en 1702. *Pierre* avait répudié l'an 1696 *Eudoxia Lapoukin* (*c*) ſon épouſe, dont il avait deux enfans. Les lois de ſon Egliſe permettent le divorce; & ſi elles l'avaient défendu, il eût fait une loi pour le permettre.

La jeune priſonnière de Marienbourg, à qui on avait donné le nom de *Catherine*, était au-deſſus de ſon ſexe & de ſon malheur. Elle ſe rendit ſi agréable par ſon caractère que le czar voulut l'avoir auprès de lui; elle l'accompagna dans ſes courſes & dans ſes travaux pénibles, partageant ſes fatigues, adouciſſant ſes peines par la gaieté de ſon eſprit & par ſa complaiſance; ne connaiſſant point cet appareil de luxe & de

(*b*) Il eſt bien étrange que tant d'auteurs confondent la Valachie & la Moldavie.

(*c*) Ou *Lapouchin*.

mollesse dont les femmes se sont fait ailleurs des besoins réels. Ce qui rendit sa faveur plus singulière, c'est qu'elle ne fut ni enviée, ni traversée, & que personne n'en fut la victime. Elle calma souvent la colère du czar, & le rendit plus grand encore en le rendant plus clément. Enfin elle lui devint si nécessaire qu'il l'épousa secrétement en 1707. Il en avait déjà deux filles, & il en eut l'année suivante une princesse qui épousa depuis le duc de Holstein. Le mariage secret de *Pierre* & de *Catherine* fut déclaré le jour même que le czar (*d*) partit avec elle pour aller éprouver sa fortune contre l'empire ottoman. Toutes les dispositions promettaient un heureux succès. L'hetman des Cosaques devait contenir les Tartares, qui déjà ravageaient l'Ukraine dès le mois de février; l'armée russe avançait vers le Niester; un autre corps de troupes, sous le prince *Gallitzin*, marchait par la Pologne. Tous les commencemens furent favorables; car *Gallitzin* ayant rencontré près de Kiovie un parti nombreux de tartares joints à quelques cosaques & à quelques polonais du parti de *Stanislas*, & même de suédois, il les défit entièrement, & leur tua cinq mille hommes. Ces tartares avaient déjà fait dix mille esclaves dans le plat pays. C'est de temps immémorial la coutume des Tartares de porter plus de cordes que de cimeterres, pour lier les malheureux qu'ils surprennent. Les captifs furent tous délivrés, & leurs ravisseurs passés au fil de l'épée. Toute l'armée, si elle eût été rassemblée, devait monter à soixante mille hommes. Elle dut être encore augmentée par les troupes du roi de

1711.

17 mars.

(*d*) Journal de *Pierre le Grand*.

1711. Pologne. Ce prince, qui devait tout au czar, vint le trouver le 3 juin à Jaroflau fur la rivière de Sane, & lui promit de nombreux fecours. On proclama la guerre contre les Turcs au nom des deux rois : mais la diète de Pologne ne ratifia pas ce qu'*Augufte* avait promis : elle ne voulut point rompre avec les Turcs. C'était le fort du czar d'avoir dans le roi *Augufte* un allié qui ne pouvait jamais l'aider. Il eut les mêmes efpérances dans la Moldavie & dans la Valachie, & il fut trompé de même.

La Moldavie & la Valachie devaient fecouer le joug des Turcs. Ces pays font ceux des anciens Daces, qui, mêlés aux Gépides, inquiétèrent long-temps l'empire romain : *Trajan* les foumit ; le premier *Conftantin* les rendit chrétiens. La Dacie fut une province de l'empire d'Orient ; mais bientôt après ces mêmes peuples contribuèrent à la ruine de celui d'Occident, en fervant fous les *Odoacres* & fous les *Théodorics*.

Ces contrées reftèrent depuis annexées à l'empire grec ; & quand les Turcs eurent pris Conftantinople, elles furent gouvernées & opprimées par des princes particuliers. Enfin elles ont été entièrement foumifes par le padisha ou empereur turc, qui en donne l'inveftiture. Le hofpodar ou vaivode que la Porte choifit pour gouverner ces provinces, eft toujours un chrétien grec. Les Turcs ont par ce choix fait connaître leur tolérance, tandis que nos déclamateurs ignorans leur reprochent la perfécution. Le prince que la Porte nomme eft tributaire, ou plutôt fermier : elle confère cette dignité à celui qui en offre davantage, & qui fait le plus de préfens au vifir, ainfi qu'elle confère

le patriarchat grec de Conſtantinople. C'eſt quelque- 1711.
fois un dragoman, c'eſt-à-dire un interprète du divan, qui obtient cette place. Rarement la Moldavie & la Valachie ſont réunies ſous un même vaivode; la Porte partage ces deux provinces, pour en être plus ſûre. *Démétrius Cantemir* avait obtenu la Moldavie. On feſait deſcendre ce vaivode *Cantemir* de *Tamerlan*, parce que le nom de *Tamerlan* était *Timur*, que ce *Timur* était un kan tartare; & du nom de *Timurkan* venait, diſait-on, la famille de *Kantemir*.

Baſſaraba Brancovan avait été inveſti de la Valachie. Ce *Baſſaraba* ne trouva point de généalogiſte qui le fît deſcendre d'un conquérant tartare. *Cantemir* crut que le temps était venu de ſe ſouſtraire à la domination des Turcs, & de ſe rendre indépendant par la protection du czar. Il fit préciſément avec *Pierre* ce que *Mazeppa* avait fait avec *Charles*. Il engagea même d'abord le hoſpodar de Valachie *Baſſaraba* à entrer dans la conſpiration dont il eſpérait recueillir tout le fruit. Son plan était de ſe rendre maître des deux provinces. L'évêque de Jéruſalem, qui était alors en Valachie, fut l'ame de ce complot. *Cantemir* promit au czar des troupes & des vivres, comme *Mazeppa* en avait promis au roi de Suède, & ne tint pas mieux ſa parole.

Le général *Sheremetoff* s'avança juſqu'à Yaſſi capitale de la Moldavie, pour voir & pour ſoutenir l'exécution de ces grands projets. *Cantemir* l'y vint trouver & en fut reçu en prince; mais il n'agit en prince qu'en publiant un manifeſte contre l'empire turc. Le hoſpodar de Valachie, qui démêla bientôt ſes vues ambitieuſes, abandonna ſon parti, & rentra dans ſon devoir.

1711. L'évêque de Jérusalem, craignant justement pour sa tête, s'enfuit & se cacha; les peuples de la Valachie & de la Moldavie demeurèrent fidelles à la Porte ottomane, & ceux qui devaient fournir des vivres à l'armée russe les allèrent porter à l'armée turque.

Déjà le visir *Baltagi Mehemet* avait passé le Danube à la tête de cent mille hommes, & marchait vers Yassi le long du Pruth, autrefois le fleuve Hiérase, qui tombe dans le Danube, & qui est à peu près la frontière de la Moldavie & de la Bessarabie. Il envoya alors le comte *Poniatowski*, gentilhomme polonais attaché à la fortune du roi de Suède, prier ce prince de venir lui rendre visite, & voir son armée. *Charles* ne put s'y résoudre; il exigeait que le grand-visir lui fît sa première visite dans son asile près de Bender: sa fierté l'emporta sur ses intérêts. Quand *Poniatowski* revint au camp des Turcs, & qu'il excusa les refus de *Charles XII*: *Je m'attendais bien*, dit le visir au kan des Tartares, *que ce fier païen en userait ainsi*. Cette fierté réciproque, qui aliène toujours tous les hommes en place, n'avança pas les affaires du roi de Suède: il dut d'ailleurs s'apercevoir bientôt que les Turcs n'agissaient que pour eux & non pas pour lui.

Tandis que l'armée ottomane passait le Danube, le czar avançait par les frontières de la Pologne, passait le Borysthène pour aller dégager le maréchal *Sheremetoff* qui, étant au midi de Yassi sur les bords du Pruth, était menacé de se voir bientôt environné de cent mille turcs & d'une armée de tartares. *Pierre*, avant de passer le Borysthène, avait craint d'exposer *Catherine* à un danger qui devenait chaque jour plus terrible; mais *Catherine* regarda cette attention du czar comme

un outrage à sa tendresse & à son courage; elle fit tant d'instances que le czar ne put se passer d'elle; l'armée la voyait avec joie à cheval à la tête des troupes; elle se servait rarement de voiture. Il fallut marcher au-delà du Borysthène par quelques déserts, traverser le Bog, & ensuite la rivière du Tiras qu'on nomme aujourd'hui Niester; après quoi l'on trouvait encore un autre désert avant d'arriver à Yassi sur les bords du Pruth. Elle encourageait l'armée, y répandait la gaieté, envoyait des secours aux officiers malades, & étendait ses soins sur les soldats. 1711.

On arriva enfin à Yassi où l'on devait établir des magasins. Le hospodar de Valachie *Bassaraba*, rentré dans les intérêts de la Porte, & feignant d'être dans ceux du czar, lui proposa la paix, quoique le grand-visir ne l'en eût point chargé : on sentit le piége ; on se borna à demander des vivres qu'il ne pouvait ni ne voulait fournir. Il était difficile d'en faire venir de Pologne; les provisions que *Cantemir* avait promises, & qu'il espérait en vain tirer de la Valachie, ne pouvaient arriver; la situation devenait très-inquiétante. Un fléau dangereux se joignit à tous ces contre-temps; des nuées de sauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent & les infectèrent : l'eau manquait souvent dans la marche sous un soleil brûlant & dans des déserts arides; on fut obligé de faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux. 4 juillet.

Pierre dans cette marche se trouvait, par une fatalité singulière, à portée de *Charles XII;* car Bender n'est éloigné que de vingt-cinq lieues communes de l'endroit où l'armée russe campait auprès de Yassi. Des partis de cosaques pénétrèrent jusqu'à la retraite de *Charles*;

1711. mais les tartares de Crimée, qui voltigeaient dans ces quartiers, mirent le roi de Suède à couvert d'une surprise. Il attendait avec impatience & sans crainte dans son camp l'événement de la guerre.

Pierre se hâta de marcher sur la rive droite du Pruth, dès qu'il eut formé quelques magasins. Le point décisif était d'empêcher les Turcs, postés au-dessous sur la rive gauche, de passer ce fleuve, & de venir à lui. Cette manœuvre devait le rendre maître de la Moldavie & de la Valachie ; il envoya le général *Janus* avec l'avant-garde pour s'opposer à ce passage des Turcs : mais ce général n'arriva que dans le temps même qu'ils passaient sur leurs pontons ; il se retira, & son infanterie fut poursuivie jusqu'à ce que le czar vînt lui-même le dégager.

L'armée du grand-visir s'avança donc bientôt vers celle du czar le long du fleuve. Ces deux armées étaient bien différentes : celle des Turcs, renforcée des Tartares, était, dit-on, de près de deux cents cinquante mille hommes ; celle des Russes n'était alors que d'environ trente-sept mille combattans. Un corps assez considérable, sous le général *Renne*, était au-delà des montagnes de la Moldavie sur la rivière de Sireth ; & les Turcs coupèrent la communication.

Le czar commençait à manquer de vivres, & à peine ses troupes campées non loin du fleuve pouvaient-elles avoir de l'eau ; elles étaient exposées à une nombreuse artillerie, placée par le grand-visir sur la rive gauche, avec un corps de troupes qui tirait sans cesse sur les Russes. Il paraît par ce récit très-détaillé & très-fidelle que le visir *Baltagi Mehemet*, loin d'être un imbécille, comme les Suédois l'ont représenté,

s'était conduit avec beaucoup d'intelligence. Paſſer le Pruth à la vue d'un ennemi, le contraindre à reculer & le pourſuivre, couper tout d'un coup la communication entre l'armée du czar & un corps de ſa cavalerie, enfermer cette armée ſans lui laiſſer de retraite, lui ôter l'eau & les vivres, la tenir ſous des batteries de canon qui la menacent d'une rive oppoſée; tout cela n'était pas d'un homme ſans activité & ſans prévoyance. 1711.

Pierre alors ſe trouva dans une plus mauvaiſe poſition que *Charles XII* à Pultava; enfermé comme lui par une armée ſupérieure, éprouvant plus que lui la diſette, & s'étant fié comme lui aux promeſſes d'un prince trop peu puiſſant pour les tenir, il prit le parti de la retraite, & tenta d'aller choiſir un camp avantageux en retournant vers Yaſſi.

Il décampa dans la nuit; mais à peine eſt-il en marche que les Turcs tombent ſur ſon arrière-garde au point du jour. Le régiment des gardes préobazinsky arrêta long-temps leur impétuoſité. On ſe forma, on fit des retranchemens avec les chariots & le bagage. Le même jour toute l'armée turque attaqua encore les Ruſſes. Une preuve qu'ils pouvaient ſe défendre, quoi qu'on en ait dit, c'eſt qu'ils ſe défendirent très-long-temps, qu'ils tuèrent beaucoup d'ennemis, & qu'ils ne furent point entamés. 20 juillet. 21 juillet.

Il y avait dans l'armée ottomane deux officiers du roi de Suède, l'un le comte *Poniatowski*, l'autre le comte de *Sparre*, avec quelques coſaques du parti de *Charles XII*. Mes mémoires diſent que ces généraux conſeillèrent au grand-viſir de ne point combattre, de couper l'eau & les vivres aux ennemis, & de les forcer

1711. à se rendre prisonniers ou de mourir. D'autres mémoires prétendent qu'au contraire ils animèrent le grand-visir à détruire avec le sabre une armée fatiguée & languissante, qui périssait déjà par la disette. La première idée paraît plus circonspecte, la seconde plus conforme au caractère des généraux élevés par *Charles XII*.

Le fait est que le grand-visir tomba sur l'arrière-garde au point du jour. Cette arrière-garde était en désordre. Les Turcs ne rencontrèrent d'abord devant eux qu'une ligne de quatre cents hommes; on se forma avec célérité. Un général allemand nommé *Allard* eut la gloire de faire des dispositions si rapides & si bonnes, que les Russes résistèrent pendant trois heures à l'armée ottomane sans perdre de terrain.

La discipline à laquelle le czar avait accoutumé ses troupes le paya bien de ses peines. On avait vu à Nerva soixante mille hommes défaits par huit mille, parce qu'ils étaient indisciplinés; & ici l'on voit une arrière-garde d'environ huit mille russes soutenir les efforts de cent cinquante mille turcs, leur tuer sept mille hommes, & les forcer à retourner en arrière.

Après ce rude combat les deux armées se retranchèrent pendant la nuit; mais l'armée russe restait toujours enfermée, privée de provisions & d'eau même. Elle était près des bords du Pruth, & ne pouvait approcher du fleuve; car si tôt que quelques soldats hasardaient d'aller puiser de l'eau, un corps de turcs postés à la rive opposée fesait pleuvoir sur eux le plomb & le fer d'une artillerie nombreuse chargée à cartouche. L'armée turque, qui avait attaqué les

Ruſſes, continuait toujours de ſon côté à la foudroyer 1711.
par ſon canon.

Il était probable qu'enfin les Ruſſes allaient être perdus ſans reſſource par leur poſition, par l'inégalité du nombre & par la diſette. Les eſcarmouches continuaient toujours ; la cavalerie du czar, preſque toute démontée, ne pouvait plus être d'aucun ſecours, à moins qu'elle ne combattît à pied; la ſituation paraiſſait déſeſpérée. Il ne faut que jeter les yeux ſur la carte exacte du camp du czar & de l'armée ottomane, que l'on a miſe à la fin du volume, pour voir qu'il n'y eut jamais de poſition plus dangereuſe, que la retraite était impoſſible, qu'il fallait remporter une victoire complète, ou périr juſqu'au dernier, ou être eſclave des Turcs. (3)

Toutes les relations, tous les mémoires du temps conviennent unanimement que le czar, incertain s'il tenterait le lendemain le ſort d'une nouvelle bataille, s'il expoſerait ſa femme, ſon armée, ſon empire, & le fruit de tant de travaux à une perte qui ſemblait inévitable, ſe retira dans ſa tente, accablé de douleur & agité de convulſions dont il était quelquefois attaqué, & que ſes chagrins redoublaient. Seul, en proie à tant d'inquiétudes cruelles, ne voulant que perſonne fût témoin de ſon état, il défendit qu'on entrât dans ſa tente. Il

(3) L'auteur de la nouvelle hiſtoire de Ruſſie prétend que le czar envoya un courrier à Moſcou, pour recommander aux ſénateurs de continuer de gouverner s'ils apprenaient qu'il eût été fait priſonnier, leur défendre d'exécuter ceux de ſes ordres donnés pendant ſa captivité, qui leur paraîtraient contraires à l'intérêt de l'empire, & leur ordonner de choiſir un autre maître s'ils croyaient cette élection néceſſaire au ſalut de l'Etat : cependant le czarovitz *Alexis* vivait alors & était en âge de gouverner ; mais il n'eſt queſtion de cet ordre ni dans le journal de *Pierre I*, ni dans aucun recueil authentique.

1711. vit alors quel était ſon bonheur d'avoir permis à ſa femme de le ſuivre. *Catherine* entra malgré la défenſe.

Une femme qui avait affronté la mort pendant tous ces combats, expoſée comme un autre au feu de l'artillerie des Turcs, avait le droit de parler. Elle perſuada ſon époux de tenter la voie de la négociation.

C'eſt la coutume immémoriale dans tout l'Orient, quand on demande audience aux ſouverains ou à leurs repréſentans, de ne les aborder qu'avec des préſens. *Catherine* raſſembla le peu de pierreries qu'elle avait apportées dans ce voyage guerrier, dont toute magnificence & tout luxe étaient bannis; elle y ajouta deux peliſſes de renard noir; l'argent comptant qu'elle ramaſſa fut deſtiné pour le kiaia. Elle choiſit elle-même un officier intelligent qui devait avec deux valets porter les préſens au grand-viſir, & enſuite faire conduire au kiaia en ſureté le préſent qui lui était réſervé. Cet officier fut chargé d'une lettre du maréchal *Sheremetoff* à *Mehemet Baltagi*. Les mémoires de *Pierre* conviennent de la lettre; ils ne diſent rien des détails dans leſquels entra *Catherine;* mais tout eſt aſſez confirmé par la déclaration de *Pierre* lui-même, donnée en 1723, quand il fit couronner *Catherine* impératrice. *Elle nous a été*, dit-il, *d'un très-grand ſecours dans tous les dangers, & particuliérement à la bataille du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes.* Si le czar en effet n'avait plus alors que vingt-deux mille combattans, menacés de périr par la faim ou par le fer, le ſervice rendu par *Catherine* était auſſi grand que les bienfaits dont ſon époux l'avait comblée. Le journal manuſcrit (*e*) de *Pierre le grand* dit que le jour même du

(*e*) Page 177 du journal de *Pierre le grand*.

grand combat du 20 juillet il y avait trente & un mille cinq cents cinquante-quatre hommes d'infanterie, & six mille six cents quatre-vingt-douze de cavalerie, presque tous démontés ; il aurait donc perdu seize mille deux cents quarante-six combattans dans cette bataille. Les mêmes mémoires assurent que la perte des Turcs fut beaucoup plus considérable que la sienne, & qu'attaquant en foule & sans ordre, aucun des coups tirés sur eux ne porta à faux. S'il est ainsi, la journée du Pruth du 20 au 21 juillet fut une des plus meurtrières qu'on ait vue depuis plusieurs siècles. 1711.

Il faut ou soupçonner *Pierre le grand* de s'être trompé, lorsqu'en couronnant l'impératrice, il lui témoigne sa reconnaissance *d'avoir sauvé son armée réduite à vingt-deux mille combattans;* ou accuser de faux son journal, dans lequel il est dit que le jour de cette bataille son armée du Pruth, indépendamment du corps qui campait sur le Sireth, *montait à trente & un mille cinq cents cinquante-quatre hommes d'infanterie, & à six mille six cents quatre-vingt-douze de cavalerie.* Suivant ce calcul la bataille aurait été plus terrible que tous les historiens & tous *les mémoires pour & contre ne l'ont rapporté jusqu'ici.* Il y a certainement ici quelque malentendu ; & cela est très-ordinaire dans les récits de campagnes lorsqu'on entre dans les détails. Le plus sûr est de s'en tenir toujours à l'événement principal, à la victoire & à la défaite : on sait rarement avec précision ce que l'une & l'autre ont coûté.

A quelque petit nombre que l'armée russe fût réduite, on se flattait qu'une résistance si intrépide & si opiniâtre en imposerait au grand-visir ; qu'on

1711. obtiendrait la paix à des conditions honorables pour la Porte ottomane ; que ce traité, en rendant le visir agréable à son maître, ne serait pas trop humiliant pour l'empire de Russie. Le grand mérite de *Catherine* fut, ce semble, d'avoir vu cette possibilité dans un moment où les généraux ne paraissaient voir qu'un malheur inévitable.

Norberg, dans son histoire de *Charles XII*, rapporte une lettre du czar au grand-visir dans laquelle il s'exprime en ces mots : *Si contre mon attente j'ai le malheur d'avoir déplu à sa hautesse, je suis prêt à réparer les sujets de plainte qu'elle peut avoir contre moi. Je vous conjure, très-noble général, d'empêcher qu'il ne soit répandu plus de sang, & je vous supplie de faire cesser dans le moment le feu excessif de votre artillerie. Recevez l'otage que je viens de vous envoyer.*

Cette lettre porte tous les caractères de fausseté, ainsi que la plupart des pièces rapportées au hasard par *Norberg :* elle est datée du 11 juillet, nouveau style ; & on n'écrivit à *Baltagi Mehemet* que le 21, nouveau style. Ce ne fut point le czar qui écrivit, ce fut le maréchal *Sheremetoff :* on ne se servit point dans cette lettre de ces expressions, *le czar a eu le malheur de déplaire à sa hautesse;* ces termes ne conviennent qu'à un sujet qui demande pardon à son maître ; il n'est point question d'otage ; on n'en envoya point ; la lettre fut portée par un officier, tandis que l'artillerie tonnait des deux côtés. *Sheremetoff* dans sa lettre fesait seulement souvenir le visir de quelques offres de paix que la Porte avait faites au commencement de la campagne par les ministres d'Angleterre & de Hollande, lorsque le divan demandait la cession de la citadelle

& du port de Tangarok, qui étaient les vrais ſujets de la guerre. 1711.

Il ſe paſſa quelques heures avant qu'on eût une réponſe du grand-viſir. On craignait que le porteur n'eût été tué par le canon, ou n'eût été retenu par les Turcs. On dépêcha un ſecond courrier avec un duplicata, & on tint conſeil de guerre en préſence de *Catherine*. Dix officiers-généraux ſignèrent le réſultat que voici : 21 juillet.

» Si l'ennemi ne veut pas accepter les conditions
» qu'on lui offre, & s'il demande que nous poſions
» les armes, & que nous nous rendions à diſcrétion,
» tous les généraux & les miniſtres ſont unanimement
» d'avis de ſe faire jour au travers des ennemis. »

En conſéquence de cette réſolution, on entoura le bagage de retranchemens, & on s'avança juſqu'à cent pas de l'armée turque, lorſque enfin le grand-viſir fit publier une ſuſpenſion d'armes.

Tout le parti ſuédois a traité dans ſes mémoires ce viſir de lâche & d'infame, qui s'était laiſſé corrompre. C'eſt ainſi que tant d'écrivains ont accuſé le comte *Piper* d'avoir reçu de l'argent du duc de *Marlborough*, pour engager le roi de Suède à continuer la guerre contre le czar, & qu'on a imputé à un miniſtre de France d'avoir fait à prix d'argent le traité de Séville. De telles accuſations ne doivent être avancées que ſur des preuves évidentes. Il eſt très-rare que des premiers miniſtres s'abaiſſent à de ſi honteuſes lâchetés, découvertes tôt ou tard par ceux qui ont donné l'argent, & par les regiſtres qui en font foi. Un miniſtre eſt toujours un homme en ſpectacle à l'Europe ; ſon

1711. honneur eſt la baſe de ſon crédit; il eſt toujours aſſez riche pour n'avoir pas beſoin d'être un traître.

La place de vice-roi de l'empire ottoman eſt ſi belle, les profits en ſont ſi immenſes en temps de guerre, l'abondance & la magnificence régnaient à un ſi haut point dans les tentes de *Baltagi Mehemet*, la ſimplicité & ſurtout la diſette étaient ſi grandes dans l'armée du czar, que c'était bien plutôt au grand-viſir à donner qu'à recevoir. Une légère attention de la part d'une femme qui envoyait des peliſſes & quelques bagues, comme il eſt d'uſage dans toutes les cours, ou plutôt dans toutes les portes orientales, ne pouvait être regardée comme une corruption. La conduite franche & ouverte de *Baltagi Mehemet* ſemble confondre les accuſations dont on a ſouillé tant d'écrits touchant cette affaire. Le vice-chancelier *Schaffirof* alla dans ſa tente avec un grand appareil ; tout ſe paſſa publiquement & ne pouvait ſe paſſer autrement. La négociation même fut entamée en préſence d'un homme attaché au roi de Suède, & domeſtique du comte *Poniatowski*, officier de *Charles XII*, lequel ſervit d'abord d'interprète ; & les articles furent rédigés publiquement par le premier ſecrétaire du viſiriat, nommé *Hummer Effendi*. Le comte *Poniatowski* y était préſent lui-même. Le préſent qu'on feſait au kiaia fut offert publiquement & en cérémonie ; tout ſe paſſa ſelon l'uſage des Orientaux ; on ſe fit des préſens réciproques : rien ne reſſemble moins à une trahiſon. Ce qui détermina le viſir à conclure, c'eſt que dans ce temps-là même le corps d'armée commandé par le général *Renne*, ſur la rivière de Sireth en Moldavie, avait paſſé trois rivières, & était alors vers le Danube, où *Renne* venait de

prendre la ville & le château de Brahila, défendus 1711.
par une garnison nombreuse commandée par un bacha. Le czar avait un autre corps d'armée qui avançait des frontières de la Pologne. Il est de plus très-vraisemblable que le visir ne fut pas instruit de la disette que souffraient les Russes. Le compte des vivres & des munitions n'est pas communiqué à son ennemi; on se vante au contraire devant lui d'être dans l'abondance, dans le temps qu'on souffre le plus. Il n'y a point de transfuges entre les Turcs & les Russes; la différence des vêtemens, de la religion & du langage ne le permet pas. Ils ne connaissent point comme nous la désertion: aussi le grand-visir ne savait pas au juste dans quel état déplorable était l'armée de *Pierre*.

Baltagi qui n'aimait pas la guerre, & qui cependant l'avait bien faite, crut que son expédition était assez heureuse s'il remettait aux mains du grand-seigneur les villes & les ports pour lesquels il combattait; s'il renvoyait des bords du Danube en Russie l'armée victorieuse du général *Renne*, & s'il fermait à jamais l'entrée des Palus-Méotides, le bosphore Cimmérien, la mer Noire à un prince entreprenant; enfin s'il ne mettait pas des avantages certains au risque d'une nouvelle bataille, qu'après tout, le désespoir pouvait gagner contre la force: il avait vu ses janissaires repoussés la veille, & il y avait bien plus d'un exemple de victoires remportées par le petit nombre contre le grand. Telles furent ses raisons: ni les officiers de *Charles* qui étaient dans son armée, ni le kan des Tartares ne les approuvèrent. L'intérêt des Tartares était de pouvoir exercer leurs pillages sur les frontières

1711. de Ruſſie & de Pologne ; l'intérêt de *Charles XII* était de ſe venger du czar : mais le général, le premier miniſtre de l'empire ottoman, n'était animé ni par la vengeance particulière d'un prince chrétien, ni par l'amour du butin qui conduiſait les Tartares. Dès qu'on fut convenu d'une ſuſpenſion d'armes, les Ruſſes achetèrent des Turcs les vivres dont ils manquaient. Les articles de cette paix ne furent point rédigés comme le voyageur *la Motraye* le rapporte, & comme *Norberg* le copie d'après lui. Le viſir, parmi les conditions qu'il exigeait, voulait d'abord que le czar s'engageât à ne plus entrer dans les intérêts de la Pologne, & c'eſt ſur quoi *Poniatowski* inſiſtait ; mais il était au fond convenable à l'empire turc que la Pologne reſtât déſunie & impuiſſante ; ainſi cet article ſe réduiſit à retirer les troupes ruſſes des frontières. Le kan des Tartares demandait un tribut de quarante mille ſequins : ce point fut long-temps débattu, & ne paſſa point.

Le viſir demanda long-temps qu'on lui livrât *Cantemir*, comme le roi de Suède s'était fait livrer *Patkul*. *Cantemir* ſe trouvait préciſément dans le même cas où avait été *Mazeppa*. Le czar avait fait à *Mazeppa* ſon procès criminel, & l'avait fait exécuter en effigie. Les Turcs n'en uſèrent point ainſi ; ils ne connaiſſent ni les procès par contumace, ni les ſentences publiques. Ces condamnations affichées & les exécutions en effigie ſont d'autant moins en uſage chez eux que leur loi leur défend les repréſentations humaines, de quelque genre qu'elles puiſſent être. Ils inſiſtèrent en vain ſur l'extradition de *Cantemir*. *Pierre* écrivit ces propres paroles au vice-chancelier *Schaffirof*.

» J'abandonnerai

„ J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le terrain 1711.
„ qui s'étend jufqu'à Curfk ; il me reftera l'efpérance
„ de le recouvrer : mais la perte de ma foi eft irré-
„ parable, je ne peux la violer. Nous n'avons de
„ propre que l'honneur ; y renoncer, c'eft ceffer d'être
„ monarque. „

Enfin le traité fut conclu & figné près du village nommé Falkfen fur les bords du Pruth. On convint dans le traité qu'Azoph & fon territoire feraient rendus avec les munitions & l'artillerie dont il était pourvu avant que le czar l'eût pris en 1696, que le port de Taganrok fur la mer de Zabache ferait démoli, ainfi que celui de Samara fur la rivière de ce nom, & d'autres petites citadelles. On ajouta enfin un article touchant le roi de Suède, & cet article même fefait affez voir combien le vifir était mécontent de lui. Il fut ftipulé que ce prince ne ferait point inquiété par le czar, s'il retournait dans fes Etats, & que d'ailleurs le czar & lui pouvaient faire la paix s'ils en avaient envie.

Il eft bien évident par la rédaction fingulière de cet article que *Baltagi Mehemet* fe fouvenait des hauteurs de *Charles XII*. Qui fait même fi ces hauteurs n'avaient pas incliné *Mehemet* du côté de la paix ? la perte du czar était la grandeur de *Charles*, & il n'eft pas dans le cœur humain de rendre puiffans ceux qui nous méprifent. Enfin ce prince qui n'avait pas voulu venir à l'armée du vifir, quand il avait befoin de le ménager, accourut quand l'ouvrage qui lui ôtait toutes fes efpérances, allait être confommé. Le vifir n'alla point à fa rencontre, & fe contenta de lui envoyer deux bachas ; il ne vint au-devant de *Charles* qu'à quelque diftance de fa tente.

1711. La converſation ne ſe paſſa, comme on ſait, qu'en reproches. Pluſieurs hiſtoriens ont cru que la réponſe du viſir au roi, quand ce prince lui reprocha d'avoir pu prendre le czar priſonnier, & de ne l'avoir pas fait, était la réponſe d'un imbécille. *Si j'avais pris le czar*, dit-il, *qui aurait gouverné ſon empire*? Il eſt aiſé pourtant de comprendre que c'était la réponſe d'un homme piqué; & ces mots qu'il ajouta, *il ne faut pas que tous les rois ſortent de chez eux*, montrent aſſez combien il voulait mortifier l'hôte de Bender.

Charles ne retira d'autre fruit de ſon voyage que celui de déchirer la robe du grand-viſir avec l'éperon de ſes bottes. Le viſir, qui pouvait l'en faire repentir, feignit de ne s'en pas apercevoir, & en cela il était très-ſupérieur à *Charles*. Si quelque choſe put faire ſentir à ce monarque, dans ſa vie brillante & tumultueuſe, combien la fortune peut confondre la grandeur, c'eſt qu'à Pultava un pâtiſſier avait fait mettre bas les armes à toute ſon armée, & qu'au Pruth un fendeur de bois avait décidé du ſort du czar & du ſien; car ce viſir *Baltagi Mehemet* avait été fendeur de bois dans le ſérail, comme ſon nom le ſignifie; & loin d'en rougir, il s'en feſait honneur; tant les mœurs orientales diffèrent des nôtres.

Le ſultan & tout Conſtantinople furent d'abord très-contens de la conduite du viſir: on fit des réjouiſſances publiques une ſemaine entière; le kiaia de *Mehemet*, qui porta le traité au divan, fut élevé incontinent à la dignité de boujouk imraour, grand-écuyer; ce n'eſt pas ainſi qu'on traite ceux dont on croit être mal ſervi.

Il paraît que *Norberg* connaiſſait peu le gouvernement

ottoman, puifqu'il dit *que le grand-feigneur ménageait fon vifir, & que Baltagi Mehemet était à craindre*. Les janiffaires ont été fouvent dangereux aux fultans; mais il n'y a pas un exemple d'un feul vifir qui n'ait été aifément facrifié fur un ordre de fon maître, & *Mehemet* n'était pas en état de fe foutenir par lui-même. C'eft de plus fe contredire que d'affurer dans la même page que les janiffaires étaient irrités contre *Mehemet*, & que le fultan craignait fon pouvoir. 1711.

Le roi de Suède fut réduit à la reffource de cabaler à la cour ottomane. On vit un roi qui avait fait des rois s'occuper à faire préfenter au fultan des mémoires & des placets qu'on ne voulait pas recevoir. *Charles* employa toutes les intrigues, comme un fujet qui veut décrier un miniftre auprès de fon maître. C'eft ainfi qu'il fe conduifit contre le vifir *Mehemet* & contre tous fes fucceffeurs : tantôt on s'adreffait à la fultane *Validé* par une juive; tantôt on employait un eunuque : il y eut enfin un homme, qui fe mêlant parmi les gardes du grand-feigneur, contrefit l'infenfé, afin d'attirer fes regards, & de pouvoir lui donner un mémoire du roi. De toutes ces manœuvres *Charles* ne recueillit d'abord que la mortification de fe voir retrancher fon thaïm, c'eft-à-dire la fubfiftance que la générofité de la Porte lui fourniffait par jour, & qui fe montait à quinze cents livres monnaie de France. Le grand-vifir au lieu de thaïm lui dépêcha un ordre, en forme de confeil, de fortir de la Turquie.

Charles s'obftina plus que jamais à refter, s'imaginant toujours qu'il rentrerait en Pologne & dans l'empire ruffe avec une armée ottomane. Perfonne n'ignore quelle fut enfin en 1714 l'iffue de fon audace

1711. inflexible; comment il se battit contre une armée de janissaires, de spahis & de tartares, avec ses secrétaires, ses valets de chambre, ses gens de cuisine & d'écurie; qu'il fut captif dans le pays où il avait joui de la plus généreuse hospitalité; qu'il retourna ensuite déguisé en courrier dans ses Etats, après avoir demeuré cinq années en Turquie. Il faut avouer que s'il y a eu de la raison dans sa conduite, cette raison n'était pas faite comme celle des autres hommes.

CHAPITRE II.

Suite de l'affaire du Pruth.

IL est utile de rappeler ici un fait déjà raconté dans l'histoire de *Charles XII*. Il arriva, pendant la suspension d'armes qui précéda le traité du Pruth, que deux tartares surprirent deux officiers italiens de l'armée du czar, & vinrent les vendre à un officier des janissaires; le visir punit cet attentat contre la foi publique par la mort des deux tartares. Comment accorder cette délicatesse si sévère avec la violation du droit des gens dans la personne de l'ambassadeur *Tolstoy*, que le même grand-visir avait fait arrêter dans les rues de Constantinople? il y a toujours une raison des contradictions dans la conduite des hommes. *Baltagi Mehemet* était piqué contre le kan des Tartares, qui ne voulait pas entendre parler de paix; & il voulut lui faire sentir qu'il était le maître.

Le czar après la paix signée se retira par Yassi jusque sur la frontière, suivi d'un corps de huit mille turcs,

que le vifir envoya non-feulement pour obferver la marche de l'armée ruffe, mais pour empêcher que les tartares vagabonds ne l'inquiétaffent. 1711.

Pierre accomplit d'abord le traité, en fefant démolir la fortereffe de Samara & de Kamienska; mais la reddition d'Azoph & la démolition de Taganrok fouffrirent plus de difficultés: il fallait, aux termes du traité, diftinguer l'artillerie & les munitions d'Azoph qui appartenaient aux Turcs, de celles que le czar y avait mifes depuis qu'il avait conquis cette place. Le gouverneur traîna en longueur cette négociation, & la Porte en fut juftement irritée. Le fultan était impatient de recevoir les clefs d'Azoph; le vifir les promettait; le gouverneur différait toujours. *Baltagi Mehemet* en perdit les bonnes grâces de fon maître & fa place; le kan des Tartares & fes autres ennemis prévalurent contre lui: il fut enveloppé dans la difgrace de plufieurs bachas; mais le grand-feigneur, qui Novembre. connaiffait fa fidélité, ne lui ôta ni fon bien ni fa vie; il fut envoyé à Mytilène où il commanda. Cette fimple dépofition, cette confervation de fa fortune, & furtout ce commandement dans Mytilène démentent évidemment tout ce que *Norberg* avance pour faire croire que ce vifir avait été corrompu par l'argent du czar.

Norberg dit que le boftangi bachi qui vint lui redemander le bul de l'empire, & lui fignifier fon arrêt, le déclara *traître & défobéiffant à fon maître, vendu aux ennemis à prix d'argent, & coupable de n'avoir point veillé aux intérêts du roi de Suède.* Premièrement ces fortes de déclarations ne font point du tout en ufage en Turquie: les ordres du fultan font donnés en fecret & exécutés en filence. Secondement fi le vifir avait été

1711. déclaré *traître*, *rebelle & corrompu*, de tels crimes auraient été punis par la mort dans un pays où ils ne sont jamais pardonnés. Enfin s'il avait été puni pour n'avoir pas assez ménagé l'intérêt de *Charles XII*, il est clair que ce prince aurait eu en effet à la Porte ottomane un pouvoir qui devait faire trembler les autres ministres; ils devaient en ce cas implorer sa faveur & prévenir ses volontés: mais au contraire *Jussuf Bacha*, aga des janissaires, qui succéda à *Mehemet Baltagi* dans le visiriat, pensa hautement comme son prédécesseur sur la conduite de ce prince; loin de le servir, il ne songea qu'à se défaire d'un hôte dangereux; & quand *Poniatowski*, le confident & le compagnon de *Charles XII*, vint complimenter ce visir sur sa nouvelle dignité, il lui dit: *Païen, je t'avertis qu'à la première intrigue que tu voudras tramer, je te ferai jeter dans la mer une pierre au cou.*

Ce compliment que le comte *Poniatowski* rapporte lui-même dans des mémoires qu'il fit à ma réquisition, ne laisse aucun doute sur le peu d'influence que *Charles XII* avait à la Porte. Tout ce que *Norberg* a rapporté des affaires de Turquie paraît d'un homme passionné & mal informé. Il faut ranger parmi les erreurs de l'esprit de parti, & parmi les mensonges politiques, tout ce qu'il avance sans preuve touchant la prétendue corruption d'un grand-visir, c'est-à-dire, d'un homme qui disposait de plus de soixante millions par an, sans rendre compte. J'ai encore entre les mains la lettre que le comte *Poniatowski* écrivit au roi *Stanislas* immédiatement après la paix du Pruth: il reproche à *Baltagi Mehemet* son éloignement pour le roi de Suède, son peu de goût pour la guerre, sa

facilité ; mais il se garde bien de l'accuser de corruption ; il savait trop ce que c'est que la place d'un grand-visir pour penser que le czar pût mettre un prix à la trahison du vice-roi de l'empire ottoman. 1711.

Schaffirof & *Sheremetoff* demeurés en otage à Constantinople ne furent point traités comme ils l'auraient été, s'ils avaient été convaincus d'avoir acheté la paix, & d'avoir trompé le sultan de concert avec le visir ; ils demeurèrent en liberté dans la ville, escortés de deux compagnies de janissaires.

L'ambassadeur *Tolstoy* étant sorti des sept tours immédiatement après la paix du Pruth, les ministres d'Angleterre & de Hollande s'entremirent auprès du nouveau visir pour l'exécution des articles.

Azoph venait enfin d'être rendu aux Turcs ; on démolissait les forteresses stipulées dans le traité. Quoique la Porte ottomane n'entre guère dans les différends des princes chrétiens, cependant elle était flattée alors de se voir arbitre entre la Russie, la Pologne & le roi de Suède : elle voulait que le czar retirât ses troupes de la Pologne, & délivrât la Turquie d'un voisinage si dangereux ; elle souhaitait que *Charles* retournât dans ses Etats, afin que les princes chrétiens fussent continuellement divisés : mais jamais elle n'eut l'intention de lui fournir une armée. Les Tartares désiraient toujours la guerre, comme les artisans veulent exercer leurs professions lucratives. Les janissaires la souhaitaient, mais plus par haine contre les chrétiens, par fierté, par amour pour la licence que par d'autres motifs. Cependant les négociations des ministres anglais & hollandais prévalurent contre le parti opposé. La paix du Pruth fut confirmée ; mais

1711. on ajouta dans le nouveau traité que le czar retirerait dans trois mois toutes ses troupes de la Pologne, & que l'empereur turc renverrait incessamment *Charles XII*.

On peut juger par ce nouveau traité si le roi de Suède avait à la Porte autant de pouvoir qu'on l'a dit. Il était évidemment sacrifié par le nouveau visir *Jussuf Bacha* ainsi que par *Baltagi Mehemet*. Ses historiens n'ont eu d'autre ressource pour couvrir ce nouvel affront, que d'accuser *Jussuf* d'avoir été corrompu, ainsi que son prédécesseur. De pareilles imputations tant de fois renouvelées sans preuve sont bien plutôt les cris d'une cabale impuissante que les témoignages de l'histoire. L'esprit de parti obligé d'avouer les faits en altère les circonstances & les motifs ; & malheureusement c'est ainsi que toutes les histoires contemporaines parviennent falsifiées à la postérité, qui ne peut plus guère démêler la vérité du mensonge.

CHAPITRE III.

Mariage du czarovitz & déclaration solemnelle du mariage de Pierre avec Catherine qui reconnait son frère.

CETTE malheureuse campagne du Pruth fut plus funeste au czar que ne l'avait été la bataille de Nerva : car après Nerva il avait su tirer parti de sa défaite même, réparer toutes ses pertes, & enlever l'Ingrie à *Charles XII* ; mais après avoir perdu, par le traité de Falksen avec le sultan, ses ports & ses forteresses sur

les Palus-Méotides, il fallut renoncer à l'empire ſur la mer Noire. Il lui reſtait un champ aſſez vaſte pour ſes entrepriſes ; il avait à perfectionner tous ſes établiſſemens en Ruſſie, ſes conquêtes ſur la Suède à pourſuivre, le roi *Auguſte* à raffermir en Pologne, & ſes alliés à ménager. Les fatigues avaient altéré ſa ſanté ; il fallut qu'il allât aux eaux de Carlsbad en Bohème ; mais pendant qu'il prenait les eaux, il feſait attaquer la Poméranie, Stralſund était bloqué, & cinq petites villes étaient priſes. 1711.

La Poméranie eſt la province d'Allemagne la plus ſeptentrionale, bornée à l'Orient par la Pruſſe & la Pologne, à l'Occident par le Brandebourg, au Midi par le Meklembourg, & au Nord par la mer Baltique : elle eut preſque de ſiècle en ſiècle différens maîtres. *Guſtave-Adolphe* s'en empara dans la fameuſe guerre de trente ans, & enfin elle fut cédée ſolemnellement aux Suédois par le traité de Veſtphalie, à la réſerve de l'évêché de Camin & de quelques petites places ſituées dans la Poméranie ultérieure. Toute cette province devait naturellement appartenir à l'électeur de Brandebourg, en vertu des pactes de famille faits avec les ducs de Poméranie. La race de ces ducs s'était éteinte en 1637 ; par conſéquent, ſuivant les lois de l'Empire, la maiſon de Brandebourg avait un droit évident ſur cette province ; mais la néceſſité, la première des lois, l'emporta dans le traité d'Oſnabruck ſur les pactes de famille, & depuis ce temps la Poméranie preſque toute entière avait été le prix de la valeur ſuédoiſe.

Le projet du czar était de dépouiller la couronne de Suède de toutes les provinces qu'elle poſſédait en Allemagne ; il fallait, pour remplir ce deſſein, s'unir

1711. avec les électeurs de Brandebourg & d'Hanovre, & avec le Danemarck. *Pierre* écrivit tous les articles du traité qu'il projetait avec ces puissances, & tout le détail des opérations nécessaires pour se rendre maître de la Poméranie.

25 octobre. Pendant ce temps-là même il maria dans Torgau son fils *Alexis* avec la princesse de *Volfenbuttel*, sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de *Charles VI*; mariage qui fut depuis si funeste, & qui coûta la vie aux deux époux.

Le czarovitz était né du premier mariage de *Pierre* avec *Eudoxie Lapoukin*, mariée, comme on l'a dit, en 1689. Elle était alors confinée dans un couvent à Susdal. Son fils *Alexis Petrovitz*, né le 1er mars 1690, était dans sa vingt-deuxième année. Ce prince n'était pas encore connu en Europe. Un ministre, dont on a imprimé des mémoires sur la cour de Russie, dit dans une lettre écrite à son maître, datée du 25 août 1711, » que ce prince était grand & bien fait, qu'il ressem-» blait beaucoup à son père, qu'il avait le cœur » bon, qu'il était plein de piété, qu'il avait lu cinq » fois l'écriture sainte, qu'il se plaisait fort à la lecture » des anciennes histoires grecques : il lui trouve l'es-» prit étendu & facile; il dit que ce prince sait les » mathématiques, qu'il entend bien la guerre, la » navigation, la science de l'hydraulique, qu'il sait » l'allemand, qu'il apprend le français; mais que son » père n'a jamais voulu qu'il fît ce qu'on appelle » ses exercices. »

Voilà un portrait bien différent de celui que le czar lui-même fit quelque temps après de ce fils infortuné : nous verrons avec quelle douleur son père lui reprocha

tous les défauts contraires aux bonnes qualités que ce miniftre admire en lui. 1711.

C'eft à la poftérité à décider entre un étranger qui peut juger légérement ou flatter le caractère d'*Alexis*, & un père qui a cru devoir facrifier les fentimens de la nature au bien de fon empire. Si le miniftre n'a pas mieux connu l'efprit d'*Alexis* que fa figure, fon témoignage a peu de poids : il dit que ce prince était grand & bien fait; les mémoires que j'ai reçus de Pétersbourg difent qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

Catherine fa belle-mère n'affifta point à ce mariage; car quoiqu'elle fût regardée comme czarine, elle n'était point reconnue folemnellement en cette qualité, & le titre d'*alteffe* qu'on lui donnait à la cour du czar lui laiffait encore un rang trop équivoque, pour qu'elle fignât au contrat, & pour que le cérémonial allemand lui accordât une place convenable à fa dignité d'époufe du czar *Pierre*. Elle était alors à Thorn 1712.
dans la Pruffe polonaife. Le czar envoya d'abord les Janvier.
deux nouveaux époux à Volfenbuttel, & reconduifit bientôt la czarine à Pétersbourg avec cette rapidité & cette fimplicité d'appareil qu'il mettait dans tous fes voyages.

Ayant fait le mariage de fon fils, il déclara plus folemnellement le fien, & le célébra à Pétersbourg. La cérémonie fut auffi augufte qu'on peut la rendre 19 février.
dans un pays nouvellement créé, dans un temps où les finances étaient dérangées par la guerre foutenue contre les Turcs, & par celle qu'on fefait encore au roi de Suède. Le czar ordonna feul la fête, & y travailla lui-même felon fa coutume. Ainfi *Catherine* fut

1712. reconnue publiquement czarine, pour prix d'avoir sauvé son époux & son armée.

Les acclamations avec lesquelles ce mariage fut reçu dans Pétersbourg étaient sincères : mais les applaudissemens des sujets aux actions d'un prince absolu sont toujours suspects : ils furent confirmés par tous les esprits sages de l'Europe, qui virent avec plaisir, presque dans le même temps, d'un côté l'héritier de cette vaste monarchie n'ayant de gloire que celle de sa naissance, marié à une princesse ; & de l'autre un conquérant, un législateur partageant publiquement son lit & son trône avec une inconnue, captive à Marienbourg, & qui n'avait que du mérite. L'approbation même est devenue plus générale, à mesure que les esprits se sont plus éclairés par cette saine philosophie qui a fait tant de progrès depuis quarante ans, philosophie sublime & circonspecte, qui apprend à ne donner que des respects extérieurs à toute espèce de grandeur & de puissance, & à réserver les respects véritables pour les talens & pour les services.

Je dois fidellement rapporter ce que je trouve, concernant ce mariage, dans les dépêches du comte de *Bassevitz*, conseiller aulique à Vienne, & long-temps ministre de Holstein à la cour de Russie. C'était un homme de mérite, plein de droiture & de candeur, & qui a laissé en Allemagne une mémoire précieuse. Voici ce qu'il dit dans ses lettres : ›› La ›› czarine avait été non-seulement nécessaire à la ›› gloire de *Pierre*, mais elle l'était à la conservation ›› de sa vie. Ce prince était malheureusement sujet à ›› des convulsions douloureuses, qu'on croyait être

„ l'effet d'un poison qu'on lui avait donné dans 1712.
„ sa jeunesse. *Catherine* seule avait trouvé le secret
„ d'apaiser ses douleurs par des soins pénibles & des
„ attentions recherchées dont elle seule était capable,
„ & se donnait toute entière à la conservation d'une
„ santé aussi précieuse à l'Etat qu'à elle-même. Ainsi
„ le czar ne pouvant vivre sans elle la fit compagne
„ de son lit & de son trône. „ Je me borne à rapporter ses propres paroles.

La fortune, qui dans cette partie du monde avait produit tant de scènes extraordinaires à nos yeux, & qui avait élevé l'impératrice *Catherine*, de l'abaissement & de la calamité, au plus haut degré d'élévation, la servit encore singulièrement quelques années après la solemnité de son mariage.

Voici ce que je trouve dans le manuscrit curieux d'un homme qui était alors au service du czar, & qui parle comme témoin.

„ Un envoyé du roi *Auguste* à la cour du czar,
„ retournant à Dresde par la Courlande, entendit dans
„ un cabaret un homme qui paraissait dans la misère,
„ & à qui on fesait l'accueil insultant que cet état
„ n'inspire que trop aux hommes. Cet inconnu piqué
„ dit qu'on ne le traiterait pas ainsi s'il pouvait parvenir à être présenté au czar, & que peut-être il
„ aurait dans sa cour de plus puissantes protections
„ qu'on ne pensait.

„ L'envoyé du roi *Auguste*, qui entendit ce discours,
„ eut la curiosité d'interroger cet homme, & sur
„ quelques réponses vagues qu'il en reçut, l'ayant
„ considéré plus attentivement, il crut démêler dans
„ ses traits quelques ressemblances avec l'impératrice.

1712. „ Il ne put s'empêcher, quand il fut à Dresde, „ d'en écrire à un de ses amis à Pétersbourg. La „ lettre tomba dans les mains du czar, qui envoya „ ordre au prince *Repnin*, gouverneur de Riga, de „ tâcher de découvrir l'homme dont il était parlé „ dans la lettre. Le prince *Repnin* fit partir un homme „ de confiance pour Mittau en Courlande; on décou- „ vrit l'homme; il s'appelait *Charles Scavronski;* il „ était fils d'un gentilhomme de Lithuanie, mort „ dans les guerres de Pologne, & qui avait laissé „ deux enfans au berceau, un garçon & une fille. „ L'un & l'autre n'eurent d'éducation que celle qu'on „ peut recevoir de la nature dans l'abandon général „ de toutes choses. *Scavronski*, séparé de sa sœur dès „ la plus tendre enfance, savait seulement qu'elle „ avait été prise dans Marienbourg en 1704, & „ la croyait encore auprès du prince *Menzikoff*, où il „ pensait qu'elle avait fait quelque fortune.

„ Le prince *Repnin*, suivant les ordres exprès de son „ maître, fit conduire à Riga *Scavronski*, sous prétexte „ de quelque délit dont on l'accusait; on fit contre „ lui une espèce d'information, & on l'envoya sous „ bonne garde à Pétersbourg, avec ordre de le bien „ traiter sur la route.

„ Quand il fut arrivé à Pétersbourg, on le mena „ chez un maître-d'hôtel du czar, nommé *Shepleff*. „ Ce maître-d'hôtel, instruit du rôle qu'il devait „ jouer, tira de cet homme beaucoup de lumières sur „ son état, & lui dit enfin que l'accusation qu'on „ avait intentée contre lui à Riga était très-grave, „ mais qu'il obtiendrait justice, qu'il devait présenter „ une requête à sa majesté, qu'on dresserait cette

» requête en fon nom, & qu'on ferait en forte qu'il 1712.
» pût la lui donner lui-même.

» Le lendemain le czar alla dîner chez *Shepleff*; » on lui préfenta *Scavronski* : ce prince lui fit beau» coup de queftions, & demeura convaincu, par la » naïveté de fes réponfes, qu'il était le propre frère » de la czarine. Tous deux avaient été dans leur » enfance en Livonie. Toutes les réponfes que fit » *Scavronski* aux queftions du czar fe trouvaient » conformes à ce que fa femme lui avait dit de fa » naiffance & des premiers malheurs de fa vie.

» Le czar ne doutant plus de la vérité, propofa le » lendemain à fa femme d'aller dîner avec lui chez » ce même *Shepleff* : il fit venir au fortir de table ce » même homme qu'il avait interrogé la veille. Il vint » vêtu des mêmes habits qu'il avait portés dans le » voyage; le czar ne voulut point qu'il parût dans un » autre état que celui auquel fa mauvaife fortune » l'avait accoutumé. »

Il l'interrogea encore devant fa femme. Le manufcrit porte qu'à la fin il lui dit ces propres mots: *Cet homme eft ton frère : allons, Charles, baife la main de l'impératrice, & embraffe ta fœur.*

L'auteur de la relation ajoute que l'impératrice tomba en défaillance, & que lorfqu'elle eut repris fes fens, le czar lui dit : *Il n'y a là rien que de fimple; ce gentilhomme eft mon beau-frère; s'il a du mérite, nous en ferons quelque chofe, s'il n'en a point, nous n'en ferons rien.*

Il me femble qu'un tel difcours montre autant de grandeur que de fimplicité, & que cette grandeur eft très-peu commune. L'auteur dit que *Scavronski* refta

1712. long-temps chez *Shepleff*, qu'on lui assigna une pension considérable, & qu'il vécut très-retiré. Il ne pousse pas plus loin le récit de cette aventure, qui servit seulement à découvrir la naissance de *Catherine :* mais on sait d'ailleurs que ce gentilhomme fut créé comte, qu'il épousa une fille de qualité, & qu'il eut deux filles mariées à des premiers seigneurs de Russie. Je laisse au peu de personnes qui peuvent être instruites de ces détails, à démêler ce qui est vrai dans cette aventure, & ce qui peut y avoir été ajouté. L'auteur du manuscrit ne paraît pas avoir raconté ces faits dans la vue de débiter du merveilleux à ses lecteurs, puisque son mémoire n'était point destiné à voir le jour. Il écrit à un ami avec naïveté ce qu'il dit avoir vu. Il se peut qu'il se trompe sur quelques circonstances, mais le fond paraît très-vrai ; car si ce gentilhomme avait su qu'il était frère d'une personne si puissante, il n'aurait pas attendu tant d'années pour se faire reconnaître. Cette reconnaissance, toute singulière qu'elle paraît, n'est pas si extraordinaire que l'élévation de *Catherine :* l'une & l'autre sont une preuve frappante de la destinée, & peuvent servir à nous faire suspendre notre jugement, quand nous traitons de fables tant d'événemens de l'antiquité, moins opposés peut-être à l'ordre commun des choses que toute l'histoire de cette impératrice.

Les fêtes que *Pierre* donna pour le mariage de son fils & le sien ne furent pas des divertissemens passagers qui épuisent le trésor, & dont le souvenir reste à peine. Il acheva la fonderie des canons & les bâtimens de l'amirauté ; les grands chemins furent perfectionnés ; de nouveaux vaisseaux furent construits ;

il

il creusa des canaux ; la bourse & les magasins furent achevés, & le commerce maritime de Pétersbourg commença à être dans sa vigueur. Il ordonna que le sénat de Moscou fût transporté à Pétersbourg ; ce qui s'exécuta au mois d'avril 1712. Par-là cette nouvelle ville devint comme la capitale de l'empire. Plusieurs prisonniers suédois furent employés aux embellissemens de cette ville, dont la fondation était le fruit de leur défaite. 1712.

CHAPITRE IV.

PRISE DE STETIN.

Descente en Finlande. Evénemens de 1712.

PIERRE se voyant heureux dans sa maison, dans son gouvernement, dans ses guerres contre *Charles XII*, dans ses négociations avec tous les princes qui voulaient chasser les Suédois du continent, & les renfermer pour jamais dans la presqu'île de la Scandinavie, portait toutes ses vues sur les côtes occidentales du nord de l'Europe, & oubliait les Palus-Méotides & la mer Noire. Les clefs d'Azoph, long-temps refusées au bacha qui devait entrer dans cette place au nom du grand-seigneur, avaient été enfin rendues ; & malgré tous les soins de *Charles XII*, malgré toutes les intrigues de ses partisans à la cour ottomane, malgré même plusieurs démonstrations d'une nouvelle guerre, la Russie & la Turquie étaient en paix.

1712. *Charles XII* restait toujours obstinément à Bender, & fesait dépendre sa fortune & ses espérances du caprice d'un grand-visir, tandis que le czar menaçait toutes ses provinces, armait contre lui le Danemarck & l'Hanovre, était prêt à faire déclarer la Prusse, & réveillait la Pologne & la Saxe.

La même fierté inflexible que *Charles* mettait dans sa conduite avec la Porte dont il dépendait, il la déployait contre ses ennemis éloignés, réunis pour l'accabler. Il bravait du fond de sa retraite, dans les déserts de la Bessarabie, & le czar, & les rois de Pologne, de Danemarck & de Prusse, & l'électeur d'Hanovre, devenu bientôt après roi d'Angleterre, & l'empereur d'Allemagne, qu'il avait tant offensé quand il traversa la Silésie en vainqueur. L'empereur s'en vengeait en l'abandonnant à sa mauvaise fortune, & en ne donnant aucune protection aux Etats que la Suède possédait encore en Allemagne.

Il eût été aisé de dissiper la ligue qu'on formait contre lui. Il n'avait qu'à céder Stetin au premier roi de Prusse *Fréderic*, électeur de Brandebourg, qui avait des droits très-légitimes sur cette partie de la Poméranie : mais il ne regardait pas alors la Prusse comme une puissance prépondérante : ni *Charles*, ni personne, ne pouvait prévoir que le petit royaume de Prusse presque désert & l'électorat de Brandebourg deviendraient formidables. Il ne voulut consentir à aucun accommodement ; & résolu de rompre plutôt que de plier, il ordonna qu'on résistât de tous côtés, sur mer & sur terre. Ses Etats étaient presque épuisés d'hommes & d'argent, cependant on obéit : le sénat de Stockholm équipa une flotte de treize vaisseaux de

ligne ; on arma des milices ; chaque habitant devint soldat. Le courage & la fierté de *Charles XII* semblèrent animer tous ses sujets, presque aussi malheureux que leur maître. 1712.

Il est difficile de croire que *Charles* eût un plan réglé de conduite. Il avait encore un parti en Pologne, qui, aidé des Tartares de Crimée, pouvait ravager ce malheureux pays, mais non pas remettre le roi *Stanislas* sur le trône ; son espérance d'engager la Porte ottomane à soutenir ce parti, & de prouver au divan qu'il devait envoyer deux cents mille hommes à son secours, sous prétexte que le czar défendait en Pologne son allié *Auguste*, était une espérance chimérique.

Il attendait à Bender l'effet de tant de vaines intrigues ; & les Russes, les Danois, les Saxons étaient en Poméranie. *Pierre* mena son épouse à cette expédition. Déjà le roi de Danemarck s'était emparé de Stade, ville maritime du duché de Brème ; les armées russe, saxone & danoise étaient devant Stralsund. Septembre.

Ce fut alors que le roi *Stanislas*, voyant l'état déplorable de tant de provinces, l'impossibilité de remonter sur le trône de Pologne, & tout en confusion par l'absence obstinée de *Charles XII*, assembla les généraux suédois qui défendaient la Poméranie avec une armée d'environ dix à onze mille hommes, seule & dernière ressource de la Suède dans ces provinces. Octobre.

Il leur proposa un accommodement avec le roi *Auguste*, & offrit d'en être la victime. Il leur parla en français : voici les propres paroles dont il se servit,

1712. & qu'il leur laiſſa par un écrit que ſignèrent neuf officiers-généraux, entre leſquels il ſe trouvait un *Patkul*, couſin-germain de cet infortuné *Patkul* que *Charles XII* avait fait expirer ſur la roue.

„J'ai ſervi juſqu'ici d'inſtrument à la gloire des „armes de la Suède ; je ne prétends pas être le „ſujet funeſte de leur perte. Je me déclare de ſacri-„fier ma couronne (*f*) & mes propres intérêts à la „conſervation de la perſonne ſacrée du roi, ne „voyant pas humainement d'autre moyen pour le „retirer de l'endroit où il ſe trouve.„

Ayant fait cette déclaration, il ſe diſpoſa à partir pour la Turquie, dans l'eſpérance de fléchir l'opiniâtreté de ſon bienfaiteur, & de le toucher par ce ſacrifice. Sa mauvaiſe fortune le fit arriver en Beſſarabie, préciſément dans le temps même que *Charles*, après avoir promis au ſultan de quitter ſon aſile, & ayant reçu l'argent & l'eſcorte néceſſaire pour ſon retour, mais s'étant obſtiné à reſter, & à braver les Turcs & les Tartares, ſoutint contre une armée entière, aidé de ſes ſeuls domeſtiques, ce combat malheureux de Bender, où les Turcs, pouvant aiſément le tuer, ſe contentèrent de le prendre priſonnier. *Staniſlas*, arrivant dans cette étrange conjoncture, fut arrêté lui-même ; ainſi deux rois chrétiens furent à la fois captifs en Turquie.

Dans ce temps où toute l'Europe était troublée, & où la France achevait contre une partie de l'Europe

(*f*) On a cru devoir laiſſer la déclaration du roi *Staniſlas* telle qu'il la donna, mot pour mot : il y a des fautes de langue ; *je me déclare de ſacrifier* n'eſt pas français ; mais la pièce en eſt plus authentique, & n'en eſt pas moins reſpectable.

une guerre non moins funeſte, pour mettre ſur le trône d'Eſpagne le petit-fils de *Louis XIV*, l'Angleterre donna la paix à la France, & la victoire que le maréchal de *Villars* remporta à Denain en Flandre, ſauva cet Etat de ſes autres ennemis. La France était depuis un ſiècle l'alliée de la Suède ; il importait que ſon alliée ne fût pas privée de ſes poſſeſſions en Allemagne. *Charles* trop éloigné ne ſavait pas même encore à Bender ce qui ſe paſſait en France. 1712.

La régence de Stockholm haſarda de demander de l'argent à la France épuiſée, dans un temps où *Louis XIV* n'avait pas même de quoi payer ſes domeſtiques. Elle fit partir un comte de *Sparre* chargé de cette négociation qui ne devait pas réuſſir. *Sparre* vint à Verſailles, & repréſenta au marquis de *Torcy* l'impuiſſance où l'on était de payer la petite armée ſuédoiſe qui reſtait à *Charles XII* en Poméranie, qu'elle était prête à ſe diſſiper faute de paye, que le ſeul allié de la France allait perdre des provinces dont la conſervation était néceſſaire à la balance générale ; qu'à la vérité *Charles XII* dans ſes victoires avait trop négligé le roi de France, mais que la généroſité de *Louis XIV* était auſſi grande que les malheurs de *Charles*. Le miniſtre français fit voir au ſuédois l'impuiſſance où l'on était de ſecourir ſon maître, & *Sparre* déſeſpérait du ſuccès.

Un particulier de Paris fit ce que *Sparre* déſeſpérait d'obtenir. Il y avait à Paris un banquier nommé *Samuel Bernard* qui avait fait une fortune prodigieuſe, tant par les remiſes de la cour dans les pays étrangers que par d'autres entrepriſes; c'était un homme enivré d'une eſpèce de gloire rarement attachée à ſa profeſſion,

1712. qui aimait passionnément toutes les choses d'éclat, & qui savait que tôt ou tard le ministère de France rendait avec avantage ce qu'on hasardait pour lui. *Sparre* alla dîner chez lui, il le flatta, & au sortir de table le banquier fit délivrer au comte de *Sparre* six cents mille livres; après quoi il alla chez le ministre marquis de *Torcy*, & lui dit: » J'ai donné en votre nom deux » cents mille écus à la Suède; vous me les ferez rendre » quand vous pourrez. »

9 décembre. Le comte de *Steinbock*, général de l'armée de *Charles*, n'attendait pas un tel secours; il voyait ses troupes sur le point de se mutiner; & n'ayant à leur donner que des promesses, voyant grossir l'orage autour de lui, craignant enfin d'être enveloppé par trois armées de russes, de danois, de saxons, il demanda une armistice, jugeant que *Stanislas* allait abdiquer, qu'il fléchirait la hauteur de *Charles XII*, qu'il fallait au moins gagner du temps, & sauver ses troupes par les négociations. Il envoya donc un courrier à Bender pour représenter au roi l'état déplorable de ses finances, de ses affaires & de ses troupes, & pour l'instruire qu'il se voyait forcé à cette armistice qu'il serait trop heureux d'obtenir. Il n'y avait pas trois jours que ce courrier était parti, & *Stanislas* ne l'était pas encore quand *Steinbock* reçut ces deux cents mille écus du banquier de Paris; c'était alors un trésor prodigieux dans un pays ruiné. Fort de ce secours avec lequel on remédie à tout, il encouragea son armée; il eut des munitions, des recrues; il se vit à la tête de douze mille hommes, & renonçant à toute suspension d'armes, il ne chercha plus qu'à combattre.

C'était ce même *Steinbock* qui en 1710, après la

défaite de Pultava, avait vengé la Suède sur les Danois, 1712.
dans une irruption qu'ils avaient faite en Scanie : il avait marché contre eux avec de simples milices qui n'avaient que des cordes pour bandoulières, & avait remporté une victoire complète. Il était, comme tous les autres généraux de *Charles XII*, actif & intrépide; mais sa valeur était souillée par la férocité. C'est lui qui après un combat contre les Russes, ayant ordonné qu'on tuât tous les prisonniers, aperçut un officier polonais du parti du czar, qui se jetait à l'étrier de *Stanislas*, & que ce prince tenait embrassé pour lui sauver la vie; *Steinbock* le tua d'un coup de pistolet entre les bras du prince, comme il est rapporté dans la vie de *Charles XII:* & le roi *Stanislas* a dit à l'auteur qu'il aurait cassé la tête à *Steinbock*, s'il n'avait été retenu par son respect & par sa reconnaissance pour le roi de Suède.

Le général *Steinbock* marcha donc dans le chemin de Vismar, aux Russes, aux Saxons & aux Danois réunis. Il se trouva vis-à-vis l'armée danoise & saxonne qui précédait les Russes éloignés de trois lieues. Le czar envoie trois courriers coup sur coup au roi de Danemarck pour le prier de l'attendre, & pour l'avertir du danger qu'il court, s'il combat les Suédois sans être supérieur en forces. Le roi de Danemarck ne voulut point partager l'honneur d'une victoire qu'il croyait sûre : il s'avança contre les Suédois, & les attaqua près d'un endroit nommé Gadebesck. On vit encore à cette journée quelle était l'inimitié naturelle entre les Suédois & les Danois. Les officiers de ces deux nations s'acharnaient les uns contre les autres, & tombaient morts percés de coups.

1712. *Steinbock* remporta la victoire avant que les Ruſſes puſſent arriver à portée du champ de bataille; il reçut quelques jours après la réponſe du roi ſon maître qui condamnait toute idée d'armiſtice; il diſait qu'il ne pardonnerait cette démarche honteuſe qu'en cas qu'elle fût réparée, & que fort ou faible il fallait vaincre ou périr. *Steinbock* avait déjà prévenu cet ordre par la victoire.

Mais cette victoire fut ſemblable à celle qui avait conſolé un moment le roi *Auguſte*, quand dans le cours de ſes infortunes il gagna la bataille de Caliſh contre les Suédois vainqueurs de tous côtés. La victoire de Caliſh ne fit qu'aggraver les malheurs d'*Auguſte*, & celle de Gadebeſck recula ſeulement la perte de *Steinbock* & de ſon armée.

Le roi de Suède, en apprenant la victoire de *Steinbock*, crut ſes affaires rétablies : il ſe flatta même de faire déclarer l'empire ottoman, qui menaçait encore le czar d'une nouvelle guerre ; & dans cette eſpérance il ordonna à ſon général *Steinbock* de ſe porter en Pologne, croyant toujours, au moindre ſuccès, que le temps de Nerva, & ceux où il feſait des lois, allaient renaître. Ces idées furent bientôt après confondues par l'affaire de Bender, & par ſa captivité chez les Turcs.

Tout le fruit de la victoire de Gadebeſck fut d'aller réduire en cendres pendant la nuit la petite ville d'Altena, peuplée de commerçans & de manufacturiers ; ville ſans défenſe, qui n'ayant point pris les armes, ne devait point être ſacrifiée : elle fut entièrement détruite ; pluſieurs habitans expirèrent dans les flammes; d'autres échappés nus à l'incendie, vieillards, femmes, enfans, expirèrent de froid & de fatigues aux portes

de Hambourg. (*g*) Tel a été souvent le sort de plusieurs milliers d'hommes pour les querelles de deux hommes. *Steinbock* ne recueillit que cet affreux avantage. Les Russes, les Danois, les Saxons le poursuivirent si vivement après sa victoire, qu'il fut obligé de demander un asile dans Tonninge, forteresse du Holstein, pour lui & pour son armée. 1712.

Le pays de Holstein était alors un des plus dévastés du Nord, & son souverain un des plus malheureux princes. C'était le propre neveu de *Charles XII*; c'était pour son père, beau-frère de ce monarque, que *Charles* avait porté ses armes jusque dans Copenhague avant la bataille de Nerva; c'était pour lui qu'il avait fait le traité de Travendal, par lequel les ducs de Holstein étaient rentrés dans leurs droits.

Ce pays est en partie le berceau des Cimbres & de ces anciens Normands qui conquirent la Neustrie en France, l'Angleterre entière, Naples & Sicile. On ne peut être aujourd'hui moins en état de faire des conquêtes que l'est cette partie de l'ancienne Chersonèse Cimbrique : deux petits duchés la composent; Slesvick appartenant au roi de Danemarck & au duc en commun; Gottorp au duc de Holstein seul. Slesvick est une principauté souveraine; Holstein est membre de l'empire d'Allemagne qu'on appelle empire romain.

Le roi de Danemarck & le duc de Holstein-Gottorp étaient de la même maison; mais le duc, neveu de *Charles XII* & son héritier présomptif, était né l'ennemi du roi de Danemarck qui accablait son enfance. Un

(*g*) Le chapelain confesseur *Norberg* dit froidement dans son histoire que le général *Steinbock* ne mit le feu à la ville que parce qu'il n'avait pas de voitures pour emporter les meubles.

1712. frère de ſon père, évêque de Lubec, adminiſtrateur des Etats de cet infortuné pupille, ſe voyait entre l'armée ſuédoiſe qu'il n'oſait ſecourir, & l'armée ruſſe, danoiſe & ſaxonne qui menaçaient. Il fallait pourtant tâcher de ſauver les troupes de *Charles XII*, ſans choquer le roi de Danemarck devenu maître du pays, dont il épuiſait toute la ſubſtance.

L'évêque adminiſtrateur du Holſtein était entièrement gouverné par ce fameux baron de *Gortz*, (*h*) le plus délié & le plus entreprenant des hommes, d'un eſprit vaſte & fécond en reſſources, ne trouvant jamais rien de trop hardi, ni de trop difficile, auſſi inſinuant dans les négociations qu'audacieux dans les projets ; ſachant plaire, ſachant perſuader, & entraînant les eſprits par la chaleur de ſon génie, après les avoir gagnés par la douceur de ſes paroles. Il eut depuis ſur *Charles XII* le même aſcendant qui lui ſoumettait l'évêque adminiſtrateur du Holſtein, & l'on ſait qu'il paya de ſa tête l'honneur qu'il eut de gouverner le plus inflexible & le plus opiniâtre ſouverain qui jamais ait été ſur le trône.

1713. *Gortz* (*i*) s'aboucha ſecrétement à Uſum avec
21 janvier. *Steinbock*, & lui promit qu'il lui livrerait la forterеſſe de Tonninge, ſans compromettre l'évêque adminiſtrateur ſon maître ; & dans le même temps il fit aſſurer le roi de Danemarck qu'on ne la livrerait pas. C'eſt ainſi que preſque toutes les négociations ſe conduiſent ; les affaires d'Etat étant d'un autre ordre que celles des particuliers, l'honneur des miniſtres conſiſtant

(*h*) Nous prononçons *Guerts*.

(*i*) Mémoires ſecrets de *Baſſevitz*.

uniquement dans le ſuccès, & l'honneur des particu- 1713.
liers dans l'obſervation de leurs paroles.

Steinbock ſe préſenta devant Tonninge; le commandant de la ville refuſe de lui ouvrir les portes : ainſi on met le roi de Danemarck hors d'état de ſe plaindre de l'évêque adminiſtrateur ; mais *Gortz* fait donner un ordre, au nom du duc mineur, de laiſſer entrer l'armée ſuédoiſe dans Tonninge. Le ſecrétaire du cabinet nommé *Stamke* ſigne le nom du duc de Holſtein : par-là *Gortz* ne compromet qu'un enfant qui n'avait pas encore le droit de donner ſes ordres : il ſert à la fois le roi de Suède, auprès duquel il voulait ſe faire valoir, & l'évêque adminiſtrateur ſon maître, qui paraît ne pas conſentir à l'admiſſion de l'armée ſuédoiſe. Le commandant de Tonninge aiſément gagné livra la ville aux Suédois, & *Gortz* ſe juſtifia comme il put auprès du roi de Danemarck, en proteſtant que tout avait été fait malgré lui.

L'armée ſuédoiſe, (*k*) retirée en partie dans la ville, & en partie ſous ſon canon, ne fut pas pour cela ſauvée : le général *Steinbock* fut obligé de ſe rendre priſonnier de guerre avec onze mille hommes, de même qu'environ ſeize mille s'étaient rendus après Pultava.

Il fut ſtipulé que *Steinbock*, ſes officiers & ſoldats pourraient être rançonnés ou échangés ; on fixa la rançon de *Steinbock* à huit mille écus d'Empire ; c'eſt une bien petite ſomme, cependant on ne put la trouver, & *Steinbock* reſta captif à Copenhague juſqu'à ſa mort.

(*k*) Mémoires de *Steinbock*.

1713. Les Etats de Holſtein demeurèrent à la diſcrétion d'un vainqueur irrité. Le jeune duc fut l'objet de la vengeance du roi de Danemarck, pour prix de l'abus que *Gortz* avait fait de ſon nom; les malheurs de *Charles XII* retombaient ſur toute ſa famille.

Gortz voyant ſes projets évanouis, toujours occupé de jouer un grand rôle dans cette confuſion, revint à l'idée qu'il avait eue d'établir une neutralité dans les Etats de Suède en Allemagne.

Le roi de Danemarck était près d'entrer dans Tonninge. *George* électeur de Hanovre voulait avoir les duchés de Brème & de Verden avec la ville de Stade. Le nouveau roi de Pruſſe *Fréderic-Guillaume* jetait la vue ſur Stetin. *Pierre I* ſe diſpoſait à ſe rendre maître de la Finlande. Tous les Etats de *Charles XII*, hors la Suède, étaient des dépouilles qu'on cherchait à partager: comment accorder tant d'intérêts avec une neutralité? *Gortz* négocia en même temps avec tous les princes qui avaient intérêt à ce partage: il courait jour & nuit d'une province à une autre; il engagea le gouverneur de Brème & de Verden à remettre ces deux duchés à l'électeur de Hanovre en ſéqueſtre, afin que les Danois ne les priſſent pas pour eux: il fit tant qu'il obtint du roi de Pruſſe qu'il ſe chargerait conjointement avec le Holſtein du ſéqueſtre de Stetin & de Viſmar; moyennant quoi le roi de Danemarck laiſſerait le Holſtein en paix, & n'entrerait pas dans Tonninge. C'était aſſurément un étrange ſervice à rendre à *Charles XII* que de mettre ſes places entre les mains de ceux qui pourraient les garder à jamais: mais *Gortz* en leur remettant ces villes comme en otage, les forçait à la neutralité, du moins pour

quelque temps ; il espérait qu'ensuite il pourrait faire 1713.
déclarer l'Hanovre & le Brandebourg en faveur de la Suède : il fesait entrer dans ses vues le roi de Pologne, dont les Etats ruinés avaient besoin de la paix : enfin il voulait se rendre nécessaire à tous les princes. Il disposait du bien de *Charles XII* comme un tuteur qui sacrifie une partie du bien d'un pupille ruiné pour sauver l'autre, & d'un pupille qui ne peut faire ses affaires par lui-même ; tout cela sans mission, sans autre garantie de sa conduite qu'un plein-pouvoir d'un évêque de Lubec, qui n'était nullement autorisé lui-même par *Charles XII.*

Tel a été ce *Gortz* que jusqu'ici on n'a pas assez connu. On a vu des premiers ministres de grands Etats, comme un *Oxenstiern*, un *Richelieu*, un *Albéroni*, donner le mouvement à une partie de l'Europe ; mais que le conseiller privé d'un évêque de Lubec en ait fait autant qu'eux, sans être avoué de personne, c'était une chose inouïe.

Il réussit d'abord : il fit un traité avec le roi de Juin.
Prusse, par lequel ce monarque s'engageait, en gardant Stetin en séquestre, à conserver à *Charles XII* le reste de la Poméranie. En vertu de ce traité, *Gortz* fit proposer au gouverneur de la Poméranie (*Mayerfeld*) de rendre la place de Stetin au roi de Prusse pour le bien de la paix, croyant que le suédois, gouverneur de Stetin, pourrait être aussi facile que l'avait été le holstenois, gouverneur de Tonninge : mais les officiers de *Charles XII* n'étaient pas accoutumés à obéir à de pareils ordres. *Mayerfeld* répondit qu'on n'entrerait dans Stetin que sur son corps & sur des ruines. Il informa son maître de cette étrange proposition. Le courrier

1713. trouva *Charles XII* captif à Démirtash, après son aventure de Bender. On ne savait alors si *Charles* ne resterait pas prisonnier des Turcs toute sa vie, si on ne le reléguerait pas dans quelque île de l'Archipel ou de l'Asie. *Charles* de sa prison manda à *Mayerfeld* ce qu'il avait mandé à *Steinbock*, qu'il fallait mourir plutôt que de plier sous ses ennemis, & lui ordonna d'être aussi inflexible qu'il l'était lui-même.

Gortz voyant que le gouverneur de Stetin dérangeait ses mesures, & ne voulait entendre parler ni de neutralité, ni de séquestre, se mit dans la tête non-seulement de faire séquestrer cette ville de Stetin, mais encore Stralsund; & il trouva le secret de faire avec le roi de Pologne, électeur de Saxe, le même traité pour Stralsund qu'il avait fait avec l'électeur de Brandebourg pour Stetin. Il voyait clairement l'impuissance des Suédois de garder ces places sans argent & sans armée, pendant que le roi était captif en Turquie; & il comptait écarter le fléau de la guerre de tout le Nord, au moyen de ces séquestres. Le Danemarck lui-même se prêtait enfin aux négociations de *Gortz*: il gagna absolument l'esprit du prince *Menzikoff*, général & favori du czar: il lui persuada qu'on pourrait céder le Holstein à son maître; il flatta le czar de l'idée de percer un canal du Holstein dans la mer Baltique, entreprise si conforme au goût de ce fondateur, & surtout d'obtenir une puissance nouvelle, en voulant bien être un des princes de l'empire d'Allemagne, & en acquérant aux diètes de Ratisbonne un droit de suffrage qui serait toujours soutenu par le droit des armes.

On ne peut ni se plier en plus de manières, ni

prendre plus de formes différentes, ni jouer plus de rôles que fit ce négociateur volontaire : il alla jusqu'à engager le prince *Menzikoff* à ruiner cette même ville de Stetin qu'il voulait sauver, à la bombarder, afin de forcer le commandant *Mayerfeld* à la remettre en séquestre; & il osait ainsi outrager le roi de Suède, auquel il voulait plaire, & à qui en effet il ne plut que trop dans la suite pour son malheur. 1713.

Quand le roi de Prusse vit qu'une armée russe bombardait Stetin, il craignit que cette ville ne fût perdue pour lui, & ne restât à la Russie. C'était où *Gortz* l'attendait. Le prince *Menzikoff* manquait d'argent, il lui fit prêter 400000 écus par le roi de Prusse; il fit parler ensuite au gouverneur de la place: *Lequel aimez-vous mieux*, lui dit-on, *ou de voir Stetin en cendres sous la domination de la Russie, ou de la confier au roi de Prusse qui la rendra au roi votre maître ?* Le commandant se laissa enfin persuader; il se rendit; *Menzikoff* entra dans la place, & moyennant les 400000 écus, il la remit avec tout le territoire entre les mains du roi de Prusse, qui pour la forme y laissa entrer deux bataillons de Holstein, & qui n'a jamais rendu depuis cette partie de la Poméranie.

Dès-lors le second roi de Prusse, successeur d'un roi faible & prodigue, jeta les fondemens de la grandeur où son pays parvint dans la suite par la discipline militaire & par l'économie.

Le baron de *Gortz*, qui fit mouvoir tant de ressorts, ne put venir à bout d'obtenir que les Danois pardonnassent à la province de Holstein, ni qu'ils renonçassent à s'emparer de Tonninge : il manqua ce qui paraissait être son premier but, mais il réussit à tout le reste, &

1713. furtout à devenir un perfonnage important dans le Nord, ce qui était en effet fa vue principale.

Septembre. Déjà l'électeur d'Hanovre s'était affuré de Brème & de Verden dont *Charles XII* était dépouillé ; les Saxons étaient devant fa ville de Vifmar ; Stetin était entre les mains du roi de Pruffe ; les Ruffes allaient affiéger Stralfund avec les Saxons, & ceux-ci étaient déjà dans l'île de Rugen; le czar au milieu de tant de négociations était defcendu en Finlande, pendant qu'on difputait ailleurs fur la neutralité & fur les partages. Après avoir lui-même pointé l'artillerie devant Stralfund, abandonnant le refte à fes alliés, & au prince *Menzikoff*, il s'était embarqué dans le mois de mai fur la mer Baltique; & montant un vaiffeau de cinquante canons qu'il avait fait conftruire lui-même à Pétersbourg, il vogua vers la Finlande, fuivi de quatre-vingt-douze galères & de cent-dix demi-galères, qui portaient feize mille combattans.

22 mai. La defcente fe fit à Elfinford, qui eft dans la partie la plus méridionale de cette froide & ftérile contrée, par le foixante & unième degré.

Cette defcente réuffit malgré toutes les difficultés. On feignit d'attaquer par un endroit, on defcendit par un autre : on mit les troupes à terre, & l'on prit la ville. Le czar s'empara de Borgo, d'Abo, & fut maître de toute la côte. Il ne paraiffait pas que les Suédois euffent déformais aucune reffource; car c'était dans ce temps-là même que l'armée fuédoife, commandée par *Steinbock*, fe rendait prifonnière de guerre.

Tous ces défaftres de *Charles XII* furent fuivis, comme nous l'avons vu, de la perte de Brème, de Verden, de Stetin, d'une partie de la Poméranie; & enfin

enfin le roi *Stanislas* & *Charles* lui-même étaient prisonniers en Turquie ; cependant il n'était pas encore détrompé de l'idée de retourner en Pologne à la tête d'une armée ottomane, de remettre *Stanislas* sur le trône, & de faire trembler tous ses ennemis.

CHAPITRE V.

SUCCÈS DE PIERRE LE GRAND.

Retour de Charles XII dans ses Etats.

PIERRE suivant le cours de ses conquêtes perfectionnait l'établissement de sa marine, fesait venir douze mille familles à Pétersbourg, tenait tous ses alliés attachés à sa fortune & à sa personne, quoiqu'ils eussent tous des intérêts divers & des vues opposées. Sa flotte menaçait à la fois toutes les côtes de la Suède sur les golfes de Finlande & de Bothnie. 1714.

L'un de ses généraux de terre, le prince *Gallitzin*, formé par lui-même, comme ils l'étaient tous, avançait d'Elsinford, où le czar avait débarqué, jusqu'au milieu des terres vers le bourg de Tavastus : c'était un poste qui couvrait la Bothnie. Quelques régimens suédois, avec huit mille hommes de milice, le défendaient. Il fallut livrer une bataille ; les Russes la gagnèrent entièrement ; ils dissipèrent toute l'armée 13 mars. suédoise, & pénétrèrent jusqu'à Vasa : de sorte qu'ils furent les maîtres de quatre-vingts lieues de pays.

Il restait aux Suédois une armée navale avec

1714. laquelle ils tenaient la mer. *Pierre* ambitionnait depuis long-temps de ſignaler la marine qu'il avait créée. Il était parti de Pétersbourg, & avait raſſemblé une flotte de ſeize vaiſſeaux de ligne, cent quatre-vingts galères propres à manœuvrer à travers les rochers qui entourent l'île d'Aland, & les autres îles de la mer Baltique non loin du rivage de la Suède, vers laquelle il rencontra la flotte ſuédoiſe. Cette flotte était plus forte en grands vaiſſeaux que la ſienne, mais inférieure en galères, plus propre à combattre en pleine mer qu'au travers des rochers. C'était une ſupériorité que le czar ne devait qu'à ſon génie. Il ſervait dans ſa flotte en qualité de contre-amiral, & recevait les ordres de l'amiral *Apraxin*. *Pierre* voulait s'emparer de l'île d'Aland, qui n'eſt éloignée de la Suède que de douze lieues. Il fallait paſſer à la vue de la flotte des Suédois: ce deſſein hardi fut exécuté; les galères s'ouvrirent le paſſage ſous le canon ennemi qui ne plongeait pas aſſez. On entra dans Aland; & comme cette côte eſt hériſſée d'écueils preſque toute entière, le czar fit tranſporter à bras quatre-vingts petites galères par une langue de terre, & on les remit à flot dans la mer qu'on nomme de Hango, où étaient ſes gros vaiſſeaux. *Erenſchild*, contre-amiral des Suédois, crut qu'il allait prendre aiſément, ou couler à fond ces quatre-vingts galères; il avança de ce côté pour les reconnaître: mais il fut reçu avec un feu ſi vif qu'il vit tomber preſque tous ſes ſoldats & tous ſes matelots. On lui prit les galères & les prames qu'il avait amenées, & le vaiſ-
8 août. ſeau qu'il montait; il ſe ſauvait dans une chaloupe, mais il y fut bleſſé: enfin obligé de ſe rendre, on l'amena ſur la galère où le czar manœuvrait lui-même.

Le reste de la flotte suédoise regagna la Suède. On fut consterné dans Stockholm, & on ne s'y croyait pas en sureté. 1714.

Pendant ce temps-là même le colonel *Schouvalow Neushlof* attaquait la seule forteresse qui restait à prendre sur les côtes occidentales de la Finlande, & la soumettait au czar, malgré la plus opiniâtre résistance.

Cette journée d'Aland fut, après celle de Pultava, la plus glorieuse de la vie de *Pierre*. Maître de la Finlande dont il laissa le gouvernement au prince *Gallitzin*, vainqueur de toutes les forces navales de la Suède, & plus respecté que jamais de ses alliés, il retourna dans Pétersbourg, quand la saison devenue très-orageuse ne lui permit plus de rester sur les mers de Finlande & de Bothnie. Son bonheur voulut encore qu'en arrivant dans sa nouvelle capitale, la czarine accoucha d'une princesse, mais qui mourut un an après. Il institua l'ordre de Ste Catherine en l'honneur de son épouse, & célébra la naissance de sa fille par une entrée triomphale. C'était de toutes les fêtes auxquelles il avait accoutumé ses peuples, celle qui leur était devenue la plus chère. Le commencement de cette fête fut d'amener dans le port de Cronflot neuf galères suédoises, sept prames remplies de prisonniers, & le vaisseau du contre-amiral *Erenschild*.

15 septemb.

Le vaisseau amiral de Russie était chargé de tous les canons, des drapeaux & des étendards pris dans la conquête de la Finlande. On apporta toutes ces dépouilles à Pétersbourg, où l'on arriva en ordre de bataille. Un arc de triomphe, que le czar avait dessiné selon sa coutume, fut décoré des emblèmes de toutes ses victoires : les vainqueurs passèrent sous cet arc

1714. triomphal ; l'amiral *Apraxin* marchait à leur tête, enſuite le czar en qualité de contre-amiral, & tous les autres officiers ſelon leur rang : on les préſenta tous au vice-roi *Romadonoski*, qui dans ces cérémonies repréſentait le maître de l'empire. Ce vice-czar diſtribua à tous les officiers des médailles d'or ; tous les ſoldats & les matelots en eurent d'argent. Les ſuédois priſonniers paſſèrent ſous l'arc de triomphe, & l'amiral *Erenſchild* ſuivait immédiatement le czar ſon vainqueur. Quand on fut arrivé au trône où le vice-czar était, l'amiral *Apraxin* lui préſenta le contre-amiral *Pierre*, qui demanda à être vice-amiral pour prix de ſes ſervices : on alla aux voix, & l'on croit bien que toutes les voix lui furent favorables.

Après cette cérémonie qui comblait de joie tous les aſſiſtans, & qui inſpirait à tout le monde l'émulation, l'amour de la patrie & celui de la gloire, le czar prononça ce diſcours, qui mérite de paſſer à la dernière poſtérité.

„ Mes frères, eſt-il quelqu'un de vous qui eût penſé, „ il y a vingt ans, qu'il combattrait avec moi ſur la „ mer Baltique, dans des vaiſſeaux conſtruits par „ vous-mêmes, & que nous ſerions établis dans ces „ contrées conquiſes par nos fatigues & par notre „ courage ?..... On place l'ancien ſiége des ſciences „ dans la Grèce ; elles s'établirent enſuite dans l'Italie, „ d'où elles ſe répandirent dans toutes les parties de „ l'Europe : c'eſt à préſent notre tour, ſi vous voulez „ ſeconder mes deſſeins, en joignant l'étude à l'obéiſ„ ſance. Les arts circulent dans le monde, comme le „ ſang dans le corps humain ; & peut-être ils établi„ ront leur empire parmi nous pour retourner dans

» la Grèce leur ancienne patrie. J'ose espérer que 1714.
» nous ferons un jour rougir les nations les plus
» civilisées, par nos travaux & par notre solide
» gloire. »

C'est-là le précis véritable de ce discours digne d'un fondateur. Il a été énervé dans toutes les traductions : mais le plus grand mérite de cette harangue éloquente est d'avoir été prononcée par un monarque victorieux, fondateur & législateur de son empire.

Les vieux boïards écoutèrent cette harangue avec plus de regret pour leurs anciens usages que d'admiration pour la gloire de leur maître; mais les jeunes en furent touchés jusqu'aux larmes.

Ces temps furent encore signalés par l'arrivée des ambassadeurs russes qui revinrent de Constantinople, avec la confirmation de la paix avec les Turcs. Un ambassadeur de Perse était arrivé quelque temps 15 décemb.
auparavant de la part de *Cha-Ussin* ; il avait amené au czar un éléphant & cinq lions. Il reçut en même temps une ambassade du kan des Usbecks, *Mehemet Bahadir*, qui lui demandait sa protection contre d'autres tartares. Du fond de l'Asie & de l'Europe tout rendait hommage à sa gloire.

La régence de Stockholm, désespérée de l'état déplorable de ses affaires, & de l'absence de son roi qui abandonnait le soin de ses Etats, avait pris enfin la résolution de ne le plus consulter ; & immédiatement après la victoire navale du czar, elle avait demandé un passe-port au vainqueur pour un officier chargé de propositions de paix. Le passe-port fut envoyé ; mais dans ce temps-là même la princesse *Ulrique Eléonore*, sœur de *Charles XII*, reçut la nouvelle que le roi

1714. son frère se disposait enfin à quitter la Turquie, & à revenir se défendre. On n'osa pas alors envoyer au czar le négociateur qu'on avait nommé en secret: on supporta la mauvaise fortune, & l'on attendit que *Charles XII* se présentât pour la réparer.

En effet *Charles*, après cinq années & quelques mois de séjour en Turquie, en partit sur la fin d'octobre 1714. On sait qu'il mit dans son voyage la même singularité qui caractérisait toutes ses actions. Il arriva à Stralsund le 22 novembre 1714. Dès qu'il y fut, le baron de *Gortz* se rendit auprès de lui; il avait été l'instrument d'une partie de ses malheurs; mais il se justifia avec tant d'adresse, & lui fit concevoir de si hautes espérances, qu'il gagna sa confiance comme il avait gagné celle de tous les ministres & de tous les princes avec lesquels il avait négocié: il lui fit espérer qu'il détacherait les alliés du czar, & qu'alors on pourrait faire une paix honorable, ou du moins une guerre égale. Dès ce moment *Gortz* eut sur l'esprit de *Charles* beaucoup plus d'empire que n'en avait jamais eu le comte *Piper*.

La première chose que fit *Charles*, en arrivant à Stralsund, fut de demander de l'argent aux bourgeois de Stockholm. Le peu qu'ils avaient fut livré; on ne savait rien refuser à un prince qui ne demandait que pour donner, qui vivait aussi durement que les simples soldats, & qui exposait comme eux sa vie. Ses malheurs, sa captivité, son retour touchaient ses sujets & les étrangers: on ne pouvait s'empêcher de le blâmer, ni de l'admirer, ni de le plaindre, ni de le secourir. Sa gloire était d'un genre tout opposé à celle de *Pierre;* elle ne consistait ni dans l'établissement des arts, ni

dans la législation, ni dans la politique, ni dans le commerce; elle ne s'étendait pas au-delà de sa personne: son mérite était une valeur au-dessus du courage ordinaire; il défendait ses Etats avec une grandeur d'ame égale à cette valeur intrépide; & c'en était assez pour que les nations fussent frappées de respect pour lui. Il avait plus de partisans que d'alliés. 1714.

CHAPITRE VI.

ETAT DE L'EUROPE AU RETOUR DE CHARLES XII.

Siége de Stralsund, &c.

LORSQUE *Charles XII* revint enfin dans ses Etats à la fin de 1714, il trouva l'Europe chrétienne dans un état bien différent de celui où il l'avait laissée. La reine *Anne* d'Angleterre était morte, après avoir fait la paix avec la France; *Louis XIV* assurait l'Espagne à son petit-fils, & forçait l'empereur d'Allemagne *Charles VI* & les Hollandais à souscrire à une paix nécessaire: ainsi toutes les affaires du midi de l'Europe prenaient une face nouvelle.

Celles du Nord étaient encore plus changées; *Pierre* en était devenu l'arbitre. L'électeur d'Hanovre, appelé au royaume d'Angleterre, voulait agrandir ses terres d'Allemagne aux dépens de la Suède, qui n'avait acquis des domaines allemands que par les conquêtes du grand *Gustave*. Le roi de Danemarck prétendait

1714. reprendre la Scanie, la meilleure province de la Suède, qui avait appartenu autrefois aux Danois. Le roi de Pruſſe, héritier des ducs de Poméranie, prétendait rentrer au moins dans une partie de cette province. D'un autre côté, la maiſon de *Holſtein* opprimée par le roi de Danemarck, & le duc de Meklembourg en guerre preſque ouverte avec ſes ſujets, imploraient la protection de *Pierre I*. Le roi de Pologne, électeur de Saxe, déſirait qu'on annexât la Courlande à la Pologne; ainſi de l'Elbe juſqu'à la mer Baltique *Pierre* était l'appui de tous les princes, comme *Charles* en avait été la terreur.

On négocia beaucoup depuis le retour de *Charles*, & on n'avança rien. Il crut qu'il pourrait avoir aſſez de vaiſſeaux de guerre & d'armateurs pour ne point craindre la nouvelle puiſſance maritime du czar. A l'égard de la guerre de terre, il comptait ſur ſon courage; & *Gortz*, devenu tout d'un coup ſon premier miniſtre, lui perſuada qu'il pourrait ſubvenir aux frais avec une monnaie de cuivre qu'on fit valoir quatre-vingt-ſeize fois autant que ſa valeur naturelle; ce qui eſt un prodige dans l'hiſtoire des gouvernemens. Mais dès le mois d'avril 1715, les vaiſſeaux de *Pierre* prirent les premiers armateurs ſuédois qui ſe mirent en mer; & une armée ruſſe marcha en Poméranie.

Les Pruſſiens, les Danois & les Saxons ſe joignirent devant Stralſund. *Charles XII* vit qu'il n'était revenu de ſa priſon de Demirtash & de Demirtoca vers la mer Noire, que pour être aſſiégé ſur le rivage de la mer Baltique.

On a déjà vu dans ſon hiſtoire avec quelle valeur fière & tranquille il brava dans Stralſund tous ſes

ennemis réunis. On n'y ajoutera ici qu'une petite particularité qui marque bien ſon caractère. Preſque tous ſes principaux officiers ayant été tués ou bleſſés dans le ſiége, le colonel baron de *Reichel*, après un long combat, accablé de veilles & de fatigues, s'étant jeté ſur un banc pour prendre une heure de repos, fut appelé pour monter la garde ſur le rempart; il s'y traîna en maudiſſant l'opiniâtreté du roi, & tant de fatigues ſi intolérables & ſi inutiles. Le roi qui l'entendit courut à lui, & ſe dépouillant de ſon manteau qu'il étendit devant lui : ,, Vous n'en pouvez plus, ,, lui dit-il, mon cher *Reichel ;* j'ai dormi une heure, ,, je ſuis frais, je vais monter la garde pour vous : ,, dormez, je vous éveillerai quand il en ſera temps. ,, Après ces mots, il l'enveloppa malgré lui, le laiſſa dormir, & alla monter la garde. 1715.

Ce fut pendant ce ſiége de Stralſund que le nouveau roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, acheta du roi de Danemarck la province de Brème & de Verden avec la ville de Stade, que les Danois avaient priſes ſur *Charles XII.* Il en coûta au roi *George* huit cents mille écus d'Allemagne. On trafiquait ainſi des Etats de *Charles*, tandis qu'il défendait Stralſund pied à pied. Enfin cette ville n'étant plus qu'un monceau de ruines, ſes officiers le forcèrent d'en ſortir. Quand il fut en ſureté, ſon général *Duker* rendit ces ruines au roi de Pruſſe. Octobre. Décembre.

Quelque temps après, *Duker* s'étant préſenté devant *Charles XII*, ce prince lui fit des reproches d'avoir capitulé avec ſes ennemis. ,, J'aimais trop votre gloire, ,, lui répondit *Duker*, pour vous faire l'affront de ,, tenir dans une ville dont votre majeſté était ſortie. ,,

1715. Au reſte cette place ne demeura que juſqu'en 1721 aux Pruſſiens, qui la rendirent à la paix du Nord.

Pendant ce ſiége de Stralſund *Charles* reçut encore une mortification, qui eût été plus douloureuſe ſi ſon cœur avait été ſenſible à l'amitié autant qu'il l'était à la gloire. Son premier miniſtre, le comte *Piper*, homme célébre dans l'Europe, toujours fidelle à ſon prince, (quoi qu'en aient dit tant d'auteurs indiſcrets, ſur la foi d'un ſeul mal informé) *Piper*, dis-je, était ſa victime depuis la bataille de Pultava. Comme il n'y avait point de cartel entre les Ruſſes & les Suédois, il était reſté priſonnier à Moſcou; & quoiqu'il n'eût point été envoyé en Sibérie comme tant d'autres, ſon état était à plaindre. Les finances du czar n'étaient point alors adminiſtrées auſſi fidellement qu'elles devaient l'être, & tous ſes nouveaux établiſſemens exigeaient des dépenſes auxquelles il avait peine à ſuffire; il devait une ſomme d'argent aſſez conſidérable aux Hollandais, au ſujet de deux de leurs vaiſſeaux marchands brûlés ſur les côtes de la Finlande. Le czar prétendit que c'était aux Suédois à payer cette ſomme, & voulut engager le comte *Piper* à ſe charger de cette dette: on le fit venir de Moſcou à Pétersbourg; on lui offrit ſa liberté en cas qu'il pût tirer ſur la Suède environ ſoixante mille écus en lettres de change. On dit qu'il tira en effet cette ſomme ſur ſa femme à Stockholm, qu'elle ne fut en état ni peut-être en volonté de donner, & que le roi de Suède ne fit aucun mouvement pour la payer. Quoi qu'il en ſoit, le comte *Piper* fut enfermé dans la forteresſe de Shluſſelbourg, où il mourut l'année d'après à l'âge de ſoixante & dix ans. On rendit ſon corps au roi de Suède, qui lui fit

faire des obſèques magnifiques ; triſtes & vains dédommagemens de tant de malheurs & d'une fin ſi déplorable. 1715.

Pierre était ſatisfait d'avoir la Livonie, l'Eſtonie, la Carélie, l'Ingrie, qu'il regardait comme des provinces de ſes Etats, & d'y avoir ajouté encore preſque toute la Finlande, qui ſervait de gage en cas qu'on pût parvenir à la paix. Il avait marié une fille de ſon frère avec le duc de Meklembourg *Charles-Léopold*, au mois d'avril de la même année ; de ſorte que tous les princes du Nord étaient ſes alliés ou ſes créatures. Il contenait en Pologne les ennemis du roi *Auguſte* : une de ſes armées, d'environ dix-huit mille hommes, y diſſipait ſans effort toutes ces confédérations ſi ſouvent renaiſſantes dans cette patrie de la liberté & de l'anarchie. Les Turcs, fidelles enfin aux traités, laiſſaient à ſa puiſſance & à ſes deſſeins toute leur étendue.

Dans cet état floriſſant preſque tous les jours étaient marqués par de nouveaux établiſſemens pour la marine, pour les troupes, le commerce, les lois ; il compoſa lui-même un code militaire pour l'infanterie.

Il fondait une académie de marine à Pétersbourg. 8 novemb.
Lange, chargé des intérêts du commerce, partait pour la Chine par la Sibérie. Des ingénieurs levaient des cartes dans tout l'empire ; on bâtiſſait la maiſon de plaiſance de Pétershoff ; & dans le même temps on élevait des forts ſur l'Irtish ; on arrêtait les brigandages des peuples de la Boukarie ; & d'un autre côté les Tartares de Kouban étaient réprimés.

Il ſemblaît que ce fût le comble de la proſpérité que dans la même année il lui naquît un fils de ſa

1715. femme *Catherine*, & un héritier de ses Etats dans un fils du prince *Alexis* : mais l'enfant que lui donna la czarine fut bientôt enlevé par la mort ; & nous verrons que le sort d'*Alexis* fut trop funeste, pour que la naissance d'un fils de ce prince pût être regardée comme un bonheur.

Les couches de la czarine interrompirent les voyages qu'elle fesait continuellement avec son époux sur terre & sur mer ; & dès qu'elle fut relevée, elle l'accompagna dans ses courses nouvelles.

CHAPITRE VII.

PRISE DE VISMAR.

Nouveaux voyages du czar.

VISMAR était alors assiégée par tous les alliés du czar. Cette ville, qui devait naturellement appartenir au duc de Meklembourg, est située sur la mer Baltique, à sept lieues de Lubec, & pourrait lui disputer son grand commerce ; elle était autrefois une des plus considérables villes anséatiques, & les ducs de Meklembourg y exerçaient le droit de protection beaucoup plus que celui de la souveraineté. C'était encore un de ces domaines d'Allemagne qui étaient demeurés aux Suédois par la paix de Vestphalie. Il fallut enfin se rendre comme Stralsund ; les alliés du czar se hâtèrent de s'en rendre maîtres avant que ses troupes fussent arrivées : mais *Pierre* étant venu lui-même

devant la place après la capitulation qui avait été 1716.
faite sans lui, fit la garnison prisonnière de guerre. Il Février.
fut indigné que ses alliés laissassent au roi de Danemarck une ville qui devait appartenir au prince auquel il avait donné sa nièce; & ce refroidissement, dont le ministre *Gortz* profita bientôt, fut la première source de la paix qu'il projeta de faire entre le czar & *Charles XII.*

Gortz dès ce moment fit entendre au czar que la Suède était assez abaissée, qu'il ne fallait pas trop élever le Danemarck & la Prusse. Le czar entrait dans ses vues: il n'avait jamais fait la guerre qu'en politique, au lieu que *Charles XII* ne l'avait faite qu'en guerrier. Dès-lors il n'agit plus que mollement contre la Suède; & *Charles XII* malheureux par-tout en Allemagne résolut, par un de ces coups désespérés que le succès seul peut justifier, d'aller porter la guerre en Norvége.

Le czar cependant voulut faire en Europe un second voyage. Il avait fait le premier en homme qui s'était voulu instruire des arts; il fit le second en prince qui cherchait à pénétrer le secret de toutes les cours. Il mena sa femme à Copenhague, à Lubec, à Schverin, à Neustadt; il vit le roi de Prusse dans la petite ville d'Aversberg; de là ils passèrent à Hambourg, à cette ville d'Altena que les Suédois avaient brûlée, & qu'on rebâtissait. Descendant l'Elbe jusqu'à Stade, ils passèrent par Brème, où le magistrat donna un feu d'artifice, & une illumination dont le dessin formait en cent endroits ces mots: *Notre libérateur vient nous* 17 décemb
voir. Enfin il revit Amsterdam & cette petite chaumière de Sardam où il avait appris l'art de la construction

1716. des vaiſſeaux, il y avait environ dix-huit années : il trouva cette chaumière changée en une maiſon agréable & commode qui ſubſiſte encore, & qu'on nomme la *maiſon du prince.*

On peut juger avec quelle idolâtrie il fut reçu par un peuple de commerçans & de gens de mer, dont il avait été le compagnon ; ils croyaient voir dans le vainqueur de Pultava leur élève, qui avait fondé chez lui le commerce & la marine, & qui avait appris chez eux à gagner des batailles navales : ils le regardaient comme un de leurs concitoyens devenu empereur.

1717. Il paraît dans la vie, dans les voyages, dans les actions de *Pierre le grand*, comme dans celles de *Charles XII*, que tout eſt éloigné de nos mœurs peut-être un peu trop efféminées ; & c'eſt par cela même que l'hiſtoire de ces deux hommes célèbres excite tant notre curioſité.

L'épouſe du czar était demeurée à Schverin malade, fort avancée dans ſa nouvelle groſſeſſe ; cependant dès qu'elle put ſe mettre en route, elle voulut aller trouver le czar en Hollande : les douleurs la ſurprirent à
14 janvier. Veſel, où elle accoucha d'un prince qui ne vécut qu'un jour. Il n'eſt pas dans nos uſages qu'une femme malade voyage immédiatement après ſes couches : la czarine au bout de dix jours arriva dans Amſterdam : elle voulut voir cette chaumière de Sardam, dans laquelle le czar avait travaillé de ſes mains. Tous deux allèrent ſans appareil, ſans ſuite, avec deux domeſtiques, dîner chez un riche charpentier de vaiſſeaux de Sardam, nommé *Kalf*, qui avait le premier commercé à Pétersbourg. Le fils revenait de

France où *Pierre* voulait aller. La czarine & lui écou- 1717.
tèrent avec plaisir l'aventure de ce jeune homme, que je ne rapporterais pas, si elle ne fesait connaître des mœurs entièrement opposées aux nôtres.

Ce fils du charpentier *Kalf* avait été envoyé à Paris par son père pour y apprendre le français, & son père avait voulu qu'il y vécût honorablement. Il ordonna que le jeune homme quittât l'habit plus que simple que tous les citoyens de Sardam portent, & qu'il fît à Paris une dépense plus convenable à sa fortune qu'à son éducation; connaissant assez son fils pour croire que ce changement ne corromprait pas sa frugalité & la bonté de son caractère.

Kalf signifie *veau* dans toutes les langues du Nord; le voyageur prit à Paris le nom de du *Veau*: il vécut avec quelque magnificence; il fit des liaisons. Rien n'est plus commun à Paris que de prodiguer les titres de marquis & de comte à ceux qui n'ont pas même une terre seigneuriale, & qui sont à peine gentilshommes. Ce ridicule a toujours été toléré par le gouvernement, afin que les rangs étant plus confondus, & la noblesse plus abaissée, on fût désormais à l'abri des guerres civiles autrefois si fréquentes. Le titre de haut & puissant seigneur a été pris par des anoblis, par des roturiers qui avaient acheté chèrement des offices. Enfin les noms de marquis, de comte, sans marquisat & sans comté, comme de chevalier sans ordre, & d'abbé sans abbaye, sont sans aucune conséquence dans la nation.

Les amis & les domestiques de *Kalf* l'appelèrent toujours le comte du *Veau*; il soupa chez les princesses, & joua chez la duchesse de *Berri*: peu d'étrangers

1717. furent plus fêtés. Un jeune marquis, qui avait été de tous ſes plaiſirs, lui promit de l'aller voir à Sardam, & tint parole. Arrivé dans ce village, il fit demander la maiſon du comte de *Kalf*. Il trouva un attelier de conſtructeurs de vaiſſeaux, & le jeune *Kalf* habillé en matelot hollandais, la hache à la main, conduiſant les ouvrages de ſon père. *Kalf* reçut ſon hôte avec toute ſa ſimplicité antique qu'il avait repriſe, & dont il ne s'écarta jamais. Un lecteur ſage peut pardonner cette petite digreſſion, qui n'eſt que la condamnation des vanités & l'éloge des mœurs.

Le czar reſta trois mois en Hollande. Il ſe paſſa pendant ſon ſéjour des choſes plus ſérieuſes que l'aventure de *Kalf*. La Haye, depuis la paix de Nimègue, de Ryſvick & d'Utrecht, avait conſervé la réputation d'être le centre des négociations de l'Europe : cette petite ville ou plutôt ce village, le plus agréable du Nord, était principalement habité par des miniſtres de toutes les cours & par des voyageurs qui venaient s'inſtruire à cette école. On jetait alors les fondemens d'une grande révolution dans l'Europe. Le czar, informé des commencemens de ces orages, prolongea ſon ſéjour dans les Pays-Bas, pour être plus à portée de voir ce qui ſe tramait à la fois au Midi & au Nord, & pour ſe préparer au parti qu'il devait prendre.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

SUITE DES VOYAGES DE PIERRE LE GRAND.

Conspiration de Gortz. Réception de Pierre en France.

IL voyait combien ses alliés étaient jaloux de sa puissance, & qu'on a souvent plus de peine avec ses amis qu'avec ses ennemis. 1717.

Le Meklembourg était un des principaux sujets de ces divisions presque toujours inévitables entre des princes voisins qui partagent des conquêtes. *Pierre* n'avait point voulu que les Danois prissent Vismar pour eux, encore moins qu'ils démolissent les fortifications; cependant ils avaient fait l'un & l'autre.

Le duc de Meklembourg, mari de sa nièce, & qu'il traitait comme son gendre, était ouvertement protégé par lui contre la noblesse du pays ; & le roi d'Angleterre protégeait la noblesse. Enfin il commençait à être très-mécontent du roi de Pologne, ou plutôt de son premier ministre le comte *Flemming*, qui voulait secouer le joug de la dépendance, imposé par les bienfaits & par la force.

Les cours d'Angleterre, de Pologne, de Danemarck, de Holstein, de Meklembourg, de Brandebourg, étaient agitées d'intrigues & de cabales.

A la fin de 1716 & au commencement de 1717,

1717. *Gortz*, qui, comme le disent les mémoires de *Bassevitz*, était las de n'avoir que le titre de conseiller de Holstein, & de n'être qu'un plénipotentiaire secret de *Charles XII*, avait fait naître la plupart de ces intrigues, & il résolut d'en profiter pour ébranler l'Europe. Son dessein était de rapprocher *Charles XII* du czar, non-seulement de finir leur guerre, mais de les unir, de remettre *Stanislas* sur le trône de Pologne, & d'ôter au roi d'Angleterre *George I* Brème & Verden, & même le trône d'Angleterre, afin de le mettre hors d'état de s'approprier les dépouilles de *Charles*.

Il se trouvait dans le même temps un ministre de son caractère, dont le projet était de bouleverser l'Angleterre & la France: c'était le cardinal *Albéroni*, plus maître alors en Espagne que *Gortz* ne l'était en Suède, homme aussi audacieux & aussi entreprenant que lui, mais beaucoup plus puissant, parce qu'il était à la tête d'un royaume plus riche, & qu'il ne payait pas ses créatures en monnaies de cuivre.

Gortz, des bords de la mer Baltique, se lia bientôt avec la cour de Madrid. *Albéroni* & lui furent également d'intelligence avec tous les anglais errans qui tenaient pour la maison *Stuart*. *Gortz* courut dans tous les Etats où il pouvait trouver des ennemis du roi *George*, en Allemagne, en Hollande, en Flandre, en Lorraine, & enfin à Paris sur la fin de l'année 1716. Le cardinal *Albéroni* commença par lui envoyer dans Paris même un million de livres de France, pour commencer à mettre le feu aux poudres: c'était l'expression d'*Albéroni*.

Gortz voulait que *Charles* cédât beaucoup à *Pierre* pour reprendre tout le reste sur ses ennemis, & qu'il

pût en liberté faire une descente en Ecosse, tandis que 1717.
les partisans des *Stuarts* se déclareraient efficacement en Angleterre, après s'être tant de fois montrés inutilement. Pour remplir ces vues, il était nécessaire d'ôter au roi régnant d'Angleterre son plus grand appui, & cet appui était le régent de France. Il était extraordinaire qu'on vît la France unie avec un roi d'Angleterre contre le petit-fils de *Louis XIV*, que cette même France avait mis sur le trône d'Espagne au prix de ses trésors & de son sang, malgré tant d'ennemis conjurés : mais tout était sorti alors de sa route naturelle; & les intérêts du régent n'étaient pas les intérêts du royaume. *Albéroni* ménagea dès-lors une conspiration en France contre ce même régent. Les fondemens de toute cette vaste entreprise furent jetés presque aussitôt que le plan en eut été formé. *Gortz* fut le premier dans ce secret, & devait alors aller déguisé en Italie pour s'aboucher avec le prétendant auprès de Rome, & de là revoler à la Haye, y voir le czar, & terminer tout auprès du roi de Suède.

Celui qui écrit cette histoire est très-instruit de ce qu'il avance, puisque *Gortz* lui proposa de l'accompagner dans ses voyages, & que, tout jeune qu'il était alors, il fut un des premiers témoins d'une grande partie de ces intrigues.

Gortz était revenu en Hollande à la fin de 1716, muni des lettres de change d'*Albéroni* & du plein-pouvoir de *Charles*. Il est très-certain que le parti du prétendant devait éclater, tandis que *Charles* descendrait de la Norvége dans le nord d'Ecosse. Ce prince, qui n'avait pu conserver ses Etats dans le continent, allait envahir & bouleverser ceux d'un autre, & de la

1717. prison de Demirtash en Turquie, & des cendres de Stralsund, on eût pu le voir couronner le fils de *Jacques II* à Londres, comme il avait couronné *Stanislas* à Varsovie.

Le czar, qui savait une partie des entreprises de *Gortz*, en attendait le développement, sans entrer dans aucun de ses plans, & sans les connaître tous; il aimait le grand & l'extraordinaire autant que *Charles XII*, *Gortz* & *Albéroni;* mais il l'aimait en fondateur d'un Etat, en législateur, en vrai politique; & peut-être *Albéroni*, *Gortz* & *Charles* même étaient-ils plutôt des hommes inquiets qui tentaient de grandes aventures, que des hommes profonds qui prissent des mesures justes : peut-être après tout, leurs mauvais succès les ont-ils fait accuser de témérité.

Quand *Gortz* fut à la Haye, le czar ne le vit point; il aurait donné trop d'ombrage aux Etats-Généraux, ses amis, attachés au roi d'Angleterre. Ses ministres ne virent *Gortz* qu'en secret, avec les plus grandes précautions, avec ordre d'écouter tout & de donner des espérances, sans prendre aucun engagement, & sans le compromettre. Cependant les clairvoyans s'apercevaient bien à son inaction, pendant qu'il eût pu descendre en Scanie avec sa flotte & celle de Danemarck, à son refroidissement envers ses alliés, aux plaintes qui échappaient à leurs cours, & enfin à son voyage même, qu'il y avait dans les affaires un grand changement qui ne tarderait pas à éclater.

Au mois de janvier 1717, un paquet-bot suédois, qui portait des lettres en Hollande, ayant été forcé par la tempête de relâcher en Norvége, les lettres furent prises. On trouva dans celles de *Gortz* & de quelques

ministres de quoi ouvrir les yeux sur la révolution qui se tramait. La cour de Danemarck communiqua les lettres à celle d'Angleterre. Aussitôt on fait arrêter à Londres le ministre suédois *Gyllembourg;* on saisit ses papiers, & on y trouve une partie de sa correspondance avec les *jacobites.* 1717.

Le roi *George* écrit incontinent en Hollande; il requiert que, suivant les traités qui lient l'Angleterre & les Etats-Généraux à leur sureté commune, le baron de *Gortz* soit arrêté. Ce ministre, qui se fesait par-tout des créatures, fut averti de l'ordre; il part incontinent: il était déjà dans Arnheim sur les frontières, lorsque, les officiers & les gardes qui couraient après lui ayant fait une diligence peu commune en ce pays-là, il fut pris, ses papiers saisis, sa personne traitée durement; le secrétaire *Stamke*, celui-là même qui avait contrefait le seing du duc de Holstein dans l'affaire de Tonninge, plus maltraité encore. Enfin le comte de *Gyllembourg*, envoyé de Suède en Angleterre, & le baron de *Gortz* avec des lettres de ministre plénipotentiaire de *Charles XII*, furent interrogés, l'un à Londres, l'autre à Arnheim, comme des criminels. Tous les ministres des souverains crièrent à la violation du droit des gens. Février.

Ce droit qui est plus souvent réclamé que bien connu, & dont jamais l'étendue & les limites n'ont été fixées, a reçu dans tous les temps des atteintes. On a chassé plusieurs ministres des cours où ils résidaient; on a plus d'une fois arrêté leurs personnes; mais jamais encore on n'avait interrogé des ministres étrangers comme des sujets du pays. La cour de Londres & les Etats passèrent par-dessus toutes les

1717. règles, à la vue du péril qui menaçait la maison d'Hanovre : mais enfin ce danger étant découvert cessait d'être danger, du moins dans la conjoncture présente.

Il faut que l'historien *Norberg* ait été bien mal informé, qu'il ait bien mal connu les hommes & les affaires, ou qu'il ait été bien aveuglé par la partialité, ou du moins bien gêné par sa cour, pour essayer de faire entendre que le roi de Suède n'était pas entré très-avant dans le complot.

L'affront fait à ses ministres affermit en lui la résolution de tout tenter pour détrôner le roi d'Angleterre. Cependant il fallut qu'une fois en sa vie il usât de dissimulation, qu'il désavouât ses ministres auprès du régent de France qui lui donnait un subside, & auprès des Etats-Généraux qu'il voulait ménager : il fit moins de satisfaction au roi *George*. *Gortz* & *Gyllembourg* ses ministres furent retenus près de six mois, & ce long outrage confirma en lui tous ses desseins de vengeance.

Pierre, au milieu de tant d'alarmes & de tant de jalousies, ne se commettant en rien, attendant tout du temps, & ayant mis un assez bon ordre dans ses vastes Etats, pour n'avoir rien à craindre du dedans ni du dehors, résolut enfin d'aller en France : il n'entendait pas la langue du pays, & par-là perdait le plus grand fruit de son voyage; mais il pensait qu'il y avait beaucoup à voir, & il voulut apprendre de près en quels termes était le régent de France avec l'Angleterre, & si ce prince était affermi.

Pierre le grand fut reçu en France comme il devait l'être. On envoya d'abord le maréchal de *Tessé* avec

un grand nombre de ſeigneurs, un eſcadron des gardes, 1717.
& les carroſſes du roi à ſa rencontre. Il avait fait, ſelon ſa coutume, une ſi grande diligence qu'il était déjà à Gournay lorſque les équipages arrivèrent à Elbeuf. On lui donna ſur la route toutes les fêtes qu'il voulut bien recevoir. On le reçut d'abord au louvre où le grand appartement était préparé pour lui, & d'autres pour toute ſa ſuite, pour les princes *Kourakin* & *Dolgorouki*, pour le vice-chancelier baron *Schaffirof*, pour l'ambaſſadeur *Tolſtoy*, le même qui avait eſſuyé tant de violations du droit des gens en Turquie. Toute cette cour devait être magnifiquement logée & ſervie; mais *Pierre* étant venu pour voir ce qui pouvait lui être utile, & non pour eſſuyer de vaines cérémonies qui gênaient ſa ſimplicité, & qui conſumaient un temps précieux, alla ſe loger le ſoir même à l'autre bout de la ville au palais ou hôtel de *Leſdiguière*, appartenant au maréchal de *Villeroi*, où il fut traité & défrayé comme au louvre. Le lendemain, le régent de France vint le ſaluer à cet hôtel : le ſurlendemain on lui 8 mai.
amena le roi encore enfant, conduit par le maréchal de *Villeroi* ſon gouverneur, de qui le père avait été gouverneur de *Louis XIV*. On épargna adroitement au czar la gêne de rendre la viſite immédiatement après l'avoir reçue ; il y eut deux jours d'intervalle; il reçut les reſpects du corps-de-ville, & alla le ſoir voir le roi : la maiſon du roi était ſous les armes : on mena ce jeune prince juſqu'au carroſſe du czar. *Pierre*, étonné & inquiété de la foule qui ſe preſſait autour de ce monarque enfant, le prit & le porta quelque temps dans ſes bras.

Des miniſtres plus rafinés que judicieux ont écrit

1717. que le maréchal de *Villeroi* voulant faire prendre au roi de France la main & le pas, l'empereur de Ruſſie ſe ſervit de ce ſtratagème pour déranger ce cérémonial par un air d'affection & de ſenſibilité : c'eſt une idée abſolument fauſſe : la politeſſe françaiſe & ce qu'on devait à *Pierre le grand* ne permettaient pas qu'on changeât en dégoût les honneurs qu'on lui rendait. Le cérémonial conſiſtait à faire pour un grand monarque & pour un grand-homme tout ce qu'il eût déſiré lui-même, s'il avait fait attention à ces détails. Il s'en faut beaucoup que les voyages des empereurs *Charles IV*, *Sigiſmond* & *Charles V* en France aient eu une célébrité comparable à celle du ſéjour qu'y fit *Pierre le grand* : ces empereurs n'y vinrent que par des intérêts de politique, & n'y parurent pas dans un temps où les arts perfectionnés puſſent faire de leur voyage une époque mémorable : mais quand *Pierre le grand* alla dîner chez le duc d'*Antin* dans le palais de Petitbourg, à trois lieues de Paris, & qu'à la fin du repas il vit ſon portrait qu'on venait de peindre, placé tout d'un coup dans la ſalle, il ſentit que les Français ſavaient mieux qu'aucun peuple du monde recevoir un hôte ſi digne.

Il fut encore plus ſurpris lorſqu'allant voir frapper des médailles dans cette longue gallerie du louvre, où tous les artiſtes du roi ſont honorablement logés, une médaille qu'on frappait étant tombée, & le czar s'empreſſant de la ramaſſer, il ſe vit gravé ſur cette médaille, avec une Renommée ſur le revers, poſant un pied ſur le globe, & ces mots de *Virgile* ſi convenables à *Pierre le grand*, VIRES ACQUIRIT EUNDO : alluſion également fine & noble, & également convenable à ſes voyages &

à sa gloire; on présenta de ces médailles d'or à lui 1717.
& à tous ceux qui l'accompagnaient. Allait-il chez les artistes? on mettait à ses pieds tous les chefs-d'œuvre, & on le suppliait de daigner les recevoir. Allait-il voir les hautes-lices des gobelins, les tapis de la savonnerie, les atteliers des sculpteurs, des peintres, des orfèvres du roi, des fabricateurs d'instrumens de mathématique? tout ce qui semblait mériter son approbation lui était offert de la part du roi.

Pierre était mécanicien, artiste, géomètre. Il alla à l'académie des sciences, qui se para pour lui de tout ce qu'elle avait de plus rare; mais il n'y eut rien d'aussi rare que lui-même; il corrigea de sa main plusieurs fautes de géographie dans les cartes qu'on avait de ses Etats, & surtout dans celles de la mer Caspienne. Enfin il daigna être un des membres de cette académie, & entretint depuis une correspondance suivie d'expériences & de découvertes avec ceux dont il voulait bien être le simple confrère. Il faut remonter aux *Pythagores* & aux *Anacharsis* pour trouver de tels voyageurs, & ils n'avaient pas quitté un empire pour s'instruire.

On ne peut s'empêcher de remettre ici sous les yeux du lecteur ce transport dont il fut saisi en voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu:* peu frappé de la beauté de ce chef-d'œuvre de sculpture, il ne le fut que de l'image d'un ministre qui s'était rendu célèbre dans l'Europe, en l'agitant, & qui avait rendu à la France sa gloire perdue après la mort de *Henri IV*. On sait qu'il embrassa cette statue, & qu'il s'écria: *Grand-homme, je t'aurais donné la moitié de mes Etats, pour apprendre de toi à gouverner l'autre.* Enfin, avant

1717. de partir, il voulut voir cette célèbre Mme de *Maintenon*, qu'il ſavait être veuve en effet de *Louis XIV*, & qui touchait à ſa fin. Cette eſpèce de conformité entre le mariage de *Louis XIV* & le ſien excitait vivement ſa curioſité: mais il y avait entre le roi de France & lui cette différence, qu'il avait épouſé publiquement une héroïne, & que *Louis XIV* n'avait eu en ſecret qu'une femme aimable. La czarine n'était pas de ce voyage: *Pierre* avait trop craint les embarras du cérémonial, & la curioſité d'une cour peu faite pour ſentir le mérite d'une femme qui, des bords du Pruth à ceux de Finlande, avait affronté la mort à côté de ſon époux ſur mer & ſur terre.

CHAPITRE IX.

RETOUR DU CZAR DANS SES ETATS.

Sa politique, ſes occupations.

LA démarche que la ſorbonne fit auprès de lui, quand il alla voir le mauſolée du cardinal de *Richelieu*, mérite d'être traitée à part.

Quelques docteurs de ſorbonne voulurent avoir la gloire de réunir l'Egliſe grecque avec l'Egliſe latine. Ceux qui connaiſſent l'antiquité ſavent aſſez que le chriſtianiſme eſt venu en Occident par les Grecs d'Aſie, que c'eſt en Orient qu'il eſt né, que les premiers pères, les premiers conciles, les premières liturgies, les premiers rites, tout eſt de l'Orient; qu'il n'y a pas

même un ſeul terme de dignité & d'office qui ne ſoit grec, & qui n'atteſte encore aujourd'hui la ſource dont tout nous eſt venu. L'empire romain ayant été diviſé, il était impoſſible qu'il n'y eût tôt ou tard deux religions, comme deux empires, & qu'on ne vît entre les chrétiens d'Orient & d'Occident le même ſchiſme qu'entre les Oſmanlis & les Perſans. 1717.

C'eſt ce ſchiſme que quelques docteurs de l'univerſité de Paris crurent éteindre tout d'un coup, en donnant un mémoire à *Pierre le grand*. Le pape *Léon IX* & ſes ſucceſſeurs n'avaient pu en venir à bout avec des légats, des conciles, & même de l'argent. Ces docteurs auraient dû ſavoir que *Pierre le grand*, qui gouvernait ſon Egliſe, n'était pas homme à reconnaître le pape; en vain ils parlèrent dans leur mémoire des libertés de l'Egliſe gallicane, dont le czar ne ſe ſouciait guère; en vain ils dirent que les papes doivent être ſoumis aux conciles, & que le jugement d'un pape n'eſt point une règle de foi: ils ne réuſſirent qu'à déplaire beaucoup à la cour de Rome par leur écrit, ſans plaire à l'empereur de Ruſſie ni à l'Egliſe ruſſe.

Il y avait dans ce plan de réunion des objets de politique qu'ils n'entendaient pas, & des points de controverſe qu'ils diſaient entendre, & que chaque partie explique comme il lui plaît. Il s'agiſſait du Saint-Eſprit qui procède du Père & du Fils ſelon les Latins, & qui procède aujourd'hui du Père par le Fils ſelon les Grecs, après n'avoir long-temps procédé que du Père: ils citaient *St Epiphane*, qui dit *que le Saint-Eſprit n'eſt pas frère du Fils, ni petit-fils du Père.*

Mais le czar en partant de Paris avait d'autres affaires qu'à vérifier des paſſages de *St Epiphane*. Il

1717. reçut avec bonté le mémoire des docteurs. Ils écrivirent à quelques évêques russes, qui firent une réponse polie ; mais le plus grand nombre fut indigné de la proposition.

Ce fut pour dissiper les craintes de cette réunion qu'il institua quelque temps après la fête comique du conclave, lorsqu'il eut chassé les jésuites de ses Etats en 1718.

Il y avait à sa cour un vieux fou nommé *Sotof*, qui lui avait appris à écrire, & qui s'imaginait avoir mérité par ce service les plus importantes dignités. *Pierre*, qui adoucissait quelquefois les chagrins du gouvernement par des plaisanteries convenables à un peuple non encore entièrement réformé par lui, promit à son maître à écrire de lui donner une des premières dignités du monde ; il le créa knès papa avec deux mille roubles d'appointement, & lui assigna une maison à Pétersbourg dans le quartier des Tartares ; des bouffons l'installèrent en cérémonie ; il fut harangué par quatre bègues ; il créa des cardinaux & marcha en procession à leur tête. Tout ce sacré collége était ivre d'eau-de-vie. Après la mort de ce *Sotof*, un officier nommé *Buturlin* fut créé pape. Moscou & Pétersbourg ont vu trois fois renouveler cette cérémonie, dont le ridicule semblait être sans conséquence, mais qui en effet confirmait les peuples dans leur aversion pour une Eglise qui prétendait un pouvoir suprême, & dont le chef avait anathématisé tant de rois. Le czar vengeait en riant vingt empereurs d'Allemagne, dix rois de France & une foule de souverains. C'est-là tout le fruit que la sorbonne recueillit de l'idée peu politique de réunir les Eglises grecque & latine.

Le voyage du czar en France fut plus utile par son union avec ce royaume commerçant, & peuplé d'hommes industrieux, que par la prétendue réunion de deux Eglises rivales, dont l'une maintiendra toujours son antique indépendance, & l'autre sa nouvelle supériorité. 1717.

Pierre ramena à sa suite plusieurs artisans français, ainsi qu'il en avait amené d'Angleterre ; car toutes les nations chez lesquelles il voyagea, se firent un honneur de le seconder dans son dessein de porter tous les arts dans une patrie nouvelle, & de concourir à cette espèce de création.

Il minuta dès-lors un traité de commerce avec la France, & le remit entre les mains de ses ministres en Hollande, dès qu'il y fut de retour. Il ne put être signé par l'ambassadeur de France *Châteauneuf* que le quinze août 1717 à la Haye. Ce traité ne concernait pas seulement le commerce, il regardait la paix du Nord. Le roi de France, l'électeur de Brandebourg acceptèrent le titre de médiateurs qu'il leur donna. C'était assez faire sentir au rôi d'Angleterre qu'il n'était pas content de lui, & c'était combler les espérances de *Gortz*, qui mit dès-lors tout en œuvre pour réunir *Pierre* & *Charles*, pour susciter à *George* de nouveaux ennemis, & pour prêter la main au cardinal *Albéroni* d'un bout de l'Europe à l'autre. Le baron de *Gortz* vit alors publiquement à la Haye les ministres du czar ; il leur déclara qu'il avait un plein-pouvoir de conclure la paix de la Suède.

Le czar laissait *Gortz* préparer toutes leurs batteries sans y toucher, prêt à faire la paix avec le roi de Suède, mais aussi à continuer la guerre ; toujours lié

1717. avec le Danemarck, la Pologne, la Pruſſe, & même en apparence avec l'électeur d'Hanovre.

Il paraît évidemment qu'il n'avait d'autre deſſein arrêté que celui de profiter des conjonctures. Son principal objet était de perfectionner tous ſes nouveaux établiſſemens. Il ſavait que les négociations, les intérêts des princes, leurs ligues, leurs amitiés, leurs défiances, leurs inimitiés éprouvent preſque tous les ans des viciſſitudes, & que ſouvent il ne reſte aucune trace de tant d'efforts de politique. Une ſeule manufacture bien établie fait quelquefois plus de bien à un Etat que vingt traités.

Pierre ayant rejoint ſa femme, qui l'attendait en Hollande, continua ſes voyages avec elle. Ils traverſèrent enſemble la Veſtphalie, & arrivèrent à Berlin ſans aucun appareil. Le nouveau roi de Pruſſe n'était pas moins ennemi des vanités du cérémonial & de la magnificence que le monarque de Ruſſie. C'était un ſpectacle inſtructif pour l'étiquette de Vienne & d'Eſpagne, pour le *punctilio* d'Italie & pour le goût du luxe qui règne en France, qu'un roi qui ne ſe ſervait jamais que d'un fauteuil de bois, qui n'était vêtu qu'en ſimple ſoldat, & qui s'était interdit toutes les délicateſſes de la table & toutes les commodités de la vie.

Le czar & la czarine menaient une vie auſſi ſimple & auſſi dure, & ſi *Charles XII* s'était trouvé avec eux, on eût vu enſemble quatre têtes couronnées accompagnées de moins de faſte qu'un évêque allemand ou qu'un cardinal de Rome. Jamais le luxe & la molleſſe n'ont été combattus par de ſi nobles exemples.

Il faut avouer qu'un de nos citoyens s'attirerait

parmi nous de la considération, & ferait regardé comme 1717.
un homme extraordinaire, s'il avait fait une fois en sa vie, par curiosité, la cinquième partie des voyages que fit *Pierre* pour le bien de ses Etats. De Berlin il va à Dantzick avec sa femme ; il protège à Mittau la duchesse de Courlande sa nièce, devenue veuve : il visite toutes ses conquêtes, donne de nouveaux réglemens dans Pétersbourg, va dans Moscou, y fait rebâtir des maisons de particuliers tombées en ruine : de là il se transporte à Czarisin sur le Volga pour arrêter les incursions des Tartares de Cuban : il construit des lignes du Volga au Tanaïs, & fait élever des forts de distance en distance d'un fleuve à l'autre. Pendant ce temps-là même, il fait imprimer le code militaire qu'il a composé : une chambre de justice est établie pour examiner la conduite de ses ministres, & pour remettre de l'ordre dans les finances ; il pardonne à quelques coupables, il en punit d'autres ; le prince *Menzikoff* même fut un de ceux qui eurent besoin de sa clémence : mais un jugement plus sévère, qu'il se crut obligé de rendre contre son propre fils, remplit d'amertume une vie si glorieuse.

CHAPITRE X.

Condamnation du prince Alexis Petrovitz.

PIERRE LE GRAND avait en 1689, à l'âge de dix-sept ans, épousé *Eudoxie Théodore* ou *Theodorouna Lapoukin*. Elevée dans tous les préjugés de son pays, & incapable de se mettre au-dessus d'eux comme son

1717. époux, les plus grandes contradictions qu'il éprouva, quand il voulut créer un empire & former des hommes, vinrent de sa femme; elle était dominée par la superstition, si souvent attachée à son sexe. Toutes les nouveautés utiles lui semblaient des sacriléges, & tous les étrangers dont le czar se servait pour exécuter ses grands desseins, lui paraissaient des corrupteurs.

Ses plaintes publiques encourageaient les factieux & les partisans des anciens usages. Sa conduite d'ailleurs ne réparait pas des fautes si graves. Enfin le czar fut obligé de la répudier en 1696, & de l'enfermer dans un couvent à Susdal, où on lui fit prendre le voile sous le nom d'*Hélène*.

Le fils qu'elle lui avait donné en 1690 naquit malheureusement avec le caractère de sa mère, & ce caractère se fortifia par la première éducation qu'il reçut. Mes mémoires disent qu'elle fut confiée à des superstitieux qui lui gâtèrent l'esprit pour jamais. Ce fut en vain qu'on crut corriger ces premières impressions en lui donnant des précepteurs étrangers; cette qualité même d'étrangers le révolta. Il n'était pas né sans ouverture d'esprit; il parlait & écrivait bien l'allemand; il dessinait; il apprit un peu de mathématique: mais ces mêmes mémoires qu'on m'a confiés assurent que la lecture des livres ecclésiastiques fut ce qui le perdit. Le jeune *Alexis* crut voir dans ces livres la réprobation de tout ce que fesait son père. Il y avait des prêtres à la tête des mécontens, & il se laissa gouverner par ces prêtres.

Ils lui persuadaient que toute la nation avait les entreprises de *Pierre* en horreur, que les fréquentes maladies du czar ne lui promettaient pas une longue vie;

vie; que son fils ne pouvait espérer de plaire à la nation qu'en marquant son aversion pour les nouveautés. Ces murmures & ces conseils ne formaient pas une faction ouverte, une conspiration; mais tout semblait y tendre, & les esprits étaient échauffés. 1717.

Le mariage de *Pierre* avec *Catherine* en 1707 & les enfans qu'il eut d'elle achevèrent d'aigrir l'esprit du jeune prince. *Pierre* tenta tous les moyens de le ramener; il le mit même à la tête de la régence pendant une année; il le fit voyager; il le maria en 1711, à la fin de la campagne du Pruth, avec la princesse de *Volsenbuttel*, ainsi que nous l'avons rapporté. Ce mariage fut très-malheureux. *Alexis*, âgé de vingt-deux ans, se livra à toutes les débauches de la jeunesse, & à toute la grossièreté des anciennes mœurs, qui lui étaient si chères. Ces dérèglemens l'abrutirent. Sa femme méprisée, maltraitée, manquant du nécessaire, privée de toute consolation, languit dans le chagrin, & mourut enfin de douleur en 1715 le premier de novembre.

Elle laissait au prince *Alexis* un fils, dont elle venait d'accoucher, & ce fils devait être un jour l'héritier de l'empire suivant l'ordre naturel. *Pierre* sentait avec douleur qu'après lui tous ses travaux seraient détruits par son propre sang. Il écrivit à son fils, après la mort de la princesse, une lettre également pathétique & menaçante; elle finissait par ces mots: *J'attendrai encore un peu de temps pour voir si vous voulez vous corriger; sinon, sachez que je vous priverai de la succession, comme on retranche un membre inutile. N'imaginez pas que je ne veuille que vous intimider; ne vous reposez pas sur le titre de mon fils unique: car si je n'épargne pas ma propre vie*

1717. *pour ma patrie & pour le ſalut de mes peuples, comment pourrai-je vous épargner? Je préférerai de les tranſmettre plutôt à un étranger qui le mérite, qu'à mon propre fils qui s'en rend indigne.*

Cette lettre eſt d'un père, mais encore plus d'un légiſlateur; elle fait voir d'ailleurs que l'ordre de la ſucceſſion n'était point invariablement établi en Ruſſie, comme dans d'autres royaumes, par ces lois fondamentales qui ôtent aux pères le droit de déshériter leurs fils; & le czar croyait ſurtout avoir la prérogative de diſpoſer d'un empire qu'il avait fondé.

Dans ce temps-là même l'impératrice *Catherine* accoucha d'un prince, qui mourut depuis en 1719. Soit que cette nouvelle abattît le courage d'*Alexis*, ſoit imprudence, ſoit mauvais conſeil, il écrivit à ſon père qu'il renonçait à la couronne & à toute eſpérance de régner. *Je prends* DIEU *à témoin*, dit-il, *& je jure ſur mon ame que je ne prétendrai jamais à la ſucceſſion. Je mets mes enfans entre vos mains, & je ne demande que mon entretien pendant ma vie.*

Son père lui écrivit une ſeconde fois: »Je remarque, » dit-il, que vous ne parlez dans votre lettre que de » la ſucceſſion, comme ſi j'avais beſoin de votre conſen- » tement. Je vous ai remontré quelle douleur votre » conduite m'a cauſée pendant tant d'années, & vous » ne m'en parlez pas. Les exhortations paternelles ne » vous touchent point. Je me ſuis déterminé à vous » écrire encore pour la dernière fois. Si vous mépriſez » mes avis de mon vivant, quel cas en ferez-vous après » ma mort? Quand vous auriez préſentement la » volonté d'être fidelle à vos promeſſes, ces grandes » barbes pourront vous tourner à leur fantaiſie, & vous

» forceront à les violer....... Ces gens-là ne s'appuient 1717.
» que fur vous. Vous n'ayez aucune reconnaiffance
» pour celui qui vous a donné la vie. L'affiftez-vous
» dans fes travaux depuis que vous êtes parvenu à
» un âge mûr? ne blâmez-vous pas, ne déteftez-vous
» pas tout ce que je puis faire pour le bien de mes
» peuples? J'ai fujet de croire que fi vous me furvivez,
» vous détruirez mon ouvrage. Corrigez-vous, rendez-
» vous digne de la fucceffion, ou faites-vous moine.
» Répondez, foit par écrit, foit de vive voix, finon
» j'agirai avec vous comme avec un malfaiteur. »

Cette lettre était dure; il était aifé au prince de répondre qu'il changerait de conduite; mais il fe contenta de répondre en quatre lignes à fon père qu'il voulait fe faire moine.

Cette réfolution ne paraiffait pas naturelle; & il paraît étrange que le czar voulût voyager en laiffant dans fes Etats un fils fi mécontent & fi obftiné : mais auffi ce voyage même prouve que le czar ne voyait pas de confpiration à craindre de la part de fon fils.

Il alla le voir avant de partir pour l'Allemagne & pour la France; le prince malade, ou feignant de l'être, le reçut au lit, & lui confirma par les plus grands fermens qu'il voulait fe retirer dans un cloître. Le czar lui donna fix mois pour fe confulter, & partit avec fon époufe.

A peine fut-il à Copenhague qu'il apprit (ce qu'il pouvait préfumer) qu'*Alexis* ne voyait que des mécontens qui flattaient fes chagrins. Il lui écrivit qu'il eût à choifir du couvent ou du trône, & que s'il voulait un jour lui fuccéder, il fallait qu'il vînt le trouver à Copenhague.

1717. Les confidens du prince lui perſuadaient qu'il ſerait dangereux pour lui de ſe trouver loin de tout conſeil, entre un père irrité & une marâtre. Il feignit donc d'aller trouver ſon père à Copenhague ; mais il prit le chemin de Vienne, & alla ſe mettre entre les mains de l'empereur *Charles VI* ſon beau-frère, comptant y demeurer juſqu'à la mort du czar.

C'était à peu près la même aventure que celle de *Louis XI*, lorſque, étant encore dauphin, il quitta la cour du roi *Charles VII* ſon père, & ſe retira chez le duc de Bourgogne. Le dauphin était bien plus coupable que le czarovitz, puiſqu'il s'était marié malgré ſon père, qu'il avait levé des troupes, qu'il ſe retirait chez un prince naturellement ennemi de *Charles VII*, & qu'il ne revint jamais à ſa cour, quelque inſtance que ſon père pût lui faire.

Alexis au contraire ne s'était marié que par ordre du czar, ne s'était point révolté, n'avait point levé de troupes, ne ſe retirait point chez un prince ennemi, & retourna aux pieds de ſon père ſur la première lettre qu'il reçut de lui. Car dès que *Pierre* ſut que ſon fils avait été à Vienne, qu'il s'était retiré dans le Tirol & enſuite à Naples, qui appartenait alors à l'empereur *Charles VI*, il dépêcha le capitaine aux gardes *Romanzoff* & le conſeiller privé *Tolſtoy*, chargés d'une lettre écrite de ſa main, datée de Spa du 21 juillet, n. ſt. 1717. Ils trouvèrent le prince à Naples dans le château St Elme, & lui remirent la lettre : elle était conçue en ces termes :

.... » Je vous écris pour la dernière » fois, pour vous dire que vous ayez à exécuter ma » volonté, que *Tolſtoy* & *Romanzoff* vous annonceront

„ de ma part. Si vous m'obéiſſez, je vous aſſure, & je 1717.
„ promets à DIEU que je ne vous punirai pas, & que
„ ſi vous revenez, je vous aimerai plus que jamais;
„ mais que ſi vous ne le faites pas, je vous donne,
„ comme père, en vertu du pouvoir que j'ai reçu de
„ DIEU, ma malédiction éternelle; & comme votre
„ ſouverain, je vous aſſure que je trouverai bien les
„ moyens de vous punir; en quoi j'eſpère que DIEU
„ m'aſſiſtera, & qu'il prendra ma juſte cauſe en
„ main.

„ Au reſte ſouvenez-vous que je ne vous ai violenté
„ en rien. Avais-je beſoin de vous laiſſer le libre choix
„ du parti que vous voudriez prendre? Si j'avais
„ voulu vous forcer, n'avais-je pas en main la puiſ-
„ ſance? Je n'avais qu'à commander, & j'aurais été
„ obéi. „

Le vice-roi de Naples perſuada aiſément *Alexis* de retourner auprès de ſon père. C'était une preuve inconteſtable que l'empereur d'Allemagne ne voulait prendre avec ce jeune prince aucun engagement dont le czar eût à ſe plaindre. *Alexis* avait voyagé avec ſa maîtreſſe *Afroſine;* il revint avec elle.

On pouvait le conſidérer comme un jeune homme mal conſeillé qui était allé à Vienne & à Naples, au lieu d'aller à Copenhague. S'il n'avait fait que cette ſeule faute, commune à tant de jeunes gens, elle était bien pardonnable. Son père prenait DIEU à témoin que non-ſeulement il lui pardonnerait, mais qu'il l'aimerait plus que jamais. *Alexis* partit ſur cette aſſurance; mais par l'inſtruction des deux envoyés qui le ramenèrent, & par la lettre même du czar, il paraît que le père exigea que le fils déclarât ceux qui l'avaient

1718. conſeillé, & qu'il exécutât ſon ſerment de renoncer à la ſucceſſion.

Il ſemblait difficile de concilier cette exhédération avec l'autre ſerment que le czar avait fait dans ſa lettre d'aimer ſon fils plus que jamais. Peut-être que le père, combattu entre l'amour paternel & la raiſon du ſouverain, ſe bornait à aimer ſon fils retiré dans un cloître; peut-être eſpérait-il encore le ramener à ſon devoir, & le rendre digne de cette ſucceſſion même, en lui feſant ſentir la perte d'une couronne. Dans des conjonctures ſi rares, ſi difficiles, ſi douloureuſes, il eſt aiſé de croire que ni le cœur du père, ni celui du fils, également agités, n'étaient d'abord bien d'accord avec eux-mêmes.

Le prince arrive le 13 février 1718, n. ſt. à Moſcou, où le czar était alors. Il ſe jette le jour même aux genoux de ſon père; il a un très-long entretien avec lui: le bruit ſe répand auſſitôt dans la ville que le père & le fils ſont réconciliés, que tout eſt oublié; mais le lendemain on fait prendre les armes aux régimens des gardes à la pointe du jour; on fait ſonner la groſſe cloche de Moſcou. Les boïards, les conſeillers privés ſont mandés dans le château; les évêques, les archimandrites & deux religieux de St Baſile, profeſſeurs en théologie, s'aſſemblent dans l'égliſe cathédrale. *Alexis* eſt conduit ſans épée & comme priſonnier dans le château devant ſon père. Il ſe proſterne en ſa préſence, & lui remet en pleurant un écrit par lequel il avoue ſes fautes, ſe déclare indigne de lui ſuccéder, & pour toute grâce lui demande la vie.

Le czar, après l'avoir relevé, le conduiſit dans un cabinet, où il lui fit pluſieurs queſtions. Il lui déclara

que s'il célait quelque chofe touchant fon évafion, il y allait de fa tête. Enfuite on ramena le prince dans la falle où le confeil était affemblé; là on lut publiquement la déclaration du czar déjà dreffée. 1718.

Le père dans cette pièce reproche à fon fils tout ce que nous avons détaillé, fon peu d'application à s'inftruire, fes liaifons avec les partifans des anciennes mœurs, fa mauvaife conduite avec fa femme. *Il a violé*, dit-il, *la foi conjugale en s'attachant à une fille de la plus baffe extraction, du vivant de fon époufe.* Il eft vrai que *Pierre* avait répudié fa femme en faveur d'une captive; mais cette captive était d'un mérite fupérieur, & il était juftement mécontent de fa femme qui était fa fujette. *Alexis* au contraire avait négligé fa femme pour une jeune inconnue qui n'avait de mérite que fa beauté. Jufque-là on ne voit que des fautes de jeune homme qu'un père doit reprendre, & qu'il peut pardonner.

Il lui reproche enfuite d'être allé à Vienne fe mettre fous la protection de l'empereur. Il dit qu'*Alexis à calomnié fon père*, en fefant entendre à l'empereur *Charles VI* qu'il était perfécuté, qu'on le forçait à renoncer à fon héritage; qu'enfin il a prié l'empereur de le protéger à main armée.

On ne voit pas d'abord comment l'empereur aurait pu faire la guerre au czar pour un tel fujet, & comment il eût pu interpofer autre chofe que des bons offices entre le père irrité & le fils défobéiffant. Auffi *Charles VI* s'était contenté de donner une retraite au prince, & on l'avait renvoyé quand le czar inftruit de fa retraite l'avait redemandé.

1718. *Pierre* ajoute, dans cette pièce terrible, qu'*Alexis* avait persuadé à l'empereur *qu'il n'était pas en sureté de sa vie* s'il revenait en Russie. C'était en quelque façon justifier les plaintes d'*Alexis*, que de le faire condamner à mort après son retour, & surtout après avoir promis de lui pardonner: mais nous verrons pour quelle cause le czar fit ensuite porter ce jugement mémorable. Enfin on voyait dans cette grande assemblée un souverain absolu plaider contre son fils.

„ Voilà, dit-il, de quelle manière notre fils est „ revenu; & quoiqu'il ait mérité la mort par son éva- „ sion & par ses calomnies, cependant notre tendresse „ paternelle lui pardonne ses crimes : mais considérant „ son indignité & sa conduite déréglée, nous ne „ pouvons en conscience lui laisser la succession au „ trône, prévoyant trop qu'après nous sa conduite „ dépravée détruirait la gloire de la nation, & ferait „ perdre tant d'Etats reconquis par nos armes. Nous „ plaindrions surtout nos sujets, si nous les rejetions „ par un tel successeur dans un état beaucoup plus „ mauvais qu'ils n'ont été.

„ Ainsi par le pouvoir paternel, en vertu duquel, „ selon les droits de notre empire, chacun même de „ nos sujets peut déshériter un fils comme il lui plaît, „ & en vertu de la qualité de prince souverain, & en „ considération du salut de nos Etats, nous privons „ notredit fils *Alexis* de la succession après nous à „ notre trône de Russie, à cause de ses crimes & de „ son indignité, quand même il ne subsisterait pas une „ seule personne de notre famille après nous.

„ Et nous constituons & déclarons successeur audit

„ trône après nous notre second fils *Pierre*, (*l*) 1718.
„ quoique encore jeune, n'ayant pas de successeur
„ plus âgé.

„ Donnons à notre susdit fils *Alexis* notre malé-
„ diction paternelle, si jamais, en quelque temps
„ que ce soit, il prétend à ladite succession ou la
„ recherche.

„ Désirons aussi de nos fidelles sujets de l'état ecclé-
„ siastique & séculier & de tout autre état, & de la
„ nation entière, que selon cette constitution & suivant
„ notre volonté, ils reconnaissent & considèrent notre
„ dit fils *Pierre*, désigné par nous à la succession pour
„ légitime successeur, & qu'en conformité de cette
„ présente constitution, ils confirment le tout par
„ serment devant le saint autel, sur les saints évangiles,
„ en baisant la croix.

„ Et tous ceux qui s'opposeront jamais, en quelque
„ temps que ce soit, à notre volonté, & qui dès
„ aujourd'hui oseront considérer notre fils *Alexis* comme
„ successeur, ou l'assister à cet effet, nous les décla-
„ rons traîtres envers nous & à la patrie; & avons
„ ordonné que la présente soit par-tout pupliée, afin
„ que personne n'en prétende cause d'ignorance. Fait
„ à Moscou le 14 février 1718, n. st. signé de notre
„ main & scellé de notre sceau. „

Il paraît que ces actes étaient préparés, ou qu'ils furent dressés avec une extrême célérité, puisque le prince *Alexis* était revenu le treize, & que son exhérédation en faveur du fils de *Catherine* est du quatorze.

Le prince de son côté signa qu'il renonçait à la

(*l*) C'est ce même fils de l'impératrice *Catherine* qui mourut en 1719 le 15 avril.

1718. fucceffion. ›› Je reconnais, dit-il, cette exclufion pour ›› jufte; je l'ai méritée par mon indignité, & je jure, ›› au DIEU tout-puiffant en Trinité, de me foumettre ›› en tout à la volonté paternelle &c. ››

Ces actes étant fignés, le czar marcha à la cathédrale; on les y lut une feconde fois, & tous les eccléfiaftiques mirent leurs approbations & leurs fignatures au bas d'une autre copie. Jamais prince ne fut déshérité d'une manière fi authentique. Il y a beaucoup d'Etats où un tel acte ne ferait d'aucune valeur; mais en Ruffie, comme chez les anciens Romains, tout père avait le droit de priver fon fils de fa fucceffion, & ce droit était plus fort dans un fouverain que dans un fujet, furtout dans un fouverain tel que *Pierre*.

Cependant il était à craindre qu'un jour ceux mêmes qui avaient animé le prince contre fon père, & confeillé fon évafion, ne tâchaffent d'anéantir une renonciation impofée par la force, & de rendre au fils aîné la couronne transférée au cadet d'un fecond lit. On prévoyait en ce cas une guerre civile & la deftruction inévitable de tout ce que *Pierre* avait fait de grand & d'utile. Il fallait décider entre les intérêts de près de dix-huit millions d'hommes que contenait alors la Ruffie, & un feul homme qui n'était pas capable de les gouverner. Il était donc important de connaître les mal-intentionnés; & le czar menaça encore une fois fon fils de mort, s'il lui cachait quelque chofe. En conféquence le prince fut donc interrogé juridiquement par fon père, & enfuite par des commiffaires.

Une des charges qui fervirent à fa condamnation fut une lettre d'un réfident de l'empereur nommé

Beyer, écrite de Pétersbourg après l'évasion du prince; 1718.
cette lettre portait qu'il y avait de la mutinerie dans l'armée russe, assemblée dans le Meklembourg, que plusieurs officiers parlaient d'envoyer la nouvelle czarine *Catherine* & son fils dans la prison où était la czarine répudiée, & de mettre *Alexis* sur le trône quand on l'aurait retrouvé. Il y avait en effet alors une sédition dans cette armée du czar, mais elle fut bientôt réprimée. Ces propos vagues n'eurent aucune suite. *Alexis* ne pouvait les avoir encouragés; un étranger en parlait comme d'une nouvelle : la lettre n'était point adressée au prince *Alexis*, & il n'en avait qu'une copie qu'on lui avait envoyée de Vienne.

Une accusation plus grave fut une minute de sa propre main d'une lettre écrite de Vienne aux sénateurs & aux archevêques de Russie; les termes en étaient forts: *Les mauvais traitemens continuels que j'ai essuyés sans les avoir mérités m'ont obligé de fuir : peu s'en est fallu qu'on ne m'ait mis dans un couvent. Ceux qui ont enfermé ma mère ont voulu me traiter de même. Je suis sous la protection d'un grand prince ; je vous prie de ne me point abandonner à présent.* Ce mot d'*à présent*, qui pouvait être regardé comme séditieux, était rayé, & ensuite remis de sa main, & puis rayé encore; ce qui marquait un jeune homme troublé, se livrant à son ressentiment & s'en repentant au moment même. On ne trouva que la minute de ces lettres; elles n'étaient jamais parvenues à leur destination, & la cour de Vienne les retint; preuve assez forte que cette cour ne voulait pas se brouiller avec celle de Russie, & soutenir à main armée le fils contre le père.

On confronta plusieurs témoins au prince; l'un

1718. d'eux nommé *Afanaſſief* ſoutint qu'il lui avait entendu dire autrefois : *Je dirai quelque choſe aux évêques qui le rediront aux curés, les curés aux paroiſſiens, & on me fera régner, fût-ce malgré moi.*

Sa propre maîtreſſe *Afroſine* dépoſa contre lui. Toutes les accuſations n'étaient pas bien préciſes; nul projet digéré, nulle intrigue ſuivie, nulle conſpiration, aucune aſſociation, encore moins de préparatifs. C'était un fils de famille mécontent & dépravé, qui ſe plaignait de ſon père, qui le fuyait & qui eſpérait ſa mort; mais ce fils de famille était l'héritier de la plus vaſte monarchie de notre hémiſphère, & dans ſa ſituation & dans ſa place il n'y avait point de petite faute.

Accuſé par ſa maîtreſſe, il le fut encore au ſujet de l'ancienne czarine ſa mère & de *Marie* ſa ſœur. On le chargea d'avoir conſulté ſa mère ſur ſon évaſion, & d'en avoir parlé à la princeſſe *Marie*. Un évêque de Roſtou, confident de tous trois, fut arrêté & dépoſa que ces deux princeſſes, priſonnières dans un couvent, avaient eſpéré un changement qui les mettrait en liberté, & avaient par leurs conſeils engagé le prince à la fuite. Plus leurs reſſentimens étaient naturels, plus ils étaient dangereux. On verra à la fin de ce chapitre quel était cet évêque, & quelle avait été ſa conduite.

Alexis nia d'abord pluſieurs faits de cette nature, & par cela même il s'expoſait à la mort, dont ſon père l'avait menacé, en cas qu'il ne fît pas un aveu général & ſincère.

Enfin il avoua quelques diſcours peu reſpectueux qu'on lui imputait contre ſon père, & il s'excuſa ſur la colère & ſur l'ivreſſe.

Le czar dressa lui-même de nouveaux articles d'interrogatoire. Le quatrième était ainsi conçu : 1718.

Quand vous avez vu par la lettre de Beyer qu'il y avait une révolte à l'armée du Meklembourg, vous en avez eu de la joie; je crois que vous aviez quelque vue, & que vous vous seriez déclaré pour les rebelles, même de mon vivant.

C'était interroger le prince sur le fond de ses sentimens secrets. On peut les avouer à un père dont les conseils les corrigent, & les cacher à un juge qui ne prononce que sur les faits avérés. Les sentimens cachés du cœur ne sont pas l'objet d'un procès criminel. *Alexis* pouvait les nier, les déguiser aisément; il n'était pas obligé d'ouvrir son ame ; cependant il répondit par écrit: *Si les rebelles m'avaient appelé de votre vivant, j'y serais apparemment allé, supposé qu'ils eussent été assez forts.*

Il est inconcevable qu'il ait fait cette réponse de lui-même, & il serait aussi extraordinaire, du moins suivant les mœurs de l'Europe, qu'on l'eût condamné sur l'aveu d'une idée qu'il aurait pu avoir un jour dans un cas qui n'est point arrivé.

A cet étrange aveu de ses plus secrètes pensées, qui ne s'étaient point échappées au-delà du fond de son ame, on joignit des preuves qui en plus d'un pays ne sont pas admises au tribunal de la justice humaine.

Le prince accablé, hors de ses sens, recherchant dans lui-même, avec l'ingénuité de la crainte, tout ce qui pouvait servir à le perdre, avoua enfin que dans la confession il s'était accusé devant DIEU à l'archiprêtre *Jacques* d'avoir souhaité la mort de son père, & que le confesseur *Jacques* lui avait répondu : *DIEU vous le pardonnera, nous lui en souhaitons autant.*

1718. Toutes les preuves qui peuvent se tirer de la confession sont inadmissibles par les canons de notre Eglise ; ce sont des secrets entre DIEU & le pénitent. L'Eglise grecque ne croit pas, non plus que la latine, que cette correspondance intime & sacrée entre un pécheur & la Divinité soit du ressort de la justice humaine : mais il s'agissait de l'Etat & d'un souverain. Le prêtre *Jacques* fut appliqué à la question, & avoua ce que le prince avait révélé. C'était une chose rare dans ce procès de voir le confesseur accusé par son pénitent, & le pénitent par sa maîtresse. On peut encore ajouter à la singularité de cette aventure que l'archevêque de Rézan ayant été impliqué dans les accusations, ayant autrefois, dans les premiers éclats des ressentimens du czar contre son fils, prononcé un sermon trop favorable au jeune czarovitz, ce prince avoua dans ses interrogatoires qu'il comptait sur ce prélat ; & ce même archevêque de Rézan fut à la tête des juges ecclésiastiques consultés par le czar sur ce procès criminel, comme nous l'allons voir bientôt.

Il y a une remarque essentielle à faire dans cet étrange procès très-mal digéré dans la grossière histoire de *Pierre I* par le prétendu boïard *Nestesuranoy* ; & cette remarque la voici.

Dans les réponses que fit *Alexis* au premier interrogatoire de son père, il avoue que quand il fut à Vienne, où il ne vit point l'empereur, il s'adressa au comte de *Schonborn* chambellan ; que ce chambellan lui dit : *L'empereur ne vous abandonnera pas ; & quand il en sera temps, après la mort de votre père, il vous aidera à monter sur le trône à main armée. Je lui répondis*, ajoute l'accusé : *Je ne demande pas cela ; que l'empereur*

m'accorde sa protection, je n'en veux pas davantage. Cette 1718.
déposition est simple, naturelle, porte un grand caractère de vérité: car c'eût été le comble de la folie de demander des troupes à l'empereur pour aller tenter de détrôner son père; & personne n'eût osé faire ni au prince *Eugène*, ni au conseil, ni à l'empereur une proposition si absurde. Cette déposition est du mois de février; & quatre mois après au 1er juillet, dans le cours & sur la fin de ces procédures, on fait dire au czarovitz dans ses dernières réponses par écrit:

„ Ne voulant imiter mon père en rien, je cherchais „ à parvenir à la succession de quelque autre manière „ que ce fût, *excepté de la bonne façon.* Je la voulais „ avoir par une assistance étrangère; & si j'y étais par- „ venu, & que l'empereur eût mis en exécution *ce* „ *qu'il m'avait promis*, de me procurer la couronne de „ Russie, même à main armée, je n'aurais rien épargné „ pour me mettre en possession de la succession. Par „ exemple, si l'empereur avait demandé en échange „ des troupes de mon pays pour son service contre „ qui que ce fût de ses ennemis, ou de grosses sommes „ d'argent, j'aurais fait tout ce qu'il aurait voulu, & „ j'aurais donné de grands présens à ses ministres & „ à ses généraux. J'aurais entretenu à mes dépens les „ troupes auxiliaires qu'il m'aurait données pour me „ mettre en possession de la couronne de Russie; & en „ un mot, rien ne m'aurait coûté pour accomplir en „ cela ma volonté. „

Cette dernière déposition du prince paraît bien forcée; il semble qu'il fasse des efforts pour se faire croire coupable: ce qu'il dit est même contraire à la vérité dans un point capital. Il dit que l'empereur lui

1718. avait promis de lui *procurer la couronne à main armée* : cela était faux. Le comte de *Schonborn* lui avait fait eſpérer qu'un jour après la mort du czar l'empereur l'aiderait à ſoutenir le droit de ſa naiſſance ; mais l'empereur ne lui avait rien promis. Enfin il ne s'agiſſait pas de ſe révolter contre ſon père, mais de lui ſuccéder après ſa mort.

Il dit dans ce dernier interrogatoire ce qu'il crut qu'il eût fait s'il avait eu à diſputer ſon héritage ; héritage auquel il n'avait point juridiquement renoncé avant ſon voyage à Vienne & à Naples. Le voilà donc qui dépoſe une ſeconde fois, non pas ce qu'il a fait, & ce qui peut être ſoumis à la rigueur des lois, mais ce qu'il imagine qu'il eût pu faire un jour, & qui par conſéquent ne ſemble ſoumis à aucun tribunal ; le voilà qui s'accuſe deux fois des penſées ſecrètes qu'il a pu concevoir pour l'avenir. On n'avait jamais vu auparavant, dans le monde entier, un ſeul homme jugé & condamné ſur les idées inutiles qui lui ſont venues dans l'eſprit, & qu'il n'a communiquées à perſonne. Il n'eſt aucun tribunal en Europe où l'on écoute un homme qui s'accuſe d'une penſée criminelle, & l'on prétend même que DIEU ne les punit que quand elles ſont accompagnées d'une volonté déterminée.

On peut répondre, à ces conſidérations ſi naturelles, qu'*Alexis* avait mis ſon père en droit de le punir, par ſa réticence ſur pluſieurs complices de ſon évaſion ; ſa grâce était attachée à un aveu général, & il ne le fit que quand il n'était plus temps. Enfin après un tel éclat, il ne paraiſſait pas dans la nature humaine qu'il fût poſſible qu'*Alexis* pardonnât un jour au frère en

faveur

faveur duquel il était déshérité; & il valait mieux, 1718.
disait-on, punir un coupable que d'exposer tout l'empire. La rigueur de la justice s'accordait avec la raison d'Etat.

Il ne faut pas juger des mœurs & des lois d'une nation par celles des autres; le czar avait le droit fatal, mais réel, de punir de mort son fils pour sa seule évasion: il s'en explique ainsi dans sa déclaration aux juges & aux évêques.

„ Quoique selon toutes les lois divines & humaines, „ & surtout suivant celles de Russie, qui excluent „ toute jurisdiction entre un père & un enfant parmi „ les particuliers, nous ayons un pouvoir assez abon- „ dant & absolu de juger notre fils, suivant ses crimes, „ selon notre volonté, sans en demander avis à per- „ sonne; cependant, comme on n'est point aussi „ clair-voyant dans ses propres affaires que dans celles „ des autres, & comme les médecins même les plus „ experts ne risquent point de se traiter eux-mêmes, „ & qu'ils en appellent d'autres dans leurs maladies; „ craignant de charger ma conscience de quelque „ péché, je vous expose mon état, & je vous demande „ du remède: car j'appréhende la mort éternelle, si ne „ connaissant peut-être point la qualité de mon mal „ je voulais m'en guérir seul, vu principalement que „ j'ai juré sur les jugemens de DIEU, & que j'ai „ promis par écrit le pardon de mon fils, & je l'ai „ ensuite confirmé de bouche au cas qu'il me dît „ la vérité.

„ Quoique mon fils ait violé sa promesse, toutefois „ pour ne m'écarter en rien de mes obligations, je „ vous prie de penser à cette affaire & de l'examiner

1718. „ avec la plus grande attention, pour voir ce qu'il a „ mérité. Ne me flattez point; n'appréhendez pas „ que s'il ne mérite qu'une légère punition, & que „ vous le jugiez ainſi, cela me ſoit déſagréable; car je „ vous jure, par le grand DIEU & par ſes jugemens, „ que vous n'avez abſolument rien à en craindre.

„ N'ayez point d'inquiétude ſur ce que vous devez „ juger le fils de votre ſouverain: mais ſans avoir égard „ à la perſonne, rendez juſtice, & ne perdez pas votre „ ame & la mienne. Enfin, que notre conſcience ne „ nous reproche rien au jour terrible du jugement, „ & que notre patrie ne ſoit point léſée. „

Le czar fit au clergé une déclaration à peu près ſemblable; ainſi tout ſe paſſa avec la plus grande authenticité, & *Pierre* mit dans toutes ſes démarches une publicité qui montrait la perſuaſion intime de ſa juſtice.

Ce procès criminel de l'héritier d'un ſi grand empire dura depuis la fin de février juſqu'au cinq juillet, n. ſt. Le prince fut interrogé pluſieurs fois; il fit les aveux qu'on exigeait: nous avons rapporté ceux qui ſont eſſentiels.

Le premier juillet le clergé donna ſon ſentiment par écrit. Le czar en effet ne lui demandait que ſon ſentiment & non pas une ſentence. Le début mérite l'attention de l'Europe.

„ Cette affaire, diſent les évêques & les archiman- „ drites, n'eſt point du tout du reſſort de la juriſdiction „ eccléſiaſtique, & le pouvoir abſolu établi dans „ l'empire de Ruſſie n'eſt point ſoumis au jugement „ des ſujets; mais le ſouverain y a l'autorité d'agir

„ fuivant fon bon plaifir, fans qu'aucun inférieur y 1718.
„ intervienne. „

Après ce préambule on cite le Lévitique, où il eft dit que celui qui aura maudit fon père ou fa mère fera puni de mort; & l'évangile de *St Matthieu* qui rapporte cette loi févère du Lévitique. On finit, après plufieurs autres citations, par ces paroles très-remarquables :

„ Si fa majefté veut punir celui qui eft tombé, „ felon fes actions & fuivant la mefure de fes crimes, „ il a devant lui des exemples de l'ancien teftament; „ s'il veut faire miféricorde, il a l'exemple de JESUS-„ CHRIST même, qui reçoit le fils égaré revenant „ à la répentance; qui laiffe libre la femme furprife „ en adultère, laquelle a mérité la lapidation felon „ la loi; qui préfère la miféricorde au facrifice: il a „ l'exemple de *David*, qui veut épargner *Abfalon* fon „ fils & fon perfécuteur; car il dit à fes capitaines „ qui voulaient l'aller combattre : *Epargnez mon fils* „ *Abfalon* : le père le voulut épargner lui-même, mais „ la juftice divine ne l'épargna point.

„ Le cœur du czar eft entre les mains de DIEU; „ qu'il choififfe le parti auquel la main de DIEU le „ tournera. „

Ce fentiment fut figné par huit évêques, quatre archimandrites & deux profeffeurs; &, comme nous l'avons déjà dit, le métropolite de Rézan, avec qui le prince avait été d'intelligence, figna le premier.

Cet avis du clergé fut incontinent préfenté au czar. On voit aifément que le clergé voulait le porter à la clémence, & rien n'eft plus beau peut-être que cette oppofition de la douceur de JESUS-CHRIST à la

1718. rigueur de la loi judaïque, mife fous les yeux d'un père qui fefait le procès à fon fils.

Le jour même on interrogea encore *Alexis* pour la dernière fois ; & il mit par écrit fon dernier aveu : c'eft dans cette confeffion qu'il s'accufe „ d'avoir été „ bigot dans fa jeuneffe, d'avoir fréquenté les prêtres „ & les moines, d'avoir bu avec eux, d'avoir reçu „ d'eux les impreffions qui lui donnèrent de l'horreur „ pour les devoirs de fon état, & même pour la per- „ fonne de fon père. „

S'il fit cet aveu de fon propre mouvement, cela prouve qu'il ignorait le confeil de clémence que venait de donner ce même clergé qu'il accufait ; & cela prouve encore davantage combien le czar avait changé les mœurs des prêtres de fon pays, qui de la groffiéreté & de l'ignorance étaient parvenus, en fi peu de temps, à pouvoir rédiger un écrit, dont les plus illuftres pères de l'Eglife n'auraient défavoué ni la fageffe ni l'éloquence.

C'eft dans ces derniers aveux qu'*Alexis* déclare ce qu'on a déjà rapporté, qu'il voulait arriver à la fucceffion *de quelque manière que ce fût, excepté de la bonne.*

Il femblait, par cette dernière confeffion, qu'il craignît de ne s'être pas affez chargé, affez rendu criminel dans les premières, & qu'en fe donnant à lui-même les noms de *mauvais caractère*, de *méchant efprit*, en imaginant ce qu'il aurait fait s'il avait été le maître, il cherchait avec un foin pénible à juftifier l'arrêt de mort qu'on allait prononcer contre lui. En effet cet arrêt fut porté le 5 juillet. Il fe trouvera dans toute fon étendue à la fin de cette hiftoire. On fe

contentera d'obferver ici qu'il commence, comme 1718.
l'avis du clergé, par déclarer qu'un tel jugement n'a jamais appartenu à des fujets, mais au feul fouverain, dont le pouvoir ne dépend que de DIEU feul. Enfuite après avoir expofé toutes les charges contre le prince, les juges s'expriment ainfi : *Que penfer de fon deffein de rebellion, tel qu'il n'y en eut jamais de femblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre fon fouverain, comme père de la patrie, & père felon la nature ?*

Peut-être ces mots furent mal traduits d'après le procès criminel imprimé par ordre du czar; car affurément il y a de plus grandes rebellions dans le monde, & on ne voit point par les actes que jamais le czarovitz eût conçu le deffein de tuer fon père. Peut-être entendait-on par ce mot de *parricide* l'aveu que ce prince venait de faire, de s'être confeffé un jour d'avoir fouhaité la mort à fon père & à fon fouverain : mais l'aveu fecret, dans la confeffion, d'une penfée fecrète n'eft pas un double parricide.

Quoi qu'il en foit, il fut jugé à mort unanimement, fans que l'arrêt prononçât le genre du fupplice. De cent quarante-quatre juges, il n'y en eut pas un feul qui imaginât feulement une peine moindre que la mort. Un écrit anglais, qui fit beaucoup de bruit dans ce temps-là, porte que fi un tel procès avait été jugé au parlement d'Angleterre, il ne fe ferait pas trouvé parmi cent quarante-quatre juges un feul qui eût prononcé la plus légère peine.

Rien ne fait mieux connaître la différence des temps & des lieux. *Manlius* aurait pu être condamné lui-même à mort par les lois d'Angleterre, pour avoir

1718. fait périr ſon fils, & il fut reſpecté par les Romains ſévères. Les lois ne puniſſent point en Angleterre l'évaſion d'un prince de Galles, qui, comme pair du royaume, eſt maître d'aller où il veut. Les lois de la Ruſſie ne permettent pas au fils du ſouverain de ſortir du royaume malgré ſon père. Une penſée criminelle ſans aucun effet ne peut être punie ni en Angleterre, ni en France; elle peut l'être en Ruſſie. Une déſobéiſſance longue, formelle & réitérée, n'eſt parmi nous qu'une mauvaiſe conduite qu'il faut réprimer; mais c'était un crime capital dans l'héritier d'un vaſte empire, dont cette déſobéiſſance même eût produit la ruine. Enfin le czarovitz était coupable envers toute la nation de vouloir la replonger dans les ténèbres dont ſon père l'avait tirée.

Tel était le pouvoir reconnu du czar, qu'il pouvait faire mourir ſon fils coupable de déſobéiſſance, ſans conſulter perſonne; cependant il s'en remit au jugement de tous ceux qui repréſentaient la nation: ainſi ce fut la nation elle-même qui condamna ce prince, & *Pierre* eut tant de confiance dans l'équité de ſa conduite, qu'en feſant imprimer & traduire le procès, il ſe ſoumit lui-même au jugement de tous les peuples de la terre.

La loi de l'hiſtoire ne nous a permis de rien déguiſer, ni de rien affaiblir dans le récit de cette tragique aventure. On ne ſavait dans l'Europe qui on devait plaindre davantage, ou un jeune prince accuſé par ſon père, & condamné à la mort par ceux qui devaient être un jour ſes ſujets, ou un père qui ſe croyait obligé de ſacrifier ſon propre fils au ſalut de ſon empire.

On publia dans plusieurs livres que le czar avait fait venir d'Espagne le procès de dom *Carlos*, condamné à mort par *Philippe II*. Mais il est faux qu'on eût jamais fait le procès à dom *Carlos*. La conduite de *Pierre I* fut entièrement différente de celle de *Philippe*. L'espagnol ne fit jamais connaître ni pour quelle raison il avait fait arrêter son fils, ni comment ce prince était mort. Il écrivit à ce sujet au pape & à l'impératrice des lettres absolument contradictoires. Le prince d'Orange, *Guillaume*, accusa publiquement *Philippe* d'avoir sacrifié son fils & sa femme à sa jalousie, & d'avoir moins été un juge sévère qu'un mari jaloux & cruel, un père dénaturé & parricide. *Philippe* se laissa accuser, & garda le silence. *Pierre* au contraire ne fit rien qu'au grand jour, publia hautement qu'il préférait sa nation à son propre fils, s'en remit au jugement du clergé & des grands, & rendit le monde entier juge des uns & des autres & de lui-même. 1718.

Ce qu'il y eut encore d'extraordinaire dans cette fatalité, c'est que la czarine *Catherine*, haïe du czarovitz, & menacée ouvertement du sort le plus triste si jamais ce prince régnait, ne contribua pourtant en rien à son malheur, & ne fut ni accusée, ni même soupçonnée par aucun ministre étranger résidant à cette cour, d'avoir fait la plus légère démarche contre un beau-fils dont elle avait tout à craindre. Il est vrai qu'on ne dit point qu'elle ait demandé grâce pour lui: mais tous les mémoires de ce temps-là, surtout ceux du comte de *Bassevitz*, assurent unanimement qu'elle plaignit son infortune.

J'ai en main les mémoires d'un ministre public, où je trouve ces propres mots: ,,J'étais présent quand

1718. » le czar dit au duc de Holſtein que *Catherine* l'avait » prié d'empêcher qu'on ne prononçât au czarovitz » ſa condamnation. *Contentez-vous*, me dit-elle, *de lui* » *faire prendre le froc, parce que cet opprobre d'un arrêt* » *de mort ſignifié réjaillira ſur votre petit-fils.* »

Le czar ne ſe rendit point aux prières de ſa femme; il crut qu'il était important que la ſentence fût prononcée publiquement au prince, afin qu'après cet acte ſolemnel, il ne pût jamais revenir contre un arrêt auquel il avait acquieſcé lui-même, & qui, le rendant mort civilement, le mettrait pour jamais hors d'état de réclamer la couronne.

Cependant après la mort de *Pierre*, ſi un parti puiſſant ſe fût élevé en faveur d'*Alexis*, cette mort civile l'aurait-elle empêché de régner?

L'arrêt fut prononcé au prince. Les mêmes mémoires m'apprennent qu'il tomba en convulſion à ces mots: *Les lois divines & eccléſiaſtiques, civiles & militaires condamnent à mort ſans miſéricorde ceux dont les attentats contre leur père & leur ſouverain ſont manifeſtes.* Ses convulſions ſe tournèrent, dit-on, en apoplexie; on eut peine à le faire revenir. Il reprit un peu ſes ſens, & dans cet intervalle de vie & de mort, il fit prier ſon père de venir le voir. Le czar vint; les larmes coulèrent des yeux du père & du fils infortuné; le condamné demanda pardon, le père pardonna publiquement. L'extrême-onction fut adminiſtrée ſolemnellement au malade agoniſant. Il mourut en préſence de toute la cour, le lendemain de cet arrêt funeſte. Son corps fut porté d'abord à la cathédrale, & dépoſé dans un cercueil ouvert. Il y reſta quatre jours expoſé à tous les regards, & enfin il fut inhumé dans l'égliſe de la

citadelle à côté de ſon épouſe. Le czar & la czarine aſſiſtèrent à la cérémonie. 1718.

On eſt indiſpenſablement obligé ici d'imiter, ſi on oſe le dire, la conduite du czar, c'eſt-à-dire de ſoumettre au jugement du public tous les faits qu'on vient de raconter avec la fidélité la plus ſcrupuleuſe, & non-ſeulement ces faits, mais les bruits qui coururent, & ce qui fut imprimé ſur ce triſte ſujet par les auteurs les plus accrédités. *Lamberti*, le plus impartial de tous, & le plus exact, qui s'eſt borné à rapporter les pièces originales & authentiques concernant les affaires de l'Europe, ſemble s'éloigner ici de cette impartialité & de ce diſcernement qui fait ſon caractère; il s'exprime en ces termes : » La czarine, craignant » toujours pour ſon fils, n'eut point de relâche qu'elle » n'eût porté le czar à faire au fils aîné le procès, & » à le faire condamner à mort; ce qui eſt étrange, » c'eſt que le czar après lui avoir donné lui-même le » knout, qui eſt une queſtion, lui coupa auſſi lui-même » la tête. Le corps du czarovitz fut expoſé en public, » & la tête tellement adaptée au corps, que l'on ne » pouvait pas diſcerner qu'elle en avait été ſéparée. » Il arriva quelque temps après que le fils de la czarine » vint à décéder, à ſon grand regret & à celui du » czar. Ce dernier, qui avait décollé de ſa propre » main ſon fils aîné, réfléchiſſant qu'il n'avait point » de ſucceſſeur, devint de mauvaiſe humeur. Il fut » informé dans ce temps-là que la czarine avait des » intrigues ſecrètes & illégitimes avec le prince *Menzikoff*. » Cela joint aux réflexions que la czarine était la cauſe » qu'il avait ſacrifié lui-même ſon fils aîné, il médita » de faire raſer la czarine, & de l'enfermer dans

1718. » un couvent, ainsi qu'il avait fait de sa première » femme, qui y était encore. Le czar avait accoutumé » de mettre ses pensées journalières sur des tablettes; » il y avait mis sondit dessein sur la czarine. Elle » avait gagné des pages qui entraient dans la chambre » du czar. Un de ceux-ci qui était accoutumé à prendre » les tablettes sous la toilette, pour les faire voir à la » czarine, prit celles où il y avait le dessein du czar. » Dès que cette princesse l'eut parcouru, elle en fit part » à *Menzikoff;* & un jour ou deux après le czar fut » pris d'une maladie inconnue & violente, qui le fit » mourir. Cette maladie fut attribuée au poison, » puisqu'on vit manifestement qu'elle était si violente » & subite, qu'elle ne pouvait venir que d'une telle » source, qu'on dit être assez usitée en Moscovie. »

Ces accusations consignées dans les mémoires de *Lamberti* se répandirent dans toute l'Europe. Il reste encore un grand nombre d'imprimés & de manuscrits qui pourraient faire passer ces opinions à la dernière postérité.

Je crois qu'il est de mon devoir de dire ici ce qui est parvenu à ma connaissance. Je certifie d'abord que celui qui dit à *Lamberti* l'étrange anecdote qu'il rapporte, était à la vérité né en Russie, mais non d'une famille du pays, qu'il ne résidait point dans cet empire au temps de la catastrophe du czarovitz; il en était absent depuis plusieurs années. Je l'ai connu autrefois; il avait vu *Lamberti* dans la petite ville de Nyon, où cet écrivain était retiré, & où j'ai été souvent. Ce même homme m'a avoué qu'il n'avait parlé à *Lamberti* que *des bruits qui couraient alors.*

Qu'on voie par cet exemple combien il était plus

aisé autrefois à un seul homme d'en flétrir un autre 1718.
dans la mémoire des nations, lorsque avant l'imprimerie les histoires manuscrites, conservées dans peu de mains, n'étaient ni exposées au grand jour, ni contredites par les contemporains, ni à la portée de la critique universelle, comme elles sont aujourd'hui. Il suffisait d'une ligne dans *Tacite* ou dans *Suétone*, & même dans les auteurs des légendes, pour rendre un prince odieux au monde, & pour perpétuer son opprobre de siècle en siècle.

Comment se serait-il pu faire que le czar eût tranché de sa main la tête de son fils, à qui on donna l'extrême-onction en présence de toute la cour? était-il sans tête quand on répandit l'huile sur sa tête même? en quel temps put-on recoudre cette tête à son corps? Le prince ne fut pas laissé seul un moment depuis la lecture de son arrêt jusqu'à sa mort.

Cette anecdote, que son père se servit du fer, détruit celle qu'il se servit du poison. Il est vrai qu'il est très-rare qu'un jeune homme expire d'une révolution subite causée par la lecture d'un arrêt de mort, & surtout d'un arrêt auquel il s'attendait; mais enfin les médecins avouent que la chose est possible.

Si le czar avait empoisonné son fils, comme tant d'écrivains l'ont débité, il perdait par-là le fruit de tout ce qu'il avait fait pendant le cours de ce procès fatal, pour convaincre l'Europe du droit qu'il avait de le punir: tous les motifs de la condamnation devenaient suspects, & le czar se condamnait lui-même: s'il eût voulu la mort d'*Alexis*, il eût fait exécuter l'arrêt; n'en était-il pas le maître absolu? Un homme prudent, un monarque sur qui la terre a les yeux, se résout-il à

1718. faire empoisonner lâchement celui qu'il peut faire périr par le glaive de la justice? Veut-on se noircir dans la postérité par le titre d'empoisonneur & de parricide, quand on peut si aisément ne se donner que celui d'un juge sévère?

Il paraît qu'il résulte de tout ce que j'ai rapporté, que *Pierre* fut plus roi que père, qu'il sacrifia son propre fils aux intérêts d'un fondateur & d'un législateur, & à ceux de sa nation, qui retombait dans l'état dont il l'avait tirée, sans cette sévérité malheureuse. Il est évident qu'il n'immola point son fils à une marâtre & à l'enfant mâle qu'il avait d'elle, puisqu'il le menaça souvent de le déshériter avant que *Catherine* lui eût donné ce fils, dont l'enfance infirme était menacée d'une mort prochaine, & qui mourut en effet bientôt après. Si *Pierre* avait fait un si grand éclat, uniquement pour complaire à sa femme, il eût été faible, insensé & lâche, & certe il ne l'était pas. Il prévoyait ce qui arriverait à ses fondations & à sa nation, si l'on suivait après lui ses vues. Toutes ses entreprises ont été perfectionnées selon ses prédictions; sa nation est devenue célèbre & respectée dans l'Europe, dont elle était auparavant séparée; & si *Alexis* eût régné, tout aurait été détruit. Enfin quand on considère cette catastrophe, les cœurs sensibles frémissent, & les sévères approuvent.

Ce grand & terrible événement est encore si frais dans la mémoire des hommes, on en parle si souvent avec étonnement, qu'il est absolument nécessaire d'examiner ce qu'en ont dit les auteur contemporains. Un de ces écrivains faméliques, qui prennent hardiment le titre d'historien, parle ainsi dans son livre dédié

au comte de *Bruhl*, premier miniſtre du roi de 1718.
Pologne, dont le nom peut donner du poids à ce qu'il avance : *Toute la Ruſſie eſt perſuadée que le czarovitz ne mourut que du poiſon préparé par la main d'une marâtre.* Cette accuſation eſt détruite par l'aveu que fit le czar au duc de Holſtein, que la czarine *Catherine* lui avait conſeillé d'enfermer dans un cloître ſon fils condamné.

A l'égard du poiſon donné depuis par cette impératrice même à *Pierre* ſon époux, ce conte ſe détruit lui-même par le ſeul récit de l'aventure du page & des tablettes. Un homme s'aviſe-t-il d'écrire ſur ſes tablettes : *Il faut que je me reſſouvienne de faire enfermer ma femme?* Sont-ce-là de ces détails qu'on puiſſe oublier, & dont on ſoit obligé de tenir regiſtre? Si *Catherine* avait empoiſonné ſon beau-fils & ſon mari, elle eût fait d'autres crimes : non-ſeulement on ne lui a jamais reproché aucune cruauté, mais elle ne fut connue que par ſa douceur & par ſon indulgence.

Il eſt néceſſaire à préſent de faire voir ce qui fut la première cauſe de la conduite d'*Alexis*, de ſon évaſion, de ſa mort, & de celle des complices qui périrent par la main du bourreau. Ce fut l'abus de la religion, ce furent des prêtres & des moines ; & cette ſource de tant de malheurs eſt aſſez indiquée dans quelques aveux d'*Alexis* que nous avons rapportés, & ſurtout dans cette expreſſion du czar *Pierre* dans une lettre à ſon fils : *Ces longues barbes pourront vous tourner à leur fantaiſie.* (4)

(4) Ces longues barbes pouvaient ſignifier également ceux des ruſſes, qui malgré la loi tyrannique & ridicule du czar n'avaient pas voulu ſe faire raſer : mais il eſt certain que les prêtres entrèrent pour beaucoup dans les diſſentions de la famille du czar.

1718. Voici presque mot à mot comment les mémoires d'un ambassadeur à Pétersbourg expliquent ces paroles : » Plusieurs ecclésiastiques, dit-il, attachés à leur » ancienne barbarie, & plus encore à leur autorité » qu'ils perdaient à mesure que la nation s'éclairait, » languissaient après le règne d'*Alexis*, qui leur pro- » mettait de les replonger dans cette barbarie si chère. » De ce nombre était *Dozithée*, évêque de Rostou. Il » supposa une révélation de *St Démétrius*. Ce saint lui » était apparu, & l'avait assuré, de la part de DIEU, » que *Pierre* n'avait pas trois mois à vivre; qu'*Eudoxie*, » renfermée dans le couvent de Susdal, & religieuse » sous le nom d'*Hélène*, ainsi que la princesse *Marie*, » sœur du czar, devait monter sur le trône, & régner » conjointement avec son fils *Alexis*. *Eudoxie* & *Marie* » eurent la faiblesse de croire cette imposture; elles en » furent si persuadées qu'*Hélène* quitta dans son couvent » l'habit de religieuse, reprit le nom d'*Eudoxie*, se fit » traiter de majesté, & fit effacer des prières publiques » le nom de sa rivale *Catherine;* elle ne parut plus que » revêtue des anciens habits de cérémonie que por- » taient les czarines. La trésorière du couvent se » déclara contre cette entreprise. *Eudoxie* répondit » hautement : *Pierre a puni les strélitz, qui avaient outragé* » *sa mère, mon fils Alexis punira quiconque aura insulté* » *la sienne.* Elle fit renfermer la trésorière dans sa cel- » lule. Un officier nommé *Etienne Glebo* fut introduit » dans le couvent. *Eudoxie* en fit l'instrument de ses » desseins, & l'attacha à elle par ses faveurs. *Glebo* » répand dans la petite ville de Susdal & dans les » environs la prédiction de *Dozithée*. Cependant les » trois mois s'écoulèrent. *Eudoxie* reproche à l'évêque

» que le czar eſt encore en vie. *Les péchés de mon père* 1718.
» *en ſont cauſe*, dit *Dozithée; il eſt en purgatoire, & il*
» *m'en a averti.* Auſſitôt *Eudoxie* fait dire *mille meſſes*
» *des morts; Dozithée* l'aſſure qu'elles opèrent; il vient
» au bout d'un mois lui dire que ſon père a déjà la
» tête hors du purgatoire; un mois après le défunt
» n'en a plus que juſqu'à la ceinture: enfin il ne tient
» plus au purgatoire que par les pieds; & quand les
» pieds ſeront dégagés, ce qui eſt le plus difficile, le
» czar *Pierre* mourra infailliblement.

» La princeſſe *Marie*, perſuadée par *Dozithée*, ſe livra
» à lui, à condition que le père du prophète ſortirait
» inceſſamment du purgatoire, & que la prédiction
» s'accomplirait; & *Glebo* continua ſon commerce
» avec l'ancienne czarine.

» Ce fut principalement ſur la foi de ces prédictions
» que le czarovitz s'évada, & alla attendre la mort de
» ſon père dans les pays étrangers. Tout cela fut bien-
» tôt découvert. *Dozithée* & *Glebo* furent arrêtés; les
» lettres de la princeſſe *Marie* à *Dozithée* & d'*Hélène* à
» *Glebo* furent lues en plein ſénat. La princeſſe *Marie*
» fut enfermée à Shluſſelbourg; l'ancienne czarine
» transférée dans un autre couvent où elle fut priſon-
» nière. *Dozithée* & *Glebo*, tous les complices de cette
» vaine & ſuperſtitieuſe intrigue furent appliqués à la
» queſtion, ainſi que les confidens de l'évaſion d'*Alexis.*
» Son confeſſeur, ſon gouverneur, ſon maréchal de
» cour moururent tous dans les ſupplices. »

On voit donc à quel prix cher & funeſte *Pierre le grand* acheta le bonheur qu'il procura à ſes peuples; combien d'obſtacles publics & ſecrets il eut à ſurmonter au milieu d'une guerre longue & difficile, des ennemis

1718. au dehors. des rebelles au dedans, la moitié de sa famille animée contre lui, la plupart des prêtres obstinément déclarés contre ses entreprises, presque toute la nation irritée long-temps contre sa propre félicité, qui ne lui était pas encore sensible; des préjugés à détruire dans les têtes, le mécontentement à calmer dans les cœurs. Il fallait qu'une génération nouvelle, formée par ses soins, embrassât enfin les idées de bonheur & de gloire que n'avaient pu supporter leurs pères. (5)

CHAPITRE XI.

Travaux & établissemens vers l'an 1718 & suivans.

PENDANT cette horrible catastrophe il parut bien que *Pierre* n'était que le père de sa patrie, & qu'il considérait sa nation comme sa famille. Les supplices dont

(5) Cette histoire a été écrite d'après des mémoires & des pièces originales envoyés de Russie. On voit que le czar a fait condamner son fils par des esclaves dont la bassesse & la barbare hypocrisie est prouvée par le style même de la sentence. Le czarovitz mourut presque subitement le lendemain de sa condamnation. Quelle fut précisément la cause de sa mort? c'est ce qu'il est difficile de savoir. Mais si le czar voulait conserver la vie à son fils, & se contenter de le priver de la succession au trône, quelle platte & abominable comédie que cette condamnation à mort! qu'elle cruauté dans la lecture de cette sentence au malheureux czarovitz! cette conduite du czar qui aurait causé la mort de son fils, serait moins criminelle sans doute que l'assassinat juridique, ou l'empoisonnement d'*Alexis*, mais elle serait plus odieuse & plus méprisable.

On pourrait proposer cette question: Est-il permis à un despote de faire périr son successeur naturel lorsqu'il le croit imbécille? mais cette question n'en peut être une que pour ceux qui regarderaient le despotisme comme un gouvernement légitime.

dont il avait été obligé de punir la partie de la nation 1718.
qui voulait empêcher l'autre d'être heureuſe, étaient des ſacrifices faits au public par une néceſſité douloureuſe.

Ce fut dans cette année 1718, époque de l'exhérédation & de la mort de ſon fils aîné, qu'il procura le plus d'avantages à ſes ſujets, par la police générale auparavant inconnue, par les manufactures & les fabriques en tout genre, ou établies ou perfectionnées, par les branches nouvelles d'un commerce qui commençait à fleurir, & par ces canaux qui joignent les fleuves, les mers & les peuples que la nature a ſéparés. Ce ne ſont pas là de ces événemens frappans qui charment le commun des lecteurs, de ces intrigues de cour qui amuſent la malignité, de ces grandes révolutions qui intéreſſent la curioſité ordinaire des hommes; mais ce ſont les reſſorts véritables de la félicité publique que les yeux philoſophiques aiment à conſidérer.

Il y eut donc un lieutenant-général de la police de tout l'empire, établi à Pétersbourg à la tête d'un tribunal, qui veillait au maintien de l'ordre d'un bout de la Ruſſie à l'autre. Le luxe dans les habits, & les jeux de haſard, plus dangereux que le luxe, furent ſévérement défendus. On établit des écoles d'arithmétique déjà ordonnées en 1716 dans toutes les villes de l'empire. Les maiſons pour les orphelins & pour les enfans trouvés, déjà commencées, furent achevées, dotées & remplies.

Nous joindrons ici tous les établiſſemens utiles, auparavant projetés, & finis quelques années après. Toutes les grandes villes furent délivrées de la foule odieuſe de ces mendians, qui ne veulent avoir d'autre

1718. métier que celui d'importuner ceux qui en ont, & de traîner, aux dépens des autres hommes, une vie misérable & honteuse; abus trop souffert dans d'autres Etats.

Les riches furent obligés de bâtir à Pétersbourg des maisons régulières suivant leur fortune. Ce fut une excellente police de faire venir sans frais tous les matériaux à Pétersbourg, par toutes les barques & chariots qui revenaient à vide des provinces voisines.

Les poids & les mesures furent fixés & rendus uniformes ainsi que les lois. Cette uniformité tant désirée, mais si inutilement dans des Etats dès long-temps policés, fut établie en Russie sans difficulté & sans murmure; & nous pensons que parmi nous cet établissement salutaire serait impraticable. Le prix des denrées nécessaires fut réglé; ces fanaux que *Louis XIV* établit le premier dans Paris, qui ne sont pas même encore connus à Rome, éclairèrent pendant la nuit la ville de Pétersbourg: les pompes pour les incendies, les barrières dans les rues solidement pavées; tout ce qui regarde la sureté, la propreté & le bon ordre, les facilités pour le commerce intérieur, les privilèges donnés à des étrangers, & les règlemens qui empêchaient l'abus de ces privilèges; tout fit prendre à Pétersbourg & à Moscou une face nouvelle. (6)

(6) Taxer les denrées nécessaires à la vie, obliger les gens riches de faire bâtir des maisons dans une capitale nouvelle, contraindre les chariots & les bateaux qui revenaient à vide à se charger de matériaux pour Pétersbourg, ce sont autant d'actes de tyrannie qu'on peut excuser par l'ignorance qui régnait encore en Europe sur des objets si simples. La suppression de la mendicité est un projet chimérique qu'on cherche à réaliser par des moyens barbares: il est contre la justice d'empêcher un

On perfectionna plus que jamais les fabriques des armes, surtout celle que le czar avait formée à dix milles environ de Pétersbourg; il en était le premier intendant; mille ouvriers y travaillaient souvent sous ses yeux. Il allait donner ses ordres lui-même à tous les entrepreneurs des moulins à grains, à poudre, à scie; aux directeurs des fabriques de corderies & de voiles, des briqueteries, des ardoises, des manufactures de toiles; beaucoup d'ouvriers de toute espèce lui arrivèrent de France: c'était le fruit de son voyage. 1718.

Il établit un tribunal de commerce dont les membres étaient mi-partie nationaux & étrangers, afin que la faveur fût égale pour tous les fabricans & pour tous les artistes. Un français forma une manufacture de très-belles glaces à Pétersbourg, avec les secours du prince *Menzikoff*. Un autre fit travailler à des tapisseries de haute-lice sur le modèle de celles des Gobelins; & cette manufacture est encore aujourd'hui très-encouragée. Un troisième fit réussir les fileries d'or & d'argent, & le czar ordonna qu'il ne serait employé par année dans cette manufacture que quatre mille marcs soit d'argent, soit d'or, afin de n'en point diminuer la masse dans ses Etats.

Il donna trente mille roubles, c'est-à-dire cent cinquante mille livres de France, avec tous les matériaux

homme de faire l'aumône, & un autre de la demander. Ce sont les mauvaises lois & la mauvaise administration qui multiplient les mendians : & lorsque le nombre en devient trop grand, ce ne sont pas ceux qui mendient, mais ceux qui gouvernent qu'il faudrait punir.

Nous ne dirons rien de la manière d'encourager le commerce par des privileges. Le czar avait sur l'administration les mêmes principes que les gens éclairés de son siècle, & c'est tout ce qu'on peut exiger d'un prince.

1718. & tous les inſtrumens néceſſaires à ceux qui entreprirent les manufactures de draperies & des autres étoffes de laine. Cette libéralité utile le mit en état d'habiller ſes troupes de draps faits dans ſon pays : auparavant on tirait ces draps de Berlin & d'autres pays étrangers.

On fit à Moſcou d'auſſi belles toiles qu'en Hollande, & à ſa mort il y avait déjà à Moſcou & à Jaroſlau quatorze fabriques de toiles de lin & de chanvre.

On n'aurait certainement pas imaginé autrefois, lorſque la ſoie était vendue en Europe au poids de l'or, qu'un jour au-delà du lac Ladoga, ſous un climat glacé, & dans des marais inconnus, il s'éléverait une ville opulente & magnifique, dans laquelle la ſoie de Perſe ſe manufacturerait auſſi-bien que dans Iſpahan. *Pierre* l'entreprit & y réuſſit. Les mines de fer furent exploitées mieux que jamais : on découvrit quelques mines d'or & d'argent ; & un conſeil des mines fut établi pour conſtater ſi les exploitations donneraient plus de profit qu'elles ne coûteraient de dépenſe.

Pour faire fleurir tant de manufactures, tant d'arts différens, tant d'entrepriſes, ce n'était pas aſſez de ſigner des patentes & de nommer des inſpecteurs ; il fallait dans ces commencemens qu'il vît tout par ſes yeux, & qu'il travaillât même de ſes mains, comme on l'avait vu auparavant conſtruire des vaiſſeaux, les appareiller & les conduire. Quand il s'agiſſait de creuſer des canaux dans des terres fangeuſes & preſque impraticables, on le voyait quelquefois ſe mettre à la tête des travailleurs, fouiller la terre & la tranſporter lui-même.

Il fit cette année 1718 le plan du canal & des

écluses de Ladoga. Il s'agissait de faire communiquer la Néva à une autre rivière navigable, pour amener facilement les marchandises à Pétersbourg, sans faire un grand détour par le lac Ladoga, trop sujet aux tempêtes & souvent impraticable pour les barques; il nivela lui-même le terrain; on conserve encore les instrumens dont il se servit pour ouvrir la terre & la voiturer; cet exemple fut suivi de toute sa cour, & hâta un ouvrage qu'on regardait comme impossible: il a été achevé après sa mort; car aucune de ses entreprises reconnues possibles n'a été abandonnée. 1718.

Le grand canal de Cronstadt, qu'on met aisément à sec, & dans lequel on carène & on radoube les vaisseaux de guerre, fut aussi commencé dans le temps même des procédures contre son fils.

Il bâtit cette même année la ville neuve de Ladoga. Bientôt après il tira ce canal qui joint la mer Caspienne au golfe de Finlande & à l'Océan; d'abord les eaux de deux rivières qu'il fit communiquer reçoivent les barques qui ont remonté le Volga: de ces rivières on passe par un autre canal dans le lac d'Ilmen; on entre ensuite dans le canal de Ladoga, d'où les marchandises peuvent être transportées par la grande mer dans toutes les parties du monde.

Occupé de ces travaux qui s'exécutaient sous ses yeux, il portait ses soins jusqu'au Kamshatka à l'extrémité de l'Orient, & il fit bâtir deux forts dans ce pays si long-temps inconnu au reste du monde. Cependant des ingénieurs de son académie de marine établie en 1715 marchaient déjà dans tout l'empire pour lever des cartes exactes, & pour mettre sous les yeux

de tous les hommes cette vaſte étendue de contrées qu'il avait policées & enrichies.

CHAPITRE XII.

Du commerce.

LE commerce extérieur était preſque tombé entièrement avant lui, il le fit renaître. On ſait aſſez que le commerce a changé pluſieurs fois ſon cours dans le monde. La Ruſſie méridionale était avant *Tamerlan* l'entrepôt de la Grèce & même des Indes; les Génois étaient les principaux facteurs. Le Tanaïs & le Boryſthène étaient chargés des productions de l'Aſie. Mais lorſque *Tamerlan* eut conquis, ſur la fin du quatorzième ſiècle, la Cherſonèſe taurique, appelée depuis la Crimée, lorſque les Turcs furent maîtres d'Azoph, cette grande branche du commerce du monde fut anéantie. *Pierre* avait voulu la faire revivre en ſe rendant maître d'Azoph. La malheureuſe campagne du Pruth lui fit perdre cette ville, & avec elle toutes les vues du commerce par la mer Noire; il reſtait à s'ouvrir la voie d'un négoce non moins étendu par la mer Caſpienne. Déjà dans le ſeizième ſiècle & au commencement du dix-ſeptième, les Anglais, qui avaient fait naître le commerce à Archangel, l'avaient tenté ſur la mer Caſpienne; mais toutes ces épreuves furent inutiles.

Nous avons déjà dit que le père de *Pierre le grand* avait fait bâtir un vaiſſeau par un hollandais, pour aller trafiquer d'Aſtracan ſur les côtes de la Perſe: le vaiſſeau fut brûlé par le rebelle *Stenko-Raſin*. Alors

toutes les espérances de négocier en droiture avec les Persans s'évanouirent. Les Arméniens, qui sont les facteurs de cette partie de l'Asie, furent reçus par *Pierre le grand* dans Astracan ; on fut obligé de passer par leurs mains, & de leur laisser tout l'avantage du commerce ; c'est ainsi que dans l'Inde on en use avec les Banians, & que les Turcs, ainsi que beaucoup d'Etats chrétiens, en usent encore avec les Juifs ; car ceux qui n'ont qu'une ressource se rendent toujours très-savans dans l'art qui leur est nécessaire : les autres peuples deviennent volontairement tributaires d'un savoir-faire qui leur manque.

Pierre avait déjà remédié à cet inconvénient, en fesant un traité avec l'empereur de Perse, par lequel toute la soie qui ne serait pas destinée aux manufactures persanes, serait livrée aux arméniens d'Astracan, pour être par eux transportée en Russie.

Les troubles de la Perse détruisirent bientôt cet arrangement. Nous verrons comment le sha ou empereur persan *Hussein*, persécuté par des rebelles, implora l'assistance de *Pierre*, & comment *Pierre*, après avoir soutenu des guerres si difficiles contre les Turcs & contre les Suédois, alla conquérir trois provinces de Perse ; mais il n'est ici question que du commerce.

L'entreprise de négocier avec la Chine semblait devoir être la plus avantageuse. Deux Etats immenses qui se touchent, & dont l'un possède réciproquement ce qui manque à l'autre, paraissaient être tous deux dans l'heureuse nécessité de lier une correspondance utile, surtout depuis la paix jurée solemnellement entre l'empire russe & l'empire chinois en l'an 1689, selon notre manière de compter.

Du commerce avec la Chine.

Les premiers fondemens de ce commerce avaient été jetés dès l'année 1653. Il se forma dans Tobol des compagnies de sibériens & de familles de Boukarie établies en Sibérie. Ces caravanes passèrent par les plaines des Kalmouks, traversèrent ensuite les déserts jusqu'à la Tartarie chinoise, & firent des profits considérables: mais les troubles survenus dans le pays des Kalmouks, & les querelles des Russes & des Chinois pour les frontières, dérangèrent ces entreprises.

Après la paix de 1689 il était naturel que les deux nations convinssent d'un lieu neutre, où les marchandises seraient portées. Les Sibériens, ainsi que tous les autres peuples, avaient plus besoin des Chinois que les Chinois n'en avaient d'eux: ainsi on demanda la permission à l'empereur de la Chine d'envoyer des caravanes à Pékin, & on l'obtint aisément au commencement du siècle où nous sommes.

Il est très-remarquable que l'empereur *Cam-hi* avait permis qu'il y eût déjà dans un faubourg de Pékin une église russe desservie par quelques prêtres de Sibérie, aux dépens mêmes du trésor impérial. *Cam-hi* avait eu l'indulgence de bâtir cette église en faveur de plusieurs familles de la Sibérie orientale, dont les unes avaient été faites prisonnières avant la paix de 1680, & les autres étaient des transfuges. Aucune d'elles après la paix de Nipchou n'avait voulu retourner dans sa patrie: le climat de Pékin, la douceur des mœurs chinoises, la facilité de se procurer une vie commode par un peu de travail, les avaient toutes fixées à la Chine. Leur petite église grecque n'était point dangereuse au repos de l'empire, comme l'ont été les établissemens des jésuites. L'empereur *Cam-hi* favorisait

d'ailleurs la liberté de conſcience ; cette tolérance fut établie de tout temps dans toute l'Aſie, ainſi qu'elle le fut autrefois dans la terre entière juſqu'au temps de l'empereur romain *Théodoſe I.* Ces familles ruſſes, s'étant mêlées depuis aux familles chinoiſes, ont abandonné leur chriſtianiſme, mais leur égliſe ſubſiſte encore.

Il fut établi que les caravanes de Sibérie jouiraient toujours de cette égliſe quand elles viendraient apporter des fourrures, & d'autres objets de commerce à Pékin : le voyage, le ſéjour & le retour ſe feſaient en trois années. Le prince *Gagarin*, gouverneur de la Sibérie, fut vingt ans à la tête de ce commerce. Les caravanes étaient quelquefois très-nombreuſes, & il était difficile de contenir la populace qui compoſait le plus grand nombre.

On paſſait ſur les terres d'un prêtre lama, eſpèce de ſouverain qui réſide ſur la rivière d'Orkon, & qu'on appelle le *Koutoukas* : c'eſt un vicaire du grand-lama, qui s'eſt rendu indépendant en changeant quelque choſe à la religion du pays, dans laquelle l'ancienne opinion indienne de la métempſycoſe eſt l'opinion dominante : on ne peut mieux comparer ce prêtre qu'aux évêques luthériens de Lubec & d'Oſnabruck, qui ont ſecoué le joug de l'évêque de Rome. Ce prélat tartare fut inſulté par les caravanes ; les Chinois le furent auſſi. Le commerce fut encore dérangé par cette mauvaiſe conduite ; & les Chinois menacèrent de fermer l'entrée de leur empire à ces caravanes, ſi on n'arrêtait pas ces déſordres. Le commerce avec la Chine était alors très-avantageux aux Ruſſes : ils rapportaient de l'or, de l'argent & des

pierreries. Le plus gros rubis qu'on connaisse dans le monde fut apporté de la Chine au prince *Gagarin*, passa depuis dans les mains de *Menzikoff*, & est actuellement un des ornemens de la couronne impériale.

Les vexations du prince *Gagarin* nuisirent beaucoup au commerce qui l'avait enrichi; mais enfin elles le perdirent lui-même : il fut accusé devant la chambre de justice établie par le czar, & on lui trancha la tête une année après que le czarovitz fut condamné, & que la plupart de ceux qui avaient eu des liaisons avec ce prince furent exécutés à mort.

En ce temps-là même l'empereur *Cam-hi* se sentant affaiblir, & ayant l'expérience que les mathématiciens d'Europe étaient plus savans que les mathématiciens de la Chine, crut que les médecins d'Europe valaient aussi mieux que les siens; il fit prier le czar, par les ambassadeurs qui revenaient de Pékin à Pétersbourg, de lui envoyer un médecin. Il se trouva un chirurgien anglais à Pétersbourg, qui s'offrit à faire ce personnage; il partit avec un nouvel ambassadeur, & avec *Laurent Lange*, qui a laissé une description de ce voyage. Cette ambassade fut reçue & défrayée avec magnificence. Le chirurgien anglais trouva l'empereur en bonne santé, & passa pour un médecin très-habile. La caravane qui suivit cette ambassade, gagna beaucoup; mais de nouveaux excès commis par cette caravane même indisposèrent tellement les Chinois qu'on renvoya *Lange*, alors résident du czar auprès de l'empereur de la Chine, & qu'on renvoya avec lui tous les marchands de Russie.

L'empereur *Cam-hi* mourut; son fils *Yontchin*, aussi sage & plus ferme que son père, celui-là même qui

chassa les jésuites de son empire, comme le czar les en avait chassés en 1718, conclut avec *Pierre* un traité, par lequel les caravanes russes ne commerceraient plus que sur les frontières des deux empires. Il n'y a que les facteurs dépêchés au nom du souverain, ou de la souveraine de la Russie, qui aient la permission d'entrer dans Pékin; ils y sont logés dans une vaste maison que l'empereur *Cam-hi* avait assignée autrefois aux envoyés de la Corée. Il y a long-temps qu'on n'a fait partir ni de caravanes ni de facteurs de la couronne pour la ville de Pékin. Ce commerce est languissant, mais prêt à se ranimer.

Du commerce de Pétersbourg & des autres ports de l'empire.

On voyait dès-lors plus de deux cents vaisseaux étrangers aborder chaque année à la nouvelle ville impériale. Ce commerce s'est accru de jour en jour, & a valu plus d'une fois cinq millions (argent de France) à la couronne. C'était beaucoup plus que l'intérêt des fonds que cet établissement avait coûté. Ce commerce diminua beaucoup celui d'Archangel: & c'est ce que voulait le fondateur, parce qu'Archangel est trop impraticable, trop éloigné de toutes les nations, & que le commerce qui se fait sous les yeux d'un souverain appliqué est toujours plus avantageux. Celui de la Livonie resta toujours sur le même pied. La Russie en général a trafiqué avec succès; mille à douze cents vaisseaux sont entrés tous les ans dans ses ports, & *Pierre* a su joindre l'utilité à la gloire.

CHAPITRE XIII.

Des lois.

ON ſait que les bonnes lois ſont rares, mais que leur exécution l'eſt encore davantage. Plus un Etat eſt vaſte & compoſé de nations diverſes, plus il eſt difficile de les réunir par une même juriſprudence. Le père du czar *Pierre* avait fait rédiger un code ſous le titre d'*Oulogénie;* il était même imprimé, mais il s'en fallait beaucoup qu'il pût ſuffire.

Pierre avait, dans ſes voyages, amaſſé des matériaux pour rebâtir ce grand édifice qui croulait de toutes parts: il tira des inſtructions du Danemarck, de la Suède, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, & prit de ces différentes nations ce qu'il crut qui convenait à la ſienne.

Il y avait une cour de boïards qui décidait en dernier reſſort des affaires contentieuſes: le rang & la naiſſance y donnaient ſéance, il fallait que la ſcience la donnât: cette cour fut caſſée.

Il créa un procureur-général, auquel il joignit quatre aſſeſſeurs dans chacun des gouvernemens de l'empire: ils furent chargés de veiller à la conduite des juges, dont les ſentences reſſortirent au Sénat qu'il établit: chacun de ces juges fut pourvu d'un exemplaire de l'Oulogénie, avec les additions & les changemens néceſſaires, en attendant qu'on pût rédiger un corps complet de lois.

Il défendit à tous ces juges, sous peine de mort, de recevoir ce que nous appelons *des épices :* elles sont médiocres chez nous, mais il serait bon qu'il n'y en eût point. Les grands frais de notre justice sont les salaires des subalternes, la multiplicité des écritures, & surtout cet usage onéreux dans les procédures de composer les lignes de trois mots, & d'accabler ainsi sous un tas immense de papiers les fortunes des citoyens. Le czar eut soin que les frais fussent médiocres & la justice prompte. Les juges, les greffiers eurent des appointemens du trésor public, & n'achetèrent point leurs charges.

Ce fut principalement dans l'année 1718, pendant qu'il instruisait solemnellement le procès de son fils, qu'il fit ces réglemens. La plupart des lois qu'il porta furent tirées de celles de la Suède, & il ne fit point de difficulté d'admettre dans les tribunaux les prisonniers suédois instruits de la jurisprudence de leur pays, & qui, ayant appris la langue de l'empire, voulurent rester en Russie.

Les causes des particuliers ressortirent au gouverneur de la province & à ses assesseurs ; ensuite on pouvait en appeler au sénat ; & si quelqu'un après avoir été condamné par le sénat en appelait au czar même, il était déclaré digne de mort, en cas que son appel fût injuste : mais pour tempérer la rigueur de cette loi, il créa un maître-général des requêtes, qui recevait les placets de tous ceux qui avaient au sénat, ou dans les cours inférieures, des affaires sur lesquelles la loi ne s'était pas encore expliquée.

Enfin il acheva en 1722 son nouveau code, & il défendit, sous peine de mort, à tous les juges de

s'en écarter, & de ſubſtituer leur opinion particulière à la loi générale. Cette ordonnance terrible fut affichée, & l'eſt encore dans tous les tribunaux de l'empire.

Il créait tout. Il n'y avait pas juſqu'à la ſociété qui ne fût ſon ouvrage. Il régla les rangs entre les hommes ſuivant leurs emplois, depuis l'amiral & le maréchal juſqu'à l'enſeigne, ſans aucun égard pour la naiſſance.

Ayant toujours dans l'eſprit, & voulant apprendre à ſa nation que des ſervices étaient préférables à des aïeux, les rangs furent auſſi fixés pour les femmes, & quiconque dans une aſſemblée prenait une place qui ne lui était pas aſſignée, payait une amende.

Par un réglement plus utile, tout ſoldat qui devenait officier devenait gentilhomme, & tout boïard flétri par la juſtice devenait roturier.

Après la rédaction de ces lois & de ces règlemens, il arriva que l'augmentation du commerce, l'accroiſſement des villes & des richeſſes, la population de l'empire, les nouvelles entrepriſes, la création de nouveaux emplois amenèrent néceſſairement une multitude d'affaires nouvelles & de cas imprévus, qui tous étaient la ſuite des ſuccès mêmes de *Pierre* dans la réforme générale de ſes Etats.

L'impératrice *Eliſabeth* acheva le corps des lois que ſon père avait commencé, & ces lois ſe ſont reſſenties de la douceur de ſon règne.

CHAPITRE XIV.

De la religion.

DANS ce temps-là même, *Pierre* travaillait plus que jamais à la réforme du clergé. Il avait aboli le patriarchat, & cet acte d'autorité ne lui avait pas gagné le cœur des eccléſiaſtiques. Il voulait que l'adminiſtration impériale fût toute-puiſſante, & que l'adminiſtration eccléſiaſtique fût reſpectée & obéiſſante. Son deſſein était d'établir un conſeil de religion toujours ſubſiſtant, qui dépendît du ſouverain & qui ne donnât de lois à l'Egliſe que celles qui ſeraient approuvées par le maître de l'Etat, dont l'Egliſe fait partie. Il fut aidé dans cette entrepriſe par un archevêque de Novogorod, nommé *Théophane Procop*, ou *Procopvitz*, c'eſt-à-dire fils de *Procop*.

Ce prélat était ſavant & ſage; ſes voyages en diverſes parties de l'Europe l'avaient inſtruit des abus qui y règnent; le czar, qui en avait été témoin lui-même, avait dans tous ſes établiſſemens ce grand avantage, de pouvoir, ſans contradiction, choiſir l'utile & éviter le dangereux. Il travailla lui-même en 1718 & 1719 avec cet archevêque. Un ſynode perpétuel fut établi, compoſé de douze membres, ſoit évêques, ſoit archimandrites, tous choiſis par le ſouverain. Ce collége fut augmenté depuis juſqu'à quatorze.

Les motifs de cet établiſſement furent expliqués par le czar dans un diſcours préliminaire: le plus

remarquable, & le plus grand de ces motifs, eſt „ qu'on „ n'a point à craindre, ſous l'adminiſtration d'un „ collége de prêtres, les troubles & les ſoulèvemens „ qui pourraient arriver ſous le gouvernement d'un „ ſeul chef eccléſiaſtique; que le peuple, toujours „ enclin à la ſuperſtition, pourrait, en voyant d'un „ côté un chef de l'Etat, & de l'autre un chef de „ l'Egliſe, imaginer qu'il y a en effet deux puiſſances. „ Il cite ſur ce point important l'exemple des longues diviſions entre l'empire & le ſacerdoce, qui ont enſanglanté tant de royaumes.

Il penſait & il diſait publiquement que l'idée des deux puiſſances, fondée ſur l'allégorie de deux épées qui ſe trouvèrent chez les apôtres, était une idée abſurde.

Le czar attribua à ce tribunal le droit de régler toute la diſcipline eccléſiaſtique, l'examen des mœurs & de la capacité de ceux qui ſont nommés aux évêchés par le ſouverain, le jugement définitif des cauſes religieuſes dans leſquelles on appelait autrefois au patriarche, la connaiſſance des revenus des monaſtères & des diſtributions des aumônes.

Cette aſſemblée eut le titre de *très-ſaint ſynode*, titre qu'avaient pris les patriarches. Ainſi le czar rétablit en effet la dignité patriarchale, partagée en quatorze membres, mais tous dépendans du ſouverain, & tous feſant ſerment de lui obéir, ſerment que les patriarches ne feſaient pas. Les membres de ce ſacré ſynode aſſemblés avaient le même rang que les ſénateurs; mais auſſi ils dépendaient du prince, ainſi que le ſénat.

Cette nouvelle adminiſtration, & le nouveau code

eccléſiaſtique

eccléfiaftique ne furent en vigueur, & ne reçurent une forme conftante que quatre ans après, en l'année 1722. *Pierre* voulut d'abord que le fynode lui préfentât ceux qu'il jugerait les plus dignes des prélatures. L'empereur choififfait un évêque, & le fynode le facrait. *Pierre* préfidait fouvent à cette affemblée. Un jour qu'il s'agiffait de préfenter un évêque, le fynode remarqua qu'il n'avait encore que des ignorans à préfenter au czar: *Hé bien*, dit-il, *il n'y a qu'à choifir le plus honnête homme ; cela vaudra bien un favant.*

Il eft à remarquer que dans l'Eglife grecque il n'y a point de ce que nous appelons *abbés féculiers*: le petit collet n'y eft connu que par fon ridicule; mais par un autre abus, puifqu'il faut que tout foit abus dans le monde, les prélats font tirés de l'ordre monaftique. Les premiers moines n'étaient que des féculiers, les uns dévots, les autres fanatiques, qui fe retiraient dans des déferts : ils furent raffemblés enfin par *St Bafile*, reçurent de lui une règle, firent des vœux, & furent comptés pour le dernier ordre de la hiérarchie, par lequel il faut commencer pour monter aux dignités. C'eft ce qui remplit de moines la Grèce & l'Afie. La Ruffie en était inondée: ils étaient riches, puiffans ; & quoique très-ignorans, ils étaient, à l'avénement de *Pierre*, prefque les feuls qui fuffent écrire : ils en avaient abufé dans les premiers temps, où ils furent fi étonnés & fi fcandalifés des innovations que fefait *Pierre* en tout genre. Il avait été obligé en 1703 de défendre l'encre & les plumes aux moines : il fallait une permiffion expreffe de l'archimandrite, qui répondait de ceux à qui il la donnait.

Pierre voulut que cette ordonnance ſubſiſtât. Il avait voulu d'abord qu'on n'entrât dans l'ordre monaſtique qu'à l'âge de cinquante ans ; mais c'était trop tard ; la vie de l'homme eſt trop courte, on n'avait pas le temps de former des évêques : il régla avec ſon ſynode qu'il ſerait permis de ſe faire moine à trente ans paſſés, mais jamais au-deſſous ; défenſe aux militaires & aux cultivateurs d'entrer jamais dans un couvent, à moins d'un ordre exprès de l'empereur ou du ſynode : jamais un homme marié ne peut être reçu dans un monaſtère, même après le divorce, à moins que ſa femme ne ſe faſſe auſſi religieuſe de ſon plein conſentement, & qu'ils n'aient point d'enfans. Quiconque eſt au ſervice de l'Etat ne peut ſe faire moine, à moins d'une permiſſion expreſſe. Tout moine doit travailler de ſes mains à quelque métier. Les religieuſes ne doivent jamais ſortir de leur monaſtère ; on leur donne la tonſure à l'âge de cinquante ans, comme aux diaconeſſes de la primitive Egliſe ; & ſi avant d'avoir reçu la tonſure elles veulent ſe marier, non-ſeulement elles le peuvent, mais on les y exhorte : règlement admirable dans un pays où la population eſt beaucoup plus néceſſaire que les monaſtères.

Pierre voulut que ces malheureuſes filles, que DIEU a fait naître pour peupler l'Etat, & qui par une dévotion mal-entendue enſeveliſſent dans les cloîtres la race dont elles devaient être mères, fuſſent du moins de quelque utilité à la ſociété qu'elles trahiſſent : il ordonna qu'elles fuſſent toutes employées à des ouvrages de la main convenables à leur ſexe. L'impératrice *Catherine* ſe chargea de faire venir des ouvrières du Brabant & de la Hollande ; elle les diſtribua dans les

monaſtères, & on y fit bientôt des ouvrages dont *Catherine* & les dames de ſa cour ſe parèrent.

Il n'y a peut-être rien au monde de plus ſage que toutes ces inſtitutions ; mais ce qui mérite l'attention de tous les ſiècles, c'eſt le règlement que *Pierre* porta lui-même, & qu'il adreſſa au ſynode en 1724. Il fut aidé en cela par *Théophane Procopvitz*. L'ancienne inſtitution eccléſiaſtique eſt très-ſavamment expliquée dans cet écrit ; l'oiſiveté monacale y eſt combattue avec force ; le travail non-ſeulement recommandé, mais ordonné ; & la principale occupation doit être de ſervir les pauvres : il ordonne que les ſoldats invalides ſoient répartis dans les couvens ; qu'il y ait des religieux prépoſés pour avoir ſoin d'eux ; que les plus robuſtes cultivent les terres appartenantes aux couvens : il ordonne la même choſe dans les monaſtères des filles ; les plus fortes doivent avoir ſoin des jardins ; les autres doivent ſervir les femmes & les filles malades, qu'on amène du voiſinage dans le couvent. Il entre dans les plus petits détails de ces différens ſervices : il deſtine quelques monaſtères de l'un & de l'autre ſexe à recevoir les orphelins & à les élever.

Il ſemble en liſant cette ordonnance de *Pierre le grand*, du trente-un janvier 1724, qu'elle ſoit compoſée à la fois par un miniſtre d'Etat & par un père de l'Egliſe.

Preſque tous les uſages de l'Egliſe ruſſe ſont différens des nôtres. Dès qu'un homme eſt ſous-diacre parmi nous, le mariage lui eſt interdit ; & c'eſt un ſacrilége pour lui de ſervir à peupler ſa patrie. Au contraire, ſi tôt qu'un homme eſt ordonné ſous-diacre en Ruſſie, on l'oblige de prendre une femme : il devient prêtre,

archiprêtre : mais pour devenir évêque il faut qu'il soit veuf & moine.

Pierre défendit à tous les curés d'employer plus d'un de leurs enfans au service de leur église, de peur qu'une famille trop nombreuse ne tyrannisât la paroisse; & il ne leur fut permis d'employer plus d'un de leurs enfans, que quand la paroisse le demanderait elle-même. On voit que dans les plus petits détails de ces ordonnances ecclésiastiques tout est dirigé au bien de l'Etat, & qu'on prend toutes les mesures possibles pour que les prêtres soient considérés, sans être dangereux, & qu'ils ne soient ni avilis ni puissans.

Je trouve dans des mémoires curieux composés par un officier fort aimé de *Pierre le grand*, qu'un jour on lisait à ce prince le chapitre du *Spectateur anglais* qui contient un parallèle entre lui & *Louis XIV* : il dit, après l'avoir écouté : ›› Je ne crois pas mériter la pré- ›› férence qu'on me donne sur ce monarque : mais j'ai ›› été assez heureux pour lui être supérieur dans un ›› point essentiel; j'ai forcé mon clergé à l'obéissance ›› & à la paix, & *Louis XIV* s'est laissé subjuguer par ›› le sien. ››

Un prince qui passait les jours au milieu des fatigues de la guerre, & les nuits à rédiger tant de lois, à policer un si vaste empire, à conduire tant d'immenses travaux dans l'espace de deux mille lieues, avait besoin de délassemens. Les plaisirs ne pouvaient être alors ni aussi nobles, ni aussi délicats qu'ils le sont devenus depuis. Il ne faut pas s'étonner si *Pierre* s'amusait à sa fête des cardinaux dont nous avons déjà parlé, & à quelques autres divertissemens de cette espèce ; ils furent quelquefois aux dépens de l'Eglise

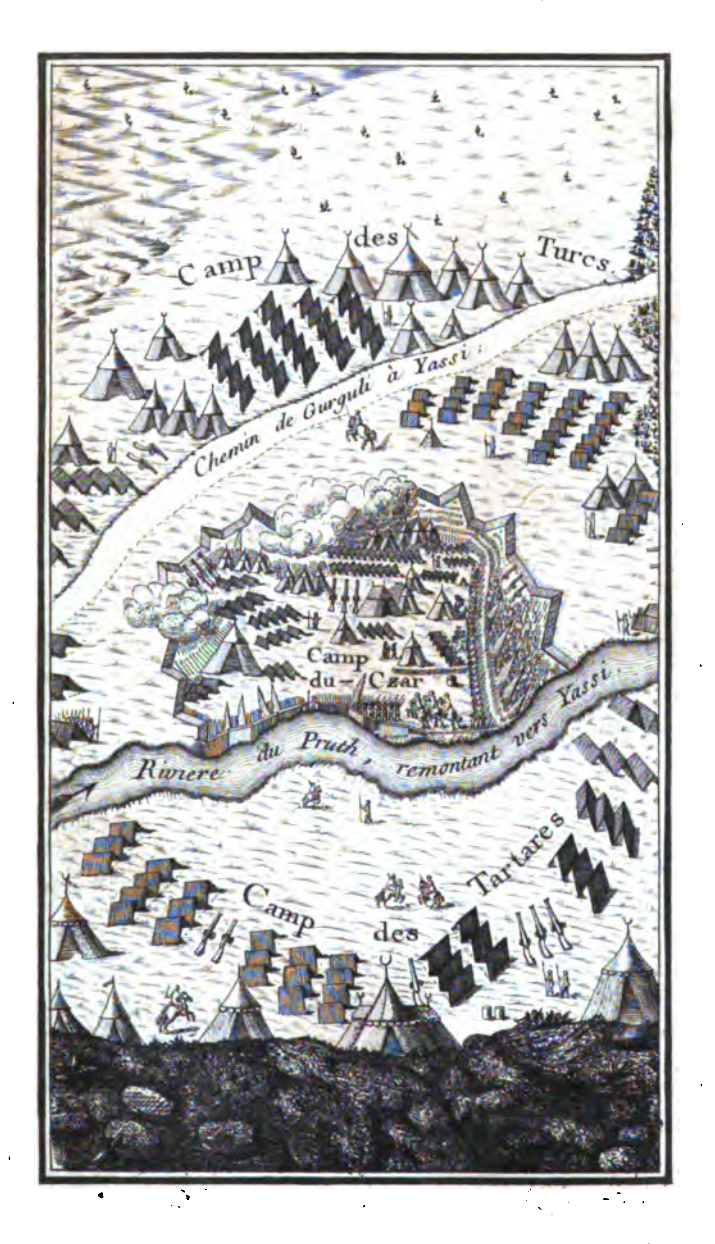
romaine, pour laquelle il avait une averſion très-pardonnable à un prince du rite grec, qui veut être le maître chez lui. Il donna auſſi de pareils ſpectacles aux dépens des moines de ſa patrie, mais des anciens moines qu'il voulait rendre ridicules, tandis qu'il réformait les nouveaux.

Nous avons déjà vu qu'avant qu'il promulgât ſes lois eccléſiaſtiques, il avait créé pape un de ſes fous, & qu'il avait célébré la fête du conclave. Ce fou, nommé *Sotof*, était âgé de quatre-vingt-quatre ans. Le czar imagina de lui faire épouſer une veuve de ſon âge, & de célébrer ſolemnellement cette noce; il fit faire l'invitation par quatre bègues; des vieillards décrépits conduiſaient la mariée; quatre des plus gros hommes de Ruſſie ſervaient de coureurs: la muſique était ſur un char conduit par des ours, qu'on piquait avec des pointes de fer, & qui par leurs mugiſſemens formaient une baſſe digne des airs qu'on jouait ſur le chariot. Les mariés furent bénis dans la cathédrale par un prêtre aveugle & ſourd, à qui on avait mis des lunettes. La proceſſion, le mariage, le repas des noces, le déshabillé des mariés, la cérémonie de les mettre au lit, tout fut également convenable à la bouffonnerie de ce divertiſſement.

Une telle fête nous paraît bien bizarre; mais l'eſt-elle plus que nos divertiſſemens du carnaval? eſt-il plus beau de voir cinq cents perſonnes portant ſur le viſage des maſques hideux, & ſur le corps des habits ridicules, ſauter toute une nuit dans une ſalle ſans ſe parler?

Nos anciennes fêtes des fous & de l'âne & de l'abbé des cornards dans nos égliſes étaient-elles plus majeſtueuſes? & nos comédies de la *Mère ſotte* montraient-elles plus de génie?

HISTOIRE DE RUSSIE &c.



Il n'avait fait dès l'année 1716 que de faibles efforts contre la Suède, plutôt pour la forcer à acheter la paix par la cession des provinces qu'il avait conquises, que pour achever de l'accabler.

Déjà l'activité du baron de *Gortz* avait obtenu du czar qu'il envoyât des plénipotentiaires dans l'île d'Aland, pour traiter de cette paix. L'écossais *Bruce*, grand-maître d'artillerie en Russie, & le célèbre *Osterman*, qui depuis fut à la tête des affaires, arrivèrent au congrès précisément dans le temps qu'on arrêtait le czarovitz dans Moscou. *Gortz* & *Gyllembourg* étaient déjà au congrès de la part de *Charles XII;* tous deux impatiens d'unir ce prince avec *Pierre*, & de se venger du roi d'Angleterre. Ce qui était étrange, c'est qu'il y avait un congrès & point d'armistice. La flotte du czar croisait toujours sur les côtes de Suède, & fesait des prises : il prétendait par ces hostilités accélérer la conclusion d'une paix si nécessaire à la Suède, & qui devait être si glorieuse à son vainqueur.

Déjà, malgré les petites hostilités qui duraient encore, toutes les apparences d'une paix prochaine étaient manifestes. Les préliminaires étaient des actions de générosité qui font plus d'effet que des signatures. Le czar renvoya sans rançon le maréchal *Renschild*, que lui-même avait fait prisonnier, & le roi de Suède rendit de même les généraux *Trubetskoy* & *Gollövin*; prisonniers en Suède depuis la journée de Nerva.

Les négociations avançaient ; tout allait changer dans le Nord. *Gortz* proposait au czar l'acquisition du Meklembourg. Le duc *Charles*, qui possédait ce duché, avait épousé une fille du czar *Ivan*, frère aîné de *Pierre*. La noblesse de son pays était soulevée contre lui.

Pierre avait une armée dans le Meklembourg, & prenait le parti du prince qu'il regardait comme son gendre. Le roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, se déclarait pour la noblesse: c'était encore une manière de mortifier le roi d'Angleterre, en assurant le Meklembourg à *Pierre* déjà maître de la Livonie, & qui allait devenir plus puissant en Allemagne qu'aucun électeur. On donnait en équivalent au duc de Meklembourg le duché de Courlande & une partie de la Prusse, aux dépens de la Pologne à laquelle on rendait le roi *Stanislas*. Brème & Verden devaient revenir à la Suède; mais on ne pouvait en dépouiller le roi *George I* que par la force des armes. Le projet de *Gortz* était donc, comme on l'a déjà dit, que *Pierre* & *Charles XII*, unis non-seulement par la paix, mais par une alliance offensive, envoyassent en Ecosse une armée. *Charles XII*, après avoir conquis la Norvége, devait descendre en personne dans la Grande-Bretagne, & se flattait d'y faire un nouveau roi, après en avoir fait un en Pologne. Le cardinal *Albéroni* promettait des subsides à *Pierre* & à *Charles*. Le roi *George* en tombant entraînait probablement dans sa chute le régent de France son allié, qui demeurant sans support était livré à l'Espagne triomphante & à la France soulevée.

Albéroni & *Gortz* se croyaient sur le point de bouleverser l'Europe d'un bout à l'autre. Une balle de coulevrine, lancée au hasard des bastions de Frederichshall en Norvége, confondit tous ces projets; *Charles XII* fut tué, la flotte d'Espagne fut battue par les Anglais, la conjuration fomentée en France découverte & dissipée; *Albéroni* chassé d'Espagne, *Gortz* décapité à Stockholm; & de toute cette ligue terrible,

à peine commencée, il ne resta de puissant que le czar qui, ne s'étant compromis avec personne, donna la loi à tous ses voisins.

Toutes les mesures furent changées en Suède après la mort de *Charles XII* : il avait été despotique; & on n'élut sa sœur *Ulrique* reine qu'à condition qu'elle renoncerait au despotisme. Il avait voulu s'unir avec le czar contre l'Angleterre & ses alliés, & le nouveau gouvernement suédois s'unit à ces alliés contre le czar.

Le congrès d'Aland ne fut pas à la vérité rompu; mais la Suède liguée avec l'Angleterre espéra que des flottes anglaises, envoyées dans la Baltique, lui procureraient une paix plus avantageuse. Les troupes hanovriennes entrèrent dans les Etats du duc de Meklembourg ; mais les troupes du czar les en chassèrent. Février 1716.

Il entretenait aussi un corps de troupes en Pologne, qui en imposait à la fois aux partisans d'*Auguste* & à ceux de *Stanislas*; & à l'égard de la Suède, il tenait une flotte prête qui devait ou faire une descente sur les côtes, ou forcer le gouvernement suédois à ne pas faire languir le congrès d'Aland. Cette flotte fut 1719. composée de douze grands vaisseaux de ligne, de plusieurs du second rang, de frégates & de galères : le czar en était le vice-amiral, commandant toujours sous l'amiral *Apraxin*.

Une escadre de cette flotte se signala d'abord contre une escadre suédoise, & après un combat opiniâtre, prit un vaisseau & deux frégates. *Pierre*, qui encourageait par tous les moyens possibles la marine qu'il avait créée, donna soixante mille livres de notre

monnaie aux officiers de l'escadre, des médailles d'or, & surtout des marques d'honneur.

Dans ce temps-là même la flotte anglaise, sous le commandement de l'amiral *Norris*, entra dans la mer Baltique pour favoriser les Suédois. *Pierre* eut assez de confiance dans sa nouvelle marine pour ne se pas laisser imposer par les Anglais ; il tint hardiment la mer, & envoya demander à l'amiral anglais s'il venait simplement comme ami des Suédois, ou comme ennemi de la Russie. L'amiral répondit qu'il n'avait point encore d'ordre positif. *Pierre*, malgré cette réponse équivoque, ne laissa pas de tenir la mer.

Les Anglais en effet n'étaient venus que dans l'intention de se montrer, & d'engager le czar par ces démonstrations à faire aux Suédois des conditions de paix acceptables. L'amiral *Norris* alla à Copenhague, & les Russes firent quelques descentes en Suède dans le voisinage même de Stockholm ; ils ruinèrent des forges

Juillet 1719. de cuivre ; ils brûlèrent près de quinze mille maisons, & causèrent assez de mal pour faire souhaiter aux Suédois que la paix fût incessamment conclue.

En effet, la nouvelle reine de Suède pressa le renouvellement des négociations ; *Osterman* même fut envoyé à Stockholm : les choses restèrent dans cet état pendant toute l'année 1719.

1720. L'année suivante le prince de Hesse, mari de la reine de Suède, devenu roi de son chef, par la cession de sa femme, commença son règne par l'envoi d'un ministre à Pétersbourg, pour hâter cette paix tant désirée : mais au milieu de ces négociations la guerre durait toujours.

La flotte anglaise se joignit à la suédoise, mais

ſans commettre encore d'hoſtilités ; il n'y avait point de rupture déclarée entre la Ruſſie & l'Angleterre ; l'amiral *Norris* offrait la médiation de ſon maître ; mais il l'offrait à main armée ; & cela même arrêtait les négociations. Telle eſt la ſituation des côtes de la Suède & de celles des nouvelles provinces de Ruſſie ſur la mer Baltique, que l'on peut aiſément inſulter celles de Suède, & que les autres ſont d'un abord très-difficile. Il y parut bien, lorſque l'amiral *Norris*, ayant levé le maſque, fit enfin une deſcente, conjointement avec les Suédois, dans une petite île de l'Eſtonie, nommée Narguen, appartenante au czar : ils brûlèrent une cabane : mais les Ruſſes dans le même temps deſcendirent vers Vaſa, brûlèrent quarante & un villages & plus de mille maiſons, & cauſèrent dans tout le pays un dommage inexprimable. Le prince *Gallitzin* prit quatre frégates ſuédoiſes à l'abordage ; il ſemblait que l'amiral anglais ne fût venu que pour voir de ſes yeux à quel point le czar avait rendu ſa marine redoutable. *Norris* ne fit preſque que ſe montrer à ces mêmes mers ſur leſquelles on menait les quatre frégates ſuédoiſes en triomphe au port de Cronſlot devant Pétersbourg. Il paraît que les Anglais en firent trop s'ils n'étaient que médiateurs, & trop peu s'ils étaient ennemis.

Juin.

Enfin le nouveau roi de Suède demanda une ſuſpenſion d'armes ; & n'ayant pu réuſſir jusqu'alors par les menaces de l'Angleterre, il employa la médiation du duc d'*Orléans*, régent de France : ce prince, allié de la Ruſſie & de la Suède, eut l'honneur de la conciliation : il envoya *Campredon* plénipotentiaire à Pétersbourg & de là à Stockholm. Le congrès s'aſſembla

Novembre 1720.

Fév. 1721.

dans Neuſtadt, petite ville de Finlande; mais le czar ne voulut accorder l'armiſtice que quand on fut ſur le point de conclure & de ſigner. Il avait une armée en Finlande prête à ſubjuguer le reſte de cette province; ſes eſcadres menaçaient continuellement la Suède : il fallait que la paix ne ſe fît que ſuivant ſes volontés. On ſouſcrivit enfin à tout ce qu'il voulut : on lui céda à perpétuité tout ce qu'il avait conquis, depuis les frontières de la Courlande juſqu'au fond du golfe de Finlande, & par-delà encore, le long du pays de Kexholm, & cette liſière de la Finlande même qui ſe prolonge des environs de Kexholm au Nord : ainſi il reſta ſouverain reconnu de la Livonie, de l'Eſtonie, de l'Ingrie, de la Carélie, du pays de Vibourg & des îles voiſines qui lui aſſuraient encore la domination de la mer, comme les îles d'Oeſel, de Dago, de Mône & beaucoup d'autres. Le tout formait une étendue de trois cents lieues communes ſur des largeurs inégales, & compoſait un grand royaume, qui était le prix de vingt années de peines.

Cette paix de Neuſtadt fut ſignée le 10 ſeptembre 1721, n. ſt. par ſon miniſtre *Oſterman* & le général *Bruce*.

Pierre eut d'autant plus de joie que, ſe voyant délivré de la néceſſité d'entretenir de grandes armées vers la Suède, libre d'inquiétude avec l'Angleterre & avec ſes voiſins, il ſe voyait en état de ſe livrer tout entier à la réforme de ſon empire, déjà ſi bien commencée, & à faire fleurir en paix les arts & le commerce, introduits par ſes ſoins avec tant de travaux.

Dans les premiers tranſports de ſa joie, il écrivit à ſes plénipotentiaires : „ Vous avez dreſſé le traité

» comme si nous l'avions rédigé nous-mêmes, & si » nous vous l'avions envoyé pour le faire signer aux » Suédois; ce glorieux événement sera toujours présent » à notre mémoire. »

Des fêtes de toute espèce signalèrent la satisfaction des peuples dans tout l'empire, & surtout à Pétersbourg. Les pompes triomphales que le czar avait étalées pendant la guerre, n'approchaient pas des réjouissances paisibles au-devant desquelles tous les citoyens allaient avec transport ; cette paix était le plus beau de ses triomphes ; & ce qui plut bien plus encore que toutes ces fêtes éclatantes, ce fut une rémission entière pour tous les coupables détenus dans les prisons, & l'abolition de tout ce qu'on devait d'impôts au trésor du czar dans toute l'étendue de l'empire, jusqu'au jour de la publication de la paix. On brisa les chaînes d'une foule de malheureux : les voleurs publics, les assassins, les criminels de lèse-majesté furent seuls exceptés.

Ce fut alors que le sénat & le synode décernèrent 1721.
à *Pierre* les titres de *grand*, d'*empereur* & de *père de la patrie*. Le chancelier *Golofkin* porta la parole au nom de tous les ordres de l'Etat dans l'église cathédrale : les sénateurs crièrent ensuite trois fois : *Vive notre empereur & notre père;* & ces acclamations furent suivies de celles du peuple. Les ministres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Danemarck, de Hollande le félicitèrent le même jour, le nommèrent de ces titres qu'on venait de lui donner, & reconnurent empereur celui qu'on avait déjà désigné publiquement par ce titre en Hollande, après la bataille de Pultava. Les noms de *père* & de *grand* étaient des noms glorieux

que perſonne ne pouvait lui diſputer en Europe ; celui d'*empereur* n'était qu'un titre honorifique décerné par l'uſage à l'empereur d'Allemagne, comme roi titulaire des Romains ; & ces appellations demandent du temps pour être formellement uſitées dans les chancelleries des cours, où l'étiquette eſt différente de la gloire. Bientôt après, *Pierre* fut reconnu empereur par toute l'Europe, excepté par la Pologne, que la diſcorde diviſait toujours, & par le pape, dont le ſuffrage eſt devenu fort inutile, depuis que la cour romaine a perdu ſon crédit à meſure que les nations ſe ſont éclairées.

CHAPITRE XVI.

Des conquêtes en Perſe.

LA ſituation de la Ruſſie eſt telle, qu'elle a néceſſairement des intérêts à ménager avec tous les peuples qui habitent vers le cinquantième degré de latitude. Quand elle fut mal gouvernée, elle fut en proie tour à tour aux Tartares, aux Suédois, aux Polonais ; & ſous un gouvernement ferme & vigoureux, elle fut redoutable à toutes les nations. *Pierre* avait commencé ſon règne par un traité avantageux avec la Chine. Il avait à la fois combattu les Suédois & les Turcs : il finit par conduire des armées en Perſe.

La Perſe commençait à tomber dans cet état déplorable où elle eſt encore de nos jours. Qu'on ſe figure la guerre de trente ans dans l'Allemagne, les temps de

la fronde, les temps de la S[t] Barthelemi, de *Charles VI* & du roi *Jean* en France, les guerres civiles d'Angleterre, la longue dévaſtation de la Ruſſie entière par les Tartares, ou ces mêmes Tartares envahiſſant la Chine; on aura quelque idée des fléaux qui ont déſolé la Perſe.

Il ſuffit d'un prince faible & inappliqué, & d'un ſujet puiſſant & entreprenant pour plonger un royaume entier dans cet abyme de déſaſtres. Le sha ou shac, ou ſophi de Perſe *Huſſein*, deſcendant du grand *Sha-Abas*, était alors ſur le trône : il ſe livrait à la molleſſe ; ſon premier miniſtre commit des injuſtices & des cruautés que la faibleſſe d'*Huſſein* toléra : voilà la ſource de quarante ans de carnage.

La Perſe, de même que la Turquie, a des provinces différemment gouvernées ; elle a des ſujets immédiats, des vaſſaux, des princes tributaires, des peuples même à qui la cour payait un tribut ſous le nom de penſion ou de ſubſide; tels étaient, par exemple, les peuples du Dagueſtan, qui habitaient les branches du mont Caucaſe, à l'occident de la mer Caſpienne : ils feſaient autrefois partie de l'ancienne Albanie; car tous les peuples ont changé leurs noms & leurs limites; ces peuples s'appellent aujourd'hui les Leſguis; ce ſont des montagnards plutôt ſous la protection que ſous la domination de la Perſe : on leur payait des ſubſides pour défendre ces frontières.

A l'autre extrémité de l'empire vers les Indes était le prince de Candahar, qui commandait à la milice des Aguans. Ce prince était un vaſſal de la Perſe, comme les hoſpodars de Valachie & de Moldavie ſont vaſſaux de l'empire turc : ce vaſſelage n'eſt point

héréditaire ; il ressemble parfaitement aux anciens fiefs établis dans l'Europe par les espèces de tartares qui bouleversèrent l'empire romain. La milice des Aguans, gouvernée par le prince de Candahar, était celle de ces mêmes Albanois des côtes de la mer Caspienne, voisins du Daguestan, mêlés de circasses & de géorgiens, pareils aux anciens Mamelucs qui subjuguèrent l'Egypte : on les appela les Aguans par corruption. *Timur*, que nous nommons *Tamerlan*, avait mené cette milice dans l'Inde, & elle resta établie dans cette province de Candahar, qui tantôt appartint à l'Inde, tantôt à la Perse. C'est par ces Aguans & par ces Lesguis que la révolution commença.

Myr Veitz ou *Mirivitz*, intendant de la province, préposé uniquement à la levée des tributs, assassina le prince de Candahar, souleva la milice, & fut maître du Candahar jusqu'à sa mort arrivée en 1717. Son frère lui succéda paisiblement en payant un léger tribut à la Porte persane : mais le fils de *Mirivitz*, né avec la même ambition que son père, assassina son oncle, & voulut devenir un conquérant. Ce jeune homme s'appelait *Myr Mahmoud ;* mais il ne fut connu en Europe que sous le nom de son père, qui avait commencé la rebellion. *Mahmoud* joignit à ses Aguans ce qu'il put ramasser de guèbres, anciens perses dispersés autrefois par le calife *Omar*, toujours attachés à la religion des mages, si florissante autrefois sous *Cyrus*, & toujours ennemis secrets des nouveaux Persans. Enfin il marcha dans le cœur de la Perse à la tête de cent mille combattans.

Dans le même temps les Lesguis ou Albanois, à qui le malheur des temps n'avait pas permis qu'on

payât

payât leurs ſubſides, deſcendirent en armes de leurs montagnes; de ſorte que l'incendie s'alluma des deux bouts de l'empire juſqu'à la capitale.

Ces Leſguis ravagèrent tout le pays qui s'étend le long du bord occidental de la mer Caſpienne juſqu'à Derbent ou la porte de fer. Dans cette contrée qu'ils dévaſtèrent eſt la ville de Shamachie, à quinze lieues communes de la mer : on prétend que c'eſt l'ancienne demeure de *Cyrus*, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de *Cyropolis*; car nous ne connaiſſons que par les Grecs la poſition & les noms de ce pays : & de même que les Perſans n'eurent jamais de prince qu'ils appelaſſent *Cyrus*, ils eurent encore moins de ville qui s'appelât Cyropolis. C'eſt ainſi que les Juifs, qui ſe mêlèrent d'écrire quand ils furent établis dans Alexandrie, imaginèrent une ville de Scythopolis, bâtie, diſaient-ils, par les Scythes auprès de la Judée; comme ſi les Scythes & les anciens Juifs avaient pu donner des noms grecs à des villes.

Cette ville de Shamachie était opulente. Les arméniens voiſins de cette partie de la Perſe y feſaient un commerce immenſe, & *Pierre* venait d'y établir à ſes frais une compagnie de marchands ruſſes qui commençait à être floriſſante. Les Leſguis ſurprirent la ville, la ſaccagèrent, égorgèrent tous les ruſſes qui trafiquaient ſous la protection de sha *Huſſein*, & pillèrent leurs magaſins, dont on fit monter la perte à près de quatre millions de roubles.

Pierre envoya demander ſatisfaction à l'empereur *Huſſein*, qui diſputait encore ſa couronne, & au tyran *Mahmoud* qui l'uſurpait. *Huſſein* ne put lui rendre juſtice, & *Mahmoud* ne le voulut pas. *Pierre* réſolut de

fe faire juftice lui-même, & de profiter des défordres de la Perfe.

Myr Mahmoud pourfuivait toujours en Perfe le cours de fes conquêtes. Le fophi apprenant que l'empereur de Ruffie fe préparait à entrer dans la mer Cafpienne, pour venger le meurtre de fes fujets égorgés dans Shamachie, le pria fecrétement, par la voie d'un arménien, de venir en même temps au fecours de la Perfe.

Pierre méditait depuis long-temps le projet de dominer fur la mer Cafpienne par une puiffante marine, & de faire paffer par fes Etats le commerce de la Perfe & d'une partie de l'Inde. Il avait fait fonder les profondeurs de cette mer, examiner les côtes & dreffer des cartes exactes. Il partit donc pour la Perfe le 15 mai 1722. Son époufe l'accompagna dans ce voyage comme dans les autres. On defcendit le Volga jufqu'à la ville d'Aftracan. De là il courut faire rétablir les canaux qui devaient joindre la mer Cafpienne, la mer Baltique & la mer Blanche; ouvrage qui a été achevé en partie fous le règne de fon petit-fils.

Pendant qu'il dirigeait fes ouvrages, fon infanterie, fes munitions étaient déjà fur la mer Cafpienne. Il avait vingt-deux mille hommes d'infanterie, neuf
1722. mille dragons, quinze mille cofaques : trois mille matelots manœuvraient & pouvaient fervir de foldats dans les defcentes. La cavalerie prit le chemin de terre par les déferts où l'eau manque fouvent; & quand on a paffé ces déferts, il faut franchir les montagnes du Caucafe, où trois cents hommes pourraient arrêter une armée : mais dans l'anarchie où était la Perfe on pouvait tout tenter.

Le czar vogua environ cent lieues au midi d'Aſtracan juſqu'à la petite ville d'Andréhof. On eſt étonné de voir le nom d'*André* ſur le rivage de la mer d'Hircanie ; mais quelques géorgiens, autrefois eſpèce de chrétiens, avaient bâti cette ville, & les Perſans l'avaient fortifiée ; elle fut aiſément priſe. De là on s'avança toujours par terre dans le Dagueſtan ; on répandit des manifeſtes en perſan & en turc : il était néceſſaire de ménager la Porte ottomane, qui comptait parmi ſes ſujets non-ſeulement les Circaſſes & les Géorgiens voiſins de ce pays, mais encore quelques grands vaſſaux, rangés depuis peu ſous la protection de la Turquie.

Entre autres il y en avait un fort puiſſant nommé *Mahmoud d'Utmich*, qui prenait le titre de ſultan, & qui oſa attaquer les troupes de l'empereur ruſſe ; il fut défait entièrement, & la relation porte qu'on fit de ſon pays *un feu de joie*.

Bientôt *Pierre* arriva à Derbent, que les Perſans & les Turcs appellent *Demir-capi*, la porte de fer : elle eſt ainſi nommée, parce qu'en effet il y avait une porte de fer du côté du Midi. C'eſt une ville longue & étroite qui ſe joint par en-haut à une branche eſcarpée du Caucaſe, & dont les murs ſont baignés à l'autre bout par les vagues de la mer, qui s'élèvent ſouvent au-deſſus d'eux dans les tempêtes. Ces murs pourraient paſſer pour une merveille de l'antiquité, hauts de quarante pieds, & larges de ſix, flanqués de tours quarrées à cinquante pieds l'une de l'autre : tout cet ouvrage paraît d'une ſeule pièce ; il eſt bâti de grès & de coquillages broyés qui ont ſervi de mortier, & le tout forme une maſſe plus dure que le marbre ; on

14 ſeptemb. 1722.

peut y entrer par mer, mais la ville du côté de terre paraît inexpugnable. Il reste encore les débris d'une ancienne muraille semblable à celle de la Chine, qu'on avait bâtie dans le temps de la plus haute antiquité; elle était prolongée des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Noire, & c'était probablement un rempart élevé par les anciens rois de Perse contre cette foule de hordes barbares qui habitaient entre ces deux mers.

La tradition persane porte que la ville de Derbent fut en partie réparée & fortifiée par *Alexandre. Arrien*, *Quinte-Curce* disent qu'en effet *Alexandre* fit relever cette ville : ils prétendent à la vérité que ce fut sur les bords du Tanaïs, mais c'est que de leur temps les Grecs donnaient le nom de Tanaïs au fleuve Cyrus, qui passe auprès de la ville. Il serait contradictoire qu'*Alexandre* eût bâti la porte Caspienne sur un fleuve dont l'embouchure est dans le Pont-Euxin.

Il y avait autrefois trois ou quatre autres portes caspiennes en différens passages, toutes vraisemblablement construites dans la même vue : car tous les peuples qui habitent l'occident, l'orient & le septentrion de cette mer, ont toujours été des barbares redoutables au reste du monde ; & c'est de là principalement que sont partis tous ces essains de conquérans qui ont subjugué l'Asie & l'Europe.

Qu'il me soit permis de remarquer ici combien les auteurs se sont plu dans tous les temps à tromper les hommes, & combien ils ont préféré une vaine éloquence à la vérité. *Quinte-Curce* met dans la bouche de je ne sais quels scythes un discours admirable, plein de modération & de philosophie, comme si les

tartares de ces climats euſſent été autant de ſages, & comme ſi *Alexandre* n'avait pas été le général nommé par les Grecs contre le roi de Perſe, ſeigneur d'une grande partie de la Scythie méridionale & des Indes. Les rhéteurs qui ont cru imiter *Quinte-Curce* ſe ſont efforcés de nous faire regarder ces ſauvages du Caucaſe & des déſerts, affamés de rapine & de carnage, comme les hommes du monde les plus juſtes; ils ont peint *Alexandre*, vengeur de la Grèce & vainqueur de celui qui voulait l'aſſervir, comme un brigand qui courait le monde ſans raiſon & ſans juſtice.

On ne ſonge pas que ces tartares ne furent jamais que des deſtructeurs, & qu'*Alexandre* bâtit des villes dans leur propre pays; c'eſt en quoi j'oſerais comparer *Pierre le grand* à *Alexandre :* auſſi actif, auſſi ami des arts utiles, plus appliqué à la légiſlation, il voulut changer comme lui le commerce du monde, & bâtit ou répara autant de villes qu'*Alexandre*.

Le gouverneur de Derbent à l'approche de l'armée ruſſe ne voulut point ſoutenir de ſiége, ſoit qu'il crût ne pouvoir ſe défendre, ſoit qu'il préférât la protection de l'empereur *Pierre* à celle du tyran *Mahmoud ;* il apporta les clefs d'argent de la ville & du château : 1723.
l'armée entra paiſiblement dans Derbent, & alla camper ſur le bord de la mer.

L'uſurpateur *Mahmoud*, déjà maître d'une grande partie de la Perſe, voulut en vain prévenir le czar & l'empêcher d'entrer dans Derbent. Il excita les tartares voiſins; il accourut lui-même : mais Derbent était déjà rendu.

Pierre ne put alors pouſſer plus loin ſes conquêtes. Les bâtimens qui apportaient de nouvelles proviſions,

des recrues, des chevaux, avaient péri vers Aſtracan, & la ſaiſon s'avançait; il retourna à Moſcou, & y entra en triomphe : là, ſelon ſa coutume, il rendit ſolemnellement compte de ſon expédition au vice-czar *Romadonoski*, continuant juſqu'au bout cette ſingulière comédie, qui, ſelon ce qui eſt dit dans ſon éloge prononcé à Paris à l'académie des ſciences, aurait dû être jouée devant tous les monarques de la terre.

5 janvier.

La Perſe était encore partagée entre *Huſſein* & l'uſurpateur *Mahmoud*. Le premier cherchait à ſe faire un appui de l'empereur de Ruſſie; le ſecond craignait en lui un vengeur, qui lui arracherait le fruit de ſa rebellion. *Mahmoud* fit ce qu'il put pour ſoulever la Porte ottomane contre *Pierre*: il envoya une ambaſſade à Conſtantinople; les princes du Dagueſtan, ſous la protection du grand-ſeigneur, dépouillés par les armes de la Ruſſie, demandèrent vengeance. Le divan craignit pour la Géorgie, que les Turcs comptaient au nombre de leurs Etats.

Le grand-ſeigneur fut près de déclarer la guerre. La cour de Vienne & celle de Paris l'en empêchèrent. L'empereur d'Allemagne notifia que ſi les Turcs attaquaient la Ruſſie, il ſerait obligé de la défendre. Le marquis de *Bonac*, ambaſſadeur de France à Conſtantinople, appuya habilement par ſes repréſentations les menaces des Allemands; il fit ſentir que c'était même l'intérêt de la Porte de ne pas ſouffrir qu'un rebelle uſurpateur de la Perſe enſeignât à détrôner les ſouverains; que l'empereur ruſſe n'avait fait que ce que le grand-ſeigneur aurait dû faire.

Pendant ces négociations délicates le rebelle *Myr Mahmoud* s'était avancé aux portes de Derbent : il

ravagea les pays voisins, afin que les Russes n'eussent pas de quoi subsister. La partie de l'ancienne Hircanie, aujourd'hui Guilan, fut saccagée, & ces peuples désespérés se mirent d'eux-mêmes sous la protection des Russes, qu'ils regardèrent comme leurs libérateurs.

Ils suivaient en cela l'exemple du sophi même. Ce malheureux monarque avait envoyé un ambassadeur à *Pierre le grand* pour implorer solemnellement son secours. A peine cet ambassadeur fut-il en route, que le rebelle *Myr Mahmoud* se saisit d'Ispahan & de la personne de son maître.

Le fils du sophi détrôné & prisonnier, nommé *Thamaseb*, échappa au tyran, rassembla quelques troupes, & combattit l'usurpateur. Il ne fut pas moins ardent que son père à presser *Pierre le grand* de le protéger, & envoya à l'ambassadeur les mêmes instructions que sha *Hussein* avait données.

Cet ambassadeur persan, nommé *Ismaël-beg*, n'était pas encore arrivé, & sa négociation avait déjà réussi. Il fut, en abordant à Astracan, que le général *Matuskin* allait partir avec de nouvelles troupes pour renforcer l'armée du Daguestan. On n'avait point encore pris la ville de Baku ou Bachu, qui donne à la mer Caspienne le nom de mer de Bachu chez les Persans. Il donna au général russe une lettre pour les habitans, par laquelle il les exhortait, au nom de son maître, à se soumettre à l'empereur de Russie. L'ambassadeur continua sa route pour Pétersbourg, & le général *Matuskin* alla mettre le siége devant la ville de Bachu. L'ambassadeur persan arriva à la cour en même temps que la nouvelle de la prise de la ville.

1723. Août.

Cette ville est près de Shamachie, où les facteurs

ruſſes avaient été égorgés ; elle n'eſt pas ſi peuplée ni ſi opulente que Shamachie, mais elle eſt renommée pour le naphte qu'elle fournit à toute la Perſe. Jamais traité ne fut plutôt conclu que celui d'*Iſmaël-beg*. L'empereur *Pierre*, pour venger la mort de ſes ſujets, & pour ſecourir le ſophi *Thamaſeb* contre l'uſurpateur,

Septembre. promettait de marcher en Perſe avec des armées ; & le nouveau ſophi lui cédait non-ſeulement les villes de Bachu & de Derbent, mais les provinces de Guilan, de Mazanderan & d'Aſterabath.

Le Guilan eſt, comme nous l'avons déjà dit, l'Hircanie méridionale ; le Mazanderan qui la touche eſt le pays des Mardes ; Aſterabath joint le Mazanderan ; & c'étaient les trois provinces principales des anciens rois mèdes : de ſorte que *Pierre* ſe voyait maître, par ſes armes & par les traités, du premier royaume de *Cyrus*.

Il n'eſt pas inutile de dire que dans les articles de cette convention on régla le prix des denrées qu'on devait fournir à l'armée. Un chameau ne devait coûter que ſoixante francs de notre monnaie (douze roubles :) la livre de pain ne revenait pas à cinq liards, la livre de bœuf à peu près à ſix : ce prix était une preuve évidente de l'abondance qu'on voyait en ces pays des vrais biens qui ſont ceux de la terre, & de la diſette de l'argent qui n'eſt qu'un bien de convention.

Tel était le ſort miſérable de la Perſe, que le malheureux ſophi *Thamaſeb*, errant dans ſon royaume, pourſuivi par le rebelle *Mahmoud* aſſaſſin de ſon père & de ſes frères, était obligé de conjurer à la fois la Ruſſie & la Turquie de vouloir bien prendre une partie de ſes Etats pour lui conſerver l'autre.

L'empereur *Pierre*, le sultan *Achmet III* & le sophi *Thamaseb* convinrent donc que la Russie garderait les trois provinces dont nous venons de parler, & que la Porte ottomane aurait Casbin, Tauris, Erivan, outre ce qu'elle prenait alors sur l'usurpateur de la Perse. Ainsi ce beau royaume était à la fois démembré par les Russes, par les Turcs & par les Persans mêmes.

L'empereur *Pierre* régna ainsi jusqu'à sa mort du fond de la mer Baltique par-delà les bornes méridionales de la mer Caspienne. La Perse continua d'être la proie des révolutions & des ravages. Les Persans, auparavant riches & polis, furent plongés dans la misère & dans la barbarie, tandis que la Russie parvint de la pauvreté & de la grossièreté à l'opulence & à la politesse. Un seul homme, parce qu'il avait un génie actif & ferme, éleva sa patrie; & un seul homme, parce qu'il était faible & indolent, fit tomber la sienne.

Nous sommes encore très-mal informés du détail 1723.
de toutes les calamités qui ont désolé la Perse si long-temps; on a prétendu que le malheureux sha *Hussein* fut assez lâche pour mettre lui-même sa mitre persane, ce que nous appelons la couronne, sur la tête de l'usurpateur *Mahmoud*. On dit que ce *Mahmoud* tomba ensuite en démence; ainsi un imbécille & un fou décidèrent du sort de tant de milliers d'hommes. On ajoute que *Mahmoud* tua de sa main, dans un accès de folie, tous les fils & les neveux du sha *Hussein* au nombre de cent, qu'il se fit réciter l'évangile de *St Jean* sur la tête pour se purifier & pour se guérir. Ces contes persans ont été débités par nos moines & imprimés à Paris.

Ce tyran, qui avait aſſaſſiné ſon oncle, fut enfin aſſaſſiné à ſon tour par ſon neveu *Eshreff*, qui fut auſſi cruel & auſſi tyran que *Mahmoud*.

Le sha *Thamaſeb* implora toujours l'aſſiſtance de la Ruſſie. C'eſt ce même *Thamaſeb*, ou *Thamas*, ſecouru depuis & rétabli par le célèbre *Kouli-kan*, & enſuite détrôné par *Kouli-kan* même.

Ces révolutions & les guerres que la Ruſſie eut enſuite à ſoutenir contre les Turcs dont elle fut victorieuſe, l'évacuation des trois provinces de Perſe, qui coûtaient à la Ruſſie beaucoup plus qu'elles ne rendaient, ne ſont pas des événemens qui concernent *Pierre le grand;* ils n'arrivèrent que pluſieurs années après ſa mort : il ſuffit de dire qu'il finit ſa carrière militaire par ajouter trois provinces à ſon empire du côté de la Perſe, lorſqu'il venait d'en ajouter trois autres vers les frontières de la Suède.

CHAPITRE XVII.

Couronnement & ſacre de l'impératrice Catherine I. Mort de Pierre le grand.

1724. PIERRE, au retour de ſon expédition de Perſe, ſe vit plus que jamais l'arbitre du Nord. Il ſe déclara le protecteur de la famille de ce même *Charles XII* dont il avait été dix-huit ans l'ennemi. Il fit venir à la cour le duc de Holſtein, neveu de ce monarque ; il lui deſtina ſa fille aînée, & ſe prépara dès-lors à ſoutenir
Février. ſes droits ſur le duché de Holſtein-Sleſvick ; il s'y engagea même dans un traité d'alliance qu'il conclut avec la Suède.

Il continuait les travaux commencés dans toute l'étendue de ses Etats, jusqu'au fond du Kamshatka; & pour mieux diriger ces travaux il établissait à Pétersbourg son académie des sciences. Les arts florissaient de tous côtés; les manufactures étaient encouragées, la marine augmentée, les armées bien entretenues, les lois observées : il jouissait en paix de sa gloire; il voulut la partager d'une manière nouvelle avec celle qui, en réparant le malheur de la campagne du Pruth, avait, disait-il, contribué à cette gloire même. 1724.

Ce fut à Moscou qu'il fit couronner & sacrer sa femme *Catherine*, en présence de la duchesse de Courlande, fille de son frère aîné, & du duc de Holstein qu'il allait faire son gendre. La déclaration qu'il publia mérite attention; on y rappelle l'usage de plusieurs rois chrétiens de faire couronner leurs épouses; on y rappelle les exemples des empereurs *Basilide*, *Justinien*, *Héraclius* & *Léon* le philosophe. L'empereur y spécifie les services rendus à l'Etat par *Catherine*, & surtout dans la guerre contre les Turcs, lorsque son armée réduite, dit-il, à vingt-deux mille hommes, en avait plus de deux cents mille à combattre. Il n'était point dit dans cette ordonnance que l'impératrice dût régner après lui; mais il y préparait les esprits par cette cérémonie inusitée dans ses Etats. 18 mai.

Ce qui pouvait peut-être encore faire regarder *Catherine* comme destinée à posséder le trône après son époux, c'est que lui-même marcha devant elle à pied le jour du couronnement, en qualité de capitaine d'une nouvelle compagnie qu'il créa, sous le nom de *chevaliers de l'impératrice*.

Quand on fut arrivé à l'église, *Pierre* lui posa la

1724. couronne fur la tête ; elle voulut lui embraffer les genoux ; il l'en empêcha ; & au fortir de la cathédrale, il fit porter le fceptre & le globe devant elle. La fête fut digne en tout d'un empereur. *Pierre* étalait dans les occafions d'éclat autant de magnificence qu'il mettait de fimplicité dans fa vie privée.

Ayant couronné fa femme, il fe réfolut enfin à donner fa fille aînée *Anne Petrona* au duc de Holftein. Cette princeffe avait beaucoup de traits de fon père ; elle était d'une taille majeftueufe & d'une grande beauté. On la fiança au duc de Holftein, mais fans

24 novemb. grand appareil. *Pierre* fentait déjà fa fanté très-altérée, & un chagrin domeftique, qui peut-être aigrit encore le mal dont il mourut, rendit ces derniers temps de fa vie peu convenables à la pompe des fêtes.

Catherine avait un jeune chambellan, (*m*) nommé *Moëns de la Croix*, né en Ruffie d'une famille flamande : il était d'une figure diftinguée ; fa fœur, Mme de *Balc*, était dame d'atour de l'impératrice : tous deux gouvernaient fa maifon. On les accufa l'un & l'autre auprès de l'empereur ; ils furent mis en prifon, on leur fit leur procès pour avoir reçu des préfens. Il avait été défendu dès l'an 1714 à tout homme en place d'en recevoir, fous peine d'infamie & de mort ; & cette défenfe avait été plufieurs fois renouvelée.

Le frère & la fœur furent convaincus : tous ceux qui avaient ou acheté, ou récompenfé leurs fervices, furent nommés dans la fentence, excepté le duc de Holftein & fon miniftre le comte de *Baffevitz* : il eft vraifemblable même que des préfens faits par ce prince

(*m*) Mémoires du comte de *Baffevitz*.

à ceux qui avaient contribué à faire réussir son mariage, ne furent pas regardés comme une chose criminelle.

Moëns fut condamné à perdre la tête, & sa sœur, favorite de l'impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette dame, l'un chambellan, & l'autre page, furent dégradés & envoyés en qualité de simples soldats dans l'armée de Perse.

Ces sévérités, qui révoltent nos mœurs, étaient peut-être nécessaires dans un pays où le maintien des lois semblait exiger une rigueur effrayante. L'impératrice demanda la grâce de sa dame d'atour, & son mari irrité la refusa. Il cassa dans sa colère une glace de Venise, & dit à sa femme: „ Tu vois qu'il ne „ faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette „ glace dans la poussière dont elle est sortie. „ *Catherine* le regarda avec une douleur attendrissante, & lui dit: „ Hé bien, vous avez cassé ce qui fesait l'ornement „ de votre palais, croyez-vous qu'il en devienne plus „ beau? „ Ces paroles appaisèrent l'empereur; mais toute la grâce que sa femme put obtenir de lui, fut que sa dame d'atour ne recevrait que cinq coups de knout au lieu de onze.

Je ne rapporterais pas ce fait s'il n'était attesté par un ministre témoin oculaire, qui lui-même ayant fait des présens au frère & à la sœur, fut peut-être une des principales causes de leur malheur. Ce fut cette aventure qui enhardit ceux qui jugent de tout avec malignité, à débiter que *Catherine* hâta les jours d'un mari qui lui inspirait plus de crainte par sa colère que de reconnaissance par ses bienfaits.

On se confirma dans ces soupçons cruels par l'empressement qu'eut *Catherine* de rappeler sa dame

d'atour immédiatement après la mort de son époux, & de lui donner toute sa faveur. Le devoir d'un historien est de rapporter ces bruits publics qui ont éclaté dans tous les temps & dans tous les Etats à la mort des princes enlevés par une mort prématurée, comme si la nature ne suffisait pas à nous détruire ; mais le même devoir exige qu'on fasse voir combien ces bruits étaient téméraires & injustes.

Il y a une distance immense entre le mécontentement passager que peut causer un mari sévère, & la résolution désespérée d'empoisonner un époux & un maître auquel on doit tout. Le danger d'une telle entreprise eût été aussi grand que le crime. Il y avait alors un grand parti contre *Catherine*, en faveur du fils de l'infortuné czarovitz. Cependant ni cette faction, ni aucun homme de la cour ne soupçonnèrent *Catherine*, & les bruits vagues qui coururent, ne furent que l'opinion de quelques étrangers mal instruits, qui se livrèrent sans aucune raison à ce plaisir malheureux de supposer de grands crimes à ceux qu'on croit intéressés à les commettre. Cet intérêt même était fort douteux dans *Catherine;* il n'était pas sûr qu'elle dût succéder ; elle avait été couronnée, mais seulement en qualité d'épouse du souverain, & non comme devant être souveraine après lui.

1725. La déclaration de *Pierre* n'avait ordonné cet appareil que comme une cérémonie & non comme un droit de régner : elle rappelait les exemples des empereurs romains qui avaient fait couronner leurs épouses, & aucune d'elles ne fut maîtresse de l'empire. Enfin, dans le temps même de la maladie de *Pierre*, plusieurs crurent que la princesse *Anne Petrona* lui succéderait,

conjointement avec le duc de Holſtein ſon époux, ou que l'empereur nommerait ſon petit-fils pour ſon ſucceſſeur : ainſi, bien loin que *Catherine* eût intérêt à la mort de l'empereur, elle avait beſoin de ſa conſervation. 1725.

Il était conſtant que *Pierre* était attaqué depuis long-temps d'un abcès & d'une retention d'urine qui lui cauſait des douleurs aiguës. Les eaux minérales d'Olonitz & d'autres qu'il mit en uſage ne furent que d'inutiles ſecours : on le vit s'affaiblir ſenſiblement depuis le commencement de l'année 1724. Ses travaux, dont il ne ſe relâcha jamais, augmentèrent ſon mal & hâtèrent ſa fin : ſon état parut bientôt mortel ; il reſſentit des chaleurs brûlantes qui le jetaient dans un délire preſque continuel : il voulut écrire dans un moment d'intervalle que lui laiſſèrent ſes douleurs, (*n*) mais ſa main ne forma que des caractères inliſibles, dont on ne put déchiffrer que ces mots en ruſſe : *Rendez tout à...* Janvier.

Il cria qu'on fît venir la princeſſe *Anne Petrona*, à laquelle il voulait dicter ; mais lorſqu'elle parut devant ſon lit il avait déjà perdu la parole, & il tomba dans une agonie qui dura ſeize heures. L'impératrice *Catherine* n'avait pas quitté ſon chevet depuis trois nuits ; il mourut enfin entre ſes bras le vingt-huit janvier vers les quatre heures du matin.

On porta ſon corps dans la grand'ſalle du palais, ſuivi de toute la famille impériale, du ſénat, de toutes les perſonnes de la première diſtinction & d'une foule de peuple : il fut expoſé ſur un lit de parade, & tout le monde eut la liberté de l'approcher & de lui baiſer

(*n*) Mémoires mſſ. du comte de *Baſſevitz*.

1725. la main, juſqu'au jour de ſon enterrement qui ſe fit le $\frac{10}{21}$ mars 1725.

On a cru, on a imprimé qu'il avait nommé ſon épouſe *Catherine* héritière de l'empire par ſon teſtament; mais la vérité eſt qu'il n'avait point fait de teſtament, ou que du moins il n'en a jamais paru; négligeance bien étonnante dans un légiſlateur, & qui prouve qu'il n'avait pas cru ſa maladie mortelle.

On ne ſavait point à l'heure de ſa mort qui remplirait ſon trône; il laiſſait *Pierre* ſon petit-fils, né de l'infortuné *Alexis;* il laiſſait ſa fille aînée la ducheſſe de Holſtein. Il y avait une faction conſidérable en faveur du jeune *Pierre*. Le prince *Menzikoff*, lié avec l'impératrice *Catherine* dans tous les temps, prévint tous les partis & tous les deſſeins. *Pierre* était prêt d'expirer, quand *Menzikoff* fit paſſer l'impératrice dans une ſalle où leurs amis étaient déjà aſſemblés; on fait tranſporter le tréſor à la fortereſſe, on s'aſſure des gardes; le prince *Menzikoff* gagna l'archevêque de Novogorod; *Catherine* tint avec eux, & avec un ſecrétaire de confiance nommé *Macarof*, un conſeil ſecret, où aſſiſta le miniſtre du duc de Holſtein.

L'impératrice, au ſortir de ce conſeil, revint auprès de ſon époux mourant, qui rendit les derniers ſoupirs entre ſes bras. Auſſitôt les ſénateurs, les officiers-généraux accoururent au palais; l'impératrice les harangua; *Menzikoff* répondit en leur nom; on délibéra pour la forme hors de la préſence de l'impératrice. L'archevêque de Pleſcou *Théophane* déclara que l'empereur avait dit la veille du couronnement de *Catherine*, qu'il ne la couronnait que pour la faire régner après

lui;

lui; toute l'assemblée signa la proclamation, & *Catherine* succéda à son époux le jour même de sa mort.

Pierre le grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés, & la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vu que tous ses établissemens étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, & ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait mise à faire du bien, que ses défauts n'avaient jamais affaibli ses grandes qualités, qu'en lui l'homme eut ses taches, & que le monarque fut toujours grand; il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, & sur la terre & sur les eaux: mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts, qu'il a transplantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étaient sauvages, ont en fructifiant rendu témoignage à son génie & éternisé sa mémoire; ils paraissent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, discipline militaire, marine, commerce, manufactures, sciences, beaux-arts, tout s'est perfectionné selon ses vues; & par une singularité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre femmes montées après lui successivement sur le trône qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, & ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

Le palais a eu des révolutions après sa mort; l'Etat n'en a éprouvé aucune. La splendeur de cet empire s'est augmentée sous *Catherine I;* il a triomphé des Turcs & des Suédois sous *Anne Petrona;* il a conquis

ſous *Eliſabeth* la Pruſſe & une partie de la Poméranie; il a joui d'abord de la paix, & il a vu fleurir les arts ſous *Catherine II.*

C'eſt aux hiſtoriens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres & des entrepriſes de *Pierre le grand;* ils encourageront leurs compatriotes en célébrant tous ceux qui ont aidé ce monarque dans ſes travaux guerriers & politiques. Il ſuffit à un étranger, amateur déſintéreſſé du mérite, d'avoir eſſayé de montrer ce que fut le grand-homme qui apprit de *Charles XII* à le vaincre, qui ſortit deux fois de ſes Etats pour les mieux gouverner, qui travailla de ſes mains à preſque tous les arts néceſſaires, pour en donner l'exemple à ſon peuple, & qui fut le fondateur & le père de ſon empire.

Les ſouverains des Etats depuis long-temps policés ſe diront à eux-mêmes : » Si dans les climats glacés de » l'ancienne Scythie un homme aidé de ſon ſeul génie » a fait de ſi grandes choſes, que devons-nous faire » dans des royaumes où les travaux accumulés de » pluſieurs ſiècles nous ont rendu tout facile ? »

Fin de l'Hiſtoire de Pierre le grand.

PIECES ORIGINALES

Selon les traductions faites alors par l'ordre de Pierre I.

CONDAMNATION D'ALEXIS.

Le 24 juin 1718.

En vertu de l'ordonnance expresse émanée de sa majesté czarienne, & signée de sa propre main le 13 juin dernier, pour le jugement du czarovitz *Alexis Petrovitz*, sur ses transgressions & ses crimes contre son père & son seigneur, les soussignés ministres, sénateurs, états militaire & civil, après s'être assemblés plusieurs fois dans la chambre de la régence du sénat à Pétersbourg, ayant ouï plus d'une fois la lecture qui a été faite des originaux & des extraits des témoignages qui ont été rendus contre lui, comme aussi des lettres d'exhortation de sa majesté czarienne au czarovitz, & des réponses qu'il y a faites, écrites de sa propre main; & des autres actes appartenans au procès, de même que des informations criminelles, & des confessions & des déclarations du czarovitz, tant écrites de sa propre main que faites de bouche à son seigneur & père, & devant les soussignés établis par l'autorité de sa majesté czarienne, à l'effet du présent jugement : ils ont déclaré & reconnu que, quoique selon les droits de l'empire russien, il n'ait jamais appartenu à eux, étant sujets naturels de la domination souveraine de sa majesté czarienne, de prendre connaissance d'une affaire de cette nature, qui, selon son importance, dépend uniquement de la volonté absolue du souverain, dont le pouvoir ne dépend que de DIEU seul, & n'est point limité par aucune

loi ; se soumettant pourtant à ladite ordonnance de sa majesté czarienne leur souverain, qui leur donne cette liberté, & après de mûres réflexions, & en conscience chrétienne, sans crainte ni flatterie, & sans avoir égard à la personne, n'ayant devant les yeux que les lois divines applicables au cas présent, tant de l'ancien que du nouveau testament, les saintes écritures de l'évangile & des apôtres, comme aussi les canons & les règles des conciles, l'autorité des saints pères & des docteurs de l'Eglise ; prenant aussi des lumières des considérations des archevêques & du clergé assemblés à Pétersbourg par ordre de sa majesté czarienne, lesquelles sont transcrites ci-dessus, & se conformant aux lois de toute la Russie, & en particulier aux constitutions de cet empire, aux lois militaires & aux statuts qui sont conformes aux lois de beaucoup d'autres Etats, surtout à celles des anciens empereurs romains & grecs, & d'autres princes chrétiens. Les soussignés ayant été aux avis sont convenus unanimement, sans contradiction, & ils ont prononcé que le czarovitz *Alexis Petrovitz est digne de mort* pour ses crimes susdits, & pour ses transgressions capitales contre son souverain & son père, étant fils & sujet de sa majesté czarienne ; en sorte que, quoique sa majesté czarienne ait promis au czarovitz, par la lettre qu'il lui a envoyée par M. *Tolstoy* conseiller privé, & par le capitaine *Romanzoff*, datée de Spa le 10 juillet 1717, de lui pardonner son évasion, s'il retournait de son bon gré & volontairement, ainsi que le czarovitz même l'a avoue avec remercîment dans sa réponse à cette lettre, écrite de Naples le 4 octobre 1717, où il a marqué qu'il remerciait sa majesté czarienne pour le pardon qui lui était donné seulement pour son évasion volontaire, il s'en est rendu indigne depuis par

ſes oppoſitions aux volontés de ſon père & par ſes autres tranſgreſſions qu'il a renouvelées & continuées, comme il eſt amplement déduit dans le manifeſte, publié par ſa majeſté czarienne le 3 février de la préſente année, & parce qu'entr'autres choſes il n'eſt pas retourné de ſon bon gré.

Et quoique ſa majeſté czarienne, à l'arrivée du czarovitz à Moſcou, avec ſon écrit de confeſſion de ſes crimes, & où il en demandait pardon, eût pitié de lui, comme il eſt naturel à un père d'en avoir de ſon fils, & qu'à l'audience qu'elle lui donna dans la ſalle du château le même jour 3 de février, elle lui promît le pardon de toutes ſes tranſgreſſions ; ſa majeſté czarienne ne lui fit cette promeſſe qu'avec cette condition expreſſe, qu'elle exprima en préſence de tout le monde, ſavoir que lui czarovitz déclarerait ſans aucune reſtriction ni réſerve tout ce qu'il avait commis & tramé juſqu'à ce jour-là contre ſa majeſté czarienne, & qu'il découvrirait toutes les perſonnes qui lui ont donné des conſeils, ſes complices & généralement tous ceux qui ont ſu quelque choſe de ſes deſſeins & de ſes menées ; mais que s'il célait quelqu'un ou quelque choſe, le pardon promis ſerait nul & demeurerait révoqué ; ce que le czarovitz reçut alors & accepta, au moins en apparence, avec des larmes de reconnaiſſance, & il promit par ſerment de déclarer tout ſans réſerve. En confirmation de quoi il baiſa la ſainte croix & les ſaintes écritures dans l'égliſe cathédrale.

Sa majeſté czarienne lui confirma auſſi la même choſe de ſa propre main le lendemain, dans les articles d'interrogatoire inſérés ci-deſſus, qu'elle lui fit donner, ayant écrit à leur tête ce qui ſuit :

» Comme vous avez reçu hier votre pardon, à condition

„ que vous déclareriez toutes les circonſtances de votre „ évaſion & ce qui y a du rapport ; mais que ſi vous céliez „ quelque choſe, vous feriez privé de la vie ; & comme „ vous avez déjà fait de bouche quelques déclarations, „ vous devez pour une plus ample ſatisfaction, & pour „ votre décharge, les mettre par écrit ſelon les points „ marqués ci-deſſous :

Et à la concluſion, il était encore écrit de la main de ſa majeſté czarienne dans le ſeptième article :

„ Déclarez tout ce qui a du rapport à cette affaire, „ quand même cela ne ferait point ſpécifié ici, & purgez- „ vous comme dans la ſainte confeſſion ; mais ſi vous „ cachez ou célez quelque choſe qui ſe découvre dans „ la ſuite, ne m'imputez rien ; car il vous a été déclaré „ hier devant tout le monde qu'en ce cas-là le pardon „ que vous avez reçu ferait nul & révoqué. „

Nonobſtant cela, le czarovitz a parlé dans ſes réponſes & dans ſes confeſſions ſans aucune ſincérité ; il a célé & caché non-ſeulement beaucoup de perſonnes, mais auſſi des affaires capitales, & ſes tranſgreſſions, & en particulier ſes deſſeins de rebellion contre ſon père & ſon ſeigneur, & ſes mauvaiſes pratiques qu'il a tramées & entretenues long-temps pour tâcher d'uſurper le trône de ſon père, même de ſon vivant, par différentes mauvaiſes voies, & ſous de méchans prétextes, fondant ſon eſpérance & les ſouhaits qu'il feſait de la mort de ſon père & ſon ſeigneur, ſur la déclaration dont il ſe flattait du petit peuple en ſa faveur.

Tout cela a été découvert enſuite par les informations criminelles, après qu'il a refuſé de le déclarer lui-même, comme il a paru ci-deſſus.

Ainsi il est évident par toutes ces démarches du czarovitz, & par les déclarations qu'il a données par écrit & de bouche, & en dernier lieu par celle du 22 juin de la présente année, qu'il n'a point voulu que la succession à la couronne lui vînt après la mort de son père de la manière que son père aurait voulu la lui laisser, selon l'ordre de l'équité & par les voies & les moyens que DIEU a prescrits ; mais qu'il l'a désirée, & qu'il a eu dessein d'y parvenir, même du vivant de son père & son seigneur, contre la volonté de sa majesté czarienne, & en s'opposant à tout ce que son père voulait, & non-seulement par des soulèvemens de rebelles qu'il espérait, mais encore par l'assistance de l'empereur, & avec une armée étrangère qu'il s'était flatté d'avoir à sa disposition, au prix même du renversement de l'Etat, & de l'aliénation de tout ce qu'on aurait pu lui demander de l'Etat pour cette assistance.

L'exposé qu'on vient de faire fait donc voir que le czarovitz en cachant tous ses pernicieux desseins, & en célant beaucoup de personnes qui ont été d'intelligence avec lui, comme il a fait jusqu'au dernier examen, & jusqu'à ce qu'il a été pleinement convaincu de toutes ses machinations, a eu en vue de se réserver des moyens pour l'avenir, quand l'occasion se présenterait favorable de reprendre ses desseins, & de pousser à bout l'exécution de cette horrible entreprise contre son père & son seigneur, & contre tout cet empire.

Il s'est rendu par-là indigne de la clémence & du pardon qui lui a été promis par son seigneur & son père ; il l'a aussi avoué lui-même, tant devant sa majesté czarienne qu'en présence de tous les états ecclésiastiques & séculiers, & publiquement devant toute l'assemblée ; & il a aussi

déclaré verbalement & par écrit devant les juges foussignés, établis par fa majefté czarienne, que tout ce que deffus était véritable & manifefte par les effets qui en avaient paru.

Ainfi puifque les fufdites lois divines & eccléfiaftiques, les civiles & militaires, & particulièrement les deux dernières, condamnent à mort fans miféricorde, non-feulement ceux dont les attentats contre leur père & feigneur ont été manifeftés par des évidences, ou prouvés par des écrits, mais même ceux dont les attentats n'ont été que dans l'intention de fe rebeller, ou d'avoir formé de fimples deffeins de tuer leur fouverain ou d'ufurper l'empire ; que penfer d'un deffein de rebellion, tel qu'on n'a guère ouï parler de femblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre fon fouverain ? premièrement comme fon père de la patrie, & encore comme fon père felon la nature ; (un père très-clément qui a fait élever le czarovitz depuis le berceau avec des foins plus que paternels, avec une tendreffe & une bonté qui ont paru en toutes rencontres, qui a tâché de le former pour le gouvernement, & de l'inftruire avec des peines incroyables & une application infatigable dans l'art militaire, pour le rendre capable & digne de la fucceffion d'un fi grand empire) à combien plus forte raifon un tel deffein a-t-il mérité une punition de mort ?

C'eft avec un cœur affligé & des yeux pleins de larmes, que nous, comme ferviteurs & fujets, prononçons cette fentence, confidérant qu'il ne nous appartient point en cette qualité d'entrer en jugement de fi grande importance, & particulièrement de prononcer une fentence contre le fils du très-fouverain & très-clément czar notre feigneur. Cependant fa volonté étant que nous jugions,

nous déclarons par la présente notre véritable opinion, & nous prononçons cette condamnation avec une conscience si pure & si chrétienne que nous croyons pouvoir la soutenir devant le terrible, le juste & l'impartial jugement du grand DIEU.

Soumettant au reste cette sentence que nous rendons, & cette condamnation que nous fesons, à la souveraine puissance, à la volonté, & à la clémente revision de sa majesté czarienne notre très-clément monarque.

PAIX DE NEUSTADT.

Au nom de la très-sainte & indivisible Trinité.

SOIT notoire par les présentes, que comme il s'est élevé il y a plusieurs années une guerre sanglante, longue & onéreuse entre sa majesté le feu roi *Charles XII* de glorieuse mémoire, roi de Suède, des Goths & des Vandales &c. ses successeurs au trône de Suède, madame *Ulrique*, reine de Suède, des Goths & des Vandales &c. & le royaume de Suède, d'une part; & entre sa majesté czarienne *Pierre I*, empereur de toute la Russie &c. & l'empire de Russie, de l'autre part: les deux parties ont trouvé à propos de travailler aux moyens de mettre fin à ces troubles, & par conséquent à l'effusion de tant de sang innocent; & il a plu à la providence divine de disposer les esprits des deux parties à faire assembler leurs ministres plénipotentiaires, pour traiter & conclure une paix ferme, sincère & stable, & une amitié éternelle entre les deux Etats, provinces, pays, vassaux, sujets

& habitans; savoir, M. *Jean Lilienstied*, conseiller de sa majesté le roi de Suède, de son royaume & de sa chancellerie, & M. le baron *Otto-Reinhold Stroemfeld*, intendant des mines de cuivre & des fiefs des Dalders, de la part de sadite majesté; & de la part de sa majesté czarienne, M. le comte *Jacob-Daniel Bruce*, son aide-de-camp général, président des colléges des minéraux & manufactures, & chevalier des ordres de St André & de l'aigle blanc, & M. *Henri-Jean-Fréderic Osterman*, conseiller privé de la chancellerie de sa majesté czarienne : lesquels ministres plénipotentiaires s'étant assemblés à Neustadt, ont fait l'échange de leurs pouvoirs; & après avoir imploré l'assistance divine, ils ont mis la main à cet important & très-salutaire ouvrage, & ont conclu, par la grâce & la bénédiction de DIEU, la paix suivante, entre la couronne de Suède & sa majesté czarienne.

ART. I. Il y aura dès-à-présent, & jusqu'à perpétuité, une paix inviolable par terre & par mer, de même qu'une sincère union & une amitié indissoluble, entre sa majesté le roi *Fréderic I*, roi de Suède, des Goths & des Vandales, ses successeurs à la couronne & au royaume de Suède, ses domaines, provinces, pays, villes, vassaux, sujets & habitans, tant dans l'empire romain que hors dudit empire, d'une part; & sa majesté czarienne *Pierre I*, empereur de toute la Russie &c. ses successeurs au trône de Russie, & tous ses pays, villes, vassaux, sujets & habitans, d'autre part : de sorte qu'à l'avenir, les deux parties pacifiantes ne commettront ni ne permettront qu'il se commette aucune hostilité, secrétement ou publiquement, directement ou indirectement, soit par les leurs ou par les autres : elles ne donneront non plus aucun

ſecours aux ennemis d'une des deux parties pacifiantes, ſous quelque prétexte que ce ſoit, & ne feront avec eux aucune alliance qui ſoit contraire à cette paix : mais elles entretiendront toujours entre elles une amitié ſincère, & tâcheront de maintenir l'honneur, l'avantage & la ſureté mutuelle ; comme auſſi de détourner, autant qu'il leur ſera poſſible, les dommages & les troubles dont l'une des deux parties pourrait être menacée par quelque autre puiſſance.

II. Il y a de plus, de part & d'autre, une amniſtie générale des hoſtilités commiſes pendant la guerre, ſoit par les armes ou par d'autres voies, de ſorte qu'on ne s'en reſſouviendra ni s'en vengera jamais ; particulièrement à l'égard de toutes les perſonnes d'Etat & des ſujets, de quelque nation que ce ſoit, qui ſont entrés au ſervice de l'une des deux parties pendant la guerre, & qui par cette démarche ſe ſont rendus ennemis de l'autre partie, excepté les coſaques ruſſiens qui ont paſſé au ſervice du roi de Suède : ſa majeſté czarienne n'a pas voulu accorder qu'ils fuſſent compris dans cette amniſtie générale, nonobſtant toutes les inſtances qui ont été faites de la part du roi de Suède en leur faveur.

III. Toutes les hoſtilités, tant par mer que par terre, ceſſeront ici & dans le grand duché de Finlande, dans quinze jours, ou plutôt, s'il eſt poſſible, après la ſignature de cette paix ; mais dans les autres endroits, dans trois ſemaines, ou plutôt, s'il eſt poſſible, après qu'on aura fait l'échange de part & d'autre : pour cet effet, on publiera d'abord la concluſion de la paix. Et au cas qu'après l'expiration de ce terme, on vînt à commettre quelque hoſtilité par mer ou par terre, de l'un ou de

l'autre côté, de quelque nom que ce soit, par ignorance de la paix conclue, cela ne portera aucun préjudice à la conclusion de cette paix; mais on sera obligé de restituer & les hommes & les effets pris & enlevés après ce temps-là.

IV. Sa majesté le roi de Suède cède par les présentes, tant pour soi-même que pour ses successeurs au trône & au royaume de Suède, à sa majesté czarienne & ses successeurs à l'empire de Russie, en pleine, irrévocable & éternelle possession, les provinces qui ont été conquises & prises par les armes de sa majesté czarienne dans cette guerre, sur la couronne de Suède; savoir, la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, & une partie de la Carélie, de même que le district du fief de Vibourg, spécifié ci-dessous dans l'article du réglement des limites; les villes & forteresses de Riga, Dunemunde, Pernau, Revel, Dorpt, Nerva, Vibourg, Kexholm, & les autres villes, forteresses, ports, places, districts, rivages & côtes appartenans auxdites provinces, comme aussi les îles d'Oesel, Daghoe, Moen & toutes les autres îles depuis la frontière de Courlande, sur les côtes de Livonie, Estonie & Ingermanie, & du côté oriental de Revel, sur la mer qui va à Vibourg, vers le Midi & l'Orient; avec tous les habitans qui se trouvent dans ces îles, & dans les susdites provinces, villes & places; & généralement toutes leurs appartenances, dépendances, prérogatives, droits & émolumens, sans aucune expédition, ainsi que la couronne de Suède les a possédés.

Pour cet effet sa majesté le roi de Suède renonce à jamais de la manière la plus solemnelle, tant pour soi que pour ses successeurs & pour tout le royaume de Suède, à toutes les prétentions qu'ils ont eues jusques

ici, ou peuvent avoir ſur leſdites provinces, îles, pays & places, dont tous les habitans ſeront, en vertu des préſentes, déchargés du ſerment qu'ils ont prêté à la couronne de Suède; de ſorte que ſa majeſté & le royaume de Suède ne pourront plus ſe les attribuer dès-à-préſent, ni les redemander à jamais, ſous quelque prétexte que ce ſoit, mais ils ſeront & reſteront incorporés à perpétuité à l'empire de Ruſſie; & ſa majeſté & le royaume de Suède s'engagent, par les préſentes, de laiſſer & maintenir toujours ſa majeſté czarienne & ſes ſucceſſeurs à l'empire de Ruſſie dans la paiſible poſſeſſion deſdites provinces, îles, pays & places; & l'on cherchera, & remettra à ceux qui ſeront autoriſés de ſa majeſté czarienne toutes les archives & papiers qui concernent principalement ces pays, leſquels ont été enlevés & portés en Suède pendant cette guerre.

V. Sa majeſté czarienne s'engage en échange, & promet de reſtituer & d'évacuer à ſa majeſté & à la couronne de Suède, dans le terme de quatre ſemaines après l'échange de la ratification de ce traité de paix, ou plutôt, s'il eſt poſſible, le grand duché de Finlande, excepté la partie qui en a été réſervée ci-deſſous dans le réglement des limites, laquelle appartiendra à ſa majeſté czarienne; de forte que ſa majeſté czarienne, & ſes ſucceſſeurs n'auront ni ne feront jamais aucune prétention ſur ledit duché, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Outre cela, ſa majeſté czarienne s'engage & promet de faire payer promptement, infailliblement, & ſans rabais, la ſomme de deux millions d'écus, aux autoriſés du roi de Suède, pourvu qu'ils produiſent & donnent les quittances valables, dans les termes fixés, & en telle ſorte de monnaie dont on eſt convenu par un article ſéparé, lequel eſt

de la même force, comme s'il était inséré ici de mot à mot.

VI. Sa majesté le roi de Suède s'est aussi réservée, à l'égard du commerce, la permission pour toujours de faire acheter annuellement des grains à Riga, Revel & Arensbourg, pour cinquante mille roubles : lesquels grains sortiront desdites places sans qu'on en paye aucun droit ou autres impôts, pour être transportés en Suède, moyennant une attestation, par laquelle il paraisse qu'ils ont été achetés pour le compte de sa majesté suédoise, ou par des sujets qui sont chargés de cet achat de la part de sa majesté le roi de Suède : ce qui ne se doit pas entendre des années dans lesquelles sa majesté czarienne se trouverait obligée par manque de récolte, ou par d'autres raisons importantes, de défendre la sortie des grains généralement pour toutes les nations.

VII. Sa majesté czarienne promet aussi, de la manière la plus solemnelle, qu'elle ne se mêlera point des affaires domestiques du royaume de Suède, ni de la forme de régence qui a été réglée & établie sous serment, & unanimement par les états dudit royaume ; qu'elle n'assistera personne, en aucune manière, qui que ce puisse être, ni directement ni indirectement, mais qu'elle tâchera d'empêcher & de prévenir tout ce qui y est contraire, pourvu que cela vienne à la connaissance de sa majesté czarienne ; afin de donner par-là des marques évidentes d'une amitié sincère & d'un véritable voisin.

VIII. Et comme on a, de part & d'autre, l'intention de faire une paix ferme, sincère & durable, & qu'ainsi il est très-nécessaire de régler tellement les limites qu'aucune des deux parties ne se puisse donner aucun ombrage, mais que chacune possède paisiblement ce qui lui a été

cédé par ce traité de paix, elles ont bien voulu déclarer que les deux empires auront dès-à-présent & à jamais les limites suivantes, qui commencent sur la côte septentrionale de Sinus Finicus près de Vickolax, d'où elles s'étendent à une demi-lieue du rivage de la mer jusque vis-à-vis de Villayoki, & de là plus avant dans le pays; en sorte que du côté de la mer & vis-à-vis de Rohel, il y aura une distance de trois quarts de lieue dans une ligne diamétrale jusqu'au chemin qui va de Vibourg à Lapstrand, à la distance de trois lieues de Vibourg, & qui va dans la même distance de trois lieues vers le Nord par Vibourg dans une ligne diamétrale jusqu'aux anciennes limites qui ont été ci-devant entre la Russie & la Suède, & même avant la réduction du fief de Kexholm sous la domination du roi de Suède. Ces anciennes limites s'étendent du côté du Nord à huit lieues; de là elles vont dans une ligne diamétrale au travers du fief de Kexholm jusqu'à l'endroit où la mer de Porojeroi, qui commence près du village de Kudumagube, touche les anciennes limites qui ont été entre la Russie & la Suède; tellement que sa majesté le roi & le royaume de Suède posséderont toujours tout ce qui est situé vers l'Ouest & le Nord au-delà des limites spécifiées; & sa majesté czarienne & l'empire de Russie posséderont à jamais ce qui est situé en-deçà, du côté d'Orient & du Sud. Et comme sa majesté czarienne cède ainsi à perpétuité à sa majesté le roi & au royaume de Suède une partie du fief de Kexholm, qui appartenait ci-devant à l'empire de Russie, elle promet de la manière la plus solemnelle, pour soi & ses successeurs au trône de Russie, qu'elle ne redemandera ni ne pourra redemander jamais cette partie du fief de Kexholm, sous quelque

prétexte que ce soit; mais ladite partie sera & restera toujours incorporée au royaume de Suède. A l'égard des limites dans les pays des Lapmarques, elles resteront sur le même pied qu'elles étaient avant le commencement de cette guerre entre les deux empires. On est convenu de plus de nommer des commissaires de part & d'autre, immédiatement après la ratification du traité principal, pour régler les limites, de la manière susdite.

IX. Sa majesté czarienne promet en outre de maintenir tous les habitans des provinces de Livonie, d'Estonie & d'Oesel, nobles & roturiers, les villes, magistrats & les corps des métiers, dans l'entière jouissance des priviléges, coutumes & prérogatives dont ils ont joui sous la domination du roi de Suède.

X. On n'introduira pas non plus la contrainte des consciences dans les pays qui ont été cédés; mais on y laissera & maintiendra la religion évangélique, de même que les églises, les écoles & ce qui en dépend, sur le même pied qu'elles étaient du temps de la dernière régence du roi de Suède, à condition que l'on y puisse aussi exercer librement la religion grecque.

XI. Quant à la réduction & liquidation qui se firent du temps de la régence précédente du roi de Suède en Livonie, Estonie & Oesel, au grand préjudice des sujets & des habitans de ce pays-là, (ce qui a porté, de même que l'équité de l'affaire même, le feu roi de Suède de glorieuse mémoire à donner l'assurance par une patente qui fut publiée le 13 avril 1700, *que si quelques-uns de ses sujets pouvaient prouver loyalement que les biens qui ont été confisqués étaient les leurs, on leur rendrait justice à cet égard;* & alors plusieurs sujets desdits pays furent remis dans la

possession

possession de leurs biens confisqués) sa majesté czarienne s'engage & promet de faire rendre justice à un chacun, soit qu'il demeure dans le terroir ou hors du terroir, qui a une juste prétention sur des terres en Livonie, Estonie, ou dans la province d'Oesel, & la peut vérifier dûment; de sorte qu'ils rentreront alors dans la possession de leurs biens ou terres.

XII. On restituera aussi incessamment, en conformité de l'amnistie qui a été accordée & réglée ci-dessus dans l'article second, à ceux de Livonie, d'Estonie & de l'île d'Oesel, qui ont tenu pendant cette guerre le parti du roi de Suède, les biens, terres & maisons qui ont été confisqués & donnés à d'autres, tant dans les villes de ces provinces que dans celles de Nerva & Vibourg, soit qu'ils leur soient dévolus pendant la guerre par héritage ou par d'autres voies, sans aucune exception & restriction; soit que les propriétaires se trouvent à présent en Suède, ou en prison, ou quelque autre part, après que chacun se sera auparavant légitimé auprès du gouvernement général, en produisant ses documens touchant son droit: mais ces propriétaires ne pourront rien prétendre des revenus qui ont été levés par d'autres pendant cette guerre & après la confiscation, ni aucun dédommagement de ce qu'ils ont souffert par la guerre ou autrement. Ceux qui rentrent de cette manière dans la possession de leurs biens ou terres, seront obligés de rendre hommage à sa majesté czarienne, leur souverain d'à présent, & de se comporter au reste comme de fidelles vassaux & sujets : après qu'ils auront prêté le serment accoutumé, il leur sera permis de sortir du pays, d'aller demeurer ailleurs dans le pays de ceux qui sont alliés & amis de l'empire de Russie, & de s'engager au service

des puiſſances neutres, ou d'y continuer, s'ils s'y ſont déjà engagés, ſuivant qu'ils le jugeront à propos. Mais à l'égard de ceux qui ne veulent pas rendre hommage à ſa majeſté czarienne, on fixe & on leur accorde le terme de trois ans après la publication de la paix, pour vendre dans ce temps-là leurs biens, terres, & ce qui leur appartient, le mieux qu'ils pourront, ſans en payer davantage que ce que chacun doit payer en conformité des ordonnances & ſtatuts du pays. En cas qu'il arrivât à l'avenir qu'un héritage fût dévolu ſuivant les droits du pays à quelqu'un, & que celui-ci n'eût pas prêté le ſerment de fidélité à ſa majeſté czarienne, il ſera obligé de le faire à l'entrée de ſon héritage, ou de vendre ces biens dans l'eſpace d'une année.

De la même manière, ceux qui ont avancé de l'argent ſur des terres ſituées en Livonie, Eſtonie, & dans l'ile d'Oeſel, & qui en ont reçu des contrats légitimes, jouiront paiſiblement de leurs hypothèques, juſqu'à ce qu'on leur en paye & le capital & l'intérêt; mais ces hypothécaires ne pourront rien prétendre des intérêts qui ſont échus pendant la guerre, & qui ne ſont pas peut-être levés; mais ceux qui dans l'un ou l'autre cas ont l'adminiſtration des biens ſuſdits, ſeront obligés de rendre hommage à ſa majeſté czarienne. Tout ceci s'entend auſſi de ceux qui reſtent ſous la domination de ſa majeſté czarienne, leſquels auront la même liberté de diſpoſer des biens qu'ils ont en Suède & dans les pays qui ont été cédés à la couronne de Suède par cette paix. D'ailleurs, on maintiendra auſſi réciproquement les ſujets des parties pacifiantes qui ont de juſtes prétentions dans les pays des deux puiſſances, ſoit au public ou à des perſonnes particulières, & on leur rendra une prompte juſtice, afin

qu'un chacun soit ainsi mis & remis dans la possession de ce qui lui appartient de droit.

XIII. Toutes les contributions en argent cesseront dans le grand duché de Finlande, que sa majesté czarienne restitue, suivant l'article V, à sa majesté le roi & au royaume de Suède, à compter depuis la date de la signature de ce traité; mais on y fournira pourtant gratis les vivres & les fourrages nécessaires aux troupes de sa majesté czarienne, jusqu'à ce que ledit duché soit entièrement évacué, sur le même pied que cela s'est pratiqué jusqu'ici; & l'on défendra & inhibera, sous des peines très-rigoureuses, d'enlever à leur délogement aucuns ministres ni paysans de la nation finlandaise, malgré eux, ni de leur faire aucun tort. Outre cela, on laissera toutes les forteresses & châteaux de Finlande dans le même état où ils sont à présent; mais il sera permis à sa majesté czarienne de faire emporter, en évacuant ledit pays & places, tout le gros & petit canon, leurs attirails, magasins, & autres munitions de guerre que sa majesté czarienne y a fait transporter, de quelque nom que ce soit. Pour cette fin & pour le transport du bagage de l'armée, les habitans fourniront gratis les chevaux & les chariots nécessaires jusqu'aux frontières. Même, si l'on ne pouvait pas exécuter tout cela dans le terme stipulé, & qu'on fût obligé d'en laisser une partie en arrière, elle sera bien gardée, & remise ensuite à ceux qui sont autorisés de sa majesté czarienne, dans quelque temps qu'elle le souhaite, & on fera aussi transporter ladite partie jusqu'aux frontières. En cas que les troupes de sa majesté czarienne aient trouvé & envoyé hors du pays quelques archives & papiers, touchant le grand duché de Finlande, elle en fera faire une exacte recherche,

& fera rendre de bonne foi ce qui s'en trouvera, à ceux qui font autorifés de fa majefté le roi de Suède.

XIV. Tous les prifonniers de part & d'autre, de quelque nation, condition & état qu'ils foient, feront élargis immédiatement après la ratification de ce traité de paix, fans payer aucune rançon; mais il faut qu'un chacun ait auparavant acquitté les dettes qu'il a contractées, ou qu'il donne caution fuffifante pour le payement d'icelles. On leur fournira gratis de part & d'autre les chevaux & les chariots néceffaires dans le temps fixé pour leur départ, à proportion de la diftance des places où ils fe trouvent actuellement, jufqu'aux frontières. Touchant les prifonniers qui ont embraffé le parti de l'un ou de l'autre, ou qui ont deffein de refter dans les Etats de l'une ou de l'autre partie, ils auront indifféremment cette permiffion-là. Ceci s'entend auffi de tous ceux qui ont été enlevés de part & d'autre pendant cette guerre, lefquels pourront auffi ou refter où ils font, ou retourner chez eux, excepté ceux qui ont de leur propre mouvement embraffé la religion grecque, fa majefté czarienne le voulant ainfi; pour laquelle fin les deux parties pacifiantes feront publier & afficher des édits dans leurs Etats.

XV. Sa majefté le roi & la république de Pologne, comme alliés de fa majefté czarienne, font compris expreffément dans cette paix, & on leur réferve l'accès tout de même comme fi le traité de paix à renouveler entre eux & la couronne de Suède eût été inféré ici de mot à mot. Pour cette fin cefferont toutes les hoftilités de quelque nom qu'elles foient, par-tout & dans tous les royaumes, pays & domaines qui appartiennent aux deux parties pacifiantes, & qui font fitués tant dans

l'empire romain que hors de l'empire romain, & il y aura une paix ſtable & durable entre les ſuſdites deux couronnes. Et comme aucun miniſtre plénipotentiaire de la part de ſa majeſté & la république de Pologne n'a aſſiſté au congrès de paix qui s'eſt tenu à Neuſtadt, & qu'ainſi on n'a pu renouveler à la fois la paix entre ſa majeſté le roi de Pologne & la couronne de Suède par un traité ſolemnel, ſa majeſté le roi de Suède s'engage & promet d'envoyer au congrès de paix ſes plénipotentiaires pour entamer les conférences, dès qu'on aura concerté le lieu du congrès, afin de conclure, ſous la médiation de ſa majeſté czarienne, une paix durable entre ces deux rois, à condition que rien n'y ſoit contenu qui puiſſe porter du préjudice à ce traité de paix perpétuelle fait avec ſa majeſté czarienne.

XVI. On réglera & on confirmera la liberté du commerce qu'il y aura par mer & par terre entre les deux puiſſances, leurs Etats, ſujets & habitans, dès qu'il ſera poſſible, par le moyen d'un traité à part ſur ce ſujet, à l'avantage des Etats de part & d'autre : mais en attendant, il ſera permis aux ſujets ruſſiens & ſuédois de trafiquer librement dans l'empire de Ruſſie & dans le royaume de Suède, dès qu'on aura ratifié ce traité de paix, en payant les droits ordinaires de toutes ſortes de marchandiſes ; de ſorte que les ſujets de Ruſſie & de Suède jouiront réciproquement des mêmes priviléges & prérogatives qu'on accorde aux plus grands amis des ſuſdits Etats.

XVII. La paix étant conclue, on reſtituera de part & d'autre aux ſujets de Ruſſie & de Suède, non-ſeulement les magaſins qu'ils avaient avant la naiſſance de la guerre dans certaines villes marchandes de ces deux puiſſances, mais on leur permettra auſſi d'établir des magaſins dans

les villes, ports & autres places qui sont sous la domination de sa majesté czarienne & du roi de Suède.

XVIII. En cas que des vaisseaux de guerre ou marchands suédois viennent à échouer ou périr par tempête ou par d'autres accidens sur les côtes & rivages de Russie, les sujets de sa majesté czarienne seront obligés de leur donner toute sorte de secours & d'assistance, de sauver l'équipage & les effets, autant qu'il leur sera possible, & de rendre fidellement ce qui a été poussé à terre, s'ils le réclament, moyennant une récompense convenable. Les sujets de sa majesté le roi de Suède en feront autant à l'égard des vaisseaux & des effets russiens qui auront le malheur d'échouer ou de périr sur les côtes de Suède. Pour laquelle fin, & pour prévenir toute insolence, vol & pillage, qui se commettent ordinairement à l'occasion de ces fâcheux accidens, sa majesté czarienne & le roi de Suède feront émaner une très-rigoureuse inhibition à cet égard, & feront punir arbitrairement les infracteurs.

XIX. Et pour prévenir aussi par mer toute occasion qui pourrait faire naître quelque mésintelligence entre les deux parties pacifiantes, autant qu'il est possible, on a conclu & résolu que si les vaisseaux de guerre suédois, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent dorénavant une des forteresses de sa majesté czarienne, ils feront la salve de leur canon, & ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse russienne; & *vice versâ*, si les vaisseaux de guerre russiens, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent dorénavant une des forteresses de sa majesté le roi de Suède, ils feront la salve de leur canon, & ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse suédoise. En cas que les vaisseaux suédois & russiens se rencontrent en mer, ou en quelque

port ou autre endroit, ils se salueront les uns les autres de la salve ordinaire, de la même manière que cela se pratique en pareil cas entre la Suède & le Danemarck.

XX. On est convenu de part & d'autre de ne plus défrayer les ministres des deux puissances comme auparavant; leurs ministres plénipotentiaires & envoyés, sans ou avec caractère, devant s'entretenir à l'avenir eux-mêmes & toute leur suite, tant en voyage qu'à la cour, & dans la place où ils ont ordre d'aller résider; mais si l'une ou l'autre des deux parties reçoit à temps la nouvelle de la venue d'un envoyé, elles ordonneront à leurs sujets de lui donner toute l'assistance dont il aura besoin, afin qu'il puisse continuer surement sa route.

XXI. De la part de sa majesté le roi de Suède, on comprend aussi dans ce traité de paix sa majesté le roi de la Grande-Bretagne, à la réserve des griefs qu'il y a entre sa majesté czarienne & ledit roi; dont on traitera directement, & l'on tâchera de les terminer amiablement. Il sera permis aussi à d'autres puissances, qui seront nommées par les deux parties pacifiantes dans l'espace de trois mois, d'accéder à ce traité de paix.

XXII. En cas qu'il survienne à l'avenir quelque différend entre les Etats & les sujets de Suède & de Russie, cela ne dérogera pas à ce traité de paix éternelle; mais il aura & tiendra sa force & son effet, & on nommera incessamment des commissaires de part & d'autre, pour examiner & vider équitablement le différend.

XXIII. On rendra aussi dès-à-présent tous ceux qui sont coupables de trahisons, meurtres, vols & autres crimes, & qui passent de la Suède en Russie, & de la Russie en Suède, seuls ou avec femmes & enfans, en cas que la partie lésée du pays d'où ils se sont évadés les réclame,

de quelque nation qu'ils ſoient, & dans le même état où ils étaient à leur arrivée, avec femmes & enfans, de même qu'avec tout ce qu'ils ont enlevé, volé ou pillé.

XXIV. L'échange des ratifications de cet inſtrument de paix ſe fera à Neuſtadt dans l'eſpace de trois ſemaines, à compter de la ſignature, ou plutôt s'il eſt poſſible. En foi de tout ceci, on a dreſſé deux exemplaires de la même teneur de ce traité de paix, leſquels ont été confirmés par les miniſtres plénipotentiaires de part & d'autre, en vertu des pouvoirs qu'ils avaient de leurs maîtres, qui les avaient ſignés de leurs mains propres, & y avaient fait appoſer leurs ſceaux. Fait à Neuſtadt le 30 août 1721. V. ST. depuis la naiſſance de notre Sauveur.

JEAN LILIENSTED.

OTTO-REINHOLD STROEMFELD.

JACOB-DANIEL BRUCE.

HENRI-JEAN-FREDERIC OSTERMAN.

ORDONNANCE

DE L'EMPEREUR PIERRE I,

Pour le couronnement de l'impératrice Catherine.

NOUS *Pierre I*, empereur & autocrateur de toute la Ruffie &c. Savoir fesons à tous les eccléfiaftiques, officiers civils & militaires, & autres de la nation ruffienne, nos fidelles fujets : Perfonne n'ignore l'ufage conftant & perpétuel établi dans les royaumes de la chrétienté, fuivant lequel les potentats font couronner leurs époufes, ainfi que cela fe pratique actuellement, & l'a été diverfes fois dans les temps reculés par les empereurs de la véritable croyance grecque ; favoir l'empereur *Bafilide*, qui a fait couronner fon époufe *Zénobie ;* l'empereur *Juftinien* fon époufe *Lupicine ;* l'empereur *Héraclius* fon époufe *Martine ;* l'empereur *Léon le philofophe* fon époufe *Marie*, & plufieurs autres qui ont pareillement fait mettre la couronne impériale fur la tête de leurs époufes, mais dont nous ne ferons point mention ici, à caufe que cela nous mènerait trop loin.

Il eft auffi connu jufqu'à quel point nous avons expofé notre propre perfonne, & affronté les dangers les plus éminens, en faveur de notre patrie, pendant le cours de la dernière guerre de vingt & un ans confécutifs ; laquelle nous avons terminée, par le fecours de DIEU, d'une manière fi honorable & fi avantageufe que la Ruffie n'a jamais vu de pareille paix, ni acquis la gloire qu'on a remportée par cette guerre. L'impératrice *Catherine*, notre très-chère époufe, nous a été d'un grand fecours dans tous ces dangers, non-feulement dans ladite guerre, mais

encore dans quelques autres expéditions, où elle nous a accompagné volontairement, & nous a fervi de confeil autant qu'il a été poffible, nonobftant la faibleffe du fexe; particulièrement à la bataille contre les Turcs fur la rivière du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes, & celle des Turcs compofée de deux cents foixante & dix mille hommes. Ce fut dans cette circonftance défefpérée qu'elle fignala furtout fon zèle par un courage fupérieur à fon fexe, ainfi que cela eft connu à toute l'armée & dans notre empire. A ces caufes, & en vertu du pouvoir que DIEU nous a donné, nous avons réfolu d'honorer notre époufe de la couronne impériale, en reconnaiffance de toutes fes peines; ce qui, s'il plaît à DIEU, fera accompli cet hiver à Mofcou; & nous donnons avis de cette réfolution à tous nos fidelles fujets, en faveur defquels notre affection impériale eft inaltérable.

ANECDOTES

SUR LE CZAR

PIERRE LE GRAND.

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage eſt fort antérieur au temps où des circonſtances que M. de *Voltaire* ne pouvait prévoir, l'obligèrent de donner une hiſtoire de *Pierre I* ſur des mémoires envoyés ou du moins approuvés par la cour de Ruſſie. On a cru devoir le conſerver tel qu'il a été donné par l'auteur, ſans en retrancher ce qui pourrait paraître des répétitions, ſoit de l'hiſtoire de *Pierre I*, ſoit de celle de *Charles XII.*

ANECDOTES
SUR LE CZAR
PIERRE LE GRAND.

PIERRE I a été furnommé le *grand*, parce qu'il a entrepris & fait de très-grandes chofes, dont nulle ne s'était préfentée à l'efprit d'aucun de fes prédéceffeurs. Son peuple avant lui fe bornait à ces premiers arts enfeignés par la néceffité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils défirent fi peu ce qu'ils ne connaiffent pas, le génie fe développe fi difficilement, & s'étouffe fi aifément fous les obftacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations font demeurées groffières pendant des milliers de fiècles, jufqu'à ce qu'il foit venu des hommes tels que le czar *Pierre*, précifément dans le temps qu'il fallait qu'ils vinffent.

Le hafard fit qu'un jeune genevois nommé *le Fort* était à Mofcou chez un ambaffadeur danois, vers l'an 1695. Le czar *Pierre* avait alors dix-neuf ans; il vit ce genevois, qui avait appris en peu de temps la langue ruffe, & qui parlait prefque toutes celles de l'Europe. *Le Fort* plut beaucoup au prince; il entra dans fon fervice, & bientôt après dans fa familiarité. Il lui fit comprendre qu'il y avait une autre manière de vivre & de régner que celle qui était malheureufement établie de tous les temps dans fon vafte empire; & fans ce genevois la Ruffie ferait peut-être encore barbare.

Il fallait être né avec une ame bien grande, pour écouter tout d'un coup un étranger, & pour fe dépouiller des

préjugés du trône & de sa patrie. Le czar sentit qu'il avait à former une nation & un empire : mais il n'avait aucun secours autour de lui. Il conçut dès-lors le dessein de sortir de ses Etats, & d'aller comme *Prométhée* emprunter le feu céleste pour animer ses compatriotes. Ce feu divin il l'alla chercher chez les Hollandais, qui étaient il y a trois siècles aussi dépourvus d'une telle flamme que les Moscovites. Il ne put exécuter son dessein aussitôt qu'il l'aurait voulu. Il fallut soutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares, en 1696; & ce ne fut qu'après les avoir vaincus qu'il sortit de ses Etats pour aller s'instruire lui-même de tous les arts, qui étaient absolument inconnus en Russie. Le maître de l'empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amsterdam, & dans le village de Sardam, sous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appelait communément *maître Pierre*, (*Peterbas.*) Il se fit inscrire dans le catalogue des charpentiers de ce fameux village, qui fournit de vaisseaux presque toute l'Europe. Il maniait la hache & le compas; & quand il avait travaillé dans son attelier à la construction des vaisseaux, il étudiait la géographie, la géométrie & l'histoire. Dans les premiers temps le peuple s'attroupait autour de lui. Il écartait quelquefois les importuns d'une manière un peu rude, que ce peuple souffrait, lui qui souffre si peu de chose. La première langue qu'il apprit fut le hollandais; il s'adonna depuis à l'allemand qui lui parut une langue douce, & qu'il voulut qu'on parlât à la cour.

Il apprit aussi un peu d'anglais dans son voyage à Londres, mais il ne sut jamais le français, qui est devenu depuis la langue de Pétersbourg sous l'impératrice *Elisabeth*, à mesure que ce pays s'est civilisé.

Sa taille était haute, ſa phyſionomie fière & majeſtueuſe, mais défigurée quelquefois par des convulſions, qui altéraient les traits de ſon viſage. On attribuait ce vice d'organes à l'effet d'un poiſon, qu'on diſait que ſa fœur *Sophie* lui avait donné : mais le véritable poiſon était le vin & l'eau-de-vie, dont il fit ſouvent des excès, ſe fiant trop à ſon tempérament robuſte.

Il converſait également avec un artiſan & avec un général d'armée. Ce n'était ni comme un barbare, qui ne met point de diſtinction entre les hommes, ni comme un prince populaire, qui veut plaire à tout le monde ; c'était en homme qui voulait s'inſtruire. Il aimait les femmes autant que le roi de Suède ſon rival les craignait, & tout lui était également bon en amour comme à table. Il ſe piquait de boire beaucoup, plutôt que de goûter des vins délicats.

On dit que les légiſlateurs & les rois ne doivent point ſe mettre en colère : mais il n'y en eut jamais de plus emporté que *Pierre le grand*, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un roi n'eſt pas de ceux qu'on répare en les avouant; mais enfin il en convenait, & il dit même à un magiſtrat de Hollande à ſon ſecond voyage : *J'ai réformé ma nation, & je n'ai pu me réformer moi-même.* Il eſt vrai que les cruautés qu'on lui reproche étaient un uſage de la cour de Moſcou comme de celle de Maroc. Il n'était point extraordinaire de voir un czar appliquer de ſa main royale cent coups de nerf de bœuf ſur les épaules nues d'un premier officier de la couronne, ou d'une dame du palais, pour avoir manqué à leurs ſervices étant ivres, ou d'eſſayer ſon ſabre en feſant voler la tête d'un criminel. *Pierre* avait fait quelques-unes de ces cérémonies de ſon pays ; *le Fort* eut aſſez d'autorité ſur lui pour l'arrêter

quelquefois fur le point de frapper; mais il n'eut pas toujours *le Fort* auprès de lui.

Son voyage en Hollande, & furtout fon goût pour les arts, qui fe développait, adoucirent un peu fes mœurs: car c'eft le privilége de tous les arts de rendre les hommes plus traitables. Il allait fouvent chez un géographe avec lequel il fefait des cartes marines. Il paffait des journées entières chez le célèbre *Ruyfch*, qui le premier trouva l'art de faire ces belles injections qui ont perfectionné l'anatomie, & qui lui ôtent fon dégoût. Ce prince fe donnait lui-même à l'âge de vingt-deux ans l'éducation qu'un artifan hollandais donnerait à un fils dans lequel il trouverait du génie: cette efpèce d'éducation était au-deffus de celle qu'on avait jamais reçue fur le trône de Ruffie. Dans le même temps il envoyait de jeunes mofcovites voyager & s'inftruire dans tous les pays de l'Europe. Ces premières tentatives ne furent pas heureufes. Ses nouveaux difciples n'imitaient point leur maître. Il y en eut même un qui étant envoyé à Venife ne fortit jamais de fa chambre, pour n'avoir pas à fe reprocher d'avoir vu un autre pays que la Ruffie. Cette horreur pour les pays étrangers leur était infpirée par des prêtres mofcovites, qui prétendaient que c'était un crime horrible à un chrétien de voyager, par la raifon que dans l'ancien teftament il avait été défendu aux habitans de la Paleftine de prendre les mœurs de leurs voifins plus riches qu'eux & plus adroits.

En 1698 il alla d'Amfterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaiffeau, non pas auffi en celle de fouverain, mais fous le nom d'un boïard ruffe, qui voyageait pour s'inftruire. Il vit tout, & même il alla à la comédie anglaife où il n'entendait rien, mais

il

il y trouva une actrice nommée Mlle *Groft*, dont il eut les faveurs, & dont il ne fit pas la fortune.

Le roi *Guillaume* lui avait fait préparer une maison logeable; c'est beaucoup à Londres, les palais ne sont pas communs dans cette ville immense, où l'on ne voit guère que des maisons basses, sans cour & sans jardin, avec de petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le czar trouva sa maison encore trop belle; il alla loger dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de se perfectionner dans la marine. Il s'habillait même souvent en matelot, & il se servait de ce déguisement pour engager plusieurs gens de mer à son service.

Ce fut à Londres qu'il dessina lui-même le projet de la communication du Volga & du Tanaïs. Il voulait même leur joindre la Duina par un canal, & réunir ainsi l'Océan, la mer Noire & la mer Caspienne. Des anglais qu'il emmena avec lui le servirent mal dans ce grand dessein; & les Turcs, qui lui prirent Azoph en 1712, s'opposèrent encore plus à cette vaste entreprise.

Il manqua d'argent à Londres; des marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permission de porter du tabac en Russie. C'était une grande nouveauté en ce pays, & la religion même y était intéressée. Le patriarche avait excommunié quiconque fumerait du tabac, parce que les Turcs leurs ennemis fumaient; & le clergé regardait comme un de ses grands priviléges d'empêcher la nation russe de fumer. Le czar prit les cent mille écus, & se chargea de faire fumer le clergé lui-même. Il lui préparait bien d'autres innovations.

Les rois font des présens à de tels voyageurs; le présent de *Guillaume* à *Pierre* fut une galanterie digne de tous deux.

Il lui donna un yacht de vingt-cinq pièces de canon, le meilleur voilier de la mer, doré comme un autel de Rome, avec des provisions de toute espèce; & tous les gens de l'équipage voulurent bien se laisser donner aussi. *Pierre* sur son yacht, dont il se fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir ses charpentiers, & de là il alla à Vienne vers le milieu de l'an 1698, où il devait rester moins de temps qu'à Londres, parce qu'à la cour du grave *Léopold* il y avait beaucoup plus de cérémonies à essuyer & moins de choses à apprendre. Après avoir vu Vienne, il devait aller à Venise, & ensuite à Rome; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moscou, sur la nouvelle d'une guerre civile, causée par son absence & par la permission de fumer. Les strélitz, ancienne milice des czars, pareille à celle des janissaires, aussi turbulente, aussi indisciplinée, moins courageuse & non moins barbare, fut excitée à la révolte par quelques abbés & moines, moitié grecs, moitié russes, qui représentèrent combien DIEU était irrité qu'on prît du tabac en Moscovie, & qui mirent l'Etat en combustion pour cette grande querelle. *Pierre*, qui avait prévu ce que pourraient des moines & des strélitz, avait pris ses mesures. Il avait une armée disciplinée, composée presque toute d'étrangers bien payés, bien armés, & qui fumaient sous les ordres du général *Gordon*, lequel entendait bien la guerre, & qui n'aimait pas les moines. C'était à quoi avait manqué le sultan *Osman*, qui voulant comme *Pierre* réformer ses janissaires, & n'ayant pu leur rien opposer, ne les réforma point, & fut étranglé par eux.

Alors ses armées furent mises sur le pied de celles des princes européens. Il fit bâtir des vaisseaux par ses Anglais & ses Hollandais à Veronitz sur le Tanaïs à quatre cents

lieues de Moſcou. Il embellit les villes, pourvut à leur ſureté, fit des grands chemins de cinq cents lieues, établit des manufactures de toute eſpèce ; & ce qui prouve la profonde ignorance où vivaient les Ruſſes, la première manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours ciſelés, des étoffes d'or & d'argent à Moſcou : tant eſt puiſſante l'influence d'un ſeul homme, quand il eſt maître & qu'il ſait vouloir.

La guerre qu'il fit à *Charles XII* pour recouvrer les provinces que les Suédois avaient autrefois conquiſes ſur les Ruſſes, ne l'empêcha pas, toute malheureuſe qu'elle fut d'abord, de continuer ſes réformes dans l'Etat & dans l'Egliſe : il déclara à la fin de 1699 que l'année ſuivante commencerait au mois de janvier, & non au mois de ſeptembre. Les Ruſſes, qui penſaient que DIEU avait créé le monde en ſeptembre, furent étonnés que leur czar fût aſſez puiſſant pour changer ce que DIEU avait fait. Cette réforme commença avec le ſiècle en 1700 par un grand jubilé que le czar indiqua lui-même. Il avait ſupprimé la dignité de patriarche, & il en feſait les fonctions. Il n'eſt pas vrai qu'il eût, comme on l'a dit, mis ſon patriarche aux petites-maiſons de Moſcou. Il avait coutume, quand il voulait ſe réjouir en puniſſant, de dire à celui qu'il châtiait ainſi : *Je te fais fou ;* & celui à qui il donnait ce beau titre était obligé, fût-il le plus grand ſeigneur du royaume, de porter une marotte, une jaquette & des grelots, & de divertir la cour en qualité de fou de ſa majeſté czarienne. Il ne donna point cette charge au patriarche ; il ſe contenta de ſupprimer un emploi, dont ceux qui en avaient été revêtus avaient abuſé au point qu'ils avaient obligé les czars de marcher devant eux une

fois l'an en tenant la bride du cheval patriarchal, (*) cérémonie dont un homme tel que *Pierre le grand* s'était d'abord difpenfé.

Pour avoir plus de fujets, il voulut avoir moins de moines, & ordonna que dorénavant on ne pourrait entrer dans un cloître qu'à cinquante ans ; ce qui fit que dès fon temps fon pays fut, de tous ceux qui ont des moines, celui où il y en eut le moins. Mais après lui cette graine, qu'il déracinait, a repouffé, par cette faibleffe naturelle qu'ont tous les religieux de vouloir augmenter leur nombre, & par cette autre faibleffe qu'ont les gouvernemens de le fouffrir.

Il fit d'ailleurs des lois fort fages pour les deffervans des églifes, & pour la réforme de leurs mœurs, quoique les fiennes fuffent affez déréglées ; fachant très-bien que ce qui eft permis à un fouverain ne doit pas l'être à un curé. Avant lui les femmes vivaient toujours féparées des hommes ; il était inouï qu'un mari eût jamais vu la fille qu'il époufait. Il ne fefait connaiffance avec elle qu'à l'églife. Parmi les préfens de noces était une groffe poignée de verges que le futur envoyait à la future, pour l'avertir qu'à la première occafion elle devait s'attendre à une petite correction maritale ; les maris mêmes pouvaient tuer leurs femmes impunément, & on enterrait vives celles qui ufurpaient ce même droit fur leurs maris.

Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes ; & pour rendre les mariages moins

(*) L'auteur de la nouvelle hiftoire de Ruffie prétend que cette cérémonie n'a jamais eu lieu, & que les patriarches fe contentaient d'affecter l'égalité avec les empereurs : cette farce infolente n'a donc jamais été jouée que dans notre occident ; & ceux qui l'ont jouée ne font pas encore fupprimés !

malheureux & mieux assortis, il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles, & de présenter les prétendans aux filles avant la célébration ; en un mot, il établit & fit naître tout dans ses Etats jusqu'à la société. On connaît le réglement qu'il fit lui-même pour obliger ses boïards & ses boïardes à tenir des assemblées, où les fautes qu'on commettait contre la civilité russe étaient punies d'un grand verre d'eau-de-vie, qu'on fesait boire au délinquant, de façon que toute l'honorable compagnie s'en retournait fort ivre & peu corrigée. Mais c'était beaucoup d'introduire une espèce de société chez un peuple qui n'en connaissait point. On alla même jusqu'à donner quelquefois des spectacles dramatiques. La princesse *Natalie*, une de ses sœurs, fit des tragédies en langue russe, qui ressemblaient assez aux pièces de *Shakespeare*, dans lesquelles des tyrans & des arlequins fesaient les premiers rôles. L'orchestre était composé de violons russes qu'on fesait jouer à coups de nerf de bœuf. A présent on a dans Pétersbourg des comédiens français & des opéra italiens. La magnificence & le goût même ont en tout succédé à la barbarie. Une des plus difficiles entreprises du fondateur fut d'accourcir les robes & de faire raser les barbes de son peuple. Ce fut-là l'objet des plus grands murmures. Comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'allemande & à manier le rasoir ? On en vint à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs & des barbiers ; les uns coupaient les robes de ceux qui entraient, les autres les barbes : les obstinés payaient quarante sous de notre monnaie. Bientôt on aima mieux perdre sa barbe que son argent. Les femmes servirent utilement le czar dans cette réforme ; elles préféraient les mentons rasés ; elles lui eurent l'obligation de n'être plus

fouettées, de vivre en société avec les hommes, & d'avoir à baiser des visages plus honnêtes.

Au milieu de ces réformes grandes & petites, qui fesaient les amusemens du czar, & de la guerre terrible qui l'occupait contre *Charles XII*, il jeta les fondemens de l'importante ville & du port de Pétersbourg en 1704, dans un marais où il n'y avait pas une cabane. *Pierre* travailla de ses mains à la premiere maison; rien ne le rebuta : des ouvriers furent forcés de venir sur ce bord de la mer Baltique, des frontières d'Astracan, des bords de la mer Noire & de la mer Caspienne. Il périt plus de cent mille hommes dans les travaux qu'il fallut faire, & dans les fatigues & la disette qu'on essuya; mais enfin la ville existe. Les ports d'Archangel, d'Astracan, d'Azoph, de Veronitz furent construits.

Pour faire tant de grands établissemens, pour avoir des flottes dans la mer Baltique, & cent mille hommes de troupes réglées, l'Etat ne possédait alors qu'environ vingt de nos millions de revenu. J'en ai vu le compte entre les mains d'un homme qui avait été ambassadeur à Pétersbourg. Mais la paye des ouvriers était proportionnée à l'argent du royaume. Il faut se souvenir qu'il n'en coûta que des oignons aux rois d'Egypte pour bâtir les pyramides. Je le répète, on n'a qu'à vouloir; on ne veut pas assez.

Quand il eut créé sa nation, il crut qu'il lui était bien permis de satisfaire son goût en épousant sa maîtresse, & une maîtresse qui méritait d'être sa femme. Il fit ce mariage publiquement en 1712. Cette célèbre *Catherine*, orpheline née dans le village de Ringen en Estonie, nourrie par charité chez un ministre luthérien nommé *Gluk*, mariée à un soldat livonien, prise par un parti deux jours après ce mariage, avait passé du service des généraux *Bauer* &

Sheremetoff à celui de *Menzikoff*, garçon pâtiffier qui devint prince & le premier homme de l'empire ; enfin elle fut l'époufe de *Pierre le grand*, & enfuite impératrice fouveraine après la mort du czar, & digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les mœurs de fon mari, & fauva beaucoup plus de dos du *knout*, & beaucoup plus de têtes de la hache, que n'avait fait le général *le Fort*. On l'aima, on la révéra. Un baron allemand, un écuyer d'un abbé de Fulde n'eût point époufé *Catherine* ; mais *Pierre le grand* ne penfait pas que le mérite eût auprès de lui befoin de trente-deux quartiers. Les fouverains penfent volontiers qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, & que tout eft égal devant eux. Il eft bien certain que la naiffance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le père portait du fumier, & un ânon dont le père portait des reliques. L'éducation fait la grande différence, les talens la font prodigieufe, la fortune encore plus. *Catherine* avait eu une éducation tout auffi bonne pour le moins chez fon miniftre d'Eftonie, que toutes les boïardes de Mofcou & d'Archangel, & était née avec plus de talens & une ame plus grande : elle avait réglé la maifon du général *Bauer* & celle du prince *Menzikoff*, fans favoir ni lire ni écrire. Quiconque fait très-bien gouverner une grande maifon peut gouverner un royaume ; cela peut paraître un paradoxe, mais certainement c'eft avec le même efprit d'ordre, de fageffe & de fermeté qu'on commande à cent perfonnes & à plufieurs milliers.

Le czarovitz *Alexis*, fils du czar, qui époufa, dit-on, comme lui une efclave, & qui comme lui quitta fecrétement la Ruffie, n'eut pas un fuccès pareil dans fes deux entreprifes ; & il en coûta la vie au fils pour avoir imité mal à propos le père ; ce fut un des plus terribles exemples

de févérité que jamais on ait donné du haut d'un trône ; mais ce qui eſt bien honorable pour la mémoire de l'impératrice *Catherine*, c'eſt qu'elle n'eut point de part au malheur de ce prince, né d'un autre lit, & qui n'aimait rien de ce que ſon père aimait ; on n'accuſa point *Catherine* d'avoir agi en marâtre cruelle : le grand crime du malheureux *Alexis* était d'être trop ruſſe, de déſapprouver tout ce que ſon père feſait de grand & d'immortel pour la gloire de ſa nation. Un jour entendant des moſcovites qui ſe plaignaient des travaux inſupportables qu'il fallait endurer pour bâtir Pétersbourg : *Conſolez-vous*, dit-il, *cette ville ne durera pas long-temps*. Quand il fallait ſuivre ſon père dans ces voyages de cinq à ſix cents lieues, que le czar entreprenait ſouvent, le prince feignait d'être malade ; on le purgeait rudement pour la maladie qu'il n'avait pas ; tant de médecines jointes à beaucoup d'eau-de-vie altérèrent ſa ſanté & ſon eſprit. Il avait eu d'abord de l'inclination pour s'inſtruire : il ſavait la géométrie, l'hiſtoire, avait appris l'allemand ; mais il n'aimait point la guerre, ne voulait point l'apprendre, & c'eſt ce que ſon père lui reprochait le plus. On l'avait marié à la princeſſe de *Volfenbuttel*, ſœur de l'impératrice femme de *Charles VI*, en 1711. Ce mariage fut malheureux. La princeſſe était ſouvent abandonnée pour des débauches d'eau-de-vie, & pour *Afroſine* fille finlandaiſe, grande, bien faite, & fort douce. On prétend que la princeſſe mourut de chagrin, ſi le chagrin peut donner la mort, & que le czarovitz épouſa enſuite ſecrétement *Afroſine* en 1713, lorſque l'impératrice *Catherine* venait de lui donner un frère dont il ſe ferait bien paſſé.

Les mécontentemens entre le père & le fils devinrent de jour en jour plus férieux, juſque-là que *Pierre* dès l'an 1716

menaça le prince de le déshériter, & le prince lui dit qu'il voulait se faire moine.

Le czar en 1717 renouvela ses voyages par politique & par curiosité; il alla enfin en France. Si son fils avait voulu se révolter, s'il y avait eu en effet un parti formé en sa faveur, c'était-là le temps de se déclarer; mais au lieu de rester en Russie & de s'y faire des créatures, il alla voyager de son côté, ayant eu bien de la peine à rassembler quelques milliers de ducats, qu'il avait secrétement empruntés. Il se jeta entre les bras de l'empereur *Charles VI* beau-frère de sa défunte femme. On le garda quelque temps très-incognito à Vienne; de là on le fit passer à Naples, où il resta près d'un an, sans que ni le czar, ni personne en Russie, sût le lieu de sa retraite.

Pendant que le fils était ainsi caché, le père était à Paris, où il fut reçu avec les mêmes respects qu'ailleurs, mais avec une galanterie qu'il ne pouvait trouver qu'en France. S'il allait voir une manufacture, & qu'un ouvrage attirât plus ses regards qu'un autre, on lui en fesait présent le lendemain; il alla dîner à Petitbourg, chez M. le duc d'*Antin*, & la première chose qu'il vit fut son portrait en grand avec le même habit qu'il portait. Quand il alla voir la monnaie royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espèce, & on les lui présentait; enfin on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses pieds, & qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots: *Pierre le grand*. Le revers était une Renommée, & la légende, *vires acquirit eundo;* allégorie aussi juste que flatteuse pour un prince qui augmentait en effet son mérite par ses voyages.

En voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu* & la statue de ce ministre, ouvrage digne de celui qu'il repré-

fente, le czar laiſſa paraître un de ces tranſports, & dit une de ces choſes qui ne peuvent partir que de ceux qui ſont nés pour être de grands-hommes. Il monta ſur le tombeau, embraſſa la ſtatue; *Grand miniſtre*, dit-il, *que n'es-tu né de mon temps ! je te donnerais la moitié de mon empire pour m'apprendre à gouverner l'autre.* Un homme qui avait moins d'enthouſiaſme que le czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue ruſſe, répondit : » S'il » avait donné cette moitié, il n'aurait pas long-temps » gardé l'autre. »

Le czar après avoir ainſi parcouru la France, où tout diſpoſe les mœurs à la douceur & à l'indulgence, retourna dans ſa patrie, & y reprit ſa ſévérité. Il avait enfin engagé ſon fils à revenir de Naples à Pétersbourg; ce jeune prince fut de là conduit à Moſcou devant le czar ſon père, qui commença par le priver de la ſucceſſion au trône, & lui fit ſigner un acte ſolemnel de renonciation, à la fin du mois de janvier 1718; & en conſidération de cet acte le père promit à ſon fils de lui laiſſer la vie.

Il n'était pas hors de vraiſemblance qu'un tel acte ſerait un jour annullé. Le czar pour lui donner plus de force, oubliant qu'il était père, & ſe ſouvenant ſeulement qu'il était fondateur d'un empire que ſon fils pouvait replonger dans la barbarie, fit inſtruire publiquement le procès de ce prince infortuné, ſur quelques réticences qu'on lui reprochait dans l'aveu qu'on avait d'abord exigé de lui.

On aſſembla des évêques, des abbés & des profeſſeurs, qui trouvèrent dans l'ancien teſtament, que ceux qui maudiſſent leur père & leur mère doivent être mis à mort; qu'à la vérité *David* avait pardonné à ſon fils *Abſalon*

révolté contre lui, mais que DIEU n'avait pas pardonné à *Abſalon*. Tel fut leur avis ſans rien conclure ; mais c'était en effet ſigner un arrêt de mort. *Alexis* n'avait à la vérité jamais maudit ſon père ; il ne s'était point révolté comme *Abſalon ;* il n'avait point couché publiquement avec les concubines du roi : il avait voyagé ſans la permiſſion paternelle, & il avait écrit des lettres à ſes amis, par leſquelles il marquait ſeulement qu'il eſpérait qu'on ſe ſouviendrait un jour de lui en Ruſſie. Cependant de cent vingt-quatre juges ſéculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclût à la mort ; & ceux qui ne ſavaient pas écrire firent ſigner les autres pour eux. On a dit dans l'Europe, on a ſouvent imprimé, que le czar s'était fait traduire d'eſpagnol en ruſſe le procès criminel de dom *Carlos*, ce prince infortuné, que *Philippe II* ſon père avait fait mettre dans une priſon, où mourut cet héritier d'une grande monarchie ; mais jamais il n'y eut de procès fait à dom *Carlos*, & jamais on n'a ſu la manière, ſoit violente, ſoit naturelle dont ce prince mourut. *Pierre*, le plus deſpotique des princes, n'avait pas beſoin d'exemples. Ce qui eſt certain, c'eſt que ſon fils mourut dans ſon lit le lendemain de l'arrêt, & que le czar avait à Moſcou une des plus belles apothicaireries de l'Europe. Cependant il eſt probable que le prince *Alexis*, héritier de la plus vaſte monarchie du monde, condamné unanimement par les ſujets de ſon père, qui devaient être un jour les ſiens, put mourir de la révolution que fit dans ſon corps un arrêt ſi étrange & ſi funeſte. Le père alla voir ſon fils expirant, & on dit qu'il verſa des larmes, *infelix utcumque ferent ea fata nepotes*. Mais malgré ſes larmes, les roues furent couvertes de membres rompus des amis de ſon fils. Il fit couper la tête à ſon propre beau-frère le comte *Lapuchin*

frère de sa femme *Ottokesa Lapuckin* qu'il avait répudiée, & oncle du prince *Alexis*. Le confesseur du prince eut aussi la tête coupée. Si la Moscovie a été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher.

Le reste de la vie du czar ne fut qu'une suite de ses grands desseins, de ses travaux & de ses exploits, qui semblaient effacer l'excès de ses sévérités, peut-être nécessaires. Il fesait souvent des harangues à sa cour & à son conseil. Dans une de ses harangues il leur dit qu'il avait sacrifié son fils au salut de ses Etats.

Après la paix glorieuse qu'il conclut enfin avec la Suède en 1721, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie & du Vibourg, les états de Russie lui déférèrent le nom de *grand*, de père de la patrie & d'empereur. Ces états étaient représentés par le sénat, qui lui donna solemnellement ces titres en présence du comte de *Kinski*, ministre de l'empereur, de M. de *Campredon*, envoyé de France, des ambassadeurs de Prusse & de Hollande. Peu à peu les princes de l'Europe se sont accoutumés à donner aux souverains de Russie ce titre d'empereur; mais cette dignité n'empêche pas que les ambassadeurs de France n'aient par-tout le pas sur ceux de Russie.

Les Russes doivent certainement regarder le czar comme le plus grand des hommes. De la mer Baltique aux frontières de la Chine, c'est un héros; mais doit-il l'être parmi nous? était-il comparable pour la valeur à nos *Condés*, à nos *Villars*, & pour les connaissances, pour l'esprit, pour les mœurs à une foule d'hommes avec qui nous vivons? Non : mais il était roi, & roi mal élevé; & il a fait ce que peut-être mille souverains à sa place n'eussent pas fait. Il a eu cette force dans l'ame, qui met

un homme au-dessus des préjugés, de tout ce qui l'environne, & de tout ce qui l'a précédé : c'est un architecte qui a bâti en brique, & qui ailleurs eût bâti en marbre. S'il eût régné en France, il eût pris les arts au point où ils sont pour les élever au comble : on l'admirait d'avoir vingt-cinq grands vaisseaux sur la mer Baltique, il en eût eu deux cents dans nos ports.

A voir ce qu'il a fait de Pétersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris. Ce qui m'étonne le plus, c'est le peu d'espérance que devait avoir le genre-humain, qu'il dût naître à Moscou un homme tel que le czar *Pierre*. Il y avait à parier un nombre égal à celui de tous les hommes qui ont peuplé de tous les temps la Russie, contre l'unité, que ce génie si contraire au génie de sa nation ne serait donné à aucun russe ; & il y avait encore à parier environ seize millions qui fesaient le nombre des Russes d'alors, contre un, que ce lot de la nature ne tomberait pas au czar. Cependant la chose est arrivée. Il a fallu un nombre prodigieux de combinaisons & de siècles, avant que la nature fît naître celui qui devait inventer la charrue, & celui à qui nous devons l'art de la navette. Aujourd'hui les Russes ne sont plus surpris de leurs progrès ; ils se sont en moins de cinquante ans familiarisés avec tous les arts. On dirait que ces arts sont anciens chez eux. Il y a encore de vastes climats en Afrique, où les hommes ont besoin d'un czar *Pierre ;* il viendra peut-être dans des millions d'années, car tout vient trop tard.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans l'Histoire de PIERRE LE GRAND.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Pièces originales concernant cette histoire.

Fin de la table des chapitres.

TABLE

DES MATIERES

contenues dans l'Histoire de Pierre le grand.

A.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

finances,

S.

T.

Fin de la Table des matières.



